This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06740638 3

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME XI.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE

AVEC

LE MARQUIS D'ARGENS.

Amsterdam, 1789.

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC LE MARQUIS D'ARGENS.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Marquis d'Argens.

Liège, ce 1 juillet 1747.

SIRE,

J'Ai retardé de deux ou trois jours d'écrire à V. M, pour pouvoir lui faire un détail circonſtancié de tout ce qui m'eſt arrivé juſqu'au moment que je ſuis parti de l'armée, pour aller à Liège reprendre ma compagne de voyage, & continuer ma route pour Paris en paſſant par Bruxelles.

Ne recevant pas mes paſſe-ports à Wéſel, après les avoir attendus cinq jours, je partis pour Aix-la-Chapelle, où à peine je fus arrivé que je les reçus par une eſtafette que m'envoya M. le maréchal de Doſſow.

D'Aix-la-Chapelle je me rendis à Liège

avec une eſcorte de dix hommes que me donnèrent les Autrichiens, & qui vint de leur camp me prendre à Aix. En arrivant à Liège, j'y laiſſai Marianne, & je vins avec une eſcorte juſqu'au camp. Je m'adreſſai le même jour à M. de Puiſieux, miniſtre des affaires étrangères, qui me fit beaucoup de politeſſes, & qui m'en a toujours fait pendant mon ſéjour à l'armée. Il me préſenta le lendemain au roi, qui me reçut très-gracieuſement. Il ſe mit à rire en me voyant, & dit à M. de Puiſieux aſſez haut : *Voyez donc comme il reſſemble à ſon frère.* Il me demanda enſuite des nouvelles de la ſanté de V. M., quand j'étois parti de Berlin, &c.

Le jour que je fus préſenté au roi, je dînai chez le maréchal de Saxe, le lendemain chez le duc de Richelieu, le ſurlendemain chez M. d'Argenſon, miniſtre de la guerre, & hier chez M. de Puiſieux. Aujourd'hui, ſixième jour de mon arrivée, je ſuis parti de l'armée, & c'eſt de Liège que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. Le roi m'a fait donner un paſſe-port, qu'il a ſigné de ſa main, & j'ai un ordre du miniſtre pour prendre des eſcortes juſqu'à Bruxelles. On m'a promis toute la juſtice poſſible pour mes affaires ; enfin tout va fort bien, excepté le préſent que je n'aurai qu'après que M. de Puiſieux aura parlé à M. de Chambrier ; encore faut-il pour cela que V. M. apprenne à ce dernier quelle eſt ſa volonté à ce ſujet. Voici

l'explication de cette énigme. Le bon Valory, qui me hait cordialement, je ne ſais pas pourquoi, a eu la bonté d'écrire que le préſent que le roi feroit, ne devoit point être pour moi, qui n'étoit porteur de la lettre de V. M. que *par accident*, mais qu'on devoit le donner à l'écuyer qui conduiſoit les chevaux. Sur cela, lorſque je partis, M. de Puiſieux me parla naturellement; il me dit qu'il étoit dans un grand embarras; qu'il voyoit d'un côté que portant la lettre de V. M., votre intention paroiſſoit être que ce fût moi qui eût le préſent; mais que d'un autre côté, il voyoit que M. de Schwérin conduiſoit les chevaux, que dans ce doute il ſeroit bien-aiſe que M. de Chambrier lui dît un mot. Je répondis à M. de Puiſieux, que je m'eſtimois ſi heureux d'exécuter les ordres de V. M., que je ne penſois point au préſent dont il me parloit; que comme cependant V. M. pourroit penſer que c'étoit, ou parce que je n'avois point été agréable au roi, ou parce que j'avois pu faire quelque faute que je n'avois point reçu le préſent, je le priois de permettre que je vous écriviſſe naturellement ce qu'il m'avoit dit; il me répondit que je lui ferois plaiſir, & que je le tirerois d'embarras. Voilà, Sire, de quoi il eſt queſtion. C'eſt la réponſe de M. de Chambrier qui décidera cette affaire. Je ſupplie V. M. de ne jamais diſputer de belles-lettres avec Valory, car je crois qu'il

ne me hait que parce que je n'ai pas été de son avis.

J'ai vu ici M. le duc de Richelieu ; il m'a dit qu'il avoit appris par la voie des miniſtres, que V. M. avoit été mécontente de lui, lorſqu'il étoit à Dresde : il a ajouté qu'il avoit écrit à ce ſujet une lettre au comte de Rottembourg, qu'il chargeoit de le juſtifier auprès de V. M. J'ai répondu à cela que j'ignorois abſolument de quoi il étoit queſtion, & que V. M. ne m'en avoit jamais parlé.

La perte des François dans la dernière bataille eſt plus conſidérable que celle des alliés ; les premiers ont eu la victoire, mais il leur en coûte deux mille hommes de plus qu'à leurs ennemis.

M. de Lœwendal fait le ſiège de Berg-op-Zoom ; les trois quarts des gens diſent à l'armée qu'il ne réuſſira pas, & peut-être le ſouhaitent-ils, car ils ne s'aiment guère entr'eux.

J'eſpère que V. M. voudra bien m'apprendre s'il n'y a rien dans ma conduite qui lui déplaiſe. Je prends la liberté de lui envoyer cette lettre par la voie de ſon réſident à Aix-la-Chapelle, dans la crainte que celle que je lui adreſſe en droiture ne s'égare, les poſtes ici étant ſouvent en confuſion & mal réglées.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE II.

Du Marquis d'Argens.

Paris, ce 15 août 1747.

SIRE,

JE ſuis arrivé à Paris depuis trois jours ; j'y ai trouvé une lettre de M. Darget, dans laquelle il me dit que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire de Stettin. J'ai été aſſez malheureux pour ne point recevoir ſa lettre ; apparemment elle ſera arrivée à Wéſel, lorſque j'en étois déjà parti.

En partant de Liège j'ai paſſé par l'armée Françoiſe une ſeconde fois ; delà j'ai été à Bruxelles, où j'ai trouvé M. de Chambrier qui étoit ſur ſon départ ; il pourra inſtruire V. M. de ma conduite & des marques d'amitié qu'on m'a témoignées.

J'ai vu à l'armée la comédie ; rien n'eſt plus pitoyable ; les acteurs ne jouent point du tragique, & eſtropient le comique. Le nommé Drouillon, dont on a parlé à V. M., eſt un comédien déteſtable ; ſa femme, qui joue les amoureuſes, vaut beaucoup mieux que lui ; elle eſt cependant mauvaiſe, & paſſe pour telle dans une troupe miſérable, les bons acteurs ayant reſté dans les villes principales du royaume, & n'ayant pas voulu aller courir les champs. Il y

a ici à Paris quelques comédiennes de province, qui n'ayant pu trouver des troupes, cherchent à ſe placer; elles ne valent guère mieux que celles que j'ai vues à l'armée. Il eſt venu ce matin chez moi une nommée de Barnaud, qui s'eſt préſentée pour jouer les premières amoureuſes; elle a quarante ans, il lui manque cinq ou ſix dents, & elle eſt d'une figure auſſi aimable que madame de Hauteville. Je n'ai pas manqué, Sire, de lui promettre que je vous inſtruirois de l'envie qu'elle a d'aller à Berlin, & je m'acquitte de ma promeſſe. Je rapporte tout ceci à V. M., pour lui faire ſentir la néceſſité de patienter encore quelque temps. Je trouverai ou à Rouen, ou à Lyon, ou à Marſeille, ou à Strasbourg quelqu'excellent ſujet; c'eſt là où il le faut chercher; ailleurs il n'y a que le rebut des troupes de ces villes. Quant au théâtre de Paris, il eſt impoſſible d'en faire ſortir des acteurs ſans des ſommes conſidérables, & l'on en peut trouver en province d'auſſi bons. J'attends ſur cela la réponſe de V. M.

La Muſe de la danſe eſt arrivée en fort bonne ſanté à Paris; je l'ai remiſe à ſa coſine la Salé: je ſuis fort content de ſa conduite; elle a refuſé de danſer à l'armée, malgré les ſollicitations de pluſieurs ſeigneurs qui l'ont vue & reconnue à Liège; il faut qu'elle continue de même à Paris. La Laurette n'eſt point ici, &

n'y a point été ; j'ajouterai à cela que l'opéra manque totalement de ſujets, & qu'excepté la Camargo, qui a quarante-trois ans, il n'y a que des danſeuſes du troiſième ordre, bien inférieures à la petite Lani. Je ſupplie V. M. d'être perſuadée que je ferai ſur tout cela ce qu'il faut.

Je compte de voir demain Vanloo & ſa femme ; je veux leur plonger le poignard dans le ſein & leur faire connoître ce qu'ils ont perdu. Ce ſont des imbécilles qui ſe ſont laiſſé ſéduire par les diſcours de pluſieurs perſonnes qui ne connoiſſent ni Berlin ni V. M. Si elle eſt toujours dans le deſſein d'avoir un grand peintre, je lui en ferai avoir un à bien meilleur marché que Vanloo, auſſi fameux & auſſi bon que lui. V. M. peut choiſir entre Natoire (c'eſt aujourd'hui le premier peintre de Paris) & Pierre ; ce dernier eſt élève de Le Moine, a parfaitement le goût du deſſin & du coloris de ſon maître ; ſes tableaux ſont fort eſtimés ; il n'a que trente-cinq ans. V. M. peut s'informer à Schmidt de ſon mérite. Ces deux peintres forment avec Vanloo la première claſſe ; les meilleurs de Paris auprès d'eux ne ſont que de la ſeconde. Je vis hier Voltaire ; il m'a paru fort charmé de revoir ſon ami Iſaac ; il a voulu me mener chez madame de Pompadour, qui eſt dans une maiſon de campagne aux portes de Paris ; mais mes affaires me retenant à Paris,

je l'ai prié de différer de quelques jours. On a jugé, il y a deux jours, ſon affaire avec Thévenot, violon de l'opéra; les dépens ont été compenſés, & les mémoires de Thévenot flétris & ſupprimés comme calomnieux. Voltaire n'eſt pas content de l'arrêt, & il a raiſon.

J'ai ſoupé dans une des meilleures maiſons de Paris avec M. de Mairan; c'eſt un petit homme fort doux, d'une grande politeſſe, qui parle avec beaucoup d'aiſance, qui dit de fort bonnes choſes, & n'a rien de l'encolure du géomètre; il y a autant de différence de ſa converſation à celle de M. Euler, qu'il y en a entre les écrits d'Horace & ceux du ſavantiſſime & pédantiſſime Wolfius. J'ai fait connoiſſance avec l'abbé de Bernis chez madame d'Argental, nièce du cardinal de Tencin; c'eſt un aimable homme, il doit me remettre deux petites pièces charmantes, que j'enverrai par le premier courier à V. M.

Paris eſt très-brillant, & l'on ne s'y apperçoit point de la guerre. On continue d'y faire des recrues avec aſſez de facilité, & on lève dans le royaume cinquante bataillons qui encore ſeront habillés & armés pour le mois de mars.

Je travaille à mes affaires, & j'eſpère que, grace à la protection de V. M., elles ſe termineront promptement & heureuſement. J'ai déjà pris quelques arrangemens avec mon frère, qui

eſt pénétré des obligations qu'il a à V. M. Le roi vient de lui accorder l'agrément d'une charge de préſident à mortier, & lui en a fait expédier *gratis* les patentes; c'eſt une récompenſe très-conſidérable. Je commence à croire volontiers qu'il faut qu'il ait couru quelque riſque d'être pendu, & que les plaiſanteries de l'hiver paſſé n'étoient pas ſans fondement; il aſſure cependant n'avoir jamais été en danger d'eſſuyer aucune avanie, & il continue à ſe louer beaucoup des Anglois: je crois qu'il ſera bientôt employé dans quelque cour; c'eſt une raiſon de plus pour preſſer la concluſion de mes affaires: je regarde le moment où elles finiront comme bien heureux, puiſque ce ſera celui où je partirai pour aller faire ma cour à V. M., & revoir le meilleur maître du monde.

M. Darget me marque que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire deux fois. Je n'ai point été aſſez heureux pour recevoir aucune de ſes lettres. Je la ſupplie de m'apprendre où eſt ce qu'elle me les a adreſſées, pour que je puiſſe les retirer, & de vouloir adreſſer celles dont elle m'honore, *A mon Chambellan le Marquis d'Argens, à l'hôtel de Strasbourg, rue du Sépulcre, fauxbourg Saint-Germain, à Paris.*

Je n'ai point encore été à la comédie italienne, ni à la françoiſe, mais j'ai vu déjà deux fois l'opéra, ayant la loge du duc de Duras, autrefois duc Durfort, dont j'ai la

clef; cela m'évite une dépenſe conſidérable. V. M. voit que les anciennes connoiſſances ſervent toujours, & que l'office que je chantai à Philipsbourg chez le duc de Richelieu, m'eſt encore utile aujourd'hui. J'ai trouvé l'opéra très-foible, eu égard à ce que je l'avois vu; toutes les chanteuſes ſont médiocres. La Le Mauve & la Peliſſier n'y ſont plus; les danſeurs, excepté Duprès, qui vieillit cependant, ſont mauvais. J'ai déjà parlé à V. M. des danſeuſes. Il y a une haute-contre; c'eſt ce que les Italiens appellent un *contr'alto*, qui eſt la plus belle voix que j'aie ouïe de mes jours. Ce muſicien s'appelle Gelio. On joue un opéra de Rameau, qui m'a paru au-deſſous du médiocre; ce n'eſt ni de la muſique françoiſe, ni de la muſique italienne.

Il ne paroît ici aucun livre nouveau, que quelques miſérables brochures de politique, où il n'y a pas le ſens commun. Voltaire fait une Épître ſur la bataille donnée en dernier lieu auprès de Maeſtricht, elle eſt imprimée; mais il la déſavoue, & prétend ne l'avoir point faite ainſi qu'elle paroît; je ne l'envoie point à V. M., parce que je ne doute point qu'elle ne l'ait déjà reçue par le canal de Thiriot.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Du Marquis d'Argens.

Paris, ce 26 août 1747.

SIRE,

J'Ai reçu par la voie d'un banquier, une des deux lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle me permettra de lui dire qu'elle me soupçonne à tort d'être paresseux. Depuis un mois que je suis à Paris, j'ai entiérement fini mes affaires, mes parens ont enfin pris considération, il ne s'agit plus que des engagemens que je dois prendre avec eux, pour éviter de retomber à l'avenir dans le même inconvénient. Ils m'offrent de me céder par contrat public, tels fonds que je voudrai, sur lesquels fonds seront hypothéqués mes revenus. Cela est pour moi si important, que quoiqu'il y ait trois cents lieues pour aller ou pour revenir de Provence à Paris, je pars en poste pour Aix à la fin de ce mois; je serai de retour vers la fin de septembre à Paris; j'en partirai le premier d'octobre, & allant en poste, j'arriverai le quinze à Berlin; ainsi Mlle. Cochois y sera plus de six semaines avant l'opéra. La Laurette ne vient point ici; elle s'est engagée à Londres: on a fait jouer quelques ressorts pour engager la Cochois à entrer à l'opéra; mais ils ont été inutiles; elle a même refusé de danser.

D'ailleurs, j'ai déclaré ici publiquement qu'elle étoit engagée. Enfin je réponds à V. M. de cette affaire. Le duc de Richelieu eſt arrivé à Paris depuis trois jours. Il va à Gènes. J'aurois été avec lui juſqu'en Provence, mais il reſte encore une douzaine de jours à Paris, & pendant ce temps-là je ſerai déjà arrivé à Aix; ainſi je n'irai point avec lui.

J'ai été dîner il y a quelques jours à Paſſy, chez madame de Tencin, ſœur du cardinal; c'eſt le rendez-vous des beaux-eſprits ſexagénaires; elle eſt fort polie, elle a de l'eſprit; elle me fit une queſtion que je dirai un jour à V. M.

Je ſoupe ſouvent avec l'abbé de Bernis dans une des meilleures maiſons de Paris; il y lut l'autre jour deux pièces de vers; je les lui demandai, pour les envoyer à V. M.; je crois qu'elle trouvera l'une bien ſupérieure à l'autre. L'abbé de Bernis eſt d'une figure aimable, & d'un caractère fort doux.

J'ai vu deux fois le jeune prétendant; j'ai même dîné une fois chez lui; c'eſt un prince bien fait, dont l'air eſt modeſte, qui parle peu, & qui paroît avoir beaucoup de jugement; il me dit qu'il avoit appris avec une ſatisfaction infinie que pendant qu'il étoit en Écoſſe, V. M. avoit parlé de lui avec bien de la bonté. Il eſt ici fort mal à ſon aiſe, & paroît ſupporter ſon état avec beaucoup de fermeté. J'ai bien des choſes à dire là-deſſus à V. M.

Je

Je ne vous ai point encore parlé, Sire, dans mes lettres ni de la comédie françoiſe, ni de l'italienne. La dernière ſe ſoutient aſſez bien; la Sylvia eſt toujours la meilleure actrice du royaume, l'arlequin eſt un grand ſujet, la Coraline joue avec plus de vivacité que de génie, mais elle eſt jolie; de Haye eſt un excellent valet, & Lélio eſt très-bon pour les petits-maîtres, & certains rôles de caractères. Quant à la comédie françoiſe, je la trouve tombée affreuſement. La Dumenil, ſi vantée par M. de Voltaire, a une voix ſépulcrale, & eſt outrée très-ſouvent; la Gauſſin eſt jolie, mais elle n'a que certains rôles tendres, elle eſt dans les autres au-deſſous du médiocre; la Carville a des entrailles, mais elle ne raiſonne point aſſez ſes rôles. Ces comédiennes ſont toutes auſſi éloignées de la Le Couvreur & de la de Seine, que l'hyſope eſt au-deſſous du cèdre. Quant aux acteurs, Grandval joue médiocrement le tragique, & divinement bien les petits-maîtres amoureux; La Noue ſeroit un grand comédien, ſi une figure affreuſe ne gâtoit tous les talens qu'il a. Tous les autres comédiens ſont ou médiocres ou mauvais.

J'ai dit à V. M. dans mes autres lettres ce que je penſois de l'opéra.

J'ai vu M. de Maurepas, il m'a fait beaucoup de politeſſes, & même quelques offres de ſervice.

On attend ici le roi vers le dix ou le douze du mois prochain ; ainſi je n'irai à Verſailles qu'à mon retour de Provence, le voyage que je pourrois y faire à préſent me paroiſſant d'une très-petite utilité. Je dois dîner demain chez le duc d'Elbeuf, prince de la maiſon de Lorraine, avec Crébillon le père ; je manderai par ma première lettre à V. M. des nouvelles de cet auteur, & de ſa tragédie de *Catilina*, qu'il doit y réciter.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE IV.

Du Marquis d'Argens.

Paris, ce 5 ſeptembre 1747.

SIRE,

J'Ai reçu le *duplicata* de la lettre de V. M. dans le moment que j'allois partir pour la Provence. Je n'ai point encore été aſſez heureux pour que ſa lettre en original me parvînt. J'ai été à la poſte, où j'ai fait un bruit épouvantable ; on m'a promis de chercher, & de faire toutes les perquiſitions poſſibles.

J'exécuterai les commiſſions de V. M. le mieux qu'il me ſera poſſible ; celle de l'homme-de-lettres qui ne ſoit point pédant, & qui ait un caractère aimable, me paroît la plus difficile. Tout ce qui a dans ce pays un certain

mérite, eſt preſqu'impoſſible à déplacer. Greſſet, par exemple, dont V. M. me parle, a deux emplois qui lui rendent deux mille écus; il faut ajouter à cela une des plus jolies femmes de Paris pour maîtreſſe; un homme d'ailleurs prévenu en faveur de ſa patrie ne la quitte point, lorſqu'il y eſt retenu par le cœur & par l'intérêt. L'inclination que les François gens-de-lettres ont pour Paris eſt ſi grande, ils ſont ſi contens des agrémens qu'ils penſent y avoir, qu'il eſt même difficile d'en faire ſortir des gens médiocres. Cet abbé Le Blanc, que V. M. a voulu avoir, & qu'elle eſt fort heureuſe de n'avoir point eu, eſt un homme très-peu conſidéré; c'eſt un bel-eſprit ſubalterne, & très-ſubalterne; cependant cet homme trouve des reſſources & des agrémens à Paris dans bien des maiſons, parce qu'aujourd'hui en France tout le monde a la rage du bel-eſprit, & que les financiers, ainſi que les ducs, veulent qu'il ſoit dit qu'ils reçoivent chez eux les ſavans. Il y a quelques jeunes gens qui ont des connoiſſances; mais les uns manquent totalement par le ton de la bonne compagnie, & ne ſont préciſément que des auteurs; les autres ſont des gens qui ayant de l'eſprit ont un caractère mépriſable, & qui comme l'abbé Fréron ont été à Biſſêtre ou à Vincennes pour des actions flétriſſantes. Malgré ces difficultés, V. M. peut être aſſurée qu'au retour de mon

voyage de Provence, qui ne durera en tout que vingt jours, je tâcherai de la ſatisfaire.

Quant au peintre, cet article eſt plus aiſé que l'autre ; mais il faut que je m'y prenne finement ; ſans cela cet homme demanderoit tout ce que V. M. vouloit donner à Vanloo, & je ſouhaiterois l'engager à meilleur marché.

Je viens aux comédiennes : les deux filles dont parle Petit, chantent au concert de Rouen ; elles n'ont jamais joué la comédie ; on dit qu'elles ſont aſſez jolies, mais je crois qu'il ne faut avoir recours à cela que ſi je ne trouve point à Lyon, où je ſerai dans quatre jours, ou à Strasbourg à mon retour, quelques bons ſujets ; ils ſont bien rares, même à Paris ; & je puis proteſter à V. M., que ſur la réputation de mademoiſelle Babet, qui paſſe ici pour une fille de beaucoup d'eſprit, on m'a fait à ſon ſujet quelques propoſitions à la comédie françoiſe. V. M. n'auroit pu s'empêcher de rire, de voir la grimace que je fis ; je me contentai cependant de répondre que les perſonnes qui avoient du talent & du mérite ne quittoient jamais le ſervice de V. M. Elle a fait pour ſon ſpectacle une perte dans Cochois le fils ; c'étoit, il eſt vrai, un fou, & un inſolent ; mais c'étoit un excellent comédien, auſſi au-deſſus de tous les comiques de la comédie françoiſe de Paris, que Hauteville étoit en folie au-deſſus de tous ſes camarades. J'aurai l'honneur de rendre

compte inceſſamment à V. M. de ce que j'aurai vu à Lyon.

Je ſuis avec un profond repect, &c.

LETTRE V.

Du Marquis d'Argens.

Marſeille, ce 27 ſeptembre 1747.

SIRE,

A La diligence que je fais, V. M. ne m'accuſera plus de pareſſe. Je ſuis arrivé en Provence il y a huit jours, mes affaires ſont terminées à ma ſatisfaction. Je pars pour Paris dans ſix jours, où je vais chercher la Cochois, & V. M. peut être aſſurée que nous ſerons rendus à Berlin ſelon ſes ordres à la fin du mois d'octobre. Voilà près de ſix cents lieues que j'aurai faites en deux mois. Après cela que V. M. diſe que je voyage lentement. Je finirai en arrivant à Paris l'engagement du peintre que V. M. ſouhaite d'avoir. Elle peut être aſſurée que je ne lui donnerai que de l'excellent.

J'ai vu en allant en Provence preſque toutes les troupes du royaume. Dans celle de Dijon, tous les ſujets ſont au-deſſous du médiocre; dans celle de Lyon, il y a un comique bon, mais qui demande des appointemens extraordinaires; une amoureuſe médiocre, entretenue par un amant, ainſi difficile à avoir, & qui ne

vaut pas le quart de la penſion qu'elle m'a demandée. La troupe d'Aix, ma chère patrie, eſt exécrable ; il n'y a pas une ſeule perſonne capable de jouer des ſeconds rôles dans une bonne comédie. Enfin l'ennui de ne trouver rien qui pût convenir à V. M., m'a obligé d'aller à Marſeille. J'y ai trouvé les trois plus excellens ſujets du royaume. Je n'excepte pas même ceux de Paris, au-deſſus deſquels je les mets, ſi l'on excepte la Dumenil ; deux de ces ſujets ſont le ſieur Rouſſelois & ſa femme, qui avoient été autrefois engagés pour le ſervice de V. M., & qui ne furent point aſſez heureux pour aller à Berlin. Le mari joue ſupérieurement dans le tragique, ainſi que dans le comique ; il a la nobleſſe & le bon ſens de Baron, le feu de Dufrêne, & la voix de Quinault l'aîné. Cet homme ſeroit depuis long-temps à Paris, où il a débuté avec un ſuccès extraordinaire, ſi un gentilhomme de la chambre qui croyoit avoir quelque raiſon perſonnelle de ſe plaindre de lui, ne s'étoit déclaré ouvertement ſon ennemi. Enfin, Sire, je n'ai jamais rien vu de ſi parfait que cet acteur, & il eſt auſſi au-deſſus de tous les comédiens que nous avons à Berlin, que la Cochois eſt au-deſſus de l'Auguſte & de l'Artus. Quant à ſa femme, c'eſt une jeune beauté de vingt ans, le viſage ovale, les yeux vifs & tendres, le nez effilé, la bouche petite & remplie de grâces ; elle eſt un peu plus

grande que Marianne, a la taille fine & charmante, elle joue avec beaucoup de délicateſſe & de bon ſens ; c'eſt dans le tragique, le ſon de voix touchant de la de Seine, & dans les grandes amoureuſes, la nobleſſe de la Le Couvreur ; elle a la poitrine un peu foible ; mais comme elle joue ici la comédie ſix fois par ſemaine, elle ne ſe reſſentira plus de cette incommodité à Berlin, où elle pourra ſe repoſer trois ou quatre jours de la ſemaine.

Le troiſième ſujet eſt une grande fille, âgée de dix-ſept ans, appellée Drouin, ſœur d'un comédien qui joue les premiers rôles à Paris ; elle eſt faite au tour, elle a les yeux remplis de feu, la bouche gracieuſe, le tour du viſage bien fait ; elle a au théâtre beaucoup d'intelligence, joue les amoureuſes avec eſprit, & les ſoubrettes en cas de beſoin ; elle déclame auſſi fort bien dans le tragique.

Ces trois ſujets, Sire, ſont prêts à s'engager pour le ſervice de V. M. J'ai trouvé d'abord quelque difficulté dans le ſieur Rouſſelois & ſa femme, attendu qu'il ſe plaignoit qu'on lui avoit fait quitter un engagement conſidérable qu'il avoit à Bourdeaux ; mais je lui ai ſi bien fait connoître les avantages qu'il y avoit d'être au ſervice de V. M., qu'il eſt aujourd'hui charmé d'y entrer.

Je n'ai rien voulu conclure avec ces trois ſujets, que je n'aie eu l'honneur auparavant de

ſavoir les intentions de V. M., parce que je ne ſais ſi les conditions qu'ils propoſent pourront lui convenir. J'ai vu ici les engagemens du ſieur Rouſſelois & de ſa femme ; ils ont chacun mille écus de France, & ils demandent mille écus chacun d'Allemagne ; je leur ai offert huit cents écus. J'ai péroré & harangué inutilement pendant une heure.

Quant à la petite Drouin, je dis petite, parce qu'elle eſt remplie de grâces, & qu'elle a encore ces manières enfantines qui conviennent ſi bien à la jeuneſſe, elle conſent de s'engager pour ſix cents écus. Il y a encore une autre choſe dont il faut que je prévienne V. M., c'eſt que ces ſujets ne peuvent venir qu'à Pâques, parce qu'ils ſont engagés juſqu'alors, & il faut que je faſſe faire à ce ſujet une réflexion à V. M. Elle ne trouvera aujourd'hui que de très-mauvais comédiens, tout ce qu'il y a de bon eſt engagé dans les troupes juſqu'à Pâques. Je dirai plus à V. M., c'eſt que je ne lui conſeillerois pas de prendre ceux qui déſerteroient, parce qu'ayant fait une mauvaiſe action, ils ſeroient capables d'en faire une ſeconde, & de quitter ainſi le ſervice de V. M. Je crois donc qu'elle devroit prendre patience juſqu'à Pâques. La troupe paſſera l'hiver comme elle pourra, & je me charge avec les acteurs qu'elle a, de faire repréſenter juſqu'à Pâques une bonne comédie par ſemaine. Que V. M. me permette de lui

dire une choſe. Nous faiſons toujours de grandes recrues, mais elles ne ſont guère bonnes. En vérité, Sire, depuis que je ſuis en France, & que j'ai vu la comédie de Paris & celle de Marſeille, je ſuis encore plus convaincu que je ne l'étois, que V. M. n'a que deux comédiens à qui le titre d'acteur convienne, Favier & la Cochois. Grand Dieu, que tout le reſte paroîtroit mauvais à côté des ſujets que je vous propoſe! Et quant aux filles dont Petit parle, cela fait des actrices ſi médiocres, qu'on n'en a pas voulu même dans les troupes ordinaires; elles chantent dans les chœurs du concert de Rouen. D'ailleurs, Sire, je crois qu'il nous faut des ſujets faits & non point à faire, qui peut-être ne pourroient jamais être formés.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE VI.

Du Marquis d'Argens.

Paris, ce 3 novembre 1747.

SIRE,

JE ſuis arrivé à Paris depuis deux jours, & j'en ſerois d'abord reparti, ſi mademoiſelle Cochois ne m'avoit demandé quatre ou cinq jours pour finir quelques affaires. Je les lui ai accordés ſans peine, parce que j'ai compris que vu la déſertion de Lani, & des autres miſérables qui

l'ont ſuivi, elle arriveroit à temps pour les répétitions de l'opéra, Sodi & les autres ſujets qu'on a engagés ne pouvant partir que vers le dix ou le douze de ce mois, temps auquel la Cochois ſera déjà en chemin.

Il n'eſt rien de ſi affreux que l'action de Lani; il mériteroit que V. M. lui fît ſentir tout le poids de ſon indignation. J'ai dit dans tout Paris ce que je devois dire au ſujet de ce faquin & de ſes compagnons de déſertion & de fripponnerie; & je continuerai à les faire ſi bien connoître avant que de partir d'ici, qu'ils ſe repentiront de leur ſottiſe. Lani a placé ſa ſœur à la comédie françoiſe, où elle a déjà danſé, & joué deux rôles; mais un des directeurs de l'opéra que je connois, m'a promis qu'il l'obligeroit à quitter, attendu qu'ayant été autrefois à l'opéra, elle ne pouvoit plus entrer à la comédie.

Comme je ſais que je ne ſaurois mieux faire ma cour à V. M. qu'en lui diſant toujours la vérité, je ſuis perſuadé de ne point lui déplaire en l'aſſurant qu'on a eu tort de lui dire que Teiſſier avoit tenu quelques diſcours qui méritoient ſa diſgrace. Elle ſait que j'aimerois mieux mourir que de lui en impoſer dans la plus petite choſe. Je puis lui proteſter que pendant le temps que j'ai reſté à Paris, quoiqu'il fût preſſé par les directeurs de l'opéra d'entrer à leur ſervice, il a toujours parlé avec le reſpect le plus profond

de tout ce qui peut avoir le moindre rapport à V. M. J'ai voulu ſavoir ſi pendant mon abſence il auroit commis quelque faute ; j'en parlai hier à M. de Chambrier ; voici les propres termes du miniſtre de V. M. : *Il faut que je rende juſtice à Teiſſier ; il eſt bien différent des autres, il m'eſt toujours revenu qu'il avoit parlé avec tout le zèle poſſible de Berlin, & du Roi ; c'eſt un témoignage que je dois à la vérité, & que je ſerois charmé de lui rendre, ſi le Roi me le demandoit.* Cette réponſe de M. de Chambrier, Sire, m'a déterminé à vous écrire à ce ſujet, d'autant qu'il ne faut pas que je cache à V. M. que nous avons grand beſoin de Teiſſier. Tout ce que nous avons engagé ici en hommes eſt mauvais ; il n'y a que Sodi de bon, tout le reſte ne vaut pas Giraud à beaucoup près ; c'eſt ce qu'elle verra elle-même dans peu. V. M. demandera peut-être pourquoi j'ai ſouffert que Petit engageât des ſujets ſi médiocres ; je lui répondrai que je n'étois pas à Paris lorſqu'il les a arrêtés, & que même ſi j'y avois été, j'aurois fait comme lui, puiſque la briéveté du temps, & la néceſſité d'avoir un ballet pour l'opéra cet hiver, ne laiſſoit pas la liberté du choix. Ainſi l'on a été obligé de ſe contenter de ce que l'on n'auroit pas arrêté dans un autre temps. Si j'avois oſé prendre quelque choſe ſur moi, j'aurois voulu faire avec ces gens des engagemens pour un temps plus court, quoiqu'à parler naturellement, je crois que la

plupart d'entr'eux ſe donneront à eux-mêmes leur congé dans moins de deux ans. Si je connoiſſois un autre danſeur ſérieux qui approchât de Teiſſier, j'appuyerois moins, Sire, ſur l'article de ſon rappel ; mais je ſuis fâché que nous laiſſions aux Pariſiens un homme ſi difficile à remplacer, & qu'ils deſtinent dans leur opéra à ſuccéder à Duprès dans quelque temps, & il eſt vrai qu'il a été très-goûté.

La Caroline n'a point voulu partir pour huit mille francs ; elle en demande dix. Je dois encore avertir V. M. qu'elle avoit été ſans doute trompée par le nom de Caroline ; vous avez cru, Sire, que c'étoit ſa ſœur aînée la comédienne, qui plaît infiniment à Paris ; c'eſt ſa cadette, qui n'eſt encore qu'un enfant ; elle eſt de la taille qu'avoit la petite Lani, lorſqu'elle arriva à Berlin ; elle a moins de mérite qu'elle, & danſe bien moins régulièrement : il eſt vrai qu'elle a plus d'ame, & qu'elle eſt plus jolie ; mais, Sire, donner huit mille francs à un enfant qui n'a qu'un quart de part à la comédie italienne, ce qui peut faire dix-huit cents livres, n'eſt-ce pas aſſez bien payer ? Si V. M. me permet de le dire, les appointemens trop forts payés à des ſujets qui ne ſont point excellens, ſont cauſe que ceux qui le ſont, demandent dans la ſuite des augmentations, & que quoiqu'ils ſoient bien payés, ils ſe figurent ne l'être pas aſſez.

Il eſt venu ce matin chez moi une nommée

madame Ribou qui a penſé m'arracher les yeux ; elle m'a dit que j'étois cauſe qu'on ne l'avoit pas engagée, par rapport aux ſujets que j'avois arrêtés à Marſeille ; je lui ai répondu que j'avois juſqu'au moment qu'elle me parloit ignoré ſi elle étoit ſur la terre ; elle m'a dit que c'étoit tant pis pour moi ; je n'ai rien repliqué, car j'ai craint d'être battu, & je lui ai promis, pour m'en débarraſſer, d'écrire à ſon ſujet à V. M. On m'a dit qu'elle avoit voulu donner mille écus à cette actrice ; vous auriez été un peu ſurpris, Sire, lorſque vous auriez vu une femme âgée de quarante ans, & aſſez laide. Je ne ſais au reſte ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe. Ce qui me donne une foible idée de ſes talens, c'eſt qu'elle eſt depuis plus de huit mois ſur le pavé de Paris, ſans trouver aucune troupe ; il me paroît qu'on arrête un peu trop aiſément des ſujets pour le ſervice de V. M. ſans les examiner, & ſur-tout qu'on diſpoſe bien libéralement de ſa bourſe.

Un certain Loinville, qui eſt venu me voir, m'a dit qu'on avoit écrit pour lui, & qu'il demandoit huit mille livres ; j'ai plié les épaules, & je lui ai tourné le dos ; je connois ce Loinville, & l'ai vu en Provence il y a près de trente ans ; c'eſt un bon comédien de province, & puis c'eſt tout ; inférieur à Favier, & ſupérieur aux autres que nous avons.

M. Petit m'a fait voir une femme qu'il vou

loit engager pour jouer les rôles de reine, les caractères ; elle n'eſt pas d'une figure brillante, ni même jolie ; mais elle n'eſt pas bien laide ; je l'ai entendue déclamer quelques vers avec bon ſens, & elle a joué une ſcène comique avec beaucoup de feu ; elle vouloit mille écus ; j'ai mis cela à ſix cents écus, & j'ai ſignifié à M. Petit que je ne ſignerois pas autrement ſon engagement ; je regarde cela comme une affaire faite, & V. M. l'aura à ſon ſervice.

Petit m'a encore préſenté deux jeunes gens, pour jouer des confidens dans le tragique, & des ſeconds amoureux ; j'en ai été extrêmement content ; ils ſont jeunes, d'une jolie figure ; ils ont de la voix & de l'intelligence ; je les ai entendu déclamer deux ou trois ſcènes, & quoiqu'ils ne ſe donnent que pour des confidens, je les ai trouvé auſſi bons, & peut-être meilleurs que Desforges & Roſemberg ; du moins ils jouent avec plus d'eſprit & de vérité ; je leur ai offert quatre cents écus, & j'ai déclaré qu'autrement je ne prenois aucune part à leur engagement. Nous trouverons dans le courant de la ſemaine les deux confidentes dont nous avons encore beſoin, pour rendre la troupe de Berlin la plus complète & la meilleure de l'Europe. M. Darget m'écrit là-deſſus les volontés de V. M., & je veux engager, pour le même prix que les confidens, deux jeunes filles, jolies, qui aient des talens & de la vertu ;

car ſi je prenois des catins, elles déſerteroient, ou elles mettroient encore le déſordre dans la troupe.

J'ai envoyé l'engagement définitif à Rouſſelois & à ſa femme; je le dis encore à V. M., elle a dans ces deux ſujets, après la Dumenil & La Noue, ce qu'il y a de meilleur dans le royaume. Ils partiront au commencement du carême avec la petite Drouin, auſſi jolie que la Barbarini, mieux faite qu'elle, & qui ſera avant un an la plus aimable actrice de l'Europe. M. Lenfant, commiſſaire ordonnateur en Provence, m'enverra à Berlin leur engagement, qu'ils lui donneront à meſure qu'il leur remettra le mien. Je trouverai le leur ainſi en arrivant à Berlin.

J'aurai avant qu'il ſoit trois jours engagé un des plus grands peintres de Paris; j'en ai deux en main, je prendrai le plus raiſonnable; car dès que les gens à talens que ſouhaite V. M. me font des propoſitions qui me paroiſſent tant ſoit peu déraiſonnables, je leur ris au nez, & j'en cherche d'autres.

Je ne donne aucune nouvelle des armées à V. M., parce qu'elle les ſait auſſi-tôt que moi. J'ai pris pendant que j'ai été en Provence des mémoires ſur les deux dernières campagnes d'Italie, qui pourront amuſer V. M. J'oubliois de lui dire que n'ayant eu d'avis qu'à mon arrivée de Paris, d'engager la figurante dont j'avois parlé à V. M., Dom Philippe, qui

l'avoit déjà vue à Marſeille, & qui l'avoit trouvée jolie, ainſi que moi, lui fit propoſer de s'engager pour ſeconde danſeuſe dans une troupe qu'il compte faire aller cet hiver dans la ville où il reſtera, & qu'il a fait venir à Nice en attendant ; l'aimable danſeuſe eut cependant la fermeté de balancer entre le prince & le chambellan ; elle me dit que ſi j'étois aſſuré de la faire recevoir, elle partiroit pour Berlin. Je n'avois point d'ordre, je craignois de faire perdre à cette fille une eſpèce de fortune : je n'oſai rien prendre ſur moi, elle partit pour Nice. Ah ! Sire, pourquoi n'ai-je pas été aſſez heureux pour recevoir en Provence la lettre où M. Darget me diſoit de l'engager. J'ai perdu la conſolation de mes vieux jours.

Plus gente chérubine on ne vit onc,
Blancheur de lis & croupe de chanoine.

Cependant ſi V. M. ſouhaite voir cabrioler ſur le théâtre de Berlin cette merveille de nos jours, elle m'a dit qu'elle y viendroit, ſi on l'engageoit à Pâques, & qu'elle accompagneroit dans le temps Rouſſelois & ſa femme.

J'aurai l'honneur d'écrire à V. M. par le premier courier ſur l'affaire du peintre. Voltaire eſt à Fontainebleau, dont il reviendra mercredi ; je ſouperai avec lui chez madame du Châtelet. Cela pourra me fournir quelque nouvelle littéraire, pour envoyer à V. M.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE

LETTRE VII.

Du Marquis d'Argens.

REQUÊTE D'UN PAUVRE MALADE A UN GRAND ROI QUI SE PORTE BIEN.

Potsdam, ce 28 mars 1750.

SIRE,

JE m'étois flatté depuis deux jours de l'heureuſe eſpérance que je pourrois être aſſez fortuné pour faire ma cour à V. M.; mais me voilà encore perclus depuis hier de la moitié du corps. Une miſérable humeur ſcorbutique prend à chaque moment diverſes formes. M. Cothénius m'aſſure qu'à l'aide d'une cure de dix ou douze jours, il me rendra auſſi vigoureux qu'un athlète des jeux olympiques; mais j'ai, Sire, une autre maladie que V. M. peut ſeule guérir; cette maladie, c'eſt la crainte que j'ai de lui déplaire, & tous les remèdes ne font rien au corps ſi l'eſprit eſt malade. V. M. peut à l'exemple du Meſſie me guérir dans un inſtant, en me faiſant aſſurer de ſa part par le ſaint abbé de Prades, que je puis avaler en paix tous les diaboliques breuvages que Cothénius ordonnera. N'allez pas vous figurer, Sire, que le métier de faiſeur de miracles ne convient pas à V. M.; rappellez-vous que les plus grands princes ne l'ont pas mépriſé. Veſpaſien,

qui après tant de mauvais ſouverains mit fin aux maux de l'Empire, daigna s'abaiſſer à guérir un boiteux en lui marchant ſur la jambe, en Syrie, & un aveugle en Judée en lui frottant les yeux de ſa ſalive. V. M. peut faire un miracle avec moins de peine, & elle conviendra que quelque peu que je vaille, je vaux bien un vieux Juif borgne. Je me recommande donc à ſa bonté, & j'ai l'honneur, étendu ſur mon chalit entre deux vieux bouquins, l'un grec & l'autre latin, de me dire avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE VIII.

Du Marquis d'Argens.

Paris, ce 14 mai 1751.

SIRE,

J'Aurois eu l'honneur d'écrire à V. M. en arrivant à Paris, ſi je n'avois craint de lui déplaire. Dans l'idée où j'étois qu'elle étoit mécontente de ma conduite, j'appréhendois qu'elle ne condamnât cette liberté. Je ne ſaurois exprimer la joie que j'ai reſſentie, lorſque M. de Chambrier m'a dit que vous aviez la bonté, Sire, de me permettre de vous écrire, puiſque cela me fournit l'occaſion d'aſſurer encore V. M. que j'ai été forcé par une maladie opiniâtre & dangereuſe de ne point obéir auſſi

ponctuellement à ſes ordres que je l'euſſe ſouhaité. Il y a environ ſept mois, Sire, que j'arrivai à Paris dans un état déplorable. M. de Chambrier a dû certifier à V. M. que je ne lui en impoſe point, & que je ne lui en ai jamais impoſé à ce ſujet. Je fus obligé par l'ordre des plus habiles médecins d'aller paſſer l'hiver dans un pays extrêmement chaud. Si je n'avois pas été malade, pourquoi n'aurois-je pas paſſé ce même hiver à Paris, au-lieu d'aller au pied des montagnes de Gènes? J'en ſuis revenu, Sire, il y a un mois, dans la meilleure ſanté du monde. Mon premier ſoin en arrivant à Paris, a été d'aller chez M. de Chambrier, pour ſavoir s'il n'avoit point d'ordre à me donner; il m'a répondu qu'il ne ſavoit rien de précis ſur mon compte; cela m'a empêché de continuer ma route juſqu'à Berlin, ne ſachant ſi j'avois le malheur d'être entiérement diſgracié de V. M. Qu'elle me permette donc de lui demander, avec l'empreſſement le plus reſpectueux, la grace de m'inſtruire de ſes ordres; je m'eſtimerai très-heureux, s'ils me procurent le bonheur de continuer d'être au ſervice du meilleur maître du monde. Je n'ai jamais perdu de vue, Sire, un ſeul inſtant, depuis que j'ai été éloigné de V. M., les bontés dont elle m'a honoré; & dans tous les pays où je vivrai, elles ſeront également gravées dans ma mémoire.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE IX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 8 février 1754.

SIRE,

IL étoit deux heures avant le jour, lorſque le poſtillon que V. M. m'a fait la grace de m'envoyer, a frappé à ma porte ; tous mes gens dormoient profondément, & ayant été le premier à l'entendre, je crie à gorge déployée, qu'on ouvre à M. Carita, mon apothicaire, qui m'apporte l'émulſion que je dois prendre ce matin. Mon laquais un moment après entre dans ma chambre, avec un homme botté, habillé de bleu, tenant un paquet à la main : je me frotte les yeux, je les ouvre tant que je puis, & je ne comprenois pas par quel enchantement un apothicaire avoit été métamorphoſé tout-à-coup en poſtillon, & une bouteille d'émulſion en lettre. Enfin revenu un peu à moi-même, je ſors de deſſous ma couverture un bras à demi paralytique ; j'ouvre la lettre, & à l'aide d'une bougie que tenoit mon laquais à demi nu, je lis les vers de V. M. (*a*) qui, par parenthèſe, quand ils ne ſeroient faits que par un particulier, feroient paſſer mon chalit à l'immortalité ; ils ſont dignes de Chaulieu. Ma lecture finie, je me

(*a*) Voyez ci-devant tome VIII, page 17, Épître au lit du Marquis d'Argens.

fais étayer de couſſins, & ſoutenu ainſi qu'un vieux bâtiment qui va crouler, j'ai l'honneur d'écrire ces lignes à V. M., qui m'ont coûté bien des *hai !* & des *hé !* car vous ſavez, Sire, que je ne ſuis rien moins que ſtoïcien. Au reſte, V. M. ne me rend pas juſtice, en croyant que la pareſſe me tient au lit : paſſe encore, Sire, ſi vous aviez cette penſée lorſqu'il faut que de Potsdam je vienne à Berlin ; mais pour reſter à Berlin, quand je puis être à Potsdam, il faut que je ſois auſſi paralytique que l'étoit celui de l'Évangile. Je guérirai pourtant, j'eſpère, dans trois ou quatre jours ; & la pharmacie aſſure que je n'aurai pas pris encore deux douzaines de clyſtères, trois médecines & ſix bouteilles d'émulſion, que l'on me dira : Prends ton lit, marche, & va à Potsdam.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE X.

Du Marquis d'Argens.

Potsdam, ce 7 novembre 1754.

SIRE,

DEpuis qu'il a plu à V. M. de joindre au titre de conquérant celui de réconciliateur des enfans prodigues, & qu'elle a bien voulu prendre ſoin de ramener dans le giron de l'Égliſe un père de l'Égliſe du dix-huitième ſiècle, l'abbé de Prades ; j'oſe me flatter qu'elle vou-

dra bien me procurer le ſort d'Éſaü, & que déshérité comme cet ancien Juif, j'aurai cependant le bonheur de recevoir la bénédiction paternelle. V. M. peut me rendre ce ſervice, qui me fera proſpérer dans ce monde & dans l'autre.

Mon père & toute ma famille m'ont écrit les lettres les plus preſſantes, pour que V. M. veuille bien faire écrire à ſon miniſtre à Paris de recommander à M. de Sechelles un nommé M. Pſeautier, directeur des poſtes en Provence, lorſque l'occaſion ſe préſentera où M. de Sechelles pourra lui rendre quelque ſervice. Cet homme ne demande qu'une lettre de recommandation vague, & dont l'effet n'aura peut-être jamais lieu; cependant un jour cela pourroit lui faire avoir un meilleur poſte. Mon père, qui depuis vingt ans ne m'a jamais écrit que fort froidement, me traite de la façon du monde la plus tendre dans ſa lettre, & me dit que ſi je l'oblige dans cette occaſion, il ſaura un jour réparer une partie du mal qu'il m'a fait. J'avoue à V. M. que s'il me laiſſoit dans ſon teſtament quatre ou cinq mille écus au-deſſus de ma légitime, je n'en ſerois pas fâché. Je ſais qu'étant attaché à V. M., je n'aurai jamais beſoin de perſonne; mais, Sire, les coups de canon tuent les Turenne, les Berwick, & même les Charles XII. Si V. M. veut me donner caution qu'elle ne commandera plus ſes armées, je renonce de tout mon cœur à ce que je puis avoir

après la mort de mon père ; ayant dix ans de plus que V. M., trente coliques & quinze rhumatiſmes par mois, je dois, par des règles plus ſûres que toutes celles des algébriſtes, décamper d'ici-bas quinze ans avant V. M. (*a*)

Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

Du Marquis d'Argens.

Potsdam, ce 4 octobre 1756.

SIRE,

JE ne ſais ſi la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. lui ſera rendue à Vienne ; car en vérité de la manière dont elle conduit ſes affaires, on doit toujours ſuppoſer que tous les quinze jours elle prend une province. Il y a un mois que vous êtes parti de Potsdam, vous voilà maître de la Saxe, & la victoire glorieuſe que vous venez de remporter ſur les Autrichiens, met ſous votre puiſſance la moitié du royaume de Bohème. Toute l'Europe retentit du bruit de vos actions éclatantes, & les papiers publics lui ont déjà appris que c'eſt principalement à votre célérité, à votre courage, à l'étendue de vos lumières que ſont dus les progrès & les victoires de vos armées. Il y a pourtant, Sire, une choſe qui m'afflige. On dit que vous avez

(*a*) Le Marquis a prédit juſte, étant mort en 1771, & le Roi en 1786.

paſſé cavaliérement trente-ſix heures ſans prendre aucune nourriture, & que vous ne vous êtes pas donné le loiſir, la veille de la bataille, de manger un ſeul morceau. Je prie V. M. de ſonger à ce beau paſſage du Palladion : *Le pain fait le ſoldat.* Vérité très-importante. La gloire nourrit l'ame, mais il faut quelque choſe de plus à l'eſtomac, ſur-tout lorſqu'il eſt foible, & que de la ſanté de cet eſtomac dépend le bonheur d'un grand état. Faites jeûner les Saxons tant que vous voudrez, j'y conſens de très-bon cœur; mais n'allez pas leur donner le pernicieux exemple de leur apprendre à ſe paſſer de manger.

A propos des Saxons, lorſque je penſe à la façon dont vous les traitez, je ſuis tenté de croire qu'à la qualité d'archevêque de Magdebourg, vous voulez ajouter celle de grand pénitencier, & que vous jugez néceſſaire de faire jeûner le roi de Pologne & ſes ſoldats, juſqu'à ce que le temps de la pénitence que vous leur avez impoſée, ſoit accompli. En attendant, ils n'auront pas beſoin de rhubarbe, ni de poudres digeſtives. L'indigeſtion eſt une maladie à laquelle ils ne ſeront pas ſujets; & M. le Comte de Brühl ſortira de ce camp avec la taille d'une jeune fille de quinze ans.

Permettez, Sire, avant de finir ma lettre, que je ſupplie V. M. d'abſoudre en qualité d'évêque l'abbé de Prades, ſi par haſard il a

assommé quelqu'Autrichien, & a encouru les censures de la sainte Mère-Église.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XII.

Du Roi.

Sans le jour de date, octobre 1756.

MEs troupes, mon cher Marquis, ont fait des efforts de valeur. Pour moi, pauvre philosophe, je n'y ai été que pour ce qu'est un homme sur 25,000. Vous badinez de la famine des Saxons; mais il faut bien prendre ces gens par un bout, & c'est bien la façon d'apprivoiser un Luculle que de lui faire faire abstinence. J'ai reçu votre première lettre; je n'y ai point répondu, parce que j'étois par monts & par vaux. J'ai laissé l'abbé en Saxe, ne voulant pas souiller ses mains pures, de sang catholique. La tête a tourné aux François, il n'y a rien de plus indécent que les propos que l'on tient sur mon compte. On diroit que le salut de la France tient à la maison d'Autriche; & les larmes d'une dauphine ont été plus éloquentes que mon manifeste contre les Autrichiens & les Saxons. Enfin, mon cher, je déplore les suites du tremblement de terre qui a renversé toutes les cervelles politiques de l'Europe, & je vous souhaite tranquillité, santé & contentement. Adieu.

LETTRE XIII.

Du Marquis d'Argens.

* Potsdam, ce 17 octobre 1756.

SIRE,

VOilà donc Albe incorporée dans Rome, & par votre prudence les ennemis de l'état en deviennent les citoyens & les défenſeurs. Après des actions auſſi éclatantes, quel eſt l'homme, quelque prévenu qu'il ſoit, qui ne ſe trouve obligé de convenir de la ſupériorité de vos lumières? Les François vous condamnent; c'eſt ainſi que les Athéniens déclamoient contre Philippe, quand il devenoit l'arbitre de la Grèce. Vous allez l'être de l'Europe. Il eſt naturel que les Athéniens modernes, auſſi frivoles que les anciens, en imitent la conduite; les diſcours injurieux des François ſont le panégyrique de votre gloire. Je ſouhaite, Sire, que ces inſenſés, ſéduits par un eſpoir trompeur, faſſent des feux de joie dans la plus petite maladie que vous aurez, & qu'ils publient que vous êtes mort : de pareils feux indécens ont fait le plus beau trait de l'hiſtoire de Guillaume III.

J'ai ſoigneuſement exécuté la commiſſion dont M. le comte de Finckenſtein m'a chargé; mais comme je n'entends pas l'allemand, &

qu'il a fallu ſe ſervir de l'imprimeur qui a prêté ſerment, & qui imprime au château tous les manuſcrits qu'on veut tenir ſecrets juſqu'à leur publication, j'ai été obligé de me ſervir, pour la correction de l'imprimerie, de M. de Francheville, qui eſt de même à ſerment, qui ſait l'allemand, & qui a corrigé l'édition des ouvrages de V. M. C'eſt du conſentement & de l'avis de M. le comte de Finckenſtein que j'ai agi de même. Quant à la lettre de V. M., elle eſt charmante, écrite avec toute la nobleſſe poſſible; on n'y a changé qu'un ſeul mot. M. le comte de Finckenſtein m'ayant dit que les Suédois s'empreſſoient depuis un mois de témoigner beaucoup de bonne volonté, & qu'il craignoit qu'ils ne fuſſent vivement offenſés de l'épithète d'ariſtocratie *cruelle & ſanguinaire*, j'ai mis ariſtocratie *tumultueuſe*. J'eſpère que V. M. ne condamnera pas ce petit adouciſſement, puiſque ſon miniſtre me paroiſſoit dans une véritable peine.

Nous avons été ici, Sire, dans une douleur inconcevable, M. Frédersdorf & moi, ſur des lettres venues de Berlin, qui diſoient que vous aviez été bleſſé dans une embuſcade, & qui aſſuroient que vous étiez priſonnier. Ces nouvelles étoient aſſez bien circonſtanciées pour nous jeter dans le déſeſpoir. Nous avons d'abord envoyé à Berlin, pour aller à la ſource, & après ſept heures de ſouffrances, nous avons

appris que tout ce qu'on nous avoit raconté & même écrit, n'étoit qu'un tiſſu de menſonges. V. M. permettra qu'à l'occaſion de ces fabricateurs de mauvaiſes nouvelles, je lui rapporte un bon mot de M. Mittchel, envoyé d'Angleterre : *On voit*, a-t-il dit, *des Jacobites à Berlin, & il n'y a point de Prétendant ; cela eſt ſingulier.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIV.

Du Roi.

Sans date du mois, 1757.

CEtte année, mon cher Marquis, a été terrible pour moi. Je tente & j'entreprends l'impoſſible pour ſauver l'état ; mais en vérité j'ai beſoin plus que jamais du ſecours des cauſes ſecondes pour réuſſir. L'affaire du 5 novembre a été très-heureuſe ; nous avons 8 généraux François, 260 officiers, paſſé 6,000 hommes de priſonniers. Nous avons perdu un colonel, 2 autres officiers & 67 ſoldats ; il y a 223 bleſſés. C'eſt à quoi je ne devois pas aſpirer ; il faut voir ce qui arrivera à l'avenir. J'ai été obligé de faire arrêter l'abbé ; il a fait l'eſpion, & j'en ai beaucoup de preuves évidentes : cela eſt bien infame & bien ingrat. J'ai fait prodigieuſement de vers. Si je vis, je vous les montrerai

au quartier d'hiver ; ſi je péris, je vous les lègue, & j'ai ordonné de vous les remettre. A préſent nos bons Berlinois n'auront plus rien à craindre de la viſite ni des Autrichiens ni des Suédois, & en gagnant une bataille, je n'y profite que de pouvoir m'oppoſer avec ſûreté à d'autres ennemis. Ces temps affreux & cette guerre feront ſûrement époque dans l'hiſtoire. Vos François ont commis des cruautés dignes des pandours ; ce ſont d'indignes pillards. En vérité l'acharnement qu'ils me marquent eſt bien honteux ; leurs procédés ne tendent qu'à ſe faire un ennemi irréconciliable d'un ami qui leur a été attaché ſeize ans. Adieu, mon cher Marquis, je vous crois au lit ; n'y pourriſſez pas, & ſouvenez-vous que vous m'avez promis de me joindre au quartier d'hiver. Vous avez encore du temps pour vous repoſer, & juſqu'à préſent je ne ſais où je pourrai vous donner rendez-vous. J'ai le ſort de Mithridate, il ne me manque que deux fils & une Monime. Adieu, mon aimable pareſſeux.

LETTRE XV.

Du Roi.

Sans date du mois, 1757.

SOuvenez-vous, mon cher Marquis, que l'homme eſt plus ſenſible que raiſonnable. J'ai lu & relu le troiſième chant de Lucrèce ; mais

je n'y ai trouvé que la néceſſité du mal & l'inutilité du remède. La reſſource de ma douleur eſt dans le travail journalier que je ſuis obligé de faire, & dans les continuelles diſſipations que me fourniſſent le nombre de mes ennemis. Si j'avois été tué à Kolin, je ſerois à préſent dans un port où je ne craindrois plus les orages. Il faut que je navigue encore ſur cette mer orageuſe, juſqu'à ce qu'un petit coin de terre me procure le bien que je n'ai pu trouver dans ce monde-ci. Adieu, mon cher. Je vous ſouhaite la ſanté & toutes les eſpèces de bonheur qui me manquent.

LETTRE XVI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 29 avril 1758.

SIRE,

J'Ai trouvé dans la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, de nouvelles marques de ſes bontés. Vous reſſemblez, Sire, à ces génies bienfaiſans des anciens, qui ſe faiſoient connoître à ceux qu'ils protégeoient en les accablant toujours de nouveaux bienfaits. Quand ſerai-je aſſez heureux pour pouvoir vous remercier à Sans-Souci de toutes vos graces, & vous y voir jouir d'une paix que vos glorieux travaux vous auront procurée. Vous me dites que vous

vous préparez à aller combattre vos ennemis ; c'eſt me dire que vous allez les vaincre : mais je n'en ſuis pas moins alarmé. Je crains ſans ceſſe, ainſi que tous vos fidèles ſujets, dont vous êtes le père, qu'il ne vous arrive quelque accident. C'eſt dans vous ſeul que réſide la gloire & le bonheur de tous vos états.

Je ne ſais, Sire, ſi je pourrai profiter du congé que vous avez daigné m'accorder, à cauſe de la grande foibleſſe dont je ſuis encore. Pour faciliter un voyage qui m'eſt ſi néceſſaire, V. M. pourroit me rendre le plus grand ſervice, ſi à tant de graces qu'elle m'a faites elle en ajoutoit encore une dernière ; car après cela ce ſeroit abuſer des bontés de V. M. que de l'importuner davantage. J'ai trouvé à Berlin un de mes couſins germains, M. de Mons, capitaine au régiment de Piémont ; c'eſt un jeune-homme de trente-trois ans, dont la conduite à Berlin & à Magdebourg a mérité l'eſtime publique, & l'amitié de M. de Seidlitz, qui pourra rendre compte à V. M. de ſon caractère. Si elle daignoit lui accorder la permiſſion d'aller à Aix ſur ſa parole, il m'accompagneroit juſqu'à Chambéri, après quoi je continuerois ma route par la Savoie pour Nice, & lui la ſienne pour Aix par le Dauphiné. Il me ſeroit de la plus grande utilité d'avoir la compagnie d'un officier François juſqu'en Suiſſe, & ſurtout d'un parent & d'un ami. J'oſe ajouter à

ces premières raiſons que toute ma famille, & ma mère ſur-tout, dont j'attends la plus grande partie de ce que je dois avoir, me ſaura un gré infini de ce congé. Ainſi, Sire, ſi vous m'accordez cette grace, après m'avoir vous-même accablé de bienfaits, vous me procurerez de nouveaux biens dans ma patrie, & vous me ferez terminer aiſément les diſcuſſions que je ſerai peut-être obligé d'eſſuyer. Pardonnez-moi, Sire, ſi je vous écris auſſi longuement dans le temps que vous êtes occupé des affaires les plus ſérieuſes; mais je connois l'excès de vos bontés, & vous ne ſauriez croire le bien que vous me ferez, ſi vous m'accordez la grace que je prends la liberté de vous demander.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVII.

Du Roi.

Sans date du mois, 1758.

JE reçois votre lettre, mon cher marquis, ſans date, de ſorte que je pourrois ſuppoſer qu'elle eſt des ruines de Carthage ou de Cochinchine; mais ce qui me fait préſumer que vous êtes en Provence, c'eſt que depuis votre départ toutes les gazettes ſont pleines d'un monſtre qui fait des ravages affreux dans la Provence; ce ne peut être que vous; car en qualité

de

de Pruſſien, vous devez paſſer pour un monſtre en France, au moins à Verſailles, & quand même cela ne ſeroit pas, peut-être vous a-t-on vu enveloppé dans votre redingote avec votre capuchon & votre mouchoir devant le nez, & j'avoue que c'eſt-là une figure aſſez monſtrueuſe pour qui n'y eſt pas accoutumé. Les gazettes diſent que vous dévorez des enfans & des femmes. Fi, où avez-vous pris cette vilaine coutume? cela ne vous eſt jamais arrivé depuis que je vous ai connu, mais on change de mœurs en voyageant (a); au défaut de cela, de janſéniſte que vous étiez, vous vous êtes fait jéſuite, parce que votre frère d'Éguilles l'eſt, & qu'il vous a donné je ne ſais quelle métairie pour vous corrompre: vous êtes, Marquis, dans le cas du proverbe: *Dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es.* Je crois bien que vous faites quelquefois le malade, mais c'eſt pour courir les bois & donner l'épouvante à toute une province. Non content d'avoir mis en rumeur la Provence, vous voulez porter le trouble à Paris; mais que dira mon frère le très-chrétien roi de France, s'il apprend que mon chambellan, ce monſtre, vient pour dévorer les enfans du parc de Verſailles, du bois de Senar & de la forêt de Fontainebleau? On a envoyé contre vous un eſcadron de dragons en Provence; à

(a) Alluſion à ce qu'on diſoit d'une bête ſauvage & féroce qui parcouroit quelques provinces de la France.

Paris on fera marcher les gardes Françoiſes, & quelqu'adreſſe, à ce qu'on dit, que vous ayez à ſauter de branche en branche, les coups de fuſil pourront vous attraper. Si même vous contenez cette voracité, & qu'en allant à Paris vous vous contentiez de vous nourrir de poiſſons & de viande, comme tous les honnêtes gens qui habitent ce globe, quel bruit ne feront pas les gazetiers? Ces gens ont dit que vous étiez chargé de commiſſions ſi ſecrètes, que je les ignore; en vous ſachant à Paris, ils donneront une couleur à leurs menſonges, & les accréditeront dans le public; tout le corps diplomatique ſera ému en apprenant votre arrivée; les eſpions de trotter, & les fauſſes conjectures de s'étendre! ce ſeront-là les fruits de votre voyage; & puis qu'y ferez-vous? Vous avez une rente ſur l'hôtel-de-ville qu'on vous paie réguliérement. Vous voulez parler à vos amis? Vous pouvez faire la même choſe en vous arrêtant à un village proche de la ville, où les gens auxquels vous avez à faire viendront vous trouver. Vous ferez bien de retomber par Bruxelles ſur Wéſel; mais pour Dieu ne dévorez point d'enfans dans votre voyage: la viande eſt à bon marché, vous pourrez en avoir par-tout, & ſi votre imagination s'eſt échauffée au ſoleil ardent de Provence au point de vous faire jouer le monſtre, que le ſoleil flegmatique de la Weſtphalie rafraîchiſſe votre tête au point de vous rendre à votre

retour tel que je vous ai vu partir. Je vous attends, Marquis, au mois de ſeptembre ; encore aurez-vous fait une prodigieuſe diligence ; car autant que je m'en ſouviens, les trois Rois ne faiſoient en quinze jours que treize milles. Enfin vous en uſerez en tout ceci ſelon votre prudence ordinaire, & je recommande cela, ainſi que tout ce qui vous regarde, en la ſainte garde du Père éternel.

LETTRE XVIII.

Du Marquis d'Argens.

Hambourg, ce 22 février 1759.

SIRE,

APrès avoir rendu à V. M. un million de graces de la bonté qu'elle a eue de permettre que je puſſe rétablir ma ſanté & prendre du temps pour me remettre d'une maladie cent fois plus dangereuſe & plus longue que celle que j'ai faite à Breslau ; j'oſerai lui dire que je ſuis beaucoup plus courageux qu'elle ne le penſe, & que je pars dans cinq jours pour Berlin, preſque privé de l'uſage d'une jambe. Si les bains d'herbes & l'été ne me fortifient pas les nerfs, me voilà appuyé triſtement ſur une béquille pour le reſte de mes jours. Du moins ſi j'étois eſtropié pour le ſervice de V. M., je m'en conſolerois ; mais devenir perclus dans

un lit & dans un fauteuil, cela eſt bien fâcheux; cependant une choſe me conſole, c'eſt que depuis trois ans vous êtes ſi accoutumé à voir des boiteux, des borgnes, des manchots, enfin de toutes ſortes d'eſtropiés, que vous ne trouverez pas mauvais que je paroiſſe devant vous la hanche gauche plus haute que la droite, & une jambe à demi-pliée: je voudrois avoir l'autre en auſſi mauvais état, & vous voir une fois paiſible, & jouir tranquillement à Potsdam de la gloire immortelle que vous vous êtes acquiſe. J'eſpère que l'automne vous rendra à vos peuples, heureux & jouiſſant de la plus parfaite ſanté. Voilà de nouveaux alliés qui vont faire en Italie une puiſſante diverſion en votre faveur, & jamais le roi d'Eſpagne ne pouvoit mourir plus à propos. Encore un effort, Sire, cette campagne, & tout eſt gagné; vous pourrez dire alors comme diſoit David: *J'ai vu les nations frémir*, s'élever *contre moi*, *& former des projets pleins de vanité; elles ont été diſſipées comme le vent diſſipe les nuages, & leurs eſpérances n'ont été que de vaines illuſions*. A propos de poëte hébreu, je prends la liberté d'envoyer à V. M. des vers ſur le cardinal Cotin, qu'on aſſure être de Fréron; peut-être qu'elle ne les a pas encore vus, & je crois qu'ils ne lui paroîtront pas mauvais.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 26 mars 1759.

SIRE,

J'Ai reçu la lettre que V. M. m'a fait la grace de m'écrire, dans le moment que je partois de Hambourg, & j'ai attendu d'être à Berlin pour avoir l'honneur de lui répondre; car avant d'y arriver je n'ai jamais été certain un ſeul moment, à cauſe de ma foibleſſe, du temps où je pourrois être aſſez heureux pour la revoir. Enfin, après quatorze jours de route, je ſuis venu glorieuſement à bout de faire trente milles. Ma ſanté ſe rétablit pourtant, & ſi vous voulez me permettre de faire une campagne de ſix ſemaines ou de deux mois, je compte d'être en état pendant les mois de juillet & d'août de vous ſuivre juſqu'à Vienne; cela ne me cauſera aucune dépenſe, ni aucuns frais à V. M. J'ai été obligé d'acheter des chevaux, puiſqu'en paix comme en guerre une de mes jambes ne peut pas me ſervir une heure de ſuite; j'ai donc pris un carroſſe.

Malgré ce que V. M. me dit de la ſupériorité du nombre de ſes ennemis, je ſuis toujours convaincu qu'elle viendra à bout de les réduire à lui accorder une paix glorieuſe. La

France eſt par rapport aux finances dans l'état le plus pitoyable ; elle n'a plus aucun crédit dans les pays étrangers, & ſon commerce eſt entiérement ruiné. Les Anglois s'y prennent de la manière qu'il convient pour la réduire à ſe prêter aux conditions qu'on voudra lui offrir. Si les Anglois ſe rendent maîtres de Québec, ils forceront, s'ils en ont envie, les François à faire la guerre à la reine de Hongrie. Cette dernière priſe de la Guadeloupe a achevé de jeter dans la conſternation tous les négocians du royaume. Enfin, au pied de la lettre, il n'y a plus en France ni finances, ni marine, ni commerce ; comment continuer à payer les ſubſides ? Il s'agit de faire encore un effort cet été, & la paix ne peut manquer de ſe conclure en automne. J'ai vu depuis un mois pluſieurs des plus gros négocians de Hambourg, deux entr'autres qui venoient depuis quinze jours de France, l'un de Marſeille, l'autre de Bourdeaux ; le premier m'a aſſuré qu'au-lieu de quatre cent ſoixante vaiſſeaux que les Marſeillois envoyoient tous les ans dans le levant, il n'en étoit parti depuis deux ans que dix-ſept, tous les autres ayant été pris, ou brûlés, ou coulés à fond. Le négociant de Bourdeaux m'a dit que depuis onze mois il n'étoit parti de cette ville que trois vaiſſeaux pour les iſles de l'Amérique & pour le nord, au-lieu de cinq à ſix cents qui

partoient toutes les années pour différens endroits. Enfin, Sire, un fait certain, c'eſt que depuis dix-huit mois les François n'ont pas reçu une livre de ſucre de leurs plantations. Ce ſont les Danois qui prennent le ſucre aux raffineries de Hambourg, qui le vont vendre en France, & achèvent d'en faire ſortir l'argent. Les François n'ont jamais été ſi bas pour les finances dans les plus grands malheurs de Louis XIV. Ajoutez à cela un mécontentement général de la nation, qui demande la paix; un eſprit de vertige répandu dans leur conſeil-d'état; des miniſtres qui ſe haïſſent, qui cherchent à ſe détruire, qui ſont preſque tous les jours remplacés par de nouveaux, & vous verrez, Sire, qu'il faut que la France ſonge ſérieuſement à la paix. Et ſi elle eſt épuiſée, qui donnera des ſubſides aux Barbares & aux Tartares? qui ſoudoyera ces Suédois? qui payera ce tas de cuiſtres raſſemblés, à qui l'on donne le nom de l'armée de l'Empire? Je conviens que les Autrichiens ſont de braves gens & des ennemis qu'on ne doit pas mépriſer; mais vous les avez battus ſi ſouvent, que vous les rebattrez toujours de nouveau, lorſque vous voudrez vous ſervir des lumières ſupérieures que la nature vous a données. L'Europe, Sire, eſt perſuadée de ce que je dis à V. M., & vos ennemis, malgré leur nombre, ne paroiſſent rien moins qu'aſſurés de leur bonne fortune.

Je ſais les diſcours qu'ils tiennent, parce que je viens d'un pays où ils ont beaucoup de partiſans : la ſeule choſe qui pourroit rendre vos ennemis vainqueurs, c'eſt ſi vous veniez à périr. Vous devez donc ſonger, Sire, à votre conſervation, non-ſeulement par rapport à vous, mais encore par rapport à tout votre peuple. Quant à moi, Sire, je ſuis plus obligé que qui que ce ſoit au monde de faire des vœux pour V. M.; car ſi j'étois aſſez malheureux pour la perdre, j'aimerois mieux aller vivre dans quelque colonie Angloiſe de l'Amérique que de retourner en France. Je ne ſaurois exprimer à V. M. les injuſtices que l'on m'y a fait eſſuyer depuis quelques mois, & j'ai été fort heureux de tirer d'abord à Hambourg trente-deux mille livres ; car on ne veut plus laiſſer ſortir les quinze mille qui devoient m'être payées au commencement de février. Mon frère m'a écrit que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de me payer les intérêts de cette ſomme, qu'il garderoit juſqu'à ce qu'à la paix les choſes priſſent une autre face. Pour me chagriner davantage, les gens du roi ont dénoncé ma *Philoſophie du bon ſens* au parlement de Paris comme un livre impie, & il a été brûlé par la main du bourreau ; l'arrêt qui le condamne, a été enſuite mis dans toutes les gazettes étrangères. Je prie V. M. de ſe ſouvenir que ce livre eſt imprimé depuis vingt-trois ans, qu'il

a été fait en Hollande, par conſéquent dans un pays où les François n'ont aucune juriſdiction, que perſonne juſqu'ici en France ne s'étoit aviſé d'y trouver rien de contraire ni aux mœurs ni à la Divinité. Peut-on montrer plus de haine & de paſſion ? ces gens-là ne cherchent pas même à les couvrir, car ils ont fait brûler par le même arrêt le Poëme de Voltaire ſur la religion naturelle, & ils ont eu l'inſolence de mettre dans leur arrêt qu'ils ont fait imprimer : *Poëme par le Sr. de Voltaire, dédié au roi de Pruſſe.* Ce qui m'afflige le plus, c'eſt que malgré tant de ſujets de me plaindre, je ſuis obligé de me taire, de diſſimuler, & d'attendre la paix pour ravoir ce qui me revient, & ſur-tout le bien de ma mère, qui a quatre-vingts ans paſſés. Mais je puis proteſter à V. M. que ſi j'avois le malheur de la perdre, j'aimerois mieux être privé de tout ce que j'ai dans le monde, que de vivre dans un pays où de pareilles indignités ſont autoriſées. Si j'avois vingt ans de moins, je demanderois à V. M. la permiſſion de faire la campagne dans l'armée du prince Ferdinand.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XX.

Du Roi.

Sans date du mois, 1759.

VOus trouverez bien ridicule, mon cher Marquis, que depuis ſi long-temps je vous promette des nouvelles & que je ne vous en donne jamais: ce n'eſt aſſurément pas ma faute, mais plutôt celle des événemens qui ſe font attendre, & des diſtances que les couriers ont à parcourir pour arriver. Je ne puis donc vous rien dire ſoit de politique, ſoit de guerre, ſinon que le maréchal Daun a fait camper ſa nombreuſe armée, & que je ſuis encore en cantonnemens, mais le pied à l'étrier. On m'a écrit quelques bonnes nouvelles de Saxe; cela m'eſt très-agréable, & j'en ſerois plus ravi, ſi les coups avoient été plus déciſifs; il nous faut de grandes fortunes pour nous donner des avantages ſur nos ennemis: je les demande au Ciel; mais comme je n'ai point de S. Siméon le ſtylite, ni de S. Antoine, ni de S. Jean-Chryſoſtôme, pas même de S. Fiacre, je doute que le Ciel exauce la prière d'un pauvre profane très-peu croyant & encore moins illuminé. Dès que j'aurai quelque choſe de bon à vous mander, vous le ſaurez tout auſſi-tôt.

En attendant, mon cher Marquis, je m'amuſe avec les papes Nicolas & Adrien, avec

l'empereur Louis & le roi Lothaire, avec mesdames Teutberge & Valrade. Je ſuis ſur le point de voir naître le grand ſchiſme d'occident, & je me ſens porté à croire que tout l'univers a été imbécille depuis Conſtantin juſqu'à Luther, ſe diſputant dans un jargon inintelligible ſur des viſions abſurdes, & l'épiſcopat établiſſant ſa puiſſance temporelle à l'aide de la crédulité & de la ſottiſe des princes & des nations: la ſuite de l'hiſtoire de la religion, conſidérée en ce ſens, préſente un grand tableau aux yeux d'un philoſophe, & devient une lecture inſtructive pour quiconque penſe & réfléchit ſur l'eſprit humain. Cet abbé de Fleury a rendu en vérité un grand ſervice au bon ſens en compoſant cette hiſtoire. Vous allez faire un terrible livre, à ce qu'il me paroît, mon cher Marquis, ſi vous voulez ramaſſer toutes les contradictions & toutes les abſurdités des théologiens; vous vous engagez dans un énorme ouvrage.

Je vous crois grec comme Démoſthènes ſur votre parole. Vous étiez déjà un grand grec pour moi qui ne ſais que le *Pater emon*; auſſi y parut-il bien à ce ſouper où ſe trouva le duc de Nivernois, où vous ſoutîntes la moitié de la converſation en grec, & où je voulois un dictionnaire pour pouvoir en quelque façon entendre quelques mots des ſavans propos que vous tîntes vous deux.

Pour moi je n'ai, point profité à cette malheureuſe guerre comme vous ; j'y ſuis devenu philoſophe pratique ; j'ai d'ailleurs oublié le peu que j'ai ſu, & je n'ai appris qu'à ſouffrir patiemment les maux que je ne pouvois éviter. Adieu, mon divin Marquis. Vous pouviez garder les ouvrages nouveaux de d'Alembert, qui en vérité ſont du poids de notre monnoie courante. Je vous prie de vous reſſouvenir de vos amis, & de bien conſerver votre ſanté, qu'un eſprit malin lutine par le monde ſelon ſon caprice. *Vale.*

LETTRE XXI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 20 avril 1759.

SIRE,

VOus avez permis que je priſſe la liberté de vous écrire quelquefois ; je n'oſe cependant le faire auſſi ſouvent que je le ſouhaiterois, dans la crainte de détourner V. M. des choſes importantes dont elle eſt ſans ceſſe occupée ; mais les ſuccès de vos armes dans la Bohème, & les commencemens heureux de cette campagne, me donnent trop de joie pour pouvoir m'empêcher d'en féliciter V. M. Je deviens tous les jours plus aſſuré que la fin de cette campagne vous

rendra heureux & content à vos peuples, & qu'après vous être couvert de gloire, vous paſſerez à Potsdam & à Sans-Souci des jours fortunés, au milieu des choſes magnifiques que vous y faites & que vous y raſſemblez. Je ſais que vous avez à ſurmonter des difficultés qui étonneroient & même qui abattroient tout autre prince que vous; mais la même fermeté & la même prudence qui vous ont tiré d'affaire juſqu'aujourd'hui, vous conduiront à une paix durable & honorable. Je vous regarde comme l'Hercule moderne, vous êtes obligé de faire des prodiges; vous combattez contre une hydre; mais vous viendrez à bout d'en abattre toutes les têtes. Je ne m'aveugle pas, Sire, ſur la ſituation des choſes préſentes, je ſais qu'elles ſont dans un état très-critique; mais enfin, Sire, je juge du futur par le paſſé, & je ne doute pas qu'un calme heureux ne ſuccède bientôt à tant de tempêtes. Je regarde la ligue d'aujourd'hui comme celle de Cambray; elle ne produira ainſi qu'elle aucun effet & s'en ira de même en fumée. V. M. a bien tort de me dire que le mal d'autrui n'eſt que ſonge. Je vous l'ai déjà dit pluſieurs fois, Sire; mon ſort, par les arrangemens que j'ai pris, eſt ſi fort attaché à la conſervation de V. M., que ſi j'avois le malheur de la perdre, Dieu ſait ce que je deviendrois. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que j'irois plutôt à la Jamaïque ou à la nou-

où il voulut conduire le peuple d'Iſraël & où il lui fut interdit d'entrer lui-même.

Que vous dirai-je, mon cher Marquis, du roi de Portugal ? Rome a fait du mal par-tout ; & en fera, tant que les ſouverains ne ſeront pas comme Céſar, ſouverains pontifes chez eux. Ces gens abuſent trop impunément du nom de la religion, qui devroit être le plus grand frein du crime ; ils s'arment du couteau ſacré qu'ils prennent ſur l'autel pour égorger les rois, & de la piété des foibles pour fonder ou étendre les vœux de leur cupidité & de leur ambition. La conduite du pape dans cette affaire eſt inconcevable ; il faut qu'il ſoit un imbécille & ſon cardinal ſecrétaire un ſcélérat à rouer vif ; mais que nous font ces gens à préſent ?

Je ſuis plus en peine de Caſſel ou de mes détachemens, que de tous les jéſuites de l'univers. J'ai ſans ceſſe devant les yeux la difficile tâche que j'ai à remplir. Je n'ai qu'un grand fonds de bonne volonté & un attachement inviolable à l'état ; voilà toutes mes armes. Enfin je me précipite les yeux fermés dans une mer agitée de divers vents & ſans ſavoir où j'aborderai. C'eſt-là le vrai fond de ce qui me regarde & de ce que j'augure pour l'avenir. Je tâche d'affecter de la tranquillité ; cependant jugez vous-même ſi la philoſophie peut donner cette impaſſibilité parfaite à un homme né avec des paſſions vives ?

Adieu ;

Adieu, mon cher Marquis, écrivez-moi ſouvent. Faites mes complimens à la bonne Babet, & ſoyez perſuadé de l'eſtime que je vous conſerverai toute ma vie.

LETTRE XXIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 3 mai 1759.

SIRE,

J'Ai reçu les vers que V. M. m'a fait la grace de m'envoyer (*a*). Comment peut-on être occupé du commandement d'une armée de cent mille hommes, & trouver encore le temps de faire des vers auſſi ingénieux, & infiniment plus corrects que ceux de La Fare & de Chaulieu? Vous exécutez tout ce que vous voulez; & je crois que ſi vous en aviez la fantaiſie, vous feriez en même temps un admirable plan de bataille, & un ſermon auſſi beau que le ſont ceux de Saurin.

J'avois déjà vu dans tous les papiers publics cette toque & cette épée que le pape a envoyées au maréchal Daun; je voulois engager le gazetier de Berlin à mettre dans ſa gazette que le prince Ferdinand attendoit de Londres une épée & un chapeau bénits par l'archevêque

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 284, l'Épître au Marquis d'Argens.

de Cantorbery ; & qu'on ne doutoit point chez tous les proteſtans que la bénédiction de Cantorbery ne fût plus efficace que la Romaine. Il faudroit accabler de plaiſanteries les Autrichiens & les François : ces gens-là publient cent ſottiſes qui font beaucoup d'impreſſion, & on les laiſſe faire. Au-lieu de tant de mauvais ſermons que font nos miniſtres, pourquoi ne prennent-ils pas occaſion d'écrire une lettre paſtorale dans laquelle ils feroient voir la ruine entière du proteſtantiſme, ſi les ennemis de V. M. viennent malheureuſement à bout de leurs deſſeins ? J'écrirois bien quelque brochure à ce ſujet : mais c'eſt en allemand qu'il faut que ſoit fait un pareil ouvrage, pour être répandu parmi le menu peuple & lu de tout le monde. Je n'ai vu qu'une ſeule pièce en faveur de la bonne cauſe qui ſoit écrite avec goût ; c'eſt une lettre ſur les libelles ; je vous ai d'abord reconnu, Sire, & vous pouvez être aſſuré qu'à la cinquantième ligne j'étois auſſi certain que vous étiez l'auteur de cet ouvrage que ſi vous me l'euſſiez dit. On l'a traduit en allemand, & par-là il devient encore plus utile.

J'aurois envie de faire une feuille tous les mois ſous le titre de *Mercure de Harbourg*, dans lequel je tournerai en ridicule, ſans aigreur & ſans invectives, toutes les impertinences que publient les ennemis. Je ferai imprimer cet ouvrage en françois & en allemand ; perſonne

ne ſaura que j'y travaille que celui qui le traduira, car le traducteur deviendra auſſi néceſſaire que l'auteur, puiſque c'eſt le peuple qu'il faut inſtruire, & les gens qui parlent françois en Allemagne ne font qu'un petit objet, eu égard à ceux qui n'entendent que l'allemand. Si V. M. ne déſapprouve pas mon idée, je commencerai dès qu'elle me fera ſavoir ſa volonté. Il me paroît que ce projet peut être utile pour la publication de quelques pièces que V. M. s'amuſe à faire & que j'inférerai, dans le *Mercure de Harbourg*, comme venant des auteurs ſous le nom deſquels il plaira à V. M. de mettre ſes ouvrages.

Je ne ſuis point étonné des ſottiſes & des impertinences de pluſieurs officiers François; je les avois prévues, & V. M. peut ſe rappeller que j'eus l'honneur de lui dire à Breslau pourquoi elle avoit la complaiſance de placer un tas de jeunes étourdis dans ſa capitale. Je n'en ai, graces au Ciel, pas vu un ſeul pendant tout le ſéjour qu'ils ont fait dans cette ville. Dieu les maintienne en joie à Spandau! Tout ce que je puis dire à V. M., c'eſt que nous n'entendrons plus à chaque inſtant quelque nouvelle qui n'avoit aucune réalité, & qui pourtant ne laiſſoit pas que d'inquiéter pendant deux ou trois jours tous les honnêtes gens de Berlin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

Du Roi.

Sans date du mois, 1759.

OUi, mon cher Marquis, j'ai fait des fautes, & le pis eſt, que j'en ferai encore. N'eſt pas ſage qui a envie de l'être. Nous reſtons toute notre vie tels à peu près que nous ſommes nés. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans les circonſtances préſentes, c'eſt que toutes les fautes deviennent capitales; cette ſeule idée me fait frémir. Repréſentez-vous le nombre de nos ennemis irrités de ma réſiſtance, leurs efforts pernicieux & redoublés, & l'acharnement avec lequel ils voudroient m'accabler; voyez le deſtin de l'état ne tenir qu'à un cheveu. Rempli de ces idées, les belles eſpérances que vous donne votre prophète s'évanouiront comme la fumée que le vent chaſſe & diſſipe en un moment.

Pour me diſtraire de ces images triſtes & lugubres, qui rendroient à la fin mélancolique & hypocondre juſqu'à Démocrite même, j'étudie, ou je fais de mauvais vers. Cette application me rend heureux pendant qu'elle dure; elle me fait illuſion ſur la ſituation préſente, & me procure ce que les médecins appellent *de lucides intervalles;* mais auſſi-tôt que le charme eſt diſſipé, je retombe dans mes ſombres rêveries; & mon mal, qui avoit été ſuſ-

pendu, reprend plus de force & d'empire. A propos, votre Iroquois eſt en pleine fonction; il peut même dès aujourd'hui, ſans paſſer pour homicide, tuer autant d'Autrichiens qu'il lui plaira. Vous me faites des complimens ſur mes vers, qu'aſſurément ils ne méritent pas. Mon eſprit n'eſt pas aſſez tranquille, & je n'ai pas aſſez de temps pour les corriger; ce ſont des eſquiſſes, ou plutôt des avortons, qu'un démon poétique me fait enfanter par force, que vous accueillez par un effet de votre indulgence, & qui vous paroiſſent moins mauvais quand vous les rapprochez de la ſituation affreuſe où je me trouve. Écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, & n'oubliez pas un pauvre philoſophe, qui peut-être pour expier ſon incrédulité, eſt condamné à trouver ſon purgatoire dans ce monde. Adieu, mon cher Marquis. Je vous ſouhaite paix, ſanté & contentement, en vous embraſſant de tout mon cœur.

LETTRE XXV.

Du Roi.

Sans date du mois, 1759.

JE vous avoue, mon cher Marquis, que je ſuis très-fâché de paroître devant le public en qualité de poëte; tous ces gens ſont en mauvaiſe réputation; le jugement le moins défa-

vorable qu'on en porte, c'eſt qu'ils ſont fous. Pour le Dictionnaire des Athées, il eſt du dernier ridicule. J'ai été un peu fâché de voir qu'on nous a donné ce faquin de la Beaumelle pour collègue; ce miſérable n'a jamais penſé, & il ſe trouve du nombre de ceux qui font honte à la philoſophie par foibleſſe, comme ces transfuges qui ſe ſauvent des armées par lâcheté. Une des ruſes dont les théologiens ſe ſervent avec le plus de ſuccès, eſt celle de confondre les libertins & les philoſophes. Ces premiers, qui ſe livrent plutôt aux ſaillies impétueuſes de leur tempérament qu'à leur raiſon, ſe jettent ſouvent d'un excès dans l'autre, de l'incrédulité dans la ſuperſtition. C'eſt là que les théologiens triomphent, & les conſéquences qu'ils tirent de la conduite de ces hommes qui n'en ont aucune, leur fourniſſent leurs meilleures armes. Mais après tout, j'ai d'autres gens à combattre que des théologiens, & il me faut recourir à la plus fine induſtrie & aux plus excellens ſtratagèmes pour réſiſter aux démons politiques qui me perſécutent impitoyablement. Ces idées abſorbent toutes les autres dans mon eſprit, comme un violent mal rend inſenſible à un moindre. Enfin, mon cher Marquis, je ne ſuis bon à rien qu'à guerroyer, puiſque tel eſt mon fâcheux deſtin.

Écrivez-moi toujours & ſoyez perſuadé de mon amitié. Adieu.

LETTRE XXVI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 17 mai 1759.

SIRE,

JE n'ai jamais rien lu d'auſſi plaiſant que votre bref du pape & votre lettre du prince de Soubiſe : je ſuis perſuadé que les ennemis mêmes de V. M. ſeront forcés d'avouer qu'on ne peut rien voir de plus ingénieux.

J'ai changé le plan de mon ouvrage, & le titre. Je prendrai celui-ci, qui me paroît plus intéreſſant & plus conforme à mon idée : *Mémoires de l'Académie des Nouvelliſtes du Café de Saint-James*. Je feindrai que quelques Anglois ont formé une ſociété, dans laquelle chacun eſt obligé de lire à toutes les aſſemblées quelques pièces politiques. Voilà le moyen de placer à chaque ſéance de la prétendue académie toutes les ſatyres que je voudrai. Le titre de mon ouvrage me fournira encore l'occaſion de tourner bien des choſes en ridicule ; & je tâcherai de faire un livre qui ſoit aſſez intéreſſant pour être lu, même à la fin de la guerre, & lorſqu'il aura perdu le prix de la nouveauté. Enfin, Sire, ſi vous voulez bien m'aider & faire valoir mon projet en m'envoyant ce que vous ferez dans vos momens de loiſir, je ſuis aſſuré que mon

ouvrage réuſſira ; je compte d'en envoyer dans ſept ou huit jours à V. M. la première partie imprimée.

Le bref du pape m'a paru ſi plaiſant, que je le traduirai en latin, & je le ferai imprimer en deux colonnes, le latin d'un côté & le françois de l'autre : ce qui lui donnera encore un plus grand air de vraiſemblance, parce que tous les brefs du pape ſont toujours en latin, lorſqu'ils ſont adreſſés à la cour impériale, ou aux miniſtres de cette cour.

Dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M., le bruit ſe répand dans la ville que le prince Henri eſt entré dans Nuremberg, & que V. M. a repouſſé & battu un gros corps d'Autrichiens. Je ſuis perſuadé, Sire, que vous ferez dans cette campagne tout ce qu'il faut pour vaincre vos ennemis de tous les côtés, & je ne doute pas d'avoir le bonheur de vous revoir tranquille à Potsdam à la fin de cette année, comblé de gloire & jouiſſant d'une parfaite ſanté ; car ſelon moi ce dernier article eſt auſſi important au bonheur des héros qu'il l'eſt à la tranquillité de nous autres pauvres ſimples mortels. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXVII.

Du Roi.

Reich Hennersdorf, ce 28 mai 1759.

JE ſuis ſi occupé ici, mon cher Marquis, de nos ſottiſes héroïques, que je crains fort de vous ſeconder foiblement dans votre louable projet. Je n'ai point battu l'ennemi, parce que je n'en ai point eu l'occaſion. Ma tâche ſera bien difficile à remplir. L'ennemi que j'ai vis-à-vis de la Siléſie eſt de quatre-vingt-dix-mille hommes ; j'en ai à peu près cinquante mille pour lui réſiſter. L'embarras commencera à ſe faire ſentir dès que les armées entreront en campagne ; il faudra beaucoup d'adreſſe, d'art & de valeur pour ſe tirer du danger qui nous menace. Mon frère n'a point envoyé de troupes à Nuremberg ; ce ſeroit une très-grande faute, s'il avoit pouſſé cette pointe dans les circonſtances préſentes. Au contraire, il doit regagner la Saxe promptement, pour détacher contre les Ruſſes. Il n'eſt pas temps encore de chanter victoire, ni de préſager l'avenir ; le gros de la beſogne, le nœud de la difficulté nous attend, & il faut voir ce que le deſtin ordonnera des événemens ; quels qu'ils ſoient, ils ne dérangeront pas ma philoſophie. Pour ma ſanté, & pour le contentement de mon cœur,

ce ſont des choſes auxquelles je ne penſe pas, & qui me ſont très-indifférentes. Je vois bien, mon cher Marquis, que vous êtes ſéduit comme le public. Ma ſituation peut jeter peut-être un certain éclat de loin ; mais ſi vous en approchiez, vous ne trouveriez qu'une groſſe & épaiſſe fumée. Je ne ſais preſque plus s'il y a un Sans-Souci dans le monde ; quel que ſoit l'endroit, le nom ne me convient plus. Enfin, mon cher Marquis, je ſuis vieux, triſte & chagrin. Quelques lueurs de mon ancienne bonne humeur reviennent de temps en temps ; mais ce ſont des étincelles qui s'évanouiſſent, faute d'un braſier qui les nourriſſe ; ce ſont des éclairs qui percent des nuages orageux & ſombres. Je vous parle vrai ; ſi vous me voyiez, vous ne reconnoîtriez plus les traces de ce que je fus autrefois. Vous verriez un vieillard griſonnant, privé de la moitié de ſes dents, ſans gaieté, ſans feu, ſans imagination ; & moins que les veſtiges de Tuſculum, dont les architectes ont fait tant de plans imaginaires, faute de ruines qui leur indiquent les fonds de la demeure de Cicéron. Voilà, mon cher, les effets, moins des années que des chagrins ; voilà les triſtes prémices de la caducité que l'automne de notre âge nous amène infailliblement. Ces réflexions, qui me rendent très-indifférent pour la vie, me mettent préciſément dans les diſpoſitions où doit être un homme deſtiné à ſe battre à outrance ; avec

ce détachement de la vie on ſe bat de meilleur cœur, & l'on quitte ce ſéjour ſans regret. Pour vous, mon cher, qui n'êtes point dans cette carrière de ſang, conſervez votre bonne humeur, juſqu'à ce qu'un juſte ſujet d'affliction vous arrive ; & mortifiez nos ennemis par votre plume, pendant que de mon côté j'employerai le peu de talens que j'ai pour les confondre à grands coups d'épée & de canon. Adieu, cher Marquis. Que le Ciel vous conſerve en paix & ſous ſa ſainte garde !

LETTRE XXVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 18 juin 1759.

SIRE,

J'Aurois eu l'honneur d'écrire plutôt à V. M., ſi l'on pouvoit venir à bout des imprimeurs ; ces gens-là ne finiſſent jamais. J'ai ſuſpendu pour quelques jours mes *Mémoires de l'Académie des Nouvelliſtes*, parce que j'ai cru que je pouvois faire quelque choſe de plus utile dans un goût ſérieux. Voici deux lettres ſous le nom d'un miniſtre du ſaint Évangile. Dans la première, je me ſuis propoſé de prouver que l'objet de la maiſon d'Autriche & celui de la France avoit été dans tous les temps d'anéantir la réformation : dans la ſeconde lettre, j'ai mon-

tré que l'Autriche & la France croyoient que le moment de l'exécution de leur deſſein étoit arrivé.

Si j'avois cette éloquence vive & perſuaſive que la nature vous a accordée ſi libéralement, j'aurois pu faire quelque choſe de très-bon ; mais outre la médiocrité des talens que le Ciel m'a donnés, la foibleſſe de mon corps s'eſt communiquée à mon ame, & mon eſprit n'eſt guère moins énervé que mes organes. J'ai tâché de réparer par l'expoſition de la vérité les défauts de l'orateur, & j'ai eu recours à la raiſon toute nue, ne pouvant la préſenter avec des ornemens qui l'auroient rendue plus convaincante. C'eſt cette raiſon qui a fait trouver grace à cet ouvrage auprès des lecteurs : & puiſque ces lettres ont été plus heureuſes que je n'oſois m'en flatter, je compte d'en publier encore cinq ou ſix nouvelles ; ſi j'ai la force de les faire.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le bref du pape avec la traduction latine. Il y a plus de ſel & plus d'imagination dans cette pièce que dans tout ce qu'on a publié & qu'on publiera pendant le cours de cette guerre.

Perſonne ne ſait que je ſuis l'auteur des lettres que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. ; l'imprimeur même qui les imprime l'ignore ; il n'y a que M. de Beaufobre à qui j'en aie fait la confidence, qui eſt chargé de l'impreſſion. Je ſupplie V. M. de ne point me nommer, car

tout le public eſt perſuadé que cet ouvrage eſt véritablement écrit par un miniſtre du ſaint Évangile, & nous perdrions tout le fruit qu'on peut en retirer, ſi l'on ſavoit que c'eſt la production d'un auteur dont les livres ont été brûlés dans pluſieurs pays pour cauſe d'irréligion.

J'aurois un grand beſoin de prendre les eaux minérales à Sans-Souci, ſi vous vouliez bien me permettre d'y aller pour une quinzaine de jours. Je ſouhaiterois calfeutrer mon pauvre étui, qui s'en va périſſant de tous côtés. Les médecins m'aſſurent que les eaux & l'exercice me feront grand bien. Je me promène ici en carroſſe, mais l'on veut que je marche à pied.

Je n'ai point fait encore paroître la lettre de M. de Soubiſe, parce que je la garde pour mes *Mémoires des Nouvelliſtes*; j'y travaillerai dès que j'aurai fait encore deux lettres du miniſtre réfugié. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIX.

Du Roi.

Sans date du mois, 1759.

VOs deux lettres, mon cher Marquis, valent mieux qu'une bataille gagnée, cela eſt admirable. J'aurois ſeulement voulu que vous euſſiez été inſtruit d'une anecdote à l'égard de la ſeconde, c'eſt que la France a fait déclarer à la

république de Hollande, qu'elle avoit à la vérité intention de faire un débarquement en Angleterre, mais qu'il ne seroit point question du Prétendant. Cette petite inadvertance peut se corriger facilement, & il n'y a qu'à dire que la France ne voulant pas nommer le Prétendant, de crainte de rendre son entreprise odieuse, ne pouvoit pourtant l'entreprendre qu'en sa faveur. Vous vous moquez, mon cher, & de moi & de mon bref du pape; le mettre en parallèle avec vos lettres, c'est comparer une épigramme de Rousseau à l'Énéide de Virgile; je sais me rendre justice, & mon cerveau glacé du nord ne peut se comparer en aucune façon avec votre imagination provençale. Les grenouilles d'Aix ont l'esprit plus vif que mes chers compatriotes : nous n'osons prétendre à l'esprit ; encore sommes-nous trop heureux si dans deux époques de notre vie l'on nous trouve du bon sens. Vous avez des ailes & je me traîne sur des béquilles. N'insultez point du haut de votre gloire à ma misère, & souffrez que je rampe sur vos pas dans une carrière que vous fourniſſez d'une course rapide.

Je ne trahirai point votre secret ; vous savez que le premier vœu qu'on exige des politiques est adressé au dieu du mystère. Pour moi malheureux, qui suis obligé par devoir de faire ce que veulent les autres & jamais ce qui me plaît, j'ai appris à cette école l'art de contenir

ma langue dans la barrière de mon ratelier, & par conſéquent votre ſainteté n'a point à craindre que je divulgue jamais les lettres qu'ont produites les pieux effets de ſon zèle pour le proteſtantiſme.

J'ai une douzaine de points à obſerver à préſent dans la poſition où je me trouve, qui me cauſent de telles diſtractions, qu'il m'eſt impoſſible de fournir des matériaux de perſifflage. La campagne précoce que Daun a annoncée ſe réduira à *ſemper auguſtus*, ſobriquet qu'on avoit donné aux armées Autrichiennes dans les anciennes guerres.

Allez à Sans-Souci, mon cher, vous ſavez que ma maiſon & ce que la fortune m'a laiſſé de biens eſt fort à votre ſervice; j'exige pour loyer de la maiſon que vous m'écriviez comment vous avez trouvé la galerie, & ſi le vieux jardin & le chinois ont fait des progrès remarquables dans les quatre ans que je ne les ai vus. Adieu, mon cher Marquis, prenez les eaux, promenez-vous, écrivez pour la bonne cauſe, ſur-tout n'oubliez pas vos vieux amis, maudits de Dieu ſans doute, puiſqu'ils ſont obligés de guerroyer toujours.

LETTRE XXX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 5 juillet 1759.

SIRE,

VOus avez trop de bonté d'approuver mon ouvrage ; je n'ai d'autre mérite que celui d'un zèle véritable, & c'eſt en faveur de ce zèle que V. M. veut bien m'encourager. J'ai d'abord réparé la faute qu'elle m'a indiquée, & j'ai ſuivi dans la nouvelle lettre que j'ai l'honneur de lui envoyer l'idée qu'elle a bien voulu me donner.

J'ai employé la première partie de cette troiſième lettre à démontrer que la France ne pouvoit avoir d'autres vues, quoiqu'elle cherche à les cacher, que celles d'agir en faveur du Prétendant. J'ai réfuté dans la ſeconde partie les raiſonnemens que j'ai entendu faire quelquefois à Hambourg à des Allemands & à des négocians Hollandois. J'ai ſur-tout appuyé ſur le ridicule de ſe laiſſer ſéduire aux éloges outrés que l'on fait de la reine de Hongrie & du roi de France, parce que j'ai vu bien des gens être la dupe de ces éloges. Je me flatte que V. M. trouvera que j'ai traité cet endroit avec toute la modération poſſible. Je cherche à prendre un air d'impartialité, qui peut ſervir mieux que la trop grande vivacité. Ce qui me

fait

fait plaiſir, c'eſt que ces lettres ſe débitent en allemand ; cela pourra les rendre utiles ; ſans cela elles l'auroient été fort peu. Je ne connois pas davantage le traducteur, que je ſuis connu de lui. Tout le monde eſt ici perſuadé que les lettres françoiſes ſont véritablement faites par un miniſtre, ou du moins par un bon proteſtant.

Je remercie V. M. de la bonté qu'elle a de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci. Je ne manquerai pas d'avoir l'honneur d'écrire à V. M. dès que j'y ſerai arrivé, & de l'inſtruire de ce qu'elle ſouhaite ſavoir. Puiſſé-je avoir le bonheur de la voir bientôt comblée de gloire, & jouiſſant d'une tranquillité parfaite dans ce beau ſéjour qu'elle continue de faire embellir !

Je joins aux lettres françoiſes deux exemplaires des deux premières allemandes, ſi par haſard V. M. avoit envie de les faire lire à quelqu'un qui n'entendît pas le françois.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXI.

Du Roi,

Ce 12 août 1759.

JE vous écrivis hier de venir, mais je vous le défends aujourd'hui. Daun eſt à Cotbus, il marche ſur Lubben & Berlin. Fuyez ces ma-

heureuſes contrées. Cette nouvelle m'oblige d'attaquer les Ruſſes de nouveau entre-ci & Francfort. Vous pouvez croire que c'eſt une réſolution déſeſpérée. C'eſt l'unique reſſource qui me reſte pour ne point être coupé de Berlin d'un côté ou de l'autre. Je ferai donner de l'eau-de-vie à ces troupes découragées, pour eſſayer par ce moyen de leur inſpirer plus de valeur; mais je ne me promets rien du ſuccès. Ma ſeule conſolation eſt que je périrai l'épée à la main. Adieu, mon cher. Encore une fois, fuyez & attendez l'événement, pour pourvoir à votre ſûreté en cas de malheur. Je vous remercie de l'attachement que vous me témoignez, & vous pouvez compter que j'en conſerverai juſqu'au dernier ſoupir un ſouvenir reconnoiſſant.

LETTRE XXXII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 14 août 1759.

SIRE,

IL ne vous arrive que ce qui eſt arrivé à Céſar, à Turenne, & pluſieurs fois au grand Condé. Si vous prenez ſur vous de vous poſſéder, de ſoigner votre ſanté, & de faire uſage des reſſources que vos lumières vous fourniront, tout ſera bientôt réparé. Je meurs de douleur

de ne pas être auprès de vous pour pouvoir vous dire ſans ceſſe ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Au nom de votre peuple, au nom de votre gloire qui ſera à jamais immortelle malgré les événemens fâcheux qui peuvent vous arriver, ne vous livrez point à des mouvemens, qui en altérant votre ſanté, ſont plus nuiſibles à votre peuple que la perte de pluſieurs batailles. Songez que Louis XIV a éprouvé les plus grands revers, & qu'il paſſe pour plus grand d'avoir ſu les ſoutenir, que pour avoir conquis nombre de provinces. Quel eſt votre but ? de défendre votre état, & ſi vous venez à manquer à cet état, il eſt perdu à jamais & ſans reſſource. La paix faite dans certaines occaſions n'eſt ni honteuſe ni préjudiciable. Quel eſt le prince, le héros qui n'ait pas été forcé de céder quelquefois au torrent des événemens ? Enfin, Sire, je vous adore, vous le ſavez. Si vous périſſez, votre peuple vous accuſera éternellement de ſon malheur ; ſi vous vivez, de quelque façon que les choſes tournent, il vous adorera, car vous ſeul pouvez le ſauver du malheur où il tomberoit en vous perdant. Excuſez, Sire, la liberté que je prends, mais elle eſt pardonnable dans un homme qui, s'il avoit cent vies au-lieu d'une, les donneroit avec plaiſir pour vous voir heureux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 18 août 1759.

SIRE,

JE n'ai point quitté Berlin, ni penſé à le quitter. Tant que je ſaurai que vous vous portez bien, je n'aurai jamais la moindre crainte, parce que je ſuis aſſuré que malgré les revers qui peuvent vous arriver, dès que vous voudrez conſerver votre perſonne, ſi précieuſe à l'état, tôt ou tard les choſes, quelque fâcheuſes qu'elles paroiſſent, tourneront heureuſement. Songez donc, Sire, ſérieuſement à ce qui arriveroit, ſi vous veniez à périr. Je n'oſe ici vous en retracer l'affreuſe image ; mais tant que vous vivrez, il faudra à la fin que les affaires prennent une face toute différente de celle qu'elles ont aujourd'hui. Les Anglois tiennent actuellement dans leurs mains la garantie des pays que vos ennemis penſent pouvoir vous enlever, & la paix générale ne peut que vous être favorable, quelques avantages que vos ennemis ſemblent remporter. Je ſens bien qu'il doit vous être ſenſible de les voir s'avancer & pénétrer dans vos états ; mais puiſque toute l'Europe ſait que votre gloire n'en ſouffre aucune altération, vous devez vous conſoler, & quelque choſe qu'il

puiſſe arriver, ſonger à vous conſerver, puiſque c'eſt de vous ſeul qu'on peut attendre le moyen de remédier aux maux préſens.

Si V. M. vouloit me permettre d'avoir l'honneur de l'aller joindre, je me rendrois auprès d'elle avec la première eſcorte qui part de Berlin, & il en part preſque tous les jours, & je ferois le reſte de la campagne. Je me porte paſſablement, & je ſuis en état de pouvoir monter à cheval; ainſi je ne cauſerai aucun embarras à V. M. J'attends là-deſſus ſa réponſe.

Je la ſupplie de nouveau de prendre ſoin de ſa conſervation & de ne pas être trop ſenſible à des revers que les plus grands héros ont ſouvent eſſuyés. Rien n'eſt plus grand que Marius proſcrit, fugitif, bravant la fortune. Sertorius, recogné dans un coin de l'Eſpagne, ſoutenant avec autant de patience que de fermeté les caprices du ſort, me paroît le plus grand des Romains; & Caton dans Utique n'eſt conſidéré que comme une ame foible, incapable de ſoutenir l'adverſité.

J'eſpère, Sire, que tout ira beaucoup mieux que vous ne penſez, & que vous ne tarderez pas long-temps à reprendre l'avantage que vous avez eu tant de fois ſur vos ennemis: je fonde mes eſpérances ſur les lumières & les talens de V. M.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXIV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 21 août 1759.

SIRE,

JE ſuis au déſeſpoir de n'être pas auprès de vous; mais puiſque vous me l'ordonnez, je m'éloignerai de quelques milles de Berlin. Je vais attendre à Tangermunde la nouvelle de la victoire que vous remporterez ſur vos ennemis. Ce n'eſt pas la valeur ni la bonne volonté qui a manqué à votre infanterie, mais la chaleur exceſſive qu'il a fait le jour de la bataille avoit épuiſé ſes forces : la nature n'en a accordé qu'une certaine quantité aux hommes; quelque courageux qu'ils ſoient, ils ne peuvent cependant s'élever au-deſſus de cette même nature. Je ſuis convaincu qu'ils répareront leur faute à la première occaſion, & que vous retrouverez de véritables ſoldats Pruſſiens. La fortune, pour vous avoir abandonné une ſeule fois, ne vous a point tourné le dos. Dès que vous voudrez ſonger à la conſervation de votre perſonne, les choſes prendront bientôt une face riante. Je voudrois pour tout au monde être auprès de vous. J'aurois un million de choſes à vous dire, & je vous prouverois, malgré votre douleur, que votre perte ſeule peut en-

traîner celle de l'état. Vivez, conſervez-vous, quelles que ſoient les affaires, tôt ou tard elles deviendront bonnes. Et quand même, Sire, la perte de la bataille nous auroit amené à Berlin les ennemis, ce qui n'eſt pourtant pas arrivé; parce que nous aurions payé une contribution, tout auroit-il donc été détruit? Penſez, Sire, que le prince Ferdinand peut, s'il veut aujourd'hui entrer en Franconie, dévaſter cette partie de l'Empire qui nous eſt contraire, & forcer une partie des Autrichiens à courir vers la Bohème. Vous avez perdu, mais vos ennemis ont encore plus perdu que vous. Je connois votre ſenſibilité, Sire, & c'eſt elle que j'appréhende plus que vos ennemis. Il eſt vrai qu'il eſt bien fâcheux qu'un roi qui s'expoſe plus que les ſimples ſoldats, ſoit abandonné de ces mêmes ſoldats; mais enfin, Sire, s'ils font des merveilles à la première occaſion, tout ſera réparé, & ils les feront ces merveilles, parce que je ſuis aſſuré que V. M. les ramenera à leur devoir, par l'eſpérance de la récompenſe, & par l'aſſurance de l'oubli du paſſé.

J'ai répondu à M. Bernoulli, ainſi que V. M. m'a fait la grace de me l'ordonner.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXV.

Du Marquis d'Argens.

Wolffenbuttel, ce 9 ſeptembre 1759.

SIRE,

JE vais me rendre à Berlin; j'y attendrai les nouveaux ordres de V. M. & je ſuis toujours prêt à aller où vous ſouhaiterez. Je vous ſupplie, Sire, de n'avoir aucun égard à ma ſanté; quand elle ſeroit encore plus foible, elle deviendra forte dès le moment que je pourrai avoir le bonheur de vous voir.

Quand j'arrivai à Tangermunde, tout étoit ſi rempli d'étrangers, qu'il me fut impoſſible de trouver un logement. Je ne voulus pas reſter dans des villages à cauſe des petits partis de l'armée de l'Empire qui rodoient aux environs de Magdebourg & de Halberſtadt, & je pouſſai ma route juſqu'à Wolffenbuttel, où je ſuis encore, & d'où je partirai demain. Je n'ai jamais douté, Sire, que vous ne réparaſſiez bientôt l'échec de la dernière bataille, & je ſuis convaincu que tout ira bien à la fin, & beaucoup mieux que vous ne le penſez, pourvu que vous conſerviez votre perſonne; c'eſt en elle ſeule que réſide la conſervation de votre état. V. M. aura ſans doute vu la lettre du maréchal de Belle-Isle qu'on a trouvée à Detmold dans les

papiers du maréchal de Contades. Il n'y a rien de ſi affreux que les projets de renouveller dans le pays de Hanovre les horreurs du Palatinat, & de faire *un déſert avant le mois de ſeptembre de cet électorat* (ce ſont les propres termes de M. de Belle-Isle). Cet homme deviendra le mépris de tous les honnêtes gens dans quelques partis qu'ils ſoient. Je ne doute pas que le roi d'Angleterre ne penſe dorénavant ſérieuſement aux affaires de l'Allemagne; il connoît aujourd'hui ce qu'il doit attendre de ſes ennemis; que deviendroient ſes états en Allemagne, ſi malheureuſement vous veniez à ſuccomber? Si l'on a découvert par cette lettre juſqu'où va la fureur du miniſtère de France, on y a vu d'un autre côté l'état miſérable de leurs finances, puiſque le maréchal écrit que ſans les contributions que Fiſcher doit lever, il eſt impoſſible de ſubvenir aux beſoins les plus preſſans de l'armée. Que ſera-ce donc ſi les Anglois font quelque coup d'éclat avant la fin de cette année?

Je ne doute pas que vous n'ayez encore bien des peines & des travaux avant la fin de la campagne; mais pour mener les choſes à une heureuſe fin, vous n'avez pas beſoin de vaincre, mais de temporiſer. La guerre défenſive eſt la ruine de vos ennemis. Il faut que la campagne finiſſe dans ſix ſemaines, les neiges & les glaces vous rendront la tranquillité. Com-

ment vos ennemis pourront-ils vivre dans un pays où ils n'ont ni vivres, ni magasins? Quel argent immense faudra-t-il l'année prochaine aux François pour continuer la guerre & pour payer les subsides à des alliés qui sans ces mêmes subsides ne peuvent agir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXVI.

Du Roi.

Cotbus, ce 17 septembre 1759.

VOilà Berlin à la vérité hors de danger. Les Russes sont à Guben & à Forst; mais je suis encore environné d'embarras cruels, de piéges & d'abîmes. Il est fort aisé, mon cher Marquis, de dire *il faut faire une guerre défensive*; mais j'ai un si grand nombre d'ennemis que force m'est d'embrasser l'offensive par nécessité. Je suis ici dans un triangle où j'ai les Russes à gauche, Daun à droite, & les Suédois à dos. Faites la guerre défensive, je vous en conjure. C'est tout le contraire; je ne me soutiens jusqu'ici qu'en attaquant tout ce que je puis, & en me procurant de petits avantages que je tâche de multiplier le plus qu'il m'est possible. Je fais depuis la guerre mon noviciat de Zénonisme; je crois, si cela dure, que je deviendrai plus indifférent, plus impassible qu'Empedocle

& que Zénon même. Non, mon cher Marquis, je n'exigerai point de vous que vous veniez me trouver. Si je vis, je ne penſerai à vous revoir que lorſque l'hiver aura établi une bonne trève pour ſix mois. Entre ci & ce temps, il y aura bien du ſang de verſé & beaucoup d'événemens bons & mauvais qui nous éclaireiront de notre ſort. Adieu. Je vous embraſſe, mon cher Marquis.

LETTRE XXXVII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 29 ſeptembre 1759.

SIRE,

JE connoiſſois à V. M. toutes les qualités de Céſar, mais je ne ſavois pas qu'elle y joignît celles du grand amiral de Coligny, plus craint, plus admiré, plus redoutable à ſes ennemis après la perte d'une bataille qu'avant le combat. Voilà vos affaires remiſes entiérement, ou peu s'en faut. Votre armée a cédé la victoire à vos ennemis, mais vos lumières les ont privés de tout le fruit qu'ils auroient pu remporter de leur avantage.

Pendant que vous remettez les affaires au point de finir la campagne heureuſement, les Anglois viennent de hâter la paix en détruiſant la flotte Françoiſe. Il ne reſte pas un ſeul

vaiſſeau à la France dans toute la Méditerranée, & les Anglois peuvent y donner la loi avec une ſeule eſcadre de trois ou quatre vaiſſeaux. Et voilà la prétendue deſcente en Angleterre évanouie, le Canada perdu, car je ne doute pas que Québec ne ſoit pris dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. La flotte de Breſt n'oſeroit ſortir ; les François ſentent trop que ſi elle étoit battue, leur marine ſeroit entiérement ruinée & anéantie. Toutes les colonies de l'Afrique & de l'Amérique, toutes les côtes du royaume ſont en proie aux Anglois. De quel endroit les François pourront-ils tirer de l'argent pour ſuppléer à celui qu'ils ont déjà dépenſé avec tant de profuſion ? Les parlemens refuſent obſtinément d'enrégiſtrer les nouveaux impôts. Enfin la défaite de la flotte de la Clue coûte cinq mille matelots pris ou noyés, perte irréparable pendant vingt ans. Lorſque l'on conſidère toutes ces circonſtances, il eſt naturel d'en conclure que ſi les Anglois offrent aux François une paix tant ſoit peu raiſonnable, ils l'accepteront, & quitteront leurs alliés, s'ils ne veulent pas concourir à une paix générale. Je ſuis perſuadé, Sire, que les François ont déjà renoncé à s'emparer de l'électorat de Hanovre ; toutes les démarches qu'ils font encore, ne ſont que de vaines oſtentations. *Le déſert* du maréchal de Belle-Iſle eſt une chimère dont la bataille de Min-

den aura déſabuſé le miniſtère de Verſailles; ajoutez à tout cela les neiges & les glaces qui vont venir dans trois ſemaines, les avantages que le prince Henri & le général Finck ont remportés, & vous conviendrez, Sire, que j'ai raiſon de dire que la fin de la campagne va bientôt redonner aux Anglois le moyen d'offrir aux François une paix qu'il faut qu'ils acceptent bon gré ou malgré, pour peu qu'elle ſoit raiſonnable. J'ai toujours penſé, Sire, & j'en ſuis encore fermement convaincu, que cette ligue monſtrueuſe qui s'eſt formée contre V. M. aura la fin de celle de Cambray. Enfin, Sire, tout ira bien, pourvu que vous conſerviez votre perſonne, ſi précieuſe à votre état, & à laquelle eſt attaché non-ſeulement le bonheur de tous vos ſujets, mais la liberté de toute l'Allemagne. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 6 octobre 1759.

SIRE,

UNe femme nommée madame Taliazuchi, qui m'avoit toujours été inconnue, m'écrivit hier qu'elle s'adreſſoit à moi pour que j'avertiſſe V. M. qu'elle avoit des choſes de la plus grande conſéquence à lui révéler, & qui regardoient directement votre perſonne. J'envoyai

ſur le champ chercher cette femme; elle me dit qu'elle étoit l'épouſe du poëte qui fait les opéra. Je lui demandai d'abord, ſi ce qu'elle ſavoit, regardoit quelqu'attentat contre la perſonne de V. M.; elle me dit que non, & que ce qu'elle vouloit déclarer, étoit cependant très-important, quoiqu'il ne regardât pas la perſonne ſacrée de V. M. Je la queſtionnai beaucoup, mais elle ne voulut jamais s'ouvrir entiérement à moi; diſant toujours qu'elle ne confieroit ſon ſecret qu'à V. M. ou à la perſonne à qui V. M. m'écriroit de lui dire de s'adreſſer. Cependant, Sire, quoique cette femme ait voulu me faire un myſtère de ſon ſecret, je crois l'avoir découvert par les queſtions captieuſes que je lui ai faites, & voici ce que je penſe : cette femme eſt née ſujette de la reine de Hongrie, elle voyoit ici beaucoup d'officiers étrangers & ſur-tout des Italiens; quelqu'un de ces officiers aura cru cette femme capable d'entretenir une correſpondance & de donner des avis à la cour de Vienne. Soit que cette femme ait d'abord été ſéduite & que la crainte de ce qui pouvoit lui arriver l'ait fait changer de déſſein, ſoit qu'elle n'ait agi que pour tromper la cour de Vienne & pour ſe faire un mérite auprès de vous; il eſt certain qu'elle m'a dit dans la converſation, qu'elle avoit des pièces très-importantes. Je ne doute pas même qu'elle ne remette des chiffres que

la cour de Vienne lui aura fait donner par ceux qu'elle aura chargés de la corrompre, & ces chiffres pourront être utiles à V. M. pour déchiffrer d'autres lettres. Ce qui me fait croire qu'elle a des chiffres, c'eſt que je lui dis qu'elle faiſoit ſagement d'être fidelle à V. M. & qu'on auroit bientôt connu ſon infidélité, ſi elle eût lié quelque correſpondance avec la cour de Vienne, à moins d'avoir un chiffre; elle me répondit que cette difficulté ne l'auroit pas embarraſſée, ſi elle avoit voulu manquer à ce qu'elle vous devoit. Enfin, Sire, lorſque V. M. nommera quelqu'un à qui cette femme doit s'adreſſer, vous ſerez bientôt inſtruit de tout. Je prie donc V. M. de vouloir me mander ce que je dois dire à cette femme, qui me preſſe pour avoir une réponſe de V. M., & qui m'aſſure que ce qu'elle a à découvrir eſt très-important, & ne ſouffre aucun délai. Enfin, Sire, quand il ſeroit vrai que tout ceci ne fût qu'une tête italienne qui ſe ſeroit échauffée & qui auroit pris des chimères pour des vérités, ce qui pourroit encore bien être, car cette femme ne paroît rien moins que prudente & tranquille; je crois cependant que la peine qu'on auroit priſe de ſavoir ce qu'elle veut déclarer, ſeroit ſi légère, qu'on ne la regretteroit pas, quand même on découvriroit que cette femme n'eſt qu'une folle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXIX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 12 octobre 1759.

SIRE,

J'Aurois bien peu profité, ſi après avoir vécu vingt ans avec des gens ſenſés en Allemagne, j'avois conſervé une cervelle provençale. Vous verrez, Sire, par le mémoire que m'a remis madame Taliazuchi de quoi il eſt queſtion, & vous déciderez enſuite. Si V. M. ne m'avoit point écrit en propres termes : *Quoi que cette femme puiſſe vous dire, gardez-vous bien d'y ajouter foi*, j'aurois prié le commandant de faire arrêter le nommé Ranuzzi, juſqu'à ce qu'elle eût mandé ce qu'elle veut qu'on en faſſe, cet homme me paroiſſant un eſpion des plus avérés; mais je me ſuis contenté de dire à madame Taliazuchi que ſi cet homme ſortoit de Berlin avant la réponſe de V. M., elle en répondroit, & elle m'a aſſuré qu'elle le retiendroit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

LETTRE XL.

Du Roi.

Sans date du jour, octobre 1759.

VOus voyez, mon cher Marquis, que les myſtères de madame Taliazuchi étoient des misères, comme je l'avois prédit; j'ai cependant ordonné qu'on arrêtât ce manan, ſi grand corrupteur: pour ſavoir mes ſecrets, il faut me corrompre moi-même, & cela n'eſt pas facile. Cet homme ne peut d'ailleurs donner à l'ennemi que des nouvelles puiſées dans des ſources bourbeuſes, plus propres à l'induire qu'à l'éclairer. Je ſuis ici au même point où j'étois il y a huit jours; mais l'ennemi va partir dans peu; il prépare tout pour ſa marche; cela terminera la campagne que j'ai faite cette année contre les Ruſſes. Mais ceci fini, il me reſte encore une bonne tâche à remplir. Je ſuis malade; cela ne m'arrêtera pas, & je ſerai fidèle à mes devoirs tant qu'il me reſtera des forces.

Je travaille encore ſur Charles XII. Mon ouvrage n'eſt qu'un enchaînement de réflexions; cela veut être fait avec ſoin, à tête repoſée; ce qui fait que je vais lentement. L'idée m'en eſt venue, parce que je me trouve préciſément ſur le lieu que Schulenbourg a rendu fameux par ſa retraite. Sans ceſſe occupé d'idées mi-

litaires, mon eſprit, que je veux diſſiper, s'occupe plutôt de ces matières que je ne pourrois le fixer à préſent ſur d'autres ſujets. La guerre finie, je ſolliciterai une place aux invalides; c'eſt où j'en ſuis réduit. Si vous me revoyez jamais, vous me trouverez bien vieilli: mes cheveux griſonnent, les dents me tombent, & ſans doute que dans peu je radoterai. Il ne faut pas trop bander nos reſſorts; un trop grand effort les fait détendre. Vous ſavez ce que l'on conte de Blaiſe Paſcal. Vous m'avez dit vous-même que la compoſition vous avoit tellement épuiſé en Hollande, qu'il vous a fallu un long repos pour vous remettre. Bayle votre devancier a éprouvé la même choſe. Moi, indigne de vous délier les ſabots, quoique je n'en ſois pas là encore, je ſens les infirmités s'accroître, mes forces défaillir, & je perds petit à petit le feu qu'il faut pour bien faire le métier dont je ſuis chargé.

Il reſte encore un grand mois pour achever cette campagne, & il faudra voir ce que l'hiver amenera. Envoyez-moi en attendant les Révolutions Romaines & de Suède de Vertot. N'oubliez pas vos amis en purgatoire, & ſoyez perſuadé de mon amitié & de mon eſtime. Adieu, Marquis.

LETTRE XLI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 20 octobre 1759.

SIRE,

LOrsque je loue la conduite de V. M., la vérité dicte mes discours, & le caractère de courtisan n'y a aucune part. Ainsi vous permettrez que je vous dise encore qu'il n'y a rien de plus beau que votre dernière marche en Silésie ; & je suis convaincu que vos ennemis en conviennent eux-mêmes. Je suis bien affligé d'apprendre que vous êtes incommodé, &, si j'ose demander avec la plus grande instance une grace à V. M., c'est de me tirer de l'inquiétude cruelle où je suis, & de me donner des nouvelles de sa santé. J'espère que vous n'aurez qu'une fluxion ; c'est une maladie qu'on prend aisément dans cette saison. J'attends avec impatience de voir votre ouvrage sur Charles XII. Comment pouvez-vous dire que le feu de votre génie s'éteint ? Par la manière dont vous vous exprimez, vous montrez qu'il n'a rien perdu, ni de sa force ni de son agrément. Si vous voulez être cru, il faut vous résoudre à ne pas parler & à ne point écrire. Je reçois votre lettre samedi au soir ; je ne pourrai avoir que lundi matin chez Néaulme les Révolutions Romaines

& celles de Suède ; je les ferai partir ſans faute. Il me tarde bien que la campagne ſoit finie, pour avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds. Je ſuis inconſolable que vous n'ayez pas voulu que j'allaſſe à Furſtenwalde. J'eſpère que cet hiver nous donnera la paix. Les François viennent encore d'être totalement battus dans les Indes orientales ; ils ont été obligés d'abandonner le fort David. On leur a pris leurs établiſſemens les plus conſidérables, & les affaires ſont auſſi délabrées dans les Indes orientales que dans les occidentales. Ces nouvelles ſont certaines, car elles ont été apportées par trois vaiſſeaux arrivés ſucceſſivement à Londres. Si les Anglois veulent, la paix eſt aſſurée. V. M. dira que les François peuvent ſe retirer de l'alliance, ſans que les autres puiſſances ceſſent la guerre. Mais qui payera les barbares ? qui donnera des ſubſides aux ennemis de Stralſund ? La maiſon d'Autriche a-t-elle jamais fait la guerre ſans l'argent des Hollandois & des Anglois ? & ſi elle veut continuer la guerre, l'armée du prince Ferdinand peut pénétrer juſqu'aux portes de Vienne, n'ayant plus à faire aux François. Quel plaiſir alors pour le roi d'Angleterre de mortifier une reine, qui oubliant toutes les obligations qu'elle lui avoit, a voulu favoriſer une armée qui vouloit faire *un véritable déſert de ſon électorat*, & occaſionner une deſcente en Angleterre qui le renverſoit du trône

lui & ſa maiſon ! Des attentats de cette nature ne s'oublient jamais, quelques démarches que la politique puiſſe faire. J'ai toujours pris la liberté de dire à V. M., que ſi les François quittoient cette alliance (qu'ils regretteront pendant trente ans d'avoir contractée), tout le reſte de la ligue tomberoit bientôt. V. M. aura pu voir par la première lettre que j'eus l'honneur de lui écrire au ſujet de madame Taliazuchi, que je regardois cette femme comme une folle & un aſſez mauvais ſujet ; mais il n'en eſt pas moins vrai cependant que ledit Ranuzzi que vous avez donné ordre d'arrêter, étoit un eſpion envoyé par Daun, qui avoit le deſſein en ſortant de Berlin d'aller à votre armée, & que madame Taliazuchi auroit fort bien fait de chaſſer de ſa maiſon dès le moment qu'elle le connut, ſans entrer dans tous ces pourparlers, qui ne ſont peut-être pas auſſi innocens que le prétend ladite dame. Enfin, Sire, je remercie V. M. de m'avoir débarraſſé de toutes ces tracaſſeries, qui commençoient à bien fatiguer ma paiſible philoſophie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLII.

Du Roi.

Sans date du jour, octobre 1759.

JE reçois votre lettre, mon cher Marquis, dans les tourmens de la goutte, & je me ſuis reſſouvenu que le philoſophe Poſidonius, lorſque Pompée paſſa par Athènes & lui fit demander s'il pouvoit l'entendre ſans que cela l'incommodât, lui répondit : Il ne ſera pas dit qu'un auſſi grand homme que Pompée veuille m'entendre & que la goutte m'en empêche, & il fit à Pompée un beau diſcours ſur le mépris de la douleur, en s'écriant quelquefois : O douleur ! quoi que tu faſſes, tu ne me feras pas avouer que tu ſois un mal. — J'imite ce philoſophe, & je vous réponds à vous, dont le caractère vaut mieux que ceux de tous les Pompées pris enſemble. Vous voulez ſavoir mon mal, mon cher ? perclus du bras gauche, des deux pieds, & du genou droit, ma main droite, le ſeul membre dont juſqu'à préſent j'ai l'uſage libre, me ſert à vous écrire, & à vous prier encore de venir à Glogau. Je me fais porter demain à *** qui eſt à un demi-mille d'ici. Vous pouvez comprendre en combinant ces différens malheurs, infortunes, maladies, pertes d'amis, incapacité d'agir lorſque cela ſeroit néceſſaire, que cela ne réjouit pas. Vous n'avez

rien à craindre, les Ruſſes vont à Poſen, & delà à Thorn ; le chemin eſt ſûr par Berlin, Francfort, Croſſen juſqu'ici ; ainſi vous pourrez voyager comme en pleine paix. Adieu, mon cher, ma grande foibleſſe m'empêche de continuer.

LETTRE XLIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 28 octobre 1759.

SIRE,

JE reçois la lettre de V. M. dimanche matin le 28. Je partirai ſans faute après-demain le 30, & j'arriverai à Glogau dans le même temps qu'elle y arrivera. Quelque foible que je ſois dans ces temps d'hiver, j'irois à pied au bout du monde pour avoir le plaiſir de vous voir. Je crains que vous ne vous faſſiez porter trop tôt à Glogau ; ſi vous venez à vous refroidir, cela peut allonger votre maladie. Je ſens bien que vous devez être fâché de ne pouvoir pas achever le reſte de la campagne ; mais vous pouvez ordonner de faire ce que vous auriez exécuté, ſi votre ſanté l'avoit permis. D'ailleurs dans quinze jours, ſi vous vous ſoignez bien, vous ſerez en état de ſupporter la voiture, & vous pourrez vous faire tranſporter où vous jugerez à propos. Enfin il eſt des choſes qui ſont au-deſſus des forces humaines, &

contre lesquelles le meilleur remède, c'est de penser qu'on n'a pû les éviter, ni les prévenir. Vous avez reçû il y a deux ou trois jours la nouvelle de la prise de Québec. Voilà donc toute l'Amérique septentrionale perdue pour les François, & les Anglois peuvent faire revenir cet hiver en Europe près de dix mille hommes de troupes, plus de trente vaisseaux de guerre, & en laisser encore assez pour prendre la Martinique au mois de mars. Croyez, Sire, que cet hiver verra les François abandonner tous leurs alliés, & par conséquent nous aurons la paix au printemps, & nous irons à Sans-Souci voir la galerie qui sera, à ce que m'a dit aujourd'hui l'inspecteur des tableaux, qui arriva hier de Potsdam, la plus belle chose qu'il ait vue dans le monde, quoiqu'il ait été six ans en Italie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'envoie à V. M. des vers qu'on dit avoir été affichés pendant la nuit à la porte du château de Versailles.

Bateaux plats à vendre,
Soldats à louer,
Généraux à pendre,
Ministres à rouer.
O France! une femelle
Fit toujours ton destin;
Ton bonheur vient d'une pucelle,
Et ton malheur d'une catin.

LETTRE XLIV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 7 novembre 1759.

SIRE,

DEpuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., j'ai eu encore un accès de fièvre; mais comme il y a deux jours que je ne l'ai plus, j'eſpère que j'en ſerai quitte. Je ſuis bien charmé de voir V. M. rétablie; mais il faut qu'elle ſe garantiſſe du froid. Je ne doute pas que vous ne faſſiez à la fin une campagne très-heureuſe; puiſſe-t-elle vous rendre en ſanté & content à tous vos ſujets!

Ma pauvre philoſophie vient encore d'être troublée. On a bien raiſon de dire qu'il faut éviter juſqu'à la moindre fréquentation avec les fous. Madame Taliazuchi, dont je n'avois plus entendu parler depuis que cet homme a été arrêté, vient de m'écrire la lettre que j'envoie à V. M.; elle eſt ſi impertinente, que quelque ſtoïcien que je ſois, je n'ai pu m'empêcher d'y être un peu ſenſible. Je ne ſais ce que cette folle veut me dire, & j'ignore tous les contes & toutes les tracaſſeries dont elle me parle. J'avois bien raiſon d'écrire à V. M. la première fois que je lui parlai de cette femme, que ſa tête me paroiſſoit dérangée. Je vois bien ce qui la

met de mauvaiſe humeur ; je lui ai dit, & je l'ai dit à M. Kircheiſen : *Pourquoi elle avoit attendu à déclarer cet homme que la cour de Vienne eût exigé de ſavoir ſon nom & d'être ſervie gratis pendant trois mois.* Voilà, je crois, les horribles diſcours qu'elle ne peut me pardonner. Je ſerois obligé à V. M., ſi elle vouloit faire dire à M. Kircheiſen de dire à cette mégère de m'oublier, & de me laiſſer paiſible. Comment cette folle s'eſt-elle aviſée de s'adreſſer à moi, qui depuis dix-huit ans que j'ai l'honneur d'être au ſervice de V. M. ne me ſuis jamais trouvé dans aucune tracaſſerie ? V. M. dira que je dois mépriſer les diſcours de cette femme ; j'en conviens ; mais il eſt pourtant diſgracieux que ſur des diſcours des rues où je n'ai aucune part, je ſois obligé d'eſſuyer les injures les plus atroces & les plus groſſières. Les dévots mettent tous leurs chagrins aux pieds du crucifix, je mettrai les miens entre les mains de la philoſophie, & dût cette femme me régaler tous les jours d'une pareille épître, je ne parlerai plus à V. M. de ſemblables misères.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLVI.

Du Roi.

Sans date du jour, novembre 1759.

JE me ſuis fait traîner ici, mon cher Marquis. Demain je joindrai mon armée, & je me flatte que Daun & ſes Autrichiens ne s'appercevront pas que j'ai la goutte. Dans huit jours j'eſpère que la Saxe ſera entiérement nettoyée d'ennemis & que tout ſera tranquille. Si vous vous portez bien alors, & que vous puiſſiez trouver une voiture hermétiquement fermée, vous me ferez plaiſir de me joindre à Dresde, où j'établirai mon quartier, & où j'aurai ſoin de votre logement. J'ai tant à faire à préſent qu'il m'eſt impoſſible de me mêler du clabaudage de votre folle; attendez que la campagne ſoit finie, & nous l'enfermerons dans telle petite maiſon qu'il vous plaira. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe.

LETTRE XLVI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 17 novembre 1759.

SIRE,

JE viens de lire avec un plaiſir infini vos Réflexions ſur Charles XII; elles ſont parfaitement bien écrites, le ſtyle en eſt précis & ſentencieux; il a tout le bon de celui de Tacite, ſans en avoir l'obſcurité. Quant aux penſées, je me contenterai de dire à V. M. qu'elles m'ont convaincu par leur juſteſſe qu'il n'y a que de grands généraux qui puiſſent écrire ſur d'autres grands généraux, & que ce que peuvent faire ſur ces hommes rares de ſimples écrivains, quelque bons qu'ils ſoient, ne produit jamais qu'un élégant verbiage. Mon Dieu, que l'Hiſtoire de Charles XII m'a paru miſérable en liſant vos Réflexions! Il faut que chacun ſe mêle de ſon métier. Je ne trouve rien de ſi ridicule qu'un prêtre, qui, enfermé dans ſon couvent, écrit les campagnes de M. de Luxembourg & de M. de Turenne. Cependant combien d'hiſtoires militaires n'avons-nous pas, compoſées par des Jéſuites, des Bénédictins & des Pères de l'Oratoire?

Je ne manquerai pas, Sire, de faire impri-

mer votre ouvrage avec toute l'attention poſſible, & ſoyez aſſuré, Sire, qu'il n'y aura aucune faute d'impreſſion. J'aurois envie d'en faire tirer cinquante exemplaires, & d'en cacheter trente dans un paquet que je laiſſerai au château dans la chambre de l'imprimerie & que vous retrouverez à la paix. Cet ouvrage eſt admirable, & vous ſerez bien-aiſe dans la ſuite d'en donner quelques exemplaires à vos généraux. J'attendrai vos ordres là-deſſus. On commence cependant de travailler demain à ranger les caractères de la première feuille. Je donnerai à cet ouvrage la forme in-quarto, pour qu'il puiſſe être joint à vos autres ouvrages hiſtoriques, & à votre poëme ſur l'art de la guerre.

Ne doutez pas un ſeul inſtant, Sire, que je ne parte pour la Saxe, dès que vous me l'ordonnerez. Si je ſuis malade, ce voyage me guérira; & le plaiſir de vous revoir après la fin d'une ſi belle & ſi glorieuſe campagne, me redonnera la ſanté. J'ai une grace à demander à V. M., c'eſt que je puiſſe y mener madame d'Argens. Voici trois ans de ſuite que je fais toutes les années une maladie conſidérable. J'eſpère que cela n'arrivera pas cette année par la diète que j'obſerve; mais ſi V. M. n'avoit pas eu la bonté de permettre que ma femme m'accompagnât à Breslau, livré aux ſoins de mes domeſtiques, je ſerois allé faire ma révé-

rence au Père Éternel, & je vous prie d'être bien persuadé que sans vouloir faire le courtisan, j'aime beaucoup mieux être avec vous à Sans-Souci, qu'avec lui dans son paradis. O Sans-Souci! ô Sans-Souci! pourquoi ne puis-je pas donner mon *friesel* à la R***, ma diarrhée à la C***, & mes indigestions à L***! Si cela pouvoit avoir lieu, ces trois personnes songeroient plus à la pharmacie qu'à la guerre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLVII.

Du Roi.

Wilsdruf, sans date du jour, novembre 1759.

LEs marmites & les cuillers des François me paroissent de plaisantes ressources pour faire la guerre. C'est une momerie pour faire illusion au public. Je suis persuadé que l'objet en sera mince; mais comme les lettres imprimées du maréchal de Belle-Isle crient misère, ils ont voulu en imposer à leurs ennemis, & leur persuader que l'argent ciselé & godronné du royaume leur seroit suffisant pour pousser l'année qui vient une campagne vigoureuse. Il n'y a certainement que cet objet-là qui leur ait fait imaginer la comédie qu'ils jouent. Voilà Munster pris par les Hanovriens, & l'on assure que le 25 les François sont partis de Giessen, pour marcher

ſur Friedberg & repaſſer le Rhin. Nous autres, nous ſommes ici vis-à-vis de l'ennemi, cantonnés dans des villages ; la dernière botte de paille & le dernier morceau de pain décideront de celui de nous deux qui reſtera en Saxe ; & comme les Autrichiens ſont extrêmement reſſerrés & ne peuvent rien tirer de la Bohème, je me flatte qu'ils partiront les premiers ; patience donc juſqu'au bout, & voyons la fin que prendra cette campagne infernale. J'uſe cette année-ci toute ma philoſophie ; il n'eſt point de jour que je ne ſois obligé de recourir à l'impaſſibilité de Zénon. Je vous avoue que c'eſt un dur métier, quand il faut le continuer. Épicure eſt le philoſophe de l'humanité, Zénon eſt celui des dieux, & je ſuis homme. Depuis quatre ans je fais mon purgatoire ; s'il y a une autre vie, il faudra que le Père Éternel me tienne compte de ce que j'ai ſouffert dans celle-ci. Tout état, toute condition éprouve des traverſes & des infortunes ; il faut que je porte mon fardeau (quoique très-peſant) comme un autre, & je me dis : Ceci paſſera comme nos plaiſirs, nos goûts, nos peines, & nos heureux deſtins. Adieu, cher Marquis. Mes lettres vous paroîtront bien noires ; je ne ſaurois, je vous jure, vous en écrire d'autres. Quand l'eſprit eſt inquiet & chagrin, on ne voit pas couleur de roſe. Je vous embraſſe, & je ſouhaite de vous revoir bientôt.

LETTRE XLVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 25 novembre 1759.

SIRE,

SI la fortune vous perſécute, votre fermeté & vos lumières vous mettront au-deſſus de ſes caprices. L'exemple du paſſé m'aſſure de l'avenir, & je ne doute pas un ſeul inſtant que vous n'ayez déjà réparé en partie une infortune à laquelle vous n'avez aucune part. Quand on a agi dans les règles les plus exactes, on ne répond point, dans quelque métier que ce ſoit, des événemens, & moins dans celui de la guerre que dans tous les autres. Je comprends combien vous devez ſouffrir, parce que quelque courage & quelque génie qu'on ait, on ne peut s'élever au-deſſus de l'humanité ; mais les grands hommes comme vous ont toujours vaincu par leur conſtance ce qui auroit accablé des ames communes. Il faut que cette campagne finiſſe, les glaces & les neiges vont ramener la tranquillité pendant quelques mois, & j'eſpère que le printemps donnera la paix à l'Europe, quand les François auront achevé de fondre les vieilles cuillers qu'ils envoient à la monnoie pour avoir de l'argent : feront-ils la guerre avec leurs marmites & leurs caſſeroles ?

&

& payeront-ils en monnoie de cuivre les subsides aux Russes & aux Suédois ? Si les Anglois avoient voulu envoyer l'été passé une flotte dans la Baltique de quinze vaisseaux, nous aurions actuellement la paix, & s'ils veulent l'envoyer au commencement du printemps, nous verrons bientôt la fin de la guerre. Le prétexte qu'ils ont pris de leur commerce avec la Russie est ridicule ; car les Russes n'auroient osé rompre avec eux ; d'où auroient-ils tiré l'or & l'argent que leur fournissent les Anglois pour leur monnoie ? & si les Russes avoient voulu faire les méchans, pas un seul vaisseau n'eût pu arriver à Pétersbourg. J'ai beaucoup de respect pour le roi d'Angleterre ; mais il ne fait pas usage des notions les plus communes, s'il ne sent pas que son électorat seroit détruit & ruiné de fond en comble, & cela dans moins de six semaines, si vous veniez malheureusement à succomber sous vos ennemis. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLIX.

Du Roi.

Freyberg, ce 16 décembre 1759.

JE me suis apperçu, mon cher Marquis, que vous avez eu la fièvre, à l'édition que vous m'avez envoyée ; elle s'est trouvée si incorrecte, que je vous la renvoie corrigée ; faites-la réimprimer, & jetez ces vingt exemplaires au

feu. Ces gens ſont ſi gauches, qu'ils ont entiérement changé le ſens de mes penſées par les plus lourdes bévues. Le petit Beauſobre pourroit bien y donner plus d'attention. Les Huns & les Viſigoths, s'ils avoient eu des imprimeurs, n'auroient pas plus mal fait. — Vous me parlez beaucoup des François & de leurs pertes; cela eſt manifeſte, mais la paix n'en eſt pas une ſuite certaine. Mes affaires ſont encore dans une aſſez mauvaiſe ſituation. Des ſecours m'arrivent à préſent; mais les neiges ſont ſi abondantes ici, la quantité qu'il en eſt tombé ſi conſidérable, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de faire agir des troupes vis-à-vis des ennemis.

Voilà ma ſituation, environné de difficultés de tous les côtés, d'embarras & de périls; quand j'ajoute à tout cela les trahiſons de la fortune dont j'ai eu tant de témoignages dans cette campagne, je n'oſe me fier à elle dans mes entrepriſes, ni dans mes forces non plus; il ne me reſte donc que le haſard, & je n'eſpère que dans l'enchaînement des cauſes ſecondes. Quand vous aurez fait achever l'impreſſion de cet ouvrage, ayez la bonté de m'en envoyer trois exemplaires. Le comte Finck me les fera tenir, & les couriers ne refuſeront pas ſes paquets. Adieu, mon cher Marquis. Je ne ſais ni quand mes aventures finiront, ni quand je vous reverrai; mais je ſais, à n'en pas douter, que je vous aimerai toujours.

LETTRE L.

Du Roi.

Sans date du jour, décembre 1759.

NOn, Marquis, votre édition
Ne vaut pas mieux que ma campagne;
Toutes deux ſans prévention
Font peu d'honneur à l'Allemagne.
Commençons derechef tous deux
A mieux corriger notre ouvrage,
Et penſons que c'eſt un hommage
Que nous rendons à nos neveux.

Je vous ai répondu; j'ai mieux fait, je vous ai renvoyé l'imprimé corrigé & revu ſur l'original.

J'eſpère plus que jamais que les Autrichiens vont reprendre le chemin de la Bohème, & qu'enfin dans peu de jours nous pourrons finir la plus malheureuſe & la plus rude campagne que j'aie faite de ma vie. Mon neveu avance avec un gros ſecours, & l'ennemi fait des préparatifs qui dénotent ſa retraite prochaine. Je ne vous dis point le martyre que j'ai ſouffert pendant un gros mois, ni toutes les incommodités dont cette affreuſe ſituation a été accompagnée. Je ſuis ſi las de me plaindre de la fortune, que je lui fais grace par ennui. Tâchez, mon cher, de me faire avoir le Dictionnaire Encyclopédique, que je voudrois acheter pour cet hiver. Je ne vous dis rien ſur ce que je deviendrai cet hiver,

parce que foi d'honneur je n'en ſais rien. Adieu, cher Marquis, je vous ſouhaite ſanté, paix & contentement.

LETTRE LI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 24 décembre 1759.

SIRE,

IL vient de paroître ici un grave perſonnage, auprès de qui Daniel, Jérémie, Joſias & tous les prophètes grands & petits ne ſont rien. Cet homme depuis dix-huit mois paſſoit pour un fou, parce qu'il avoit prédit l'année cinquante-huit que vous eſſuyeriez de grands malheurs dans l'année cinquante-neuf. Il a été depuis quinze jours chez tous ceux à qui il avoit annoncé ſes prédictions, & leur a dit fort ſérieuſement : » Meſſieurs, j'ai paſſé pour fou auprès » de vous, parce que je vous avois annoncé » la vérité ; l'événement a juſtifié tout ce que » je vous avois dit ; prenez-moi encore pour » un fou, ſi vous le jugez à propos ; je vous » aſſure que le Roi va être bientôt au-deſſus de » tous ſes ennemis, & que juſqu'à la fin de la » guerre il n'aura plus que des ſuccès heu- » reux ». Comme les diſcours de cet homme ſingulier ſont l'entretien de toute la ville, j'ai été curieux de m'informer de quoi il étoit queſ-

tion. M. Gottskowsky & d'autres gens ſenſés qui connoiſſent cet homme, diſent que véritablement il leur avoit dit en cinquante-huit que les Pruſſiens auroient de grands revers en cinquante-neuf, & qu'il avoit toujours ajouté ce qu'il annonçoit encore aujourd'hui, qu'en ſoixante les Pruſſiens ſeroient & plus heureux & plus glorieux qu'ils ne l'avoient jamais été. Quant à moi, ſans être prophète & ſans avoir l'honneur d'exalter mon ame, je ſuis bien perſuadé que vous réparerez tous les maux que peuvent avoir cauſés des fautes où vous n'avez jamais eu aucune part, & qu'humainement vous ne pouviez ni prévoir, ni éviter, les cauſes ſecondes étant au-deſſus de toute la prudence humaine. Vous êtes comme ces habiles architectes, qui par la grande connoiſſance qu'ils ont de leur art, ſavent raffermir & reſſerrer les crevaſſes qui ſe ſont faites à des bâtimens que des orages imprévus ou des tremblemens de terre avoient ébranlés.

J'ai remis à l'impreſſion vos Réflexions ſur Charles XII, & je me flatte que vous ſerez plus content de cette édition que de la première. Mais permettez, Sire, que je prenne la défenſe de votre campagne contre vous-même. L'on ne pourra jamais vous en imputer les malheurs, parce que vous n'en avez point été la cauſe, & qu'ils ſont arrivés indépendamment des ſoins que vous avez pris; votre gloire, Sire, n'en a pas reçu

la moindre atteinte. Je ne puis pas dire la même choſe de l'édition des Réflexions ; mais il eſt pourtant vrai que la copie du manuſcrit m'a induit dans pluſieurs erreurs. J'en envoie la preuve à V. M. L'ancien manuſcrit dit : *On diſtingue ceux*, la nouvelle correction dit : *On ne fait attention qu'à ceux.* La correction nouvelle dit : *Un vaſte champ aux remarques*, dans l'ancien manuſcrit *remarques* eſt effacé. Dans la nouvelle correction il y a : *Je crains bien que ce beau phénix*, dans le manuſcrit : *Je crois que ce phénix.* Je pourrois envoyer encore pluſieurs autres endroits à V. M. ; mais cela l'ennuieroit. D'ailleurs je dois convenir qu'il y a deux ou trois fautes, & entr'autres une aſſez lourde dont je ſuis coupable ; je l'avois corrigée trois fois, & ces maudits imprimeurs l'ont encore commiſe en tirant la dernière épreuve. J'ai déjà donné ordre de faire venir l'Encyclopédie de Hollande ; car les libraires ne font venir ce livre que pour ceux qui le demandent, attendu la cherté du prix, & ils ne l'ont pas dans leur boutique. Vous voulez donc, Sire, parcourir cet hiver un océan immenſe de mauvaiſes choſes, dans lequel flottent quelques excellentes diſſertations géométriques de d'Alembert & quelques ballons métaphyſiques enflés de vent, qui en faiſant défendre cet ouvrage, lui ont donné une réputation qu'il a déjà perdue dans tous les pays où il eſt permis de voir. Les derniers

articles que Voltaire a mis dans ce livre, ſe reſſentent de la vieilleſſe, & ne valent guère mieux que ſon Candide ; de l'eſprit ſouvent, peu de jugement, & point de profondeur. Mais vous verrez tout cela par vous-même, & vous en jugerez bien mieux que moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 8 janvier 1760.

SIRE,

J'Ai l'honneur de ſouhaiter à V. M. une heureuſe année, qui la rende glorieuſe, contente, & en parfaite ſanté à ſes ſujets. Je la remercie infiniment des marques de bonté dont elle daigne m'honorer, & je la prie d'être perſuadée que j'en conſerverai le ſouvenir juſqu'à la mort. J'envoie à V. M. quatre exemplaires de la nouvelle édition de ſon Charles XII ; je joins à ces exemplaires celui que V. M. m'a renvoyé corrigé de la première édition, pour qu'elle puiſſe juger qu'il n'y a plus une ſeule faute dans la ſeconde. Je vous prie d'être perſuadé que ce n'eſt pas ma faute, s'il y en a eu dans la première. J'avois la fièvre, & j'ai été obligé de me fier pour les dernières épreuves aux imprimeurs ; mais j'ai revu quatre fois les épreuves

nouvelles, & je ne crois pas qu'une édition des Elzevirs puiſſe être plus correcte. Vos vers ſur les prophètes ſont charmans (*a*). Mais vous avez beau vous plaindre de la Fortune ; je vois qu'elle vous eſt toujours attachée, quoiqu'elle ait ſemblé vous abandonner quelquefois. L'affaire de Maxen eſt fâcheuſe ; j'en conviens ; mais ſongez qu'elle eſt arrivée le vingt du mois, que le vingt-un du même mois l'amiral Howe a détruit la flotte Françoiſe, le vingt-deux les alliés ont pris Munſter, le vingt-cinq le prince votre neveu a battu les Wurtembergeois.

J'ai mille & mille choſes à vous dire ; mais je vous écris à la hâte, parce que je ſuis accablé d'un rhume violent, qui depuis quinze jours ne me laiſſe pas un moment tranquille, & me cauſe une toux qui va quelquefois juſqu'à me faire cracher du ſang en quantité. On dit que le plaiſir & la conſolation des damnés c'eſt d'avoir des compagnons. Si j'étois un diable, je ſerois fort conſolé de mon mal, car il eſt épidémique dans Berlin, & auſſi fréquent que l'année de la coqueluche, il y a environ vingt-deux ans : j'étois alors militaire, pourquoi faut-il que je ne ſois aujourd'hui qu'un miſérable fardeau de la terre, quand je ſouhaiterois avoir cent vies pour les ſacrifier au ſervice de V. M. ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 255.

LETTRE LIII.

Du Roi.

Ce 15 janvier 1760.

JE vous remercie, mon cher Marquis, de la peine que vous avez eue à faire imprimer mes balivernes ; cela n'en valoit pas tant. Vous avez trop d'indulgence pour les vers que je vous ai envoyés. Comment pourroient-ils être bons ? mon ame eſt trop inquiète, trop agitée & trop accablée, pour que mon eſprit produiſe quelque choſe de paſſable. Ce triſte vernis ſe répand ſur tout ce que j'écris & ſur toutes mes actions. La paix n'eſt rien moins que certaine ; on l'eſpère, on s'en flatte, mais voilà tout. Tout ce que je puis faire eſt de lutter conſtamment contre l'adverſité ; mais je ne puis ni ramener la fortune, ni diminuer le nombre de mes ennemis. Cela étant, ma ſituation demeure la même ; encore un revers & ce ſera le coup de grace. En vérité, la vie devient tout-à-fait inſupportable, quand il faut la traîner dans les chagrins & dans de mortels ennuis ; elle ceſſe d'être un bienfait du Ciel ; elle devient un objet d'horreur qui reſſemble aux plus cruelles vengeances que les tyrans exercent ſur des malheureux. Vous me tueriez plutôt, mon cher Marquis, que de me faire changer de ſentiment. Vous voyez les objets d'un point

de vue qui les adoucit en les affoibliſſant ; mais ſi vous étiez une heure ici, que ne verriez-vous pas ? Adieu. Ne vous fatiguez point l'eſprit de ſoins inutiles, & ſans prévoir l'avenir, conſervez votre tranquillité tant que vous le pourrez. Vous n'êtes point roi, vous n'avez ni à défendre l'état, ni à négocier, ni à trouver des expédiens à tout, ni à répondre des événemens. Pour moi, qui ſuccombe ſous ce fardeau, c'eſt à moi ſeul d'en ſouffrir la peine ; laiſſez-la moi, mon cher Marquis, ſans la partager. Je vous embraſſe, en vous aſſurant de mon eſtime. *Vale.*

LETTRE LIV.

Du Roi.

Sans date du jour, janvier 1760.

VOus en uſerez, mon cher Marquis, avec mon ouvrage comme vous le trouverez bon. Je ſuis ſi étourdi du malheur qui vient d'arriver au général Finck, que je ne puis pas encore revenir de mon étonnement. Cela dérange toutes mes meſures & me pénètre juſqu'au vif. L'infortune qui perſécute ma vieilleſſe, m'a ſuivi de la Marche en Saxe. Je lutterai contre elle tant que je pourrai. Ce petit Hymne que je vous ai envoyé, adreſſé à la Fortune, a été fait trop vîte ; il ne faut chanter victoire qu'après avoir vaincu (*a*). Je ſuis ſi excédé des revers &

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 247.

des déſaſtres qui m'arrivent, que je ſouhaite mille fois la mort, & que de jour en jour je me laſſe davantage d'habiter un corps uſé, & condamné à ſouffrir. Je vous écris dans le premier moment de ma douleur. L'étonnement, le chagrin, l'indignation, le dépit confondus enſemble déchirent mon ame. Voyons donc la fin de cette exécrable campagne, & alors je vous écrirai ce que je deviendrai moi-même, & nous arrangerons le reſte. Ayez pitié de mon état & n'en faites point de bruit, car les mauvaiſes nouvelles ſe répandent aſſez d'elles-mêmes. Adieu, mon cher Marquis. *Quando avra i fine il mio tormento ?*

LETTRE LV.

Du Roi.

Sans date du jour, janvier 1760.

J'Oubliai en vous écrivant dernièrement, mon cher Marquis, de vous prier de faire remettre à mon frère Ferdinand, & au général Seidlitz, qui eſt bleſſé & ſe fait guérir à Berlin, un exemplaire à chacun de mon Charles XII (*a*). C'eſt une petite attention qui peut-être leur fera plaiſir. Ma ſituation ne change en rien, & je ſuis toujours auſſi inquiet pour l'avenir que je l'ai été juſqu'ici. Mandez-

(*a*) Ce ſont les *Réflexions de Frédéric II ſur Charles XII.*

moi pour m'amuſer les menſonges de votre prophète & les ſornettes qui parviennent à vos oreilles. Veuille le Ciel que cette paix dont on parle, commence bientôt à vous donner des eſpérances plus ſolides que celles que nous avons juſqu'à préſent & que nous voyions nos peines & nos travaux terminés par une paix durable & avantageuſe! Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe, & je fais mille vœux pour votre contentement.

LETTRE LVI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 24 janvier 1760.

SIRE,

J'Ai d'abord remis les exemplaires à monſeigneur le prince Ferdinand & à M. le général Seidlitz. Je ne ſaurois exprimer à V. M. combien S. A. R. a été ſenſible au préſent de V. M. Sa ſanté eſt beaucoup meilleure; ſa maladie n'eſt plus qu'un reſte de foibleſſe de nerfs qui ſe rétablira entiérement, dès que la ſaiſon deviendra meilleure.

Mon prophète, dont vous vous moquez, continue à prédire pour cette année monts & merveilles. Je ne ſais ſi c'eſt un faux prophète, mais je ſais bien qu'il ne manque pas d'eſprit; V. M. pourra en juger par deux réponſes qu'il a faites depuis peu de jours, l'une à un théo-

logien & l'autre à un prince. Le théologien eſt un nommé M. Suſsmilch, paſteur, & luthérien rigide. Vous ne ſavez, dit-il à mon prophète, ni le grec, ni le latin, comment pouvez-vous ſur une traduction allemande de la bible grecque, juger de ce qu'elle contient? — Monſieur, répondit le Daniel de Berlin, la traduction allemande ne rend donc pas le ſens de l'Écriture? Si cela eſt, comment oſez-vous la propoſer aux chrétiens comme contenant la pure parole de Dieu? Ou il faut convenir que je puis comprendre le véritable ſens de la Bible ſur une traduction approuvée par tous les ſynodes, ou il faut avouer que tous les miniſtres luthériens trompent ceux dont ils ſe diſent paſteurs. — M. Suſsmilch s'eſt tu, & il a bien fait, car il n'avoit rien de bon à répondre. Je viens à préſent à la réponſe faite au prince, c'eſt au margrave de Schwedt : il demanda à cet homme s'il étoit vrai qu'il ſe mêlât de faire des prédictions? — J'ai été aſſez heureux, répondit-il, pour annoncer quelques vérités. — Allez, dit le Margrave, vous êtes fou. — Ma femme, répondit le prophète, qui eſt une ſotte, me le dit tous les jours; mais je ne fais aucune attention à ce qu'elle me dit, parce que je connois la portée de ſon eſprit. — Je ne fais ſi Daniel, Jérémie, Habacuc & tous les prophètes grands & petits auroient répondu plus finement. V. M. dira peut-être que mon

prophète auroit mérité quelques coups de bâton ; je n'ai rien à dire à cela, ſi ce n'eſt qu'on peut mériter d'être battu, parce qu'on a fait une réponſe ingénieuſe, mais impertinente. Vous allez croire, Sire, que me voilà à demi converti, & que je vais bientôt croire aux prophètes anciens, puiſque je crois déjà aux modernes. Mais je ſuis bien-aiſe d'avertir V. M. que je ſuis toujours un bon & fidèle ſectateur d'Épicure. Je ne puis cependant me refuſer à l'évidence, & voici un fait que je tiens de la bouche d'un miniſtre luthérien, homme d'eſprit & de notre académie des ſciences. Un mois avant la bataille de Kuſtrin, mon prophète va chez ce miniſtre & lui dit : Monſieur, je viens vous avertir que dans trente jours le roi gagnera une bataille ſanglante ſur les Ruſſes; près de quinze mille ſeront tués & reſteront long-temps ſur le champ de bataille, pour ſervir de pâture aux oiſeaux. Le jour que cet homme avoit prédit, fut préciſément celui du jour de la bataille. Je ſais bien que c'eſt le haſard qui a vérifié les prédictions de cet homme, mais il faut convenir que c'eſt un ſingulier haſard. Si j'étois aſſuré que l'événement voulût m'être auſſi favorable, je me mêlerois d'être prophète ; cela feroit enrager Voltaire, & il n'oſeroit plus ſe moquer des gens qui exalteroient leur ame.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LVII.

Du Roi.

Sans date du jour, janvier 1760.

IL me ſemble, mon cher Marquis, que votre prophète friſe le bel eſprit; il faut que ce ſoit un grand génie, qui s'ouvre une carrière nouvelle:

Car, Marquis, jamais Iſaïe,
Ou Habacuc, ou Jérémie
Chez les Juifs vaincus & contrits,
N'eurent, je penſe, la manie
De paſſer pour des beaux-eſprits.

Le malheur rend craintif, & la peur ſuperſtitieux. Je ne m'étonne pas que des gens qui annoncent l'avenir avec effronterie & aſſurance, trouvent des eſprits crédules qui ajoutent foi à leurs prédictions:

Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.

Je ſouhaiterois que nous puſſions rire plus à notre aiſe de ces balivernes; mais l'envie de rire m'eſt paſſée: je ſuis frappé de trop de malheurs, & environné de trop d'embarras; avec cela il me reſte trop peu d'eſpérances pour que je puiſſe m'égayer.

Je vous envoie une Ode que j'ai faite pour mon neveu (*a*); ce qu'il y a d'extraordinaire,

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 183.

c'eſt que cette Ode n'eſt point remplie de menſonges & qu'elle n'eſt que trop modeſte pour la perſonne qui en eſt le héros. J'ai eu une fluxion à la joue qui m'a fait ſouffrir le martyre. J'ai été attaqué par tous les fléaux du Ciel, & malgré cela je vis, & je vois cette lumière que je déſire cent fois qui ſoit éteinte pour moi. Enfin il faut que tout homme ſubiſſe ſon deſtin. Je ſouhaite que le vôtre ſoit heureux, & que vous n'oubliez pas un ami qui eſt dans un vrai purgatoire, mais qui vous aime & qui vous aimera toujours. Adieu.

LETTRE LVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 4 février 1760.

SIRE,

J'Ai relu cinq fois votre Ode au Prince votre neveu. Cet ouvrage eſt véritablement digne de vous & de lui. C'eſt l'éloge le plus grand que l'on puiſſe faire, & en même temps le plus vrai. Après avoir employé la critique la plus ſévère, je n'ai trouvé qu'un ſeul vers qui m'a paru un peu proſaïque, le voici :

Je puis au moins prévoir par mes heureux préſages ;

cela me paroît un peu dur à l'oreille, & les mots *puis*, *prévoir*, *préſages* dans un ſeul vers, forment un ſon qui n'eſt pas auſſi harmonieux que

que tout le reſte de cette belle Ode, dont Rouſſeau ſe ſeroit fait honneur, & qui eſt, je le répète encore, véritablement digne du héros qui l'a compoſée & du héros auquel elle eſt adreſſée.

Vous plaiſantez ſur mon prophète. Voici bien une autre choſe que des prophéties. Un de nos académiciens, M. Gleditſch, ſoutient que M. de Maupertuis lui a apparu dans la ſalle de l'académie à côté de la pendule, & qu'il l'a vu pendant près d'un quart-d'heure de ſuite. Cela fait ici un bruit étonnant. Après cela continuez de faire l'incrédule ! Quant à moi, j'ai réſolu de faire dire deux Meſſes pour le repos de l'ame du préſident, afin que s'il lui prend envie de jouer le rôle d'un vampire, il me laiſſe dormir en repos, & aille à Genève ſucer & tourmenter le ſieur Arouet de Voltaire.

Je ſuis toujours perſuadé que, malgré les fâcheux accidens de l'année paſſée, vous ſerez heureux dans celle où nous venons d'entrer ; & quelque choſe que vous puiſſiez me dire, vous ne me convaincrez pas du contraire ; ſur-tout, s'il eſt vrai, comme on le dit ici, que les Anglois enverront une flotte dans la Mer-Baltique. La fortune, il eſt vrai, a depuis quelque temps ſemblé vous être moins favorable ; mais ſans croire ni aux prophéties, ni aux revenans, je ne puis m'empêcher de céder à certains preſſentimens qui me diſent que vous réſiſterez

à tous vos ennemis, & qu'à la fin vous prendrez entiérement le deſſus ſur eux. Avant les batailles de Rosbach & de Liſſa je vous écrivois la même choſe. La ſituation des affaires étoit bien différente de celle d'aujourd'hui ; ma ſécurité ſembloit encore plus déplacée, le temps ne tarda pas à la juſtifier.

Monſeigneur le prince de Bévern m'a écrit une lettre en faveur d'un gentilhomme François qui lui avoit été recommandé & dont je connois toute la famille. Je l'ai vu lui-même il y a quelques années, lorſque j'étois en France. Une affaire d'honneur qu'il eut, l'obligea de ſortir du royaume & de ſe retirer à Nice. Sa famille m'ayant écrit pour me le recommander, il vint me voir à Menton. Depuis ce temps ne pouvant plus rentrer en France, il paſſa au commencement de la guerre au Canada, où il a ſervi avec diſtinction. N'y ayant plus rien à faire dans ce pays, & ne pouvant reſter en France, il a pris le parti de ſervir dans les autres pays. Je puis répondre à V. M. à ſon ſujet de trois choſes ; la première, c'eſt qu'il a beaucoup de valeur ; la ſeconde, c'eſt qu'il a de la probité ; & la troiſième, qu'il eſt d'une des meilleures maiſons, je ne dis pas de ſa province, mais de tout le royaume. Quant au bon ſens, c'eſt un article dont je ne ſuis jamais caution pour un François, & ſur-tout pour un Provençal. Il ſait fort bien l'italien & paſſablement l'allemand, du moins il

s'explique assez pour être entendu dans cette dernière langue. Il souhaiteroit entrer dans un bataillon franc. Il a environ trente-deux ans, est d'une jolie figure. Lorsqu'il quitta la France, il étoit lieutenant dans le régiment de Champagne ; en Canada il étoit capitaine, & a souvent eu l'honneur de voir rôtir & manger des hommes par les sauvages. Si V. M. juge à propos de lui faire donner une lieutenance, il sera très satisfait, & comme il ne manque de rien, il fera d'abord l'équipage dont peut avoir besoin un lieutenant d'un bataillon franc. J'aurai l'honneur de dire encore à V. M., que je réponds pour le sujet que je lui propose, de la naissance, de la probité & de la bravoure. Je la supplie de me faire la grace de me répondre un mot, pour que je ne fasse point manger son argent inutilement à ce jeune homme.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LIX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 7 mars 1760.

SIRE,

IL s'en faut de beaucoup que mon prophète n'annonce plus l'avenir ; il soutient toujours que nous serons aussi heureux cette année que nous avons été malheureux l'année passée : il

offre d'être puni comme un impoſteur, & d'être enfermé comme un fou, s'il ſe trompe dans ſes prédictions. Quant à moi, ſans avoir l'honneur d'être prophète, je ſuis convaincu que nos affaires iront très-bien. Vous vous défiez de la fortune; je ne ſaurois, Sire, vous blâmer à ce ſujet; elle vous a été peu favorable dans cette dernière campagne; mais ce qui me raſſure, c'eſt que je vois que lorſqu'elle a ſemblé vouloir entiérement vous abandonner, elle a tout-à-coup fourni des moyens pour réparer les pertes qu'elle avoit cauſées. On doit craindre pour la *cauſe publique*, quand les funeſtes événemens ſont arrivés par la faute de cette *cauſe publique*; mais dans toutes nos infortunes paſſées, je ne vois que des particuliers en faute, & jamais l'armée, ni le ſouverain. La bataille de Francfort contre les Ruſſes n'auroit jamais eu lieu, ſi lorſque l'armée Pruſſienne entra en Pologne, elle eût été conduite différemment qu'elle ne le fût. Les ſoldats Pruſſiens ſe ſont rendus priſonniers à Maxen & ont mis les armes bas: mais les ſoldats Pruſſiens ne font pas les capitulations, ce ſont ceux qui les commandent. La dixième légion ſe ſeroit rendue priſonnière, ſi Céſar étant abſent, les chefs de cette légion avoient jugé à propos de ſe rendre. On dit ici à Berlin une nouvelle qu'on aſſure être certaine, c'eſt que vous commanderez la grande armée contre les Autrichiens; le prince

Henri, l'armée contre les Ruſſes; & le général Fouqué, un corps détaché. Je ne ſais pas, Sire, le ſecret d'exalter mon ame & de lire dans les myſtères des dieux; mais ſur cette ſimple diſpoſition des forces & des armées de V. M., je veux perdre la tête, ſi vous ne vous mettez pas au-deſſus de tous vos ennemis. Votre plus grande peine, Sire, pendant la durée de cette guerre, a été de réparer des fautes où vous n'aviez aucune part, & vous allez employer des généraux qui n'en ont jamais commis.

Toutes les gazettes aſſurent que les Anglois enverront une flotte dans la Mer-Baltique; s'ils le font, c'eſt une des meilleures choſes qu'ils auront exécutées pendant cette guerre. Si quelques miſérables vues de commerce les empêchent d'agir auſſi ſenſément, ils méritent de perdre l'eſtime que les belles choſes qu'ils ont faites depuis deux ans leur ont acquiſe.

V. M. a trop de complaiſance de faire la moindre attention aux foibles remarques que j'ai oſé lui communiquer; les changemens qu'elle a faits me paroiſſent excellens, & rendent cette Épître de la plus grande correction (*a*). Les vers, Sire, que vous faites pendant la guerre ont toute l'harmonie & la douce mélodie de ceux que les Muſes dictent dans la plus profonde paix. J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) C'eſt la pièce déjà citée, tome VII, page 247.

LETTRE LX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 16 mars 1760.

SIRE,

S'Il étoit vrai que je vous parlasse en courtisan, je serois charmé de l'avoir fait, puisque j'aurois occasionné par-là les beaux, *mais très-beaux* vers que vous m'avez fait la grace de m'envoyer (*a*). Vous allez encore dire que je cherche à vous flatter; je vous répondrai que j'aime encore mieux que vous m'accusiez de flatterie, que si ma conscience me reprochoit le mensonge. Je prends la liberté de dire à V. M. ce que je pense, ma bouche est l'interprète de mon cœur. Vous croyez avoir fait des fautes, moi je pense au contraire que vous avez réparé celles des autres. J'ai pour moi aujourd'hui la saine partie du public; la postérité décidera dans l'avenir qui de vous ou de moi a raison: je suis convaincu que V. M. en sera admirée, & qu'elle prendra votre défense contre vous-même. Nous ne finirions jamais, Sire, sur cet article; nous le discuterons un jour à Sans-Souci après la paix, que nous aurons peut-être plus tôt que vous ne l'espérez. Combien d'évé-

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 280.

nemens imprévus ne peuvent pas ſurvenir, qui donneroient à l'Europe cette paix qui lui eſt ſi néceſſaire & qu'elle attend avec impatience !

V. M. m'a ordonné de lui écrire toutes les balivernes ; en voici une : votre cuiſinier Champion ne vous fera plus de ragoûts ni trop ſalés ni trop poivrés. On lui a coupé *raſibus* ce qui ſervit au premier homme à peupler le genre-humain ; il en eſt mort le troiſième jour. On dit dans toute la ville que le chirurgien qui a fait l'opération & qui eſt une eſpèce de fou (c'eſt un nommé Coſte) a mis entre deux aſſiettes ce qu'il avoit coupé, & l'a envoyé à une femme nommée le Gras, que Champion entretenoit. Cette mauvaiſe plaiſanterie met ici en rumeur toutes les femmes & tous les dévots. Au reſte, V. M. perd fort peu à la mort de Champion. Actuellement qu'il n'eſt plus, je puis en parler naturellement à V. M., ſans craindre de lui nuire : c'étoit un fort mauvais ſujet, qui s'étoit très-mal comporté pendant le temps qu'il y avoit à Berlin des officiers François & Autrichiens ; il les avoit pris à l'auberge chez lui, & tenoit devant eux tous les jours des diſcours qui auroient mérité qu'il fût à la brouette. On me les avoit redits, & je le fis avertir que je le dénoncerois au commandant ; il me promit de ſe corriger, & je crus qu'il me tiendroit parole ; mais j'ai appris par ceux qui m'ont raconté ſa mort, qu'il avoit toujours continué

ſa première conduite. Vous voyez, Sire, que le Ciel l'en a puni plus ſévérement que vos juges n'auroient fait, car certainement ils ne l'auroient pas fait châtrer. Niez à préſent une providence ſublunaire. Voilà des exemples bien parlans & qui valent bien autant que tous ceux ſur leſquels les théologiens fondent tant de mauvais raiſonnemens. Que vous les dépeignez bien, Sire, ces ignorans fanatiques, dans les vers charmans que vous avez faits au ſujet du Dictionnaire des prétendus athées!

Je ne doute plus, Sire, que l'édition de vos ouvrages n'ait été faite ſur une copie volée ſur un des exemplaires qui ſe trouvoient à Paris, parce que l'édition de Hollande n'eſt qu'une copie de celle qu'on a faite à Paris. Il y a déjà pluſieurs exemplaires de celle de Hollande à Berlin; elle ne contient, à ce que l'on m'a dit, que quelques Odes, pluſieurs Épîtres, & le Poëme ſur la guerre. Tout cela eſt de la plus grande beauté; & à parler naturellement à V. M., je ne ſuis fâché que de l'action du voleur & point du tout du vol, puiſque ce livre fera les délices de tous les gens qui penſent, & les élémens du bon ſens pour tous ceux qui voudront apprendre à penſer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXI.

Du Roi.

Sans date du jour, mars 1760.

ON m'a envoyé mes ſottiſes imprimées telles qu'on les a débitées en France ; j'y ai trouvé beaucoup de traits qui ne conviennent pas à la politique ; je les ai tous changés le mieux que j'ai pu, & les envoie avec un volume corrigé à Néaulme, pour qu'il les imprime. Je vous prie de dire au petit Beauſobre qu'il ait ſoin que l'édition ſoit correcte, ſans quoi ce ſera ſans fin à recommencer. Comptez que c'eſt par malice que l'on a fait imprimer cet ouvrage, pour aigrir contre moi peut-être le roi d'Angleterre & la Ruſſie ; c'eſt pourquoi il eſt très-néceſſaire que cette édition paroiſſe & faſſe tomber les autres. Je ſuis malheureux & vieux ; voilà, mon cher Marquis, pourquoi l'on me perſécute, & Dieu ſait quel avenir m'attend pour cette année. Je crains de reſſembler à la malheureuſe Caſſandre par mes prophéties ; mais comment augurer bien de la ſituation déſeſpérée où nous ſommes & qui ne fait qu'empirer ? Je ſuis ſi fort de mauvaiſe humeur aujourd'hui, que je ne ſaurois vous en dire davantage. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe.

P. S. J'eſpère de faire partir demain le livre en queſtion, & il faut que Néaulme ſe preſſe.

LETTRE LXII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 28 mars 1760.

SIRE,

JE reçois la lettre de V. M. à minuit, & j'y réponds dans le moment. Il y a déjà deux feuilles de l'édition imprimée. Voyant qu'on ne finiroit jamais avec la Néaulme, j'avois fait dire par M. de Beaufobre à Vofs, qu'il pouvoit commencer d'imprimer deux feuilles, à condition que ſi V. M. ne trouvoit pas à propos qu'il continuât, ce qu'il auroit imprimé ſeroit en pure perte pour lui. Dans douze jours l'ouvrage ſera fini; il y a quatre preſſes qui y ſont employées. M. de Beaufobre corrige nuit & jour, car les imprimeurs travaillent ſans ceſſe. J'ai bien ſenti, Sire, la néceſſité d'aller vîte en beſogne, & c'eſt ce qui m'a obligé d'envoyer d'abord l'*Avis du Libraire*, que j'ai fait imprimer. J'en ai fait partir trente exemplaires pour M. de Kniphauſen à Londres, & le libraire Vofs en a expédié plus de cinq cents pour cette ville, & ſoixante pour Pétersbourg par la voie de Dantzick. Cela prévient toujours pour quelque temps le public, & donne le loiſir de faire la nouvelle édition. Enfin, Sire, elle ſera finie dans douze jours; je ne crois pas que

ſi on la faiſoit faire par le ſecours des fées, elle pût aller plus vîte ; elle ſera malgré cela très-correcte, parce qu'il eſt cent fois plus aiſé aux imprimeurs de travailler d'après un livre imprimé que d'après un manuſcrit. Je ſupplie donc V. M., accablée par tant d'autres ſoins, de ſe tranquilliſer ſur cette affaire, & de compter ſur la diligence & le zèle de M. de Beauſobre, plein de bonne volonté pour le ſervice de V. M.

Voilà donc le redoutable Turot tué & toute ſon eſcadre priſonnière. Si les François ne font la paix au commencement de cette campagne, il faut qu'ils ſoient poſſédés de dix légions de diables Autrichiens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXIII.

Du Roi.

Sans date du jour, avril 1760

VOilà ce qui s'appelle une lettre ; il y a de quoi y répondre, & je rends graces à votre rhumatiſme de me l'avoir procurée. Vous voyez que toutes les eſpérances de la paix ſont évanouies ; vous voyez que nos ennemis font les plus grands préparatifs. J'aurai dans trois ſemaines deux cent vingt mille hommes ſur les bras ; j'en ai à peu près la moitié ; de ſorte qu'il eſt aiſé de comprendre qu'il faut néceſſairement

que je périſſe du côté où je ſerai le plus foible, & où je ne pourrai rien oppoſer au nombre qui m'accable. Il ne me reſte donc qu'une reſſource qui n'eſt pas certaine ; ſi celle-là vient à s'évanouir, je dois m'attendre à ce que les événemens m'annoncent & à ce que le raiſonnement ordinaire me prouve. La tête me tourne régulièrement trois ou quatre fois par jour, que je me tue à trouver des expédiens, & que je n'en ſaurois venir à bout. Les François ſont enſorcelés, je crois, & il n'y a rien à faire avec eux ; je ne leur préſage rien de bon de leur conduite, qui eſt foible, pitoyable & indigne du rôle qu'une grande monarchie doit jouer. Les flottes Angloiſes vont entrer inceſſamment en mer ; la Martinique, Mont-Réal, & peut-être Pondicheri ſeront les objets de leurs conquêtes, & les François apprendront combien de mal leur font des ** qui gouvernent. Je vous envoie une petite lettre de la Pompadour, que je fis l'année paſſée, & qui l'a miſe au déſeſpoir.

Pour votre prépuce, mon cher, il branle au manche, & je ne vous le garantis pas ; car certainement jamais mon exiſtence ni celle de l'état n'ont été en ſi grand haſard que dans les conjonctures préſentes, & vous connoiſſez trop ma façon de penſer pour vous flatter que je voudrois ſurvivre à ma nation, & ſouffrir tous les opprobres & toutes les indignités auxquelles je ſerois expoſé de la part de mes ennemis. J'ai

vu la liſte des tableaux, dont je me ſuis amuſé un moment; pour que la collection fût parfaite, il y faudroit un beau Corrège, un beau Jules Romain, un Jordanus Italien; mais où m'égarent mes penſées? Je ne ſais quel malheur m'attend peut-être dans peu, & je differte de tableaux & de galeries. En vérité, Marquis, le temps qui court, dégoûte des plus jolis hochets, & les choſes ſont ſi haſardées, qu'il n'y a preſque pas moyen d'y penſer, à moins qu'un événement favorable ne répande un doux rayon qui éclaire les ténèbres dans leſquelles nous cheminons. Ne craignez rien pour votre ſervice; il s'y trouve une deviſe priſe d'Ariſtote: *Le doute eſt le premier pas vers la ſageſſe.* Je me flatte que vous ne la déſapprouverez pas; je crois que l'ouvrage pourra être achevé dans quinze jours, & on vous l'enverra tout de ſuite.

Adieu, mon cher Marquis; faites dire, quand il en ſera temps, des Meſſes pour mon ame; réellement je crois être les yeux ouverts en purgatoire. Je vous embraſſe.

LETTRE LXIV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 9 avril 1760.

SIRE,

J'Ai l'honneur d'envoyer à V. M. ſa nouvelle édition; je lui avois promis qu'elle ſeroit finie le douze, & elle l'a été le neuf du mois. C'eſt uniquement au zèle de M. de Beauſobre que la promptitude & l'exactitude de cette édition ſont dues. Je n'ai été que l'admirateur des ſoins qu'il a pris & des peines qu'il a eues avec les imprimeurs, ſur-tout pour les engager à travailler pendant les fêtes de Pâques.

Si nous avions eu à faire avec la Néaulme, à peine l'édition ſeroit commencée, & Dieu ſait quand elle ſeroit finie. D'ailleurs cette édition eſt un gain aſſuré pour le moins de deux mille & cinq cents écus; pourquoi ne pas les faire gagner plutôt à un citoyen de Berlin qu'à un étranger? Ce ſont de ſi bonnes gens, Sire, que ces bourgeois de Berlin! Je les ai vus dans les temps les plus épineux, cent fois plus occupés de ce qui pouvoit regarder V. M., que de leurs propres affaires. Les actions rendent les hommes célèbres ſelon le théâtre où la fortune les place. J'ai vu ici, après la bataille de Francfort, vingt bourgeois, & peut-

être cent, au-deſſus de tous ces citoyens Romains dont Tite-Live a immortaliſé la fermeté & le zèle pour leur patrie.

J'ai exécuté la commiſſion que vous m'avez donnée, Sire, pour les tableaux de M. Gottskowsky; il a raſſemblé depuis trois ans une collection ſuperbe de tableaux de Charles-Maratte, Ciro-Ferri, Titien, &c. il a un Corrège & un admirable Titien; mais tout cela n'eſt rien en comparaiſon d'un Raphaël qu'il a acheté à Rome, & qu'il a trouvé le ſecret, avec de l'argent, de faire ſortir en contrebande; car comme c'eſt ſans doute le plus beau tableau qu'ait fait Raphaël, on n'auroit jamais conſenti à le laiſſer ſortir de Rome. Le ſujet eſt très-gracieux; c'eſt Lot que ſes deux filles enivrent. Elles ſont à demi-nues, mieux colorées que ſi elles étoient peintes du Corrège, & deſſinées de la plus grande manière de Raphaël. Enfin pour moi j'avoue que je n'ai jamais rien vu de ſi beau. Cela me paroît préférable à la ſainte famille de Raphaël, qui eſt le principal tableau du roi de France. Vous verrez, Sire, ſi j'ai tort de louer ſi fort ce morceau, lorſque le bonheur de vos peuples vous ramenera content & heureux dans votre capitale. J'oubliois de dire à V. M. que ce tableau eſt à peu près de la grandeur de la Léda du Corrège. Quant au prix des tableaux, je ne puis en rien dire à V. M., parce que

M. Gottskowsky m'a dit qu'il falloit auparavant qu'elle vît les tableaux; & je crois qu'il a raiſon, parce que tel tableau vous paroîtroit bon marché, qui ſeroit cher s'il ne vous plaiſoit pas lorſque vous le verriez; & tel autre vous ſembleroit d'un trop grand prix, que vous ne trouveriez pas cher après l'avoir vu. D'ailleurs j'ai jugé par le prix de pluſieurs tableaux dont je me ſuis informé, que ce qu'on en demandoit n'étoit point exorbitant. Quand vous les verrez vous-même, vous rabattrez après cela ce que vous jugerez à propos. M. Gottskowsky gardera ſoigneuſement les tableaux qu'il a ramaſſés, & n'en vendra aucun avant que V. M. les ait vus & ait choiſi ceux qu'elle voudra. Je ſuis très-content de la façon dont il m'a parlé à ce ſujet; c'eſt un brave homme, véritablement attaché à V. M., & un de nos bons citoyens de Berlin.

Si V. M. le ſouhaite, j'irai pour vingt-quatre heures à Sans-Souci, & je lui donnerai des nouvelles exactes & détaillées de la galerie & du reſte du jardin. Je vois, malgré tous vos ennemis, arriver bientôt le temps où vos peines & vos inquiétudes ſeront finies. Plus j'examine la ſituation des affaires des François, & plus je deviens aſſuré qu'ils feront la paix avant qu'il ſoit deux mois; & ſi V. M. veut me le permettre, je parierai contre elle mes ſix plus belles eſtampes contre ſix autres, qu'avant la

ſaint

ſaint Jean les François auront fait la paix. V. M. dira peut-être que je ne fais pas grand fond ſur mon pari, puiſque je ne riſque que ſix morceaux de papier; mais j'aurai l'honneur de lui répondre, que dans ma façon de penſer une eſtampe n'eſt pas une badinerie, & que je donnerois juſqu'à la fin des ſiècles tous les François au diable, s'ils me faiſoient perdre mon pari, leur ſouhaitant d'être encore plus fous qu'ils ne le ſont, plus gueux qu'ils ne le deviennent tous les jours, & plus battus qu'ils ne l'ont été à Rosbach & à Minden, s'ils me jouoient un pareil tour.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Lorſque la correction du vers de l'Épître du maréchal Keith eſt arrivée, l'édition étoit déjà faite; mais je vais faire mettre un carton; il eſt, dans l'exemplaire que je vous envoie & dans ceux qui ſont preſque reliés, comme je l'avois corrigé.

LETTRE LXV.

Du Roi.

Sans date du jour, avril 1760.

JE reconnois, Marquis, votre indulgence au jugement que vous portez de mes lettres: elles ſont bonnes pour le temps qui court, & pareilles à tant d'ouvrages éphémères qui ne ſont faits

que pour le moment, & qui n'ont de durée que celle du jour de leur naiſſance. Il en ſera de mes *Poéſies diverſes* ce qu'il plaira à l'imprimeur. Si jamais la paix ſe fait, je vous promets d'y penſer plus ſérieuſement. J'ai lu *la Maladie & la Mort du Père Berthier ;* cela eſt fort plaiſant, & les Jéſuites n'y ſont pas mal drapés. Mais comparez cette pièce avec une certaine lettre au Père Tournemine, que de contradictions dans les ſentimens ! l'une eſt le panégyrique de la ſociété, l'autre en eſt la ſatyre. Je ſouhaiterois aux grands écrivains une meilleure mémoire, pour qu'ils ſe ſouvinſſent en tout temps de ce qu'ils ont déjà publié ; mais les poëtes n'y prennent pas garde de ſi près, & le ſouffle léger des vents emporte leurs paroles, & ſouvent leurs penſées.

La négociation de la paix eſt comme un feu qu'on allume, qui quelquefois paroît s'éteindre & qui tantôt par ſaillies jette une nouvelle flamme. Il faut attendre, & voir ce qui en réſultera. La philoſophie & l'expérience ont dompté ma vivacité naturelle & m'ont appris à attendre les événemens avec patience, un chrétien ajouteroit avec réſignation. Dans le pays où je ſuis il n'y a point d'eſtampes ; je ne puis parier contre les vôtres que des ſoieries & de la limaille du fer qu'on tire ici des mines. Ce ſeroit un pari digne de Pharaſmane. Voilà tout ce que je puis pour vous. Ayez la bonté

de dire à Gottskowsky qu'il m'envoie un catalogue de ſes tableaux ; cela m'amuſera dans les momens de l'accès de fièvre-chaude qui va nous prendre.

Vous n'aurez point de vers aujourd'hui de moi ; je vous en réſerve tout un amas pour la première occaſion. C'eſt quelque choſe de terrible que ce démon de la poéſie ; il me tourmente dans toutes les ſituations où je me trouve, il m'aſſaillit par-tout. S'il ſe trouve quelqu'exorciſte de votre connoiſſance, envoyez-le-moi, pour qu'il me délivre de cet eſprit malin. Adieu, mon cher Marquis, je vous recommande & moi à la protection de ſa ſacrée majeſté le haſard. Je ſouhaite qu'il vous faſſe vivre heureux, tranquille & ſain, & que je vous retrouve tel, ſi ce même haſard permet à ma deſtinée errante de me ramener jamais à mes foyers de Sans-Souci.

LETTRE LXVI.

Du Roi.

Sans date du jour, avril 1760.

J'Ai, mon cher Marquis, une petite commiſſion à vous donner. Vous ſavez que Gottskowsky a encore de beaux tableaux qu'il me deſtine. Je vous prie d'en examiner le prix & de ſavoir de lui s'il aura le Corrège qu'il m'a

promis. C'eſt une curioſité qui me vient. Je ne ſais encore ni ce que je deviendrai ni quel ſera le ſort de cette campagne, qui me paroît bien haſardée; & trop inſenſé que je ſuis, je m'enquiers de tableaux. Mais voilà comme ſont faits les hommes; ils ont des ſemeſtres de raiſon & des ſemeſtres d'égarement. Vous qui êtes l'indulgence même, vous devez compatir à mes foibleſſes. Ce que vous m'écrirez m'amuſera au moins, & remplira pour quelques momens mon eſprit de Sans-Souci & de ma galerie. Je vous avoue qu'au fond ces penſées ſont plus agréables que celles de carnage, de meurtres, de tous les malheurs qu'il faut prévoir & qui feroient trembler Hercule même. Le quart-d'heure de Rabelais va ſonner; alors il ne ſera plus queſtion que de nous entr'égorger & de courir la pretantaine d'un bout de l'Allemagne à l'autre, pour y chercher peut-être de nouvelles infortunes.

J'ai fait une petite brochure qui paroît à Berlin; c'eſt une relation de voyage d'un émiſſaire Chinois à ſon empereur. Le but de l'ouvrage eſt de donner un coup de patte au pape qui bénit les épées de mes ennemis & qui fournit des aſyles à des moines parricides. Je crois que la pièce vous amuſera. Je ſuis le ſeul qui ait oſé élever ſa voix & faire entendre le cri de la raiſon outragée contre la conduite ſcandaleuſe de ce pontife de Baal. L'ouvrage n'eſt

ni long ni ennuyeux, mais il vous fera rire (*a*). Dans ce siècle-ci, le seul moyen de faire de la peine à ses ennemis, est de les accabler de ridicules; vous jugerez si j'y ai réussi. Adieu, mon cher Marquis. Vos lettres sont pour moi une consolation pareille à celle qui donnoit à Élie l'apparition des corbeaux qui venoient le nourrir dans le désert, ou ce qu'une source d'eau est pour un cerf qui brâme de détresse, ou ce que l'aspect d'Anchyse fut pour Énée lorsqu'il l'apperçut aux enfers. Ne me privez donc pas de ma seule joie durant mes longs déplaisirs, & soyez sûr de l'amitié que je conserverai toute ma vie pour vous. Adieu.

LETTRE LXVII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 4 mai 1760.

SIRE,

LA lettre que V. M. m'a fait la grace de m'écrire, a produit dans mon cœur la plus sensible joie, & j'attends ce moment heureux dont vous me parlez avec la plus grande impatience. J'ai toujours été persuadé que vous viendrez à la fin au point de détruire tous les projets de vos ennemis, & dans les temps qui paroissoient les plus nébuleux, je n'ai jamais

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 284.

douté qu'un beau jour ne diſſipât toutes les ombres, & ne rendît à la Pruſſe & au Brandebourg cette gloire & cette tranquillité dont elle a toujours joui ſous votre règne avant cette guerre, ſuſcitée par la mauvaiſe foi, & continuée par la folie & l'aveuglement; car comment peut-on nommer autrement l'opiniâtreté inſenſée des François? Quoique la folie des convulſions de ſaint Pâris redevienne à la mode à Paris, ce n'eſt pas dans cette ville que ſont les plus grands fous du royaume, c'eſt à Verſailles, c'eſt dans le conſeil de cette cour qu'il faut les chercher. Quel plaiſir de voir un jour de pareils extravagans mortifiés autant qu'ils le méritent! Je ne ſais lequel des deux me cauſera plus de ſatisfaction, ou de voir la folie françoiſe corrigée, ou l'orgueil autrichien réprimé; car Dieu lui-même ne pourroit pas le détruire, il ne peut changer l'eſſence des choſes, & la nature de ces gens eſt la vanité: il ne ſauroit y avoir un Autrichien modeſte, de même qu'il ne peut y avoir de la matière ſans étendue. Si V. M. liſoit toutes les fatuités que la cour de Vienne fait mettre dans diverſes gazettes, quelque grande que fût ſon indignation, elle ne pourroit quelquefois s'empêcher d'en rire. J'avoue naturellement à V. M. que je ſuis curieux de voir ce qu'ils diront lorſque ce dont elle me fait la grace de me parler viendra à être public.

Je remettrai les planches à Voſs. Cet homme doit vous regarder comme les anciens regardoient le Jupiter hoſpitalier : il étoit doublement dieu, premiérement comme une divinité générale, & ſecondement comme un dieu lare. Vous lui faites le bien que vous faites à tous vos ſujets comme roi, & comme auteur, vous rempliſſez d'argent ſa maiſon. Un libraire païen vous auroit placé parmi ſes pénates; un libraire catholique vous révéreroit comme un ſaint; mais que peut faire un libraire luthérien? il n'a que de la reconnoiſſance à vous offrir, & Voſs en eſt rempli; il publie par tout le monde ce qu'il vous doit. Il eſt vrai que vous en avez fait un ſeigneur; cet homme eſt devenu dans huit jours un des plus riches bourgeois de Berlin. Vous me parlez, Sire, des ſingularités de la fortune; en voilà un exemple aſſez particulier : vous ignoriez qu'il y eût un Voſs dans l'univers, & vous ne l'apprenez, pour ainſi dire, qu'après l'avoir enrichi.

J'ai lu, Sire, vos vers avec un plaiſir infini (*a*) : c'eſt Horace dans ſes Odes galantes, c'eſt Virgile dans ſes Bucoliques juſqu'au milieu de la pièce, & c'eſt encore le même Virgile dépeignant les fureurs de la guerre dans ſon Énéide. Toute cette pièce eſt fort correcte,

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 176, l'Ode aux Germains.

& la facilité de l'expreſſion ne fait rien perdre à la juſteſſe des penſées & à la préciſion du ſtyle. V. M. eſt trop bonne de ſonger à vouloir me donner des porcelaines. Comment a-t-elle aſſez de complaiſance au milieu des affaires importantes qui l'occupent, pour penſer à des choſes qui ont auſſi peu de rapport aux grands objets dont elle doit naturellement être affectée? Mais puiſque V. M. me fait la grace de m'écrire qu'elle peut m'en envoyer ſans que cela la dérange en aucune manière, je lui dirai naturellement que j'ai acheté à Hambourg, dans la vente de Schimmelmann, des caffetières, taſſes, théières, &c. Ainſi, ſi V. M. juge à propos de m'envoyer quelques plats & quelques aſſiettes, je les conſerverai ſoigneuſement; & à la paix il ne manqueroit rien à mon bonheur, ſi je pouvois m'en ſervir pour lui offrir à Potsdam, dans une maiſon que je meublerois aſſez bien, un repas philoſophique. Si V. M. daignoit m'accorder cette faveur, je m'écrierois alors comme le grand-prêtre Siméon: *Seigneur, tu peux maintenant diſpoſer de ton ſerviteur en paix, puiſque mes yeux ont vu mon Sauveur.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 18 mai 1760.

SIRE,

VOtre Majeſté viendroit plutôt à bout de me faire croire la préſence réelle, la tranſubſtantiation & tous les myſtères apoſtoliques & catholiques, que de me perſuader que nous avons autant à craindre qu'elle me le dit. Bien loin d'appréhender pour mon prépuce, je fais dorer en or fin tous les cadres de mes tableaux, j'achète des miroirs, des tables de marbre : ce n'eſt pas certainement dans l'idée de porter ces meubles à Délos ou à Naxe, mais pour en orner mon logement de Potsdam. Je vous jure, & cela dans la plus exacte vérité, que ma ſeule crainte, c'eſt le riſque que vous courez perſonnellement, par les dangers où vous vous expoſez ; cela me fait penſer quelquefois à la Grèce. D'ailleurs je ſuis très-tranquille ſur les événemens de la guerre, & je ſuis certain qu'elle finira heureuſement pour vous & pour vos ſujets, ſi vous avez le ſoin de conſerver votre perſonne, ſur laquelle eſt fondée la ſtabilité de l'état. Vous m'aſſurez, Sire, que les François ne veulent point la paix, & moi je conſens de perdre tout ce que j'ai dans le monde, ſi

au premier échec qu'ils recevront ils ne quittent pas leurs alliés. Ce n'eſt point un mal pour nous qu'ils entament cette campagne, parce qu'ils feront de nouvelles pertes conſidérables, & toutes les conquêtes des Anglois ſont autant de gages qui nous répondent des pertes que nous pourrions faire.

Vous me dites que vous allez avoir dans trois ſemaines deux cent vingt mille hommes ſur les bras, & que vous n'en avez que la moitié autant à leur oppoſer. Permettez-moi de répondre, Sire, que vous parlez dans cette occaſion comme les gens qui affectent de paſſer pour beaucoup moins riches qu'ils ne le ſont; tout le monde dit que vous avez cent cinquante mille hommes en campagne; & je le croirois aſſez volontiers. J'ai lu, Sire, dans M. de Turenne, dans le maréchal de Saxe, & ce dont je fais encore plus de cas, j'ai ouï dire à V. M. qu'une armée de cinquante mille hommes ſuffiſoit pour tenir tête à une de quatre-vingt, dont on ne pouvoit jamais employer qu'une partie un jour d'affaire, & qui devenoit à charge pendant toute la campagne par la difficulté des ſubſiſtances.

Toutes les gazettes aſſurent que le prince Ferdinand aura près de cent quinze mille hommes, & qu'il va détacher un corps conſidérable pour s'oppoſer à l'armée de l'Empire. Si cela eſt, comme il le paroît par toutes les nouvelles, vous

voilà délivré d'un embarras qui juſqu'ici n'a pas laiſſé que de vous cauſer de la peine & bien des ſoins.

Après avoir ſongé, Sire, à l'événement dont vous me parlez dans vos lettres, j'ai vu que cela ne pouvoit pas regarder l'Italie, & je ne doute pas qu'il ne s'agiſſe des Turcs; ce ſeroit une choſe admirable, s'ils alloient ſe déclarer; mais la conduite qu'ils ont tenue juſqu'à préſent, les occaſions heureuſes qu'ils ont perdues, me font craindre qu'ils ne continuent d'agir auſſi peu ſenſément. Cependant une révolution ſoudaine peut avoir lieu tout-à-coup dans un pays où il en arrive ſi ſouvent; en ce cas-là je ſens bien que nous ſerions dans la ſituation la plus heureuſe & la plus brillante. Mais je ne penſe pas que ſi cet événement n'a pas lieu, nous ſoyons dans le cas d'eſſuyer les revers que V. M. me fait enviſager.

J'ai remis à Voſs toutes les planches; elles étoient dans une caiſſe avec les autres que V. M. avoit fait graver. J'envoie un rôle de ces planches à V. M., que m'a donné pour ma décharge madame Schmidt en me les remettant. V. M. verra les planches qui reſtent encore dans cette caiſſe; je la prie de me donner ſes ordres pour ſavoir à qui je dois les remettre.

Vous ſavez ſans doute, Sire, qu'on a imprimé en France & à Francfort le ſecond volume de vos ouvrages, contenant des Épîtres &

des Lettres à Voltaire. Il ne faut pas former des ſoupçons ſans de grands préjugés, mais quand je ſonge que V. M. n'avoit donné ce volume à perſonne, je penſe malgré moi à Voltaire & à Darget. Si ces gens-là ne ſont pas la cauſe de l'impreſſion de cet ouvrage, c'eſt donc le diable qui, pour vous punir de ne pas croire en lui, a fait publier ce volume. J'ai parcouru celui qu'on a envoyé à M. de Catt pour vous remettre, j'y ai trouvé pluſieurs fautes d'impreſſion; mais les pièces dont ce livre eſt compoſé m'ont paru charmantes; les Lettres à Voltaire ſont admirables, pleines d'imagination & d'idées nouvelles. J'ai bien ri de vous voir promettre de faire un livre pour prouver la vérité de la religion chrétienne, lorſque Brühl commentera les campagnes de M. de Turenne.

J'aurois bien encore des choſes à dire à V. M., mais il eſt deux heures après-minuit. Voilà de bon compte ſeize heures que je n'ai pas vu mon lit; je vais le retrouver, car je me ſuis levé à dix heures du matin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXIX.

Du Roi.

Sans date du jour, mai 1760.

IL y a, mon cher Marquis, une grande différence entre la dialectique & l'art conjectural. Les raiſonnemens des géomètres ſont rigoureux & exacts, parce qu'ils portent ſur des objets poſſibles ou palpables de la nature; mais lorſqu'il faut deviner des combinaiſons, la moindre ignorance de faits incertains & obſcurs interrompt la chaîne, on ſe trompe à tout moment; ce n'eſt point faute de juſteſſe d'eſprit, mais faute de notions conformes à la vérité, & parce que l'eſprit des hommes change, & qu'il eſt impoſſible de deviner tous les caprices qui leur paſſent par la tête. Voilà pourquoi, mon cher Marquis, vous vous êtes trompé ſur le jugement que vous portez des François; ils ne feront la paix que lorſque leur ſubverſion ſera parvenue à ſon comble. Vous vous trompez de même ſur le ſujet d'une autre nation, parce que vous n'êtes pas devin, & que par conſéquent il vous eſt impoſſible de vous repréſenter les choſes dans la vérité. Vous vous trompez encore ſur le ſujet de mon armée. Toutes ces erreurs que je vous cite, votre eſprit n'en eſt point coupable; mais votre raiſonnement (con-

LETTRE LXX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 27 mai 1760.

SIRE,

VOtre lettre eſt remplie de ſageſſe & d'eſprit ; mais quelque conſéquens que ſoient vos diſcours, je ne ſuis pas convaincu, & je ſuis toujours perſuadé que la fin des affaires ſera beaucoup meilleure que vous ne le croyez.

Celui qui dans Rosbach vit les François ſoumis,
Qui vainquit dans Liſſa ſes plus fiers ennemis,
Peut du général Daun éviter les atteintes.
Je crains les vents coulis, & n'ai point d'autres craintes.

J'ai lu la lettre de la Pompadour à la reine ; c'eſt la plus ingénieuſe, & en même temps la plus ſanglante ſatyre. Je ne m'étonne pas qu'elle ait mis au déſeſpoir une femme remplie d'orgueil ; mais après cela je ne ſuis point ſurpris que par le crédit de la Pompadour, les François continuent la guerre, quelque beſoin qu'ils aient de faire la paix ; cette femme ſans ſentimens, ſans amour pour ſa patrie, ſe ſoucieroit fort peu que la France perdît les Indes orientales & l'Amérique ſeptentrionale, ſi elle pouvoit réuſſir à ſe venger.

Les lettres de votre Chinois font un bruit étonnant ; les dévots de toutes les religions ſe

ſont

ſont unis pour clabauder contre elles, les gens d'eſprit rient & les trouvent charmantes, mais ces gens d'eſprit ont peu d'influence ſur le peuple ; ce ſont les ſots qui le gouvernent. Les Autrichiens ont fait faire dans pluſieurs gazettes des extraits de cet ouvrage, comme s'il étoit cent fois plus dangereux que Spinoſa & Collins. Les auteurs de ces extraits ne vous nomment pas, mais ils ſont bien connoître l'auteur auquel ils en veulent. J'aurai l'honneur de dire à V. M. qu'il n'eſt plus poſſible que vous puiſſiez vous cacher lorſque vous écrirez quelque ouvrage ; votre ſtyle, & ſur-tout un certain tour original vous décéleront toujours, quelque ſoin que vous preniez de vous déguiſer. Par exemple, vous ne m'aviez jamais parlé de l'oraiſon funèbre ; à peine en eus-je lu vingt lignes que je vous reconnus. Si V. M. ne m'avoit pas appris qu'elle avoit écrit la lettre de la Pompadour à la reine, croyez-vous que je n'aurois pas ſenti que vous en étiez l'auteur en liſant ces deux endroits ? *Vous n'en ſeriez pas moins apoſtolique, Madame ; car pour ne rien vous déguiſer, les apôtres vos devanciers menoient des ſœurs avec eux ; & il faudroit être trop bonne pour croire que ce n'étoit que pour être en oraiſon avec elles.* Je ſais que Voltaire n'écrit pas contre la reine & la Pompadour, & quel eſt l'auteur qui ait aſſez d'imagination, & en même temps de hardieſſe pour dire cela, ſi ce n'eſt le

philoſophe de Sans-Souci, dès que Voltaire ne l'a pas dit? Voici un autre endroit caractériſtique : *On va plus loin à Rome, le père commun des croyans autoriſe même des lieux licencieux par indulgence, & pourvu que l'on paie, il eſt content. Ce bon père compatit aux foibleſſes de ſes enfans, & il tourne ces peccadilles en bien par l'argent qui en revient à l'Égliſe. Le monde a de tout temps été fait de même ; il lui faut du plaiſir, & de la liberté dans ſon plaiſir.* A préſent, Sire, permettez que je faſſe ici les réflexions d'un auteur qui cherche à connoître celui de l'ouvrage où ſont contenus ces deux paſſages ; il dit d'abord : Un auteur proteſtant ne ſe moqueroit point des apôtres, un auteur catholique ne tourneroit pas le pape en ridicule, il faut donc que ce ſoit un écrivain ſans religion ; cet ouvrage eſt plein d'eſprit & d'imagination comme le ſont ceux de Voltaire & du philoſophe de Sans-Souci : nous ſavons que Voltaire ne l'a point fait, donc nous avons toutes les preuves que c'eſt le ſecond auteur ; irréligion, eſprit, imagination, ſtyle, hardieſſe dans les penſées, tout cela rend évidente notre conjecture. Je ne vous dis, Sire, tout ceci que pour vous montrer la néceſſité de ne plus écrire, lorſque vous croirez avoir quelque raiſon de n'être point connu. Il vous reſteroit deux moyens, mais vous ne pouvez pas les mettre en uſage : le premier ſeroit d'affecter un ſtyle

peſant ; ce remède eſt pire que le mal : le ſecond ſeroit d'écrire dans le goût de la dévotion ; mais votre imagination vous découvriroit malgré vous. Ainſi il faut vous réſoudre, ou de ne plus écrire, ou d'être d'abord reconnu par les lecteurs qui ont du diſcernement.

Je remercie V. M. de la porcelaine. J'ai fait faire une belle armoire avec des carreaux de glace pour l'enfermer. Mais n'allez pas penſer que je me donne des airs de faire le petit-maître & le ſeigneur. Quand je dis glaces, j'entends des carreaux de vitres à huit gros la pièce ; ils ſont bien blancs, bien unis, & c'eſt comme il les faut à un homme-de-lettres. Un philoſophe doit éviter la ſomptuoſité de Sénèque, & la ruſtique ſimplicité de Cratès & de Diogène. Épicure avoit des maiſons à la ville, à la campagne ; elles étoient propres, mais modeſtes. Parmi les biens que la nature a accordés aux hommes, la médiocrité me paroît un des plus grands ; par la médiocrité j'entends un peu plus que le néceſſaire honnête, c'eſt là tout ce qu'il faut à l'humanité pour la rendre heureuſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXI.

Du Roi.

Meiſſen, ce 1 juin 1760.

VOtre conjecture ſur le ſtyle des auteurs vaut mieux, mon cher Marquis, que celle ſur la politique ; cependant il y auroit encore bien des choſes à répondre. 1°. Je crois que l'on pourroit plutôt reconnoître mon ſtyle à de certains ſoléciſmes qu'à la tournure des phraſes. 2°. Il y a bien des gens qui penſent & écrivent avec liberté ; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on ſoupçonne Rouſſeau de Genève, & tant d'autres auteurs que je ne connois pas, d'avoir fait des ouvrages frivoles comme ceux-là? 3°. Ne pourroit-on pas croire que je ſuis trop occupé de choſes importantes pour perdre mon temps à écrire des balivernes? 4°. Les lettres du Chinois ne diſent rien de plus hardi que les lettres perſannes. 5°. La lettre de la Pompadour ſent plutôt l'ouvrage d'un homme déſœuvré de Paris que celle d'un Allemand qui commande une armée. Enfin, mon cher Marquis, s'il s'agiſſoit de plaider ma cauſe en juſtice, j'aurois encore aſſez de raiſons pour me faire abſoudre par mes juges. Ce n'eſt point la lettre de la Pompadour qui perpétue la guerre ; elle ignore parfaitement que j'en ſuis l'auteur, & perſonne

ne m'en ſoupçonne à Paris ; il y a d'autres raiſons trop longues & trop amples à détailler. Vous convenez donc qu'il eſt impoſſible de démêler d'avance les effets des cauſes occaſionnelles ; vous comprenez donc que tout art de conjecture eſt un art ingrat & trompeur ? C'eſt le métier que je ſuis obligé de faire. J'aimerois autant naviguer ſur le vaſte océan ſans mât & ſans bouſſole. Votre petite expérience dans l'arrangement du ſyſtême politique de l'Europe vous en a pu convaincre. Je me donne dix fois par jour au diable ; mais je n'en avance pas pour cela davantage.

Je vous félicite, mon cher Marquis, de ce que vous devenez poëte ; ma veine eſt tarie pour la campagne, elle fait carême, & je ne me permettrai pas un diſtique juſqu'à ce que les événemens nous deviennent plus favorables qu'ils ne le ſont. Votre ſervice avance, il ne pourra cependant partir d'ici que dans quinze jours ; il y aura 2 terrines, 4 grands plats, 4 petits, 2 plats longs pour le rôti, des vinaigriers & huiliers, 4 ſalières & 4 douzaines d'aſſiettes ; il ſera réellement beau, dans un goût tout nouveau, dont j'ai fourni les deſſins ; je me flatte que vous en ſerez content.

Les nuages s'aſſemblent pour l'ouverture de la campagne ; les foudres ſont encore enfermés dans les nues, mais gare le moment où ils éclateront ! Adieu, mon cher Marquis. Je vous

ſouhaite tout ce qui me manque pour être heureux, tranquillité, repos, contentement & ſanté. Je n'ai plus rien. Mon tempérament s'uſe, la fortune, la ſanté, la gaieté & la jeuneſſe m'abandonnent ; je ne ſuis plus bon que pour peupler le pays de Proſerpine. Si vous avez quelque commiſſion à donner là-bas, vous n'avez qu'à m'en charger. Adieu.

LETTRE LXXII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 7 juin 1760.

SIRE,

J'Ai l'honneur d'envoyer à V. M. la première feuille de la belle édition in-4to des *Poéſies diverſes*. Elle verra que cette édition ſera pour le moins auſſi belle que celle qui a été faite au château ; elle eſt déjà vendue entiérement d'avance & preſque toute en Angleterre. Vous ſavez ſans doute que l'on vous a érigé une ſtatue de bronze à Dublin, & qu'elle a été placée dans la plus belle rue de la ville, qui eſt appellée aujourd'hui la *rue de Pruſſe*. Toutes les gazettes ont parlé un mois de ſuite de ce monument. Je ne vous en ai rien dit juſqu'à préſent, parce que je ſais combien votre caractère archiphiloſophique eſt peu ſenſible à ces

ſortes d'apothéoſes. Je vous paſſe en qualité de roi de vous mettre au-deſſus de la gloire, mais du moins comme héros vous devriez la chérir. Cependant, content de la mériter, vous êtes indifférent pour les honneurs qui la ſuivent. Vous faites bien mentir le proverbe qui dit : Que jamais poëte ne fut modéré dans ſon ambition pour la gloire. Vous êtes bon poëte, & vous fuyez les louanges : il y a dans votre modeſtie de quoi faire honte à tous les gens-de-lettres.

J'ai lu, Sire, avec admiration la liſte du beau ſervice de porcelaine dont vous voulez me faire préſent. J'ai d'abord été viſiter mon armoire, & je l'y ai rangé en imagination en attendant le jour où je pourrai le faire en réalité. V. M. me permettra de lui dire qu'une coquette à qui l'on promet des pompons d'un goût nouveau, n'eſt pas plus impatiente de les recevoir que je ne le ſuis de voir ces porcelaines. Les quinzaines des ouvriers de la fabrique me paroiſſent les ſemaines du prophète Daniel ; & ſans vouloir médire de meſſieurs les faiſeurs de porcelaines, je devrois, ſelon la première lettre où V. M. me faiſoit la grace de m'en parler, les avoir depuis quinze jours ; & par ſa dernière lettre, j'ai vu encore une nouvelle quinzaine. V. M. m'écrit que je ſuis devenu poëte. Ha ! ſi je l'étois, je ferois une ode dans le goût d'Horace pour la remercier, &

une ſatyre du ſtyle de Juvenal contre les tardifs fabricans.

Tous les gens de goût & tous ceux qui connoiſſent les arts, font ici le voyage de Berlin à Potsdam, pour aller voir la galerie, avec autant d'empreſſement que les dévots font celui de Lorette ou de ſaint Jacques de Compoſtelle. Ceux qui ont vu l'Italie & la France conviennent unanimement qu'après ſaint Pierre de Rome, il n'y a aucun bâtiment auſſi ſomptueux & auſſi élégant. J'eſpère le voir avec V. M. au commencement de l'automne, & ſi nous n'avons pas la paix, vous ferez une campagne heureuſe qui vous rendra cet hiver à votre peuple & à tous vos bons & fidèles ſerviteurs, à qui votre vie eſt auſſi précieuſe que la leur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 17 juin 1760.

SIRE,

JE ſens bien les peines & les embarras où doit ſe trouver V. M.; mais elle trouvera dans ſon génie & dans ſa fermeté de quoi les ſurmonter glorieuſement. Je vois une certaine eſpérance répandue dans tous les cœurs, qui m'eſt un ſûr garant de l'accompliſſement de celle que

j'ai toujours eue, & qui malgré les revers n'a point encore été trompée. J'ai eu l'occaſion de lire ici quelques lettres écrites par des officiers de l'armée de V. M. ; elles annoncent la meilleure volonté dans toutes les troupes, qu'elles dépeignent comme remplies de zèle pour la patrie & pour le ſouverain. Ces lettres m'ont paru du meilleur augure du monde pour le ſuccès de la campagne ; elles montrent véritablement quel eſt l'eſprit de l'officier & du ſoldat, puiſqu'elles ſont écrites par des gens qui n'avoient aucune raiſon de déguiſer ce qu'ils penſoient, aux perſonnes à qui ils les adreſſoient. Je conviens, Sire, que vos ennemis ont une grande ſupériorité par leur nombre ; mais vos talens militaires, la valeur de vos troupes ſuppléeront au défaut d'égalité. Ce que vous appellez un miracle, je l'appelle un événement heureux, procuré par votre prudence & par votre courage ; & cet événement arrivera tôt ou tard dans le cours de cette campagne, pourvu que vous ménagiez votre perſonne & que vous réfléchiſſiez ſans ceſſe combien elle eſt néceſſaire au bien des affaires, qui ne peuvent à la fin manquer de prendre une face heureuſe.

Je ſuis dans un étonnement dont je ne reviens pas, en voyant les nombreuſes flottes Angloiſes reſter tranquillement dans la Tamiſe : nous voilà bientôt au commencement de juillet, & elles ſont encore dans l'inaction. Je ſuppoſe

qu'il y a des négociations entre l'Angleterre & la France ; la meilleure manière d'en preſſer la concluſion, c'eſt de faire agir cent vaiſſeaux de guerre contre des gens qui n'en ont pas quinze, & qui ont tout à craindre pour ce qu'il leur reſte de leurs colonies. Les François me paroiſſent comme certains eſprits forts qui ne veulent pas ſe confeſſer pendant leur maladie, mais qui font venir vingt prêtres lorſque le médecin leur annonce qu'elle eſt mortelle ; la flotte Angloiſe agiſſant, c'eſt le médecin annonçant la mort, & les prêtres appellés, c'eſt la concluſion de la paix.

V. M. a bien raiſon de dire *ma petite expérience ſur les affaires de l'Europe*, & quel eſt, je ne dis pas l'homme, mais le demi-dieu qui voyant l'amitié & la liaiſon apparente de l'Eſpagne avec l'Angleterre, les prétentions & les droits de l'Eſpagne ſur pluſieurs états d'Italie, ne renonce à toute réflexion politique, lorſqu'il voit cette même Eſpagne faire venir de Naples & de Sicile à Barcelone tous les boulets, canons, &c. & les autres proviſions de guerre qui s'y trouvent. Vous ſavez, Sire, les raiſons ſecrètes de toutes ces démarches ; mais auſſi ſi vous avez cet avantage ſur les autres hommes, vous avez le déſagrément de voir une quantité de démarches, de manœuvres & de négociations, où le bon ſens n'a guère plus de part que dans les ouvrages des théologiens.

Je remercie encore de nouveau V. M. des porcelaines ; faſſe le Ciel que je puiſſe bientôt m'en ſervir, une fois, avant de vous voir, pour célébrer la première bataille que vous gagnerez, après quoi les renfermer juſqu'à ce que je les tranſporte à Potsdam, où je vous verrai tranquille, heureux & comblé de gloire !

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXIV.

Du Roi.

Sans date du jour, juin 1760.

Tout ce que vous me dites, mon cher Marquis, ne me perſuadera jamais que notre ſituation ſoit bonne. La fortune eſt contre moi ; j'ai paſſé l'Elbe, j'ai voulu attaquer Laſcy avant-hier ; mais il s'eſt retiré fort à propos. Voilà comme mes projets échouent les uns après les autres. L'armée des cercles arrive demain à Dresde, où on la laiſſera, & Daun gagne alors une ſi grande ſupériorité ſur moi, que je ne puis rien augurer de bon de tout ceci. Laudon aſſiège Glatz ; il n'y a qu'une poignée d'hommes en Siléſie, qui ne peut porter des ſecours. Je périrai par tous les côtés. La politique m'eſt tout auſſi contraire que la guerre ; je ne puis réuſſir en rien dans les choſes que j'entreprends, & je me prépare à tout ce que la fatalité de

mon ſort me fait prévoir de funeſte. Vous ne voyez les objets que de loin, vous ne ſavez les choſes qu'à demi ; ce qui produit en vous une ſécurité que vous n'auriez pas ſi l'évidence de la vérité vous frappoit. Soyez très-ſûr que s'il n'arrive pas quelque miracle, nous ſommes perdus ; ſi cela traîne juſqu'au mois de ſeptembre, ce ſera beaucoup. Tout l'art & toute l'habileté d'un général ſe trouvent courts dans la ſituation où je ſuis ; il faudroit des événemens ſurnaturels, & vous ſavez que de ceux-là il ne s'en fait plus : enfin je me trouve dans la plus affreuſe ſituation où un ſouverain puiſſe être ; je me vois dépérir inſenſiblement comme un hydropique qui compte de jour en jour les progrès de ſa maladie, & qui voyant les froids avant-coureurs de la mort lui enlever ſucceſſivement ſes membres, attend d'un moment à l'autre qu'elle lui porte le dernier coup au cœur. Votre porcelaine eſt partie, & doit être arrivée à Berlin. Servez-vous-en, ſi cela vous fait plaiſir, & ne vous flattez pas trop par des eſpérances incertaines qui pourroient vous jeter dans une étrange erreur. Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

LETTRE LXXV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 22 juin 1760.

SIRE,

JE viens de recevoir le beau & magnifique ſervice de porcelaine que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Le deſſin en eſt charmant, la peinture très-fine, & les ſymboles du pyrrhoniſme inventés avec goût. En voyant tant de belles choſes, j'avouerai naturellement à V. M. que je les ai d'abord contemplées avec beaucoup de plaiſir, mais bientôt à ce mouvement de plaiſir, en a ſuccédé un de confuſion, réfléchiſſant combien peu je méritois que V. M. me fît un auſſi beau préſent. Oui, Sire, plus les graces dont vous m'honorez ſont grandes, plus elles me font ſentir que je ne les dois qu'à votre bonté. Vous en agiſſez comme le Créateur, qui de la plus vile argile ſe plaît quelquefois à forger un vaſe qu'elle rend précieux. Quelle gloire n'eſt-ce pas pour moi que vous daigniez me témoigner une bonté qui pendant ma vie me fait obtenir l'eſtime de tous les gens qui penſent, & qui dans la poſtérité m'aſſure une immortalité à laquelle je n'avois point aſſez d'amour-propre pour oſer prétendre par quelques foibles ouvrages.

La faveur, Sire, que vous venez d'accorder à un philoſophe auſſi médiocre que je le ſuis, ſera aux yeux du public une réparation de l'injure que le fanatiſme & la folie viennent de faire en France à la philoſophie & aux grands hommes qui la cultivent. On les a joués publiquement ſur le théâtre dans une comédie intitulée : *Les Philoſophes.* En vain les honnêtes gens ſe ſont élevés contre cet énorme abus ; les miniſtres, les évêques, pluſieurs magiſtrats ont appuyé les ennemis de la raiſon, & l'on a joué vingt-ſix fois de ſuite la comédie des philoſophes, dans une des ſcènes de laquelle Rouſſeau de Genève entre à quatre pieds ſur le théâtre comme une bête, & vient ſoutenir ſon ſentiment ſur l'égalité des conditions. On a vendu à Paris dans huit jours vingt-mille exemplaires de cette pièce, dont un partiſan de la philoſophie a fait une critique fort ingénieuſe, mais trop violente ; elle paroît plutôt être écrite par la colère que par la modération, qui fait le fond du caractère de la véritable philoſophie. Je l'envoie à V. M. ; elle pourra l'amuſer un moment.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXVI.

Du Roi.

Groſs Dobritz, ce 26 juin 1760.

JE reçois, mon cher Marquis, votre lettre du 22 dans un temps où je reſſens de nouveau, comme je l'avois prévu, les effets du malin acharnement de ma mauvaiſe fortune. Vous ſaurez ſans doute à préſent les malheurs qui me ſont arrivés en Siléſie, & vous ſerez obligé de convenir que je n'ai été que trop vrai dans mes prophéties. Veuille le Ciel que je ne le ſois pas juſqu'au bout ! J'ai commandé votre ſervice dans l'intention qu'il vous plût; je ſuis bien aiſe que vous m'appreniez vous-même qu'il vous a fait plaiſir. Hélas ! mon cher Marquis, je ſuis un mauvais immortaliſeur. Je voudrois ſeulement être moi-même au bout du temps qui m'eſt preſcrit pour végéter dans cette vallée de ténèbres & de tribulations. La fin de ma carrière eſt dure, triſte & funeſte. J'aime la philoſophie, parce qu'elle modère mes paſſions, & parce qu'elle me donne de l'indifférence pour ma diſſolution & pour l'anéantiſſement de ma penſée.

Je voudrois voir la comédie que l'on a faite contre les philoſophes. Il faut avouer qu'il y en a beaucoup qui uſurpent ce titre, & qui fourniſſent au ridicule; mais en général, c'eſt

l'opprobre de notre ſiècle que de vouloir dégrader la ſcience qui fait le plus d'honneur à l'eſprit-humain, & l'école d'où ſont ſortis les plus grands hommes. Je trouve comme vous la préface que vous m'envoyez écrite avec trop d'aigreur; il y a de certaines perſonnalités qui déplaiſent & marquent un eſprit emporté, qui ne reſpire que la vengeance, & qui par-là même eſt indigne de la façon de penſer d'un vrai philoſophe. On auroit pu, ce me ſemble, ſe contenter de comparer notre ſiècle à celui de Socrate, la nouvelle comédie de Paris à celle d'Athènes où un hiſtrion introduit Socrate dans un chœur de nuées, ſa ciguë à nos perſécutions modernes, &c. y mettre de la plaiſanterie, mais point de méchanceté. Mais les hommes reſtent hommes; le moindre reptile qui ſe ſent pouſſé, darde ſa langue pour ſe défendre. Cette préface a été faite dans un premier mouvement d'emportement; il fal'oit attendre pour écrire qu'il fût paſſé. Ah, que l'école de l'adverſité rend ſage, modéré, endurant & doux! C'eſt une terrible épreuve; mais quand on l'a ſurmontée, elle eſt utile pour le reſte de la vie. Adieu, mon cher Marquis, ayez quelqu'indulgence pour mon affliction; elle eſt légitime. Depuis deux ans je ne fais que ſouffrir, & je ne vois pas le terme de mes peines. Je vous ſouhaite une meilleure fortune, plus de tranquillité & moins d'embarras. Adieu.

LETTRE

LETTRE LXXVII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 2 juillet 1760.

SIRE,

LOrsque je reçus la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je n'avois aucune connoissance du malheur arrivé au général Fouqué, & cette affaire n'est connue à Berlin que depuis trois jours. Mais il me semble par toutes les lettres qui sont venues de Breslau, qu'à la gloire près d'avoir pris quelques drapeaux & une trentaine de canons, cette action est aussi nuisible aux ennemis qu'elle nous l'est. Il vint hier à Berlin quatre de leurs déserteurs, dont trois sont des Prussiens, qui ayant été pris à Maxen, s'étoient engagés chez les Autrichiens, dans l'espérance de pouvoir trouver l'occasion de retourner dans leur pays. Ces gens assurent que les Autrichiens ont eu plus de vingt mille hommes de tués ou de blessés : je veux que nous ayons perdu six mille hommes de tués ou de prisonniers ; c'est vaincre bien chérement que de perdre trois fois plus que celui qui est vaincu. D'ailleurs toutes les lettres de Breslau assurent qu'il arrive tous les jours encore des troupes de soldats par centaines, qu'on croyoit morts ou prisonniers, & qui ne sont qu'égarés,

Je ſens bien que V. M. ſera obligée de détacher un corps de ſon armée, & que cela l'affoiblira; mais le général Daun a commencé par détacher le premier. Une des choſes qui me conſolent dans cette affaire malheureuſe, c'eſt l'intrépidité qu'ont marquée les troupes, à l'exception d'un régiment qu'on dit, à Berlin, avoir mal fait; tous les autres ont fait des prodiges de valeur. Cela imprime une terreur & une crainte, même au vainqueur, lorſqu'il ſonge à attaquer de nouveau. Si la priſe de Glatz coûte aux Autrichiens autant que celle de Landshut, avant la moitié de la campagne ils auront perdu entiérement une armée conſidérable, & s'ils viennent à eſſuyer un échec, Landshut & Glatz ne leur ſerviront de rien pour l'exécution des prétendus grands projets qu'ils ont formés.

Permettez-moi, Sire, de vous demander ce que fait le prince Ferdinand; il a aujourd'hui cent mille hommes effectifs d'excellentes troupes, & il reſte preſque dans l'inaction; cependant ſi les François étoient battus, il pourroit aiſément détacher en Saxe un corps de quinze mille hommes.

Permettez encore, Sire, que je vous diſe qu'il n'y a rien de ſi ſingulier que la conduite des Anglois. Ils ont quatre-vingts vaiſſeaux, armés dans leurs ports, nous voilà au mois de juillet, & ils ne les font point ſortir; quand comptent-ils de les employer? aux mois de

décembre & de janvier ? En attendant, les François, à qui il reſte à peine ſix ou ſept vaiſſeaux délabrés, les battent en Amérique, & leur ont peut-être déjà enlevé Québec. Cela eſt affreux, il faut que les Anglois aient perdu l'uſage de la raiſon ; les François les ont menés par le nez ; ils leur joueront encore bien d'autres tours, s'ils n'agiſſent pas avec plus de vigueur. V. M. me marquoit dans une de ſes lettres que les flottes Angloiſes auroient pour objet cette année-ci la Martinique, Montréal & Pondichéri ; voilà bientôt la belle ſaiſon paſſée, & ces redoutables flottes boivent de la double bière à Portsmouth & à Plimouth : en attendant, leurs ennemis profitent du temps & ſont à la veille de reprendre en quinze jours ce qui a coûté deux ans de peine & de combat à l'Angleterre.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le ſeul exemplaire qu'il y ait ici de la comédie des Philoſophes. Diderot & Rouſſeau y ſont les plus maltraités ; il eſt vrai que le premier n'eſt qu'un diſeur de galimatias, & le ſecond révolte par les paradoxes étranges qu'il embraſſe dans toutes les occaſions. V. M. ſe rappelle ſans doute d'avoir lu les Penſées philoſophiques de Diderot ; les choſes les plus triviales y ſont dites avec une emphaſe ridicule ; dans le Diſcours ſur l'inégalité des conditions par Rouſſeau, il y a non-ſeulement des ſentimens ſinguliers,

mais des opinions dangereuſes au gouvernement de tous les états. Je plains d'Alembert, homme de mérite, de s'être aſſocié avec cette troupe de fous; mais il en eſt dans les belles-lettres ainſi que dans la politique, on n'eſt pas toujours libre de choiſir les amis que l'on voudroit: la néceſſité & les différens événemens déterminent le parti que l'on prend.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXVIII.

Du Roi.

Auprès de Dresde, ce 15 juillet 1760.

VOus vous flattez vainement, mon cher Marquis. Nos affaires prennent un tour déteſtable; j'ai cru les réparer en venant mettre le ſiège devant Dresde: je prendrai la ville & n'avancerai en rien mes affaires par-là. Faites mon épitaphe d'avance, & croyez que je vois aſſez clair dans ma ſituation pour ne la pas juger au haſard déſeſpérée. Les flottes Angloiſes agiſſent avec ſuccès de tous les côtés, de ſorte qu'il n'y a aucun reproche à leur faire. Le prince Ferdinand n'a que ſoixante & dix mille hommes, au-lieu de cent mille que vous lui donnez; cela change un peu l'ordre du tableau. Vous raiſonnez ſur les gazettes; mais ces gazettes ne ſont pas véridiques, & voilà ce qui

vous trompe. Laudon a perdu dix mille hommes à l'affaire de Landshut, nonobſtant quoi il reſte encore quatre-vingt quinze mille hommes aux Autrichiens contre moi; les Ruſſes en ont ſoixante mille; voilà notre ſituation, ſans compter bien des choſes ſur leſquelles je dois garder le ſilence à préſent, mais que je pourrai dire quand les choſes ſeront paſſées.

La comédie des Philoſophes eſt aſſez bien faite; mais il y a des alluſions qui ne m'ont pas frappé, faute de connoître ſur quoi elles portent, comme par exemple : *Jeune-homme, prends & lis*, le père de famille, &c. Hélas! mon cher Marquis, tout cela m'auroit fort amuſé dans un autre temps; mais à préſent je ne vois devant mes yeux que le gouffre où je ſuis près de m'abîmer. Adieu, mon cher. Ne vous abandonnez pas à des eſpérances chimériques; plaignez-moi d'avance. Veuille le Ciel que mes oracles ſoient trompeurs! Mais, quoi qu'il arrive, faites notre épitaphe d'avance. Je vous embraſſe.

LETTRE LXXIX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 25 juillet 1760.

SIRE,

PERſonne ne ſent mieux que moi la ſituation embarraſſante où ſe trouve V. M., & ſi j'avois moins de confiance que je n'en ai dans ſes lumières & dans ſa fermeté, je craindrois les événemens les plus fâcheux. Mais, Sire, s'il vous faut des miracles pour vous tirer d'affaire, vous les faites ces miracles. N'en eſt-ce pas un que de voir la Siléſie, après l'échec de Landshut, preſque vide d'ennemis? N'eſt-ce pas encore un miracle de vous voir devant Dresde détruire une partie des magaſins des ennemis, & tenir Daun dans un état de ſuſpenſion ſur toutes les opérations qu'il avoit projetées? Les choſes ſemblent prendre une face plus riante. Le prince votre neveu, ce héros que vous aimez tendrement, a bientôt réparé la perte qu'il avoit eſſuyée, & voilà un corps de François totalement détruit ou priſonnier. — Les Anglois viennent de gagner une bataille déciſive dans les Indes orientales, & il n'y a aucun doute que Pondichéri ne ſoit pris, toutes les gazettes de Hollande le diſent; mais quand même il ne le ſeroit pas encore, cela ne peut manquer d'arriver, & par le pre-

mier vaiſſeau l'on doit recevoir cette nouvelle : les François étoient déjà dans le plus triſte état avant cette perte irréparable pour eux, que vont-ils devenir aujourd'hui ? Voici, Sire, le commencement des dernières remontrances du parlement, qui ſont imprimées dans tous les papiers publics : *Il n'eſt rien, Sire, de ſi manifeſte que l'épuiſement total des finances ; mais ce qui l'eſt encore plus, c'eſt l'impoſſibilité de les rétablir.* Voilà comment on parloit en France avant la priſe de Pondichéri ; que dira-t-on aujourd'hui, où la moitié du royaume qui avoit tout ſon bien dans la compagnie des Indes, eſt réduite à l'aumône par la deſtruction & le renverſement total de cette même compagnie ? Les Anglois vont encore envoyer de nouveaux ſecours en Allemagne. C'eſt à préſent qu'ils doivent faire les plus grands efforts, s'ils veulent avoir la paix, en faiſant perdre toute eſpérance aux François de pouvoir s'emparer de l'électorat de Hanovre, & en vous donnant tous les ſecours qui dépendront d'eux, pour vous empêcher de ſuccomber ſous vos ennemis.

J'ai appris que le jeune Provençal à qui V. M. avoit eu la bonté de donner de l'emploi dans ſon armée, avoit été tué à l'attaque du fauxbourg de Dresde ; je l'ai plaint, parce que c'étoit un très-honnête homme ; mais ce qui fait ma conſolation, c'eſt qu'il eſt mort au ſervice de V. M. & en faiſant ſon devoir.

Je voudrois avoir l'âge qu'il avoit, pouvoir être de quelqu'utilité à V. M., & riſquer dix fois par jour le ſort qu'il a eu. Je meurs de douleur de me voir dans ces temps orageux un inutile fardeau de la terre, moins utile à ſon maître que le moindre payſan qui conduit une charrette de fourrage, ou qui mène les chevaux d'un canon. Ma caducité ne m'avoit paru juſqu'à préſent que fâcheuſe, elle me ſemble aujourd'hui honteuſe & déshonorante.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXX.

Du Roi.

Groſſenhayn, ce 1 août 1760.

LE ſiège de Dresde, mon cher Marquis, s'en eſt allé en fumée; à préſent nous ſommes en pleine route pour la Siléſie. Nous nous battrons indubitablement ſur la frontière, ce qui pourra arriver entre le 7 & le 10 de ce mois. Glatz eſt perdu; on aſſiège Neiſse; il n'y a pas de temps à perdre. Si nous ſommes heureux, je vous le manderai; s'il nous arrive malheur, je prends d'avance congé de vous & de toute la compagnie. Le pauvre Foreſta a été tué, & c'eſt un ſacrifice inutile. Enfin, mon cher, toute la boutique s'en va au diable. Nous marcherons après demain. Je prévois

toute l'horreur de la ſituation qui m'attend, & j'ai pris mon parti avec fermeté. Adieu. Je vous embraſſe. Penſez quelquefois à moi, & ſoyez perſuadé de mon eſtime.

LETTRE LXXXI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 12 août 1760.

SIRE,

LEs nouvelles de la Siléſie nous apprennent que V. M. y eſt arrivée heureuſement avec ſon armée. Votre dernière lettre m'avoit jeté dans la plus grande conſternation, parce que connoiſſant combien vous vous expoſez, je craignois qu'il ne vous arrivât quelqu'accident, s'il y avoit une bataille. Et que deviendrions-nous tous, ſi nous avions le malheur de vous perdre! Depuis la lettre dont vous m'avez honoré, le prince Henri a chaſſé les Autrichiens, & fait lever le ſiège de Breslau; votre neveu le prince héréditaire de Brunſwick a battu & diſſipé entiérement l'armée Françoiſe commandée par M. de Muy; vous êtes arrivé en Siléſie malgré les oppoſitions de Daun. J'eſpère que tout ira bien le reſte de la campagne. J'aime bien mieux voir le théâtre de la guerre dans un pays où vous êtes entre ſix ou ſept places de guerre qui vous appartiennent, que dans la Saxe, pays ouvert & dont

lettre ; mais je ſuis ivre de joie, & je puis proteſter à V. M. que mon ame eſt dans une ſituation à ne pouvoir joindre deux idées enſemble. Votre dernière lettre m'avoit accablé d'une douleur mortelle, jugez de l'effet que la nouvelle de votre victoire a dû produire ſur mon eſprit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXIII.

Du Roi.

Hermannsdorf près de Breslau, ce 27 août 1760.

AUtrefois, mon cher Marquis, l'affaire du 15 auroit décidé de la campagne ; à préſent cette action n'eſt qu'une égratignure ; il faut une grande bataille pour décider notre ſort ; nous la donnerons bientôt ſelon toutes les apparences, & alors on pourra ſe réjouir ſi l'événement nous eſt avantageux. Je vous remercie cependant de la part ſincère que vous prenez à cet avantage. Il a fallu bien des ruſes & bien de l'adreſſe pour amener les choſes à ce point. Ne me parlez pas de dangers, la dernière action ne me coûte qu'un habit & un cheval, c'eſt acheter à bon marché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre lettre dont vous me parlez ; nous ſommes comme bloqués, pour la correſpondance, par les Ruſſes d'un côté de l'Oder,

& par les Autrichiens de l'autre ; il a fallu un petit combat pour faire paſſer Coccéji ; j'eſpère qu'il vous aura rendu ma lettre. Je n'ai de ma vie été dans une ſituation plus ſcabreuſe que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour nous faire ſurmonter toutes les difficultés que je prévois. Je ferai ſûrement mon devoir dans l'occaſion ; mais ſouvenez-vous toujours, mon cher Marquis, que je ne diſpoſe pas de la fortune & que je ſuis obligé d'admettre trop de caſuel dans mes projets, faute d'avoir les moyens d'en former de plus ſolides. Ce ſont les travaux d'Hercule que je dois finir dans un âge où la force m'abandonne, où mes infirmités augmentent, & à dire vrai, quand l'eſpérance (ſeule conſolation des malheureux) commence même à me manquer. Vous n'êtes pas aſſez au fait des choſes pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'état ; je les ſais, je les cache, je garde toutes les appréhenſions pour moi, & je ne communique au public que les eſpérances ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réuſſit, alors, mon cher Marquis, il ſera temps d'épancher ſa joie ; mais juſques-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaiſe nouvelle inattendue ne vous abatte trop.

Je mène ici la vie d'un chartreux militaire ; j'ai beaucoup à penſer à mes affaires ; le reſte

du temps je le donne aux lettres, qui ſont ma conſolation, comme elles faiſoient celle de ce conſul orateur, père de la patrie & de l'éloquence. Je ne ſais ſi je ſurvivrai à cette guerre; mais je ſuis bien réſolu, au cas que cela arrive, à paſſer le reſte de mes jours dans la retraite, au ſein de la philoſophie & de l'amitié. Dès que la correſpondance deviendra plus libre, vous me ferez plaiſir de m'écrire plus ſouvent. Je ne ſais où nous aurons nos quartiers cet hiver. Ma maiſon à Breslau a péri durant le bombardement; nos ennemis nous envient juſqu'à la lumière du jour & à l'air que nous reſpirons. Il faudra pourtant bien qu'ils nous laiſſent une place, & ſi elle eſt ſûre, je me fais une fête de vous y voir.

Hé bien, mon cher Marquis, que devient la paix de la France? Vous voyez bien que votre nation eſt plus aveugle que vous ne l'avez cru; ces fous perdront le Canada & Pondicheri pour faire plaiſir à la reine de Hongrie & à la czarine. Veuille le Ciel que le prince Ferdinand les paie bien de leur zèle! Ce ſeront des officiers innocens de ces maux & de pauvres ſoldats qui en ſeront les victimes, & les illuſtres coupables n'en ſouffriront pas. Je ſais un trait du duc de Choiſeul que je vous conterai lorſque je vous verrai; jamais procédé plus fou ni plus inconſéquent n'a flétri un miniſtre de France depuis que cette monarchie en a. Voici

des affaires qui me ſurviennent ; j'étois en train d'écrire, mais je vois qu'il faut finir, & pour ne pas vous ennuyer & pour ne point manquer à mon devoir. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe. . . . . .

LETTRE LXXXIV.

Du Roi.

Reiſendorf, ce 18 ſeptembre 1760.

J'Ai reçu vos deux lettres, mon cher Marquis. Il eſt ſûr que j'ai échappé à un très-grand danger, & j'ai eu à Lignitz tout le bonheur que comportoit ma ſituation. Ce ſeroit beaucoup dans une guerre ordinaire, cette bataille ne devient qu'une eſcarmouche dans celle-ci, & en général mes affaires n'en ſont guère avancées. Je ne veux point vous faire des jérémiades, ni vous alarmer de tous les objets de mes craintes & de mes inquiétudes ; mais je vous aſſure qu'elles ſont grandes. La criſe où je me trouve, change de forme ; mais rien ne ſe décide, rien ne nous amène au dénouement ; je brûle à petit feu ; je ſuis comme un corps que l'on mutile & qui chaque jour perd quelques-uns de ſes membres. Le Ciel nous aſſiſte ! nous en avons un grand beſoin. Vous me parlez toujours de ma perſonne. Vous devriez bien ſavoir qu'il n'eſt pas néceſſaire que je vive, mais

bien que je faſſe mon devoir & que je combatte pour ma patrie, pour la ſauver s'il y a moyen encore. J'ai eu beaucoup de petits ſuccès, & j'ai grande envie de prendre pour ma deviſe, *maximus in minimis & minimus in maximis*. Vous ne ſauriez vous figurer les horribles fatigues que nous avons; cette campagne-ci ſurpaſſe toutes les précédentes; je ne ſais quelquefois à quel ſaint me vouer. Mais je ne fais que vous ennuyer par le récit de mes inquiétudes & de mes chagrins. Ma gaieté & ma bonne humeur ſont enſevelies avec les perſonnes chères & reſpectables auxquelles mon cœur s'étoit attaché. La fin de ma vie eſt douloureuſe & triſte. N'oubliez pas, mon cher Marquis, votre vieil ami. Les poſtes, les correſpondances, tout eſt interrompu; il faut bien des intrigues pour faire paſſer des lettres, & encore haſarde-t-on beaucoup. Écrivez-moi à tout haſard. Que les Avares ou les Urſomans prennent vos lettres, qu'y verroient-ils? & elles me ſont toutefois un ſujet de conſolation. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embraſſe.

LETTRE

LETTRE LXXXV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 25 septembre 1760.

SIRE,

J'Eſpère que V. M. aura reçu trois lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière bataille qu'elle a gagnée. Vous me mandiez il y a environ un mois que toute la boutique s'en alloit au diable. Depuis ce temps vous avez payé à vue les lettres de change de Laudon, vous avez acquitté celles de Beck: Hulſen, votre commis en Saxe, a ſatisfait aux différentes remiſes du prince de Deux-Ponts; il me paroît que ſi vous payez encore une ſeule dette avant le mois de novembre, vous ſerez un des négocians dont la boutique & les affaires ſont les mieux réglées.

La claſſe de phyſique & de chymie a perdu ſon directeur par la mort de M. Eller. L'académie en corps, les curateurs & les directeurs ont élu d'abord, ſelon l'ordonnance de V. M. & l'article 9e du réglement de l'académie, portant: *Lorſqu'un directeur viendra à mourir, ſa place ſera donnée à la nomination de tous les académiciens à un membre penſionnaire de la claſſe dudit directeur mort.* En conſéquence du réglement, l'académie a nommé M. Margraff,

ſans contredit le plus habile chymiſte de l'Europe, grand phyſicien, & que les académies de Paris & de Londres conſultent comme un oracle. L'académie m'a chargé, Sire, comme directeur d'une claſſe, d'inſtruire V. M. de ſon choix, & de ſon exactitude à ſuivre les réglemens que vous lui avez fait preſcrire par feu M. de Maupertuis, & qu'elle obſervera toujours avec la plus grande rigueur, pour mériter de plus en plus par ſon zèle pour l'honneur des ſciences & par ſon obéiſſance à vos ordonnances, la continuation de votre auguſte protection.

Il me paroît, Sire, que voilà de grandes & nobles phraſes, & que parlant en directeur chargé des ordres de l'académie, je n'ai point le ſtyle d'un *aigrefin plus errant que le juif dont j'empruntai jadis & le ſtyle & le maſque.* V. M. a-t-elle vu un petit poëme de Voltaire intitulé : *Le pauvre Diable ?* c'eſt une pièce fort plaiſante, mais remplie de traits ſatyriques contre pluſieurs auteurs qu'il n'aime pas ; je l'enverrai par le premier courier à V. M.

Je penſe qu'il importe fort peu aujourd'hui à la politique de ſavoir où ſe trouve le prétendant ; cependant je crois devoir copier ici l'article d'une lettre écrite à un de nos académiciens, Suiſſe de nation, nommé Merian, intime ami de feu Maupertuis, & homme ſage & de beaucoup de mérite. Cette lettre eſt écrite de

Bouillon auprès de Sedan. *Nous avons ici un perſonnage qui a bien fait du bruit par ſes prétentions, & dont la poſtérité parlera avantageuſement juſqu'au moment de ſa ſortie de France ; il vit ici en bourgeois, je le vois ſouvent ; mais je ceſſerai bientôt de le voir, parce qu'il eſt d'un caractère inſupportable. Il eſt ſingulier de voir tant de bizarrerie, de baſſeſſe & d'orgueil joints enſemble ; ajoutez à cela de mauvaiſe humeur.*

J'attends, Sire, des nouvelles de la ſanté de V. M. avec le même empreſſement que les juifs attendent le Meſſie & les janſéniſtes la grace efficace. Si vous n'avez pas le temps de m'écrire un mot, faites-moi ſavoir par quelqu'un que vous vous portez bien. Voilà tout ce qui m'intéreſſe ; il me paroît que cela eſt bien vîte écrit : *Le Roi ſe porte bien.* C'eſt tout ce que je veux ſavoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXVI.

Du Roi.

Sans date du jour, ſeptembre 1760.

GRaces, Marquis, de votre miſſive. Je n'ai aujourd'hui rien de ſiniſtre à vous apprendre, j'ai au contraire des ſujets de conſolation & des vues d'eſpérances à vous communiquer. Broglio vient de repaſſer le Mein, il n'a laiſſé que

2,000 hommes à Caſſel ; de ſorte que cet acte de modération annonce de nouveau les diſpoſitions pacifiques de la France. Les Autrichiens continuent à avoir des appréhenſions fondées pour leurs poſſeſſions d'Italie ; la révolte en Hongrie continue, la cour commence à prendre des ſentimens pacifiques, & il y a toute apparence que cette cruelle & funeſte guerre tend à ſa fin ; cela relève un peu mes eſpérances & me donne au moins une gaieté paſſagère ; c'eſt autant de gagné ſur l'ennemi. Je m'occupe ici à charger ma mémoire, pour décharger mon âne, & alléger le fardeau littéraire dont il a l'honneur d'être le dépoſitaire. Je ſuis ſur le point d'achever le de Thou ; ce livre eſt très-bien écrit, & j'en ſuis très-content.

Le critique de Voltaire a, ce me ſemble, aſſez bien rencontré ; il eſt cependant trop ſévère. Quoi qu'on diſe, ſi l'hiſtoire de Voltaire n'eſt pas inſtructive, elle eſt au moins jolie ; c'eſt une gentilleſſe, une miniature faite par un Corrège, & certes, perſonne de nous ne voudroit que cet ouvrage ne fût pas ſupprimé. Je compte dans peu de vous donner encore quelques bonnes nouvelles de notre expédition du Vogtland, dont j'attends à tout moment les rapports. Adieu, mon cher Marquis. Dormez en repos, rien ne troublera votre ſécurité de quelques ſemaines, & alors comme alors. Je vous embraſſe. Adieu.

LETTRE LXXXVII.

Du Marquis d'Argens.

Sans date du jour, ſeptembre 1760.

SIRE,

ON ne ſauroit être plus joyeux que je ne l'ai été à la réception des deux dernières lettres que V. M. m'a fait la grace de m'écrire. Je commence enfin à concevoir une véritable eſpérance de vous revoir tranquille à Potsdam & à Sans-Souci, jouiſſant en paix des ſuperbes embelliſſemens que vous y avez faits. Je ne ſaurois comprendre que les François pouvant faire autant de mal au prince Ferdinand, aient pris le parti de ſe retirer, de lui donner le temps de ſe rétablir & de ſe fortifier dans un bon poſte, s'ils ne regardoient pas la paix comme prochaine. D'ailleurs l'inaction de la flotte Angloiſe me paroît s'accorder avec la retraite des François. La facilité avec laquelle ſe font vos levées, contribuera encore à la paix. V. M. ne me dit rien de l'échange; l'on dit ici qu'il aura lieu, mais quel fond peut-on faire ſur les gazettes, qui nous l'annoncent comme étant commencé? Je prends la liberté d'envoyer à V. M. le compte des deux médailles d'or que M. Eichel doit lui avoir remiſes. C'eſt M. Sulzer, le chef des ſouſcrivans, qui me l'a donné, & qui ayant

avancé l'or, auroit beſoin d'être rembourſé pour avoir de quoi battre les médailles d'argent. Il y avoit trente & un ducats d'or à chaque médaille, & puis il y a vingt-cinq écus de la monnoie courante d'aujourd'hui pour la ſouſcription du coin. Je prie V. M. de me faire ſavoir où cet argent doit être compté, parce qu'il a été avancé ſur les fonds que nous avions des ſouſcripteurs, & l'on ne peut pas aller en avant ſans cette ſomme.

Je comptois envoyer par ce courier la tragédie de Tancrède de Voltaire. La verſification m'en paroît très-foible & proſaïque, les ſituations romanesques & ſouvent contraires à la raiſon ; il y a des endroits touchans & quelques beautés de détail ; il a dédié ſa pièce à la Pompadour ; cette épître dédicatoire eſt l'ouvrage d'un vrai faquin. Cet homme devient tous les jours plus mépriſable. Je ne puis avoir cette tragédie que demain, l'exemplaire que j'ai lu ne m'appartenoit pas ; mais j'enverrai par le premier courier celui que doit m'apporter un libraire.

Je ſuis bien charmé que V. M. ſoit contente de l'hiſtoire de de Thou. C'étoit un homme rempli de bon ſens, ayant de la probité & des connoiſſances, & voilà les principales qualités qu'il faut dans un hiſtorien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXVIII.

Du Roi.

Sans date du jour, octobre 1760.

VOus me croyez, mon cher Marquis, l'eſprit beaucoup plus libre que je ne l'ai. Je ſuis ici accablé d'affaires, & la fin de ma campagne n'eſt pas une choſe auſſi facile à amener que vous l'imaginez. Ce ſeront mes ſuccès ou mes pertes qui décideront des contributions de Berlin. Si je ſuis heureux, Berlin ne payera pas le ſol ; ſi la fortune m'eſt contraire comme par le paſſé, nous aviſerons au parti qu'il faudra prendre pour ſoulager le peuple. Voilà tout ce que je puis vous dire. Quelques couleurs que vous donniez aux attentats de nos ennemis & aux calamités de la patrie, ne penſez pas que je ne voie clair à travers les nuages dont vous croyez couvrir des infortunes qui ſont réelles & accablantes. La fin de mes jours eſt empoiſonnée, & mon couchant auſſi funeſte que l'a été mon aurore. Ni les ſuccès des Anglois, ni les avantages du prince Ferdinand ne peuvent contrebalancer les affreuſes ſituations où j'ai été cette année ; ce ſeroit à recommencer l'année qui vient. Quoi que je puiſſe faire, je prévois, vu le nombre de mes ennemis, que ſi je réſiſte d'un côté, je ſuccomberai de l'autre ; je n'ai ni ſecours, ni diverſion, ni paix, ni rien au monde

à eſpérer. Vous m'avouerez donc qu'un homme ſage, après avoir lutté un certain temps contre le malheur, ne doit point s'opiniâtrer contre ſon étoile, & qu'il eſt pour des hommes courageux des moyens de ſortir de peine plus courts & plus glorieux. Je renvoie le pauvre Gottskowsky à peu près comme il eſt venu ; je ne puis rien décider qu'entre-ci & quinze jours. Il faut auparavant finir la campagne de façon ou d'autre ; c'eſt le terme que je me ſuis preſcrit, & dont dépendra, comme vous voyez, une partie du deſtin que l'avenir nous cache. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas, & ſoyez tranquille ſpectateur de ce qu'il plaira à la fatalité, & à la brutale rage de nos ennemis, d'ordonner de nous.

LETTRE LXXXIX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 19 octobre 1760.

SIRE,

J'Aurois eu l'honneur d'écrire à V. M. dès le moment qu'elle eſt entrée en Saxe & que la correſpondance avec ſon armée a été rétablie ; mais j'ai jugé qu'elle ſeroit d'abord ſi accablée d'affaires, qu'il étoit inutile que je joigniſſe ma lettre à tant d'autres plus importantes qu'elle aura reçues. Je m'acquitte actuellement, Sire, de mon devoir, & je vais

lui écrire en peu de mots tout ce qui s'eſt paſſé, dans la plus exacte vérité, & comme en ayant été témoin oculaire.

Vers la fin du mois de ſeptembre il arrive un avocat de Glogau, nommé Sack, à Berlin, qui étoit envoyé du général Tottleben pour terminer ſes affaires avec le banquier Splittgerber. Cet homme ayant eu une converſation particulière avec notre commandant, celui-ci en parut frappé comme d'un coup de foudre; pendant deux jours il ſembloit qu'il avoit appris la plus terrible nouvelle. Enfin ſa frayeur ſe communiqua à tout Berlin, & comme on en ignoroit la cauſe, le bruit ſe répandit que V. M. avoit été bleſſée mortellement. Cette fauſſe nouvelle jeta toute la ville dans la plus grande conſternation. Quant à moi, j'en pris une fièvre avec des convulſions. J'avois reçu une lettre de V. M. datée du 18; mais l'on diſoit que vous aviez été bleſſé le 19. Enfin pour mon bonheur & pour celui de toute la ville, M. Kœppen reçut une de vos lettres datée du 21, & le calme fut rétabli. Le lendemain tous les généraux s'aſſemblèrent, & l'on ſut que ce qui avoit cauſé la frayeur du commandant, étoit la crainte d'une irruption des Ruſſes dans le Brandebourg. Trois jours après, le général Tottleben parut à nos portes, & fit ſommer la ville. Comme il n'avoit que des troupes irrégulières, on réſolut de ſe dé-

fendre ; il tira des boulets rouges & des bombes depuis 5 heures du ſoir juſqu'à 3 heures du matin. Il fit donner deux aſſauts à deux différentes portes ; mais il fut toujours repouſſé avec perte par nos bataillons de garniſon. Il faut, Sire, que je rende ici la juſtice que tous les citoyens de Berlin doivent au général Seidlitz & au général Knobloch ; ce ſont ces deux hommes, tous les deux bleſſés, qui ont paſſé la nuit à la batterie des portes attaquées, qui vous ont ſauvé votre capitale ; le vieux maréchal Lehwald a fait auſſi tout ce que ſon grand âge lui permettoit de faire. Le lendemain du bombardement, le prince de Wurtemberg arriva avec ſon corps ; mais il étoit ſi fatigué, qu'on ne put attaquer les Ruſſes que le lendemain ; on les pouſſa juſqu'à Kœpenick, & on réſolut de les attaquer le lendemain ; mais comme on apprit que les ennemis avoient été fortifiés du corps de Czernichef & de celui du général Laſcy, on réſolut de ſe retirer & de laiſſer capituler la ville, qui ſûrement auroit été priſe & pillée par les Autrichiens, pendant que notre armée auroit attaqué les Ruſſes. Le corps du prince de Wurtemberg & celui du général Hulſen défilèrent donc au travers de la ville pendant la nuit, pour ſe rendre à Spandau. La grande quantité de bagage qui devoit défiler ſur le pont, un canon qui ſe rompit en chemin & quelques autres embarras furent

cauſe que le ſecond bataillon de Wunſch ſouffrit beaucoup, & que nous perdîmes environ cent cinquante chaſſeurs. En arrivant à Spandau, le prince ne trouva aucun arrangement dans cette place; ce fut le capitaine Zechlin & quelques autres officiers qui diſposèrent les canons ſur les remparts & qui firent l'office de canonniers. Le prince de Wurtemberg continua ſon chemin vers Brandebourg, & laiſſa à Spandau le capitaine Zechlin avec un bataillon de convaleſcens : les Ruſſes n'ont point oſé attaquer cette place. Nous comptions de les avoir, ainſi que les Autrichiens, encore quelque temps à Berlin, lorſqu'ils ſe retirèrent avec la plus grande viteſſe & même avec confuſion. Dans le temps qu'ils ont été dans la ville, le comte de Reuſs, ſeul de vos miniſtres qui ait oſé reſter dans Berlin, a rendu à la ville bien des ſervices, en agiſſant auprès des généraux toutes les fois qu'il a été néceſſaire de le faire, ſans crainte d'être pris pour ôtage; il a voulu juſqu'à la fin ſe montrer bon citoyen. En parlant, Sire, à V. M. de ceux qui ont fait paroître un véritable zèle pour ſon ſervice, je ne dois pas oublier l'envoyé de Hollande, M. de Vereliſt. Lorſque je verrai V. M., j'aurai l'honneur de lui dire tout ce qu'il a fait. En attendant, Sire, je puis vous aſſurer avec la plus grande vérité, que s'il vivoit deux cents ans, vous & les rois vos ſucceſſeurs ne

ſauriez trop lui témoigner de reconnoiſſance. Vous en conviendrez, Sire, lorſque je pourrai parler librement à V. M. Les Autrichiens ont arrêté, Sire, une lettre en date de Hermannsdorf du 27 août, que V. M. m'avoit fait l'honneur de m'écrire. Ils ont envoyé l'original à Vienne, & en ont donné ici pluſieurs copies; j'ai trouvé le moyen d'en avoir une, que je renvoie à V. M. : il n'y a rien que de grand, que de noble & que de vertueux dans cette lettre; elle a donné envie à pluſieurs généraux Autrichiens de me connoître, mais je n'ai voulu en voir aucun. Je me ſuis informé de ceux qui les ont vus des diſcours qu'ils ont tenus. Il ſemble par ceux du général Brentano, qu'ils font un grand cas du général Wunſch, & qu'ils ſont charmés qu'il ſoit priſonnier. Vous ſavez déjà ſans doute, Sire, que l'on n'a pas cauſé le moindre dégât à Potsdam, ni à Sans-Souci. Quant à Charlottenbourg, on a pillé les tapiſſeries & les tableaux, mais par un cas ſingulier, on a laiſſé les trois plus beaux, les deux enſeignes de Watteau & le portrait de cette femme que Pesne a peinte à Veniſe. Quant aux antiques, on les a ſeulement renverſées par terre; les têtes & les bras de quelques-unes ſont caſſées; mais comme on les a trouvés auprès des figures, cela ſera fort aiſé à raccommoder. L'on n'a rien fait aux plafonds ni aux dorures. Le con-

cierge ayant été obligé de ſe ſauver en chemiſe moitié mort à Berlin, j'ai envoyé, au moment où les Ruſſes ſe ſont retirés, un de mes domeſtiques avec l'inſpecteur des tableaux de la galerie de V. M. Le tout a été remis dans l'ordre. Le concierge eſt retourné aujourd'hui. Ainſi ce pillage a fait plus de bruit que d'effet; & aux meubles & aux tableaux près, tout peut être rétabli dans huit jours.

Il faut avant de finir cette lettre, que je rende juſtice à la ville entière de Berlin. J'ai entendu dire aux bourgeois, au peuple, à la nobleſſe pendant le ſiège & après la réduction de la ville, *que dira notre cher & bon Roi!* C'eſt une vérité conſtante que je n'ai pas entendu une ſeule perſonne ſe plaindre de ſon ſort; mais l'objet public a toujours été celui de ſon *cher & bon Roi.* Conſervez-vous donc, Sire, pour d'auſſi braves gens que vos ſujets. Tant qu'ils vous auront pour leur maître, ils ſe regarderont comme heureux, malgré les événemens de la fortune qui ne ſont point dans vos mains. Puiſſe une paix honorable finir les alarmes publiques, & nous rendre à Berlin *notre cher & bon Roi!*

Je ſuis, &c.

P. S. Vous ſavez ſans doute, Sire, la punition que les Ruſſes ont faite à nos gazetiers. Le pauvre Beauſobre, cauſe innocente de tout cela, en a penſé mourir de frayeur.

LETTRE XC.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 22 octobre 1760.

SIRE,

J'Eſpère que V. M. aura reçu la longue lettre que j'eus l'honneur de lui écrire il y a deux jours, dans laquelle je prenois la liberté de l'inſtruire de tout ce que j'avois vu moi-même pendant la courte irruption que les ennemis ont faite à Berlin. Leur mauvaiſe volonté a produit peu d'effet, & l'on retrouve tous les jours tout ce qu'ils ont vendu ou diſperſé. Actuellement la ſeule choſe qui occupe la ville, c'eſt l'impoſſibilité où ſe trouve la moitié des citoyens de payer la contribution. M. Gottskowsky, Sire, qui s'eſt diſtingué par le zèle qu'il a fait paroître pour les intérêts de V. M. & pour ceux du public, va propoſer à V. M. un projet qui évitera la ruine de beaucoup de familles, & qui ne ſera à charge ni à vous, ni à l'état, & je ne doute pas que vous ne l'approuviez. Il eſt certain que s'il faut que la contribution ſoit payée, ainſi que celle qu'on a déjà payée au général Haddick, plus de ſix ou ſept mille perſonnes quitteront Berlin; car on a ſupputé qu'un ouvrier qui gagne ſix ou ſept écus par mois, ſera obligé de payer plus de quarante écus. Quand même on viendroit à

bout d'empêcher ces gens de ſortir de Berlin, il faudra leur faire vendre une partie de leurs effets pour payer leur taxe. Tout cela ſera évité par le plan que les principaux citoyens & les magiſtrats ont formé, & qui ne peut manquer d'être approuvé par un roi qui aime ſes ſujets & qui en eſt adoré. Vous aurez vu, Sire, ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre à ce ſujet, & je puis vous jurer ſur ce qu'il y a de plus ſacré, que la flatterie n'a aucune part à ce diſcours, c'eſt la pure & ſimple vérité.

Voilà tout le Canada pris, les Anglois peuvent faire revenir de l'Amérique quarante vaiſſeaux de guerre & douze à quinze mille hommes; car ils n'ont pas à craindre ſûrement que les François, qui n'ont plus de flotte, envoient une nouvelle armée dans l'Amérique. Nous verrons ce qu'ils feront. V. M. ſait mieux que moi ſi elle doit s'en louer ou non. Quant à moi, il me paroît que dix mille hommes des alliés en Saxe nous auroient évité l'irruption des Autrichiens, & nous auroient conſervé la Saxe, que vous reprendrez bientôt malgré tous vos ennemis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCI.

Du Roi.

Torgau, le 5 novembre 1760.

JE reçois aujourd'hui, 5 de novembre, une lettre que vous m'écrivez, mon cher Marquis, du 25 ſeptembre. Vous voyez que notre correſpondance eſt bien réglée. Dieu ! que d'événemens ſe ſont paſſés depuis. Nous venons de battre les Autrichiens; eux & nous, avons perdu prodigieuſement de monde. Cette victoire nous donnera peut-être quelque tranquillité durant l'hiver, & voilà tout. Ce ſera à recommencer l'année qui vient. J'ai eu un coup de feu qui m'a labouré le haut de la poitrine ; mais ce n'eſt qu'une contuſion, un peu de douleur ſans danger, & cela ne m'empêchera point d'agir comme à mon ordinaire. Je ſuis occupé de bien des arrangemens néceſſaires. Enfin je finirai cette campagne le mieux qu'il me ſera poſſible, & voilà tout ce qu'on peut prétendre de moi. Au reſte, ma façon de penſer eſt la même que je vous le marquai il y a huit jours. Adieu, cher Marquis, ne m'oubliez pas, & ſoyez ſûr de mon amitié.

LETTRE

LETTRE XCII.

Du Roi.

Meiſſen, ce 10 novembre 1760.

VOus devez être inſtruit à préſent de tout ce qui me touche, par une lettre que je vous ai écrite de Torgau. Vous ſaurez par-là, mon cher Marquis, que ma contuſion ne s'eſt pas trouvée dangereuſe ; la balle avoit perdu une partie de ſa force en traverſant une groſſe peliſſe & un habit de velours que j'avois, de ſorte que le ſternum s'eſt trouvé en état de réſiſter à ſon impulſion ; c'eſt de quoi, je vous aſſure, je me ſuis le moins ſoucié, n'ayant d'autre penſée que de vaincre ou de mourir. J'ai pouſſé les Autrichiens juſqu'aux portes de Dresde ; ils y occupent leur camp de l'année dernière ; tout mon ſavoir-faire eſt inſuffiſant pour les en déloger. On prétend que la ville eſt dépourvue de magaſins. Si cela eſt vrai, il ſe pourra que la famine fera ce que l'épée ne pourroit faire. Si cependant ces gens s'opiniâtrent à reſter dans leur poſition, je me verrai réduit à paſſer cet hiver comme le précédent en cantonnemens exceſſivement reſſerrés, & toutes les troupes ſeront employées à former un cordon pour nous ſoutenir en Saxe. Voilà en vérité une triſte perſpective, & un prix peu digne des fatigues & des travaux immenſes que cette campagne a

coûtés. Je n'ai de ſoutien au milieu de tant de contrariétés que ma philoſophie ; c'eſt un bâton ſur lequel je m'étaie, & mon unique conſolation dans ces temps de troubles, & de ſubverſion de toutes choſes. Vous vous appercevrez, mon cher Marquis, que je ne m'enfle pas de mes ſuccès ; je vous articule les choſes telles qu'elles ſont ; peut-être que le monde, ébloui par l'éclat que jette une victoire, en juge autrement :

De loin on nous envie, ici nous gémiſſons.

Cela arrive plus ſouvent qu'on ne ſe l'imagine, comptez là-deſſus : pour bien apprécier les choſes, il faut les voir de près. De quelque façon que je m'y prenne, le nombre de mes ennemis m'accable ; c'eſt en cela que conſiſte mon infortune, & c'eſt-là la cauſe réelle de tant de malheurs & de revers que je n'ai pu éviter. Je ne crois pas que je puiſſe vous revoir cet hiver, à moins que l'Europe ne prenne des ſentimens plus pacifiques. Je le ſouhaite, mais je n'oſe m'en flatter. Nous avons ſauvé notre réputation par la journée du 3. Cependant ne croyez pas que nos ennemis ſoient aſſez abattus pour être contraints à faire la paix. Les affaires du prince Ferdinand ſont en mauvais train ; je crains que les François ne conſervent cet hiver les avantages qu'ils ont gagnés ſur lui cette campagne. Enfin je vois noir comme ſi j'étois dans le fond d'un tombeau. Ayez quelque compaſſion

de la ſituation où je ſuis ; concevez que je ne vous déguiſe rien, & que cependant je ne vous détaille pas tous mes embarras, mes appréhenſions & mes peines. Adieu, cher Marquis, écrivez-moi quelquefois, & n'oubliez pas un pauvre diable qui maudit dix fois par jour ſa fatale exiſtence, & qui voudroit déjà être dans ces lieux, dont perſonne ne revient pour en dire des nouvelles.

LETTRE XCIII.

Du Roi.

Uckersdorf, ce 16 novembre 1760.

JE vois, mon cher Marquis, qu'on me fait parler & écrire lorſque j'y ai le moins penſé. Je n'ai point écrit à Seidlitz depuis le jour de la bataille ; ces nouvelles de la ſuite de nos prétendus ſuccès ont aſſurément été envoyées par quelque particulier que j'ignore. Nous avons fait des priſonniers ; mais leur nombre n'approche que de 8,000 hommes, & non de 12,000. Nous n'aurons point Dresde ; nous paſſerons un hiver déſagréable & fâcheux, & l'année qui vient ce ſera à recommencer. Voilà des vérités que je vous marque ; elles ſont déſagréables ; cependant vous pouvez y ajouter plus de foi qu'aux bruits populaires que l'on répand, ſoit pour les faire parvenir à nos ennemis & pour les

intimider, ſoit pour ranimer une étincelle d'eſpérance dans l'ame des citoyens, & leur rendre le courage : appliquez-nous ce vers de Sémiramis :

Ailleurs on nous envie, ici nous gémiſſons.

Nous ſommes obligés de nous faire des frontières ; ce ſont des liſières de pays que nous dévaſtons, pour empêcher l'ennemi de nous troubler l'hiver dans nos quartiers. Tout ce mois s'écoulera avant que nous puiſſions nous ſéparer. Jugez des fatigues & des déſagrémens que j'eſſuie ; jugez de mes embarras, en vous repréſentant que je ſuis réduit à faire ſubſiſter & à payer mon armée par induſtrie. Avec cela je n'ai pas la moindre compagnie, privé de toutes les perſonnes que j'aimois, réduit à moi-même, & paſſant ma vie à partager mes momens entre un travail infructueux & entre mille appréhenſions. Voilà un tableau qui n'eſt point flatté, mais qui vous peint au vrai les choſes, & ma ſituation déſagréable. Qu'il eſt différent, mon cher Marquis, d'appercevoir ces objets d'une longue diſtance, & par un verre trompeur qui les embellit, ou de les examiner de près tout nus, & dépouillés du clinquant qui les orne ! Vanité des vanités ! vanité des batailles ! Je finis par cette ſentence du ſage, qui comprend tout, qui renferme en ſoi des réflexions que tous les hommes devroient faire, & que

trop peu font. Adieu, cher Marquis, ne soyez plus si crédule sur les nouvelles publiques, & conservez-moi votre amitié.

LETTRE XCIV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 28 novembre 1760.

SIRE,

COmment V. M. a-t-elle pu penser que malade ou en santé, je balancerois un instant à me rendre à Leipsick, pour avoir le bonheur de la voir? Si je ne pouvois pas y aller en carrosse, je me ferois porter sur un brancard; rien ne pourra m'empêcher de jouir d'une satisfaction que j'ai tant désirée. Je partirai donc dès le moment que j'aurai reçu vos ordres, & je resterai, si vous le voulez, non-seulement quelques semaines, mais trois mois. Je vous prierai seulement de permettre qu'au commencement de mars je puisse retourner à Berlin, parce que depuis cinq ans je suis sujet à une maladie chronique qui ne manque jamais de me prendre vers le milieu du mois de mars: c'est une effervescence avec quelques accès de fièvre; lorsque je me tiens chaudement & à une diète austère, j'en suis quitte pour une incommodité de trois semaines; mais si je ne prends pas toutes les précautions nécessaires, cette humeur se jette

ſur les inteſtins, & me cauſe des accidens funeſtes, qui à Breslau & l'année enſuite à Hambourg m'ont conduit aux portes du trépas. Je ſais que pour un héros tel que vous, la mort eſt une choſe que vous voyez avec la plus grande indifférence ; mais vous ne l'avez jamais apperçue que ſous l'aſpect de la gloire ; ſi vous la voyiez accompagnée de la dyſſenterie & du cours de ventre, vous conviendriez que le grenadier le plus intrépide tremble roit de mourir de la foire.

Vous êtes, Sire, le roi victorieux, mais non pas le roi prophète, & je vois bien que vous vous entendez mieux à gagner des batailles qu'à faire des prédictions. Dans une des exaltations de votre ame vous m'aviez annoncé que les Autrichiens garderoient le poſte de Landshut, & M. de Catt m'apprit hier la bonne nouvelle que vos troupes avoient occupé ce poſte avantageux. Nous avons bien parlé de vous avec lui, il vous aime de tout ſon cœur ; & quel homme ne vous aimeroit pas ? M. de Catt part aujourd'hui avec M. Gottskowsky, qui ſe donne tous les jours de nouveaux ſoins pour les affaires de Berlin. C'eſt véritablement un bon enfant & un digne citoyen. Je vous en ſouhaiterois un grand nombre comme lui. C'eſt le plus grand préſent que la fortune puiſſe faire à un état, que celui d'un citoyen zélé pour le bien public & pour celui de ſon maître ; & à ce

ſujet je dois dire à l'honneur de la ville de Berlin, que j'ai vu dans les temps les plus critiques beaucoup de ſes habitans, dont les hiſtoriens de l'ancienne Rome auroient fait paſſer les vertus à la poſtérité, s'ils avoient vécu de leur temps. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCV.

Du Roi.

Sans date du jour, mars 1761.

VOilà de ces coups que j'avois appréhendés dès l'hiver paſſé. Voilà, Marquis, ce qui me dictoit ces lettres que je vous ai ſi ſouvent écrites ſur ma malheureuſe ſituation. Il n'a pas fallu moins que toute ma philoſophie pour ſupporter les revers, les avanies, les outrages & toute la ſcène des choſes atroces qui ſe ſont paſſées. Je ſuis en pleine opération, & je vous prophétiſerai à peu près quelle ſera la fin de notre campagne. Nous reprendrons Leipſick, Wittemberg, Torgau, Meiſſen; mais l'ennemi gardera Dresde en Saxe & les montagnes en Siléſie, & ces avantages lui donneront la facilité de me donner l'année qui vient mon coup de grace. Je ne vous dis pas ce que je penſe, ni ce que je médite, mais vous vous figurerez ſans doute ce qui ſe paſſe dans le fond de mon ame, les agitations de mon eſprit, & quelles ſont mes penſées.

Votre lettre m'a fait plaiſir, ſi l'on peut éprouver quelque ſentiment approchant dans l'ouragan, dans ces temps de trouble, de ſubverſion de toutes choſes, parmi le ravage, la mort & la deſtruction. Je vois que vous avez conſervé une ame tranquille au milieu des Oursomanes & des Autrichiens, & que votre ſanté n'en a point ſouffert. La copie de la lettre que vous m'envoyez eſt réellement de moi, hors quelques fautes de ſtyle qui s'y ſeront apparemment gliſſées en la tranſcrivant. Ainſi la fin de mes jours eſt empoiſonnée; ainſi, cher Marquis, la fortune ſe joue des foibles mortels; mais las de ſes faveurs & de ſes caprices, je penſe à me procurer une ſituation où je n'aurai rien à craindre ni des hommes ni des dieux. Adieu, mon cher Marquis, tranquilliſez-vous, & reliſez le ſecond chant de Virgile, où vous verrez l'image de ce qu'a ſouffert à peu près ma patrie. Écrivez-moi, vous en avez le loiſir, & ne m'oubliez pas.

LETTRE XCVI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 23 mars 1761.

SIRE,

JE commence par remercier V. M. des bontés dont elle a daigné m'honorer ; & toutes les lettres que j'ai l'honneur de lui écrire devroient commencer de même, car quel eſt l'inſtant de ma vie qui ne ſoit marqué par quelque grace qu'elle m'a faite ? Vous m'avez mis dans l'impoſſibilité de jamais mériter vos bienfaits, & il ne me reſte pour m'en acquitter que la reconnoiſſance ; la mienne, Sire, ſera éternelle.

J'ai été à Sans-Souci. Le château eſt dans un très-bon ordre & le jardin auſſi. Quant à la galerie, c'eſt ſans contredit après ſaint Pierre de Rome la plus belle choſe qu'il y ait au monde. Ma ſurpriſe a été extrême, & je n'ai jamais cru que cette galerie fît la moitié de l'effet qu'elle produit ; elle eſt entiérement achevée.

J'attends, Sire, avec l'impatience que vous me connoiſſez, la nouvelle de la priſe de Caſſel, & je me flatte de l'apprendre de V. M. ; j'ai déjà préparé mes arrangemens pour la fête que je donne à cinquante invalides.

V. M. n'oubliera pas, à ce que j'eſpère, la tragédie de Malagrida. Je lis actuellement

trois volumes compoſés de différentes pièces que le roi de Portugal a fait publier, cela fait frémir d'horreur. Je ſuis tenté de faire deux ſermons ſous le nom d'un quaker, pour montrer combien une religion qui n'admet point de prêtres eſt heureuſe. Ces temps malheureux ſont également infortunés, de quelques côtés qu'on les enviſage ; ſoit qu'on les conſidère comme produiſant les guerres les plus cruelles, ſoit qu'on examine les reſſorts politiques qu'on y fait jouer, ceux de la cour de Rome ſont dignes de l'enfer. Il paroît par les pièces que la cour de Portugal a rendues publiques, que le pape d'aujourd'hui eſt un grand ſot, & que ſon miniſtre le cardinal Torregiani eſt un des plus méchans hommes qu'il y ait en Europe. Comme à la paix vous aurez indubitablement des affaires à démêler avec lui, j'eſpère que vous lui ferez ſentir les égards qu'un prêtre à calotte rouge doit à des rois. Vous êtes fait également pour venger vos confrères, comme pour les combattre & pour les vaincre.

Voici une lettre écrite, à ce qu'il paroît, par un officier François contre l'hiſtoire univerſelle de Voltaire. Je crois que vous trouverez que les critiques qui regardent le militaire ſont aſſez bonnes ; les autres me paroiſſent ou fauſſes ou bien foibles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCVII.

Du Roi.

Sans date du jour, mars 1761.

VOus appellerez, mon cher Marquis, mes ſentimens comme il vous plaira. Je vois que nous ne nous rencontrons point dans nos penſées, & que nous partons de principes très-différens. Vous faites cas de la vie en Sybarite; pour moi je regarde la mort en ſtoïcien. Jamais je ne verrai le moment qui m'obligera à faire une paix déſavantageuſe; aucune perſuaſion, aucune éloquence ne pourront m'engager à ſigner mon déshonneur. Ou je me laiſſerai enſevelir ſous les ruines de ma patrie, ou, ſi cette conſolation paroiſſoit encore trop douce au deſtin qui me perſécute, je ſaurai mettre fin à mes infortunes lorſqu'il ne me ſera plus poſſible de les ſoutenir. J'ai agi & je continue d'agir ſuivant cette raiſon intérieure & le point-d'honneur qui dirigent tous mes pas; ma conduite ſera en tout temps conforme à ces principes. Après avoir ſacrifié ma jeuneſſe à mon père, mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis le droit de diſpoſer de ma vieilleſſe. Je vous l'ai dit & je le répète; jamais ma main ne ſignera une paix humiliante. Je finirai ſans doute cette campagne réſolu à tout oſer, & à tenter les

choſes les plus déſeſpérées, pour réuſſir, ou pour trouver une fin glorieuſe.

J'ai fait quelques remarques ſur les talens militaires de Charles XII ; mais je n'ai point examiné s'il devoit ſe tuer ou non. Je penſe qu'après la priſe de Stralſund il auroit fait ſagement de s'expédier ; mais quoiqu'il ait fait ou qu'il ait omis, ſon exemple n'eſt pas une règle pour moi. Il y a des hommes dociles à la fortune, je ne ſuis pas né ainſi, & ſi j'ai vécu pour les autres, je veux mourir pour moi, très-indifférent ſur ce qu'on en dira ; je vous réponds même que je ne l'apprendrai jamais. Henri IV étoit un cadet de bonne maiſon qui faiſoit fortune ; il n'y avoit pas là de quoi ſe pendre ; Louis XIV étoit un grand roi, il avoit de grandes reſſources, il ſe tira d'affaire : pour moi je n'ai pas les forces de cet homme-là, mais l'honneur m'eſt plus cher qu'à lui, & comme je vous l'ai dit, je ne me règle ſur perſonne. Nous comptons je penſe cinq mille ans depuis la création du monde ; je crois ce calcul beaucoup inférieur à l'âge de l'univers ; le Brandebourg a ſubſiſté tout ce temps avant que je fuſſe au monde, il ſubſiſtera de même après ma mort. Les états ſe ſoutiennent par la propagation de l'eſpèce, & tant que l'on travaillera avec plaiſir à multiplier les êtres, la foule ſera gouvernée par des miniſtres ou par des ſouverains ; cela ſe réduit à peu près au même ; un peu plus de folie,

un peu plus de ſageſſe, ces nuances ſont ſi foibles, que la totalité du peuple s'en apperçoit à peine. Ne me rabattez donc point, mon cher Marquis, ces vieux propos de courtiſans, & ne vous imaginez pas que les préjugés de l'amour-propre & de la vanité puiſſent m'en impoſer, ou me faire le moins du monde changer de ſentiment. Ce n'eſt point un acte de foibleſſe de terminer des jours malheureux, c'eſt une politique judicieuſe, qui nous perſuade que l'état le plus heureux pour nous eſt celui où perſonne ne peut nous nuire, ni troubler notre repos. Que de raiſons, lorſqu'on a cinquante ans, de mépriſer la vie! La perſpective qui me reſte, eſt une vieilleſſe infirme & douloureuſe, des chagrins, des regrets, des ignominies & des outrages à ſouffrir. En vérité, ſi vous entrez bien dans ma ſituation, vous devez moins condamner mes projets que vous ne le faites. J'ai perdu tous mes amis, mes plus chers parens: je ſuis malheureux de toutes les façons dont on peut l'être; je n'ai rien à eſpérer, je vois mes ennemis me traiter avec dériſion, & leur orgueil ſe prépare à me fouler aux pieds. Hélas! Marquis,

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre & la mort un devoir.

Je n'ai rien à ajouter à ceci. J'apprendrai à votre curioſité que nous paſsâmes l'Elbe avant hier, que demain nous marchons vers

Leipſick, où je compte être le 31, où j'eſpère que nous nous battrons, & d'où vous recevrez de nos nouvelles, telles que les événemens les produiront. Adieu, mon cher Marquis. Ne m'oubliez pas, & ſoyez aſſuré de mon eſtime.

LETTRE XCVIII.

Du Roi.

Sans date du jour, mars 1761.

VAnité des vanités, vanité de la politique; ces paroles du ſage que moi indigne je vous rapporte, mon cher Marquis, conviennent très-bien aux beaux raiſonnemens de politique que nous avons faits cet hiver à Leipſick. Tant il eſt vrai que ce qui paroît le plus vraiſemblable eſt ſouvent le moins vrai. Les Autrichiens ont changé deux fois leur projet de campagne depuis que je ſuis ici. Je vous aſſure que je ne ſuis pas les bras croiſés, & que je me roidis contre toutes les atteintes que mes ennemis veulent me porter. Ne comptez plus cette année ſur la paix; malgré les raiſonnemens les plus concluans, malgré tant de différentes probabilités, il n'en ſera rien. Si la fortune ne m'abandonne pas, je me tirerai d'affaire comme je pourrai: mais faudra-t-il encore l'année prochaine danſer ſur la corde & faire le ſaut périlleux, s'il plaît à leurs majeſtés apoſtoliques,

très-chrétiennes & très-moſcovites de dire, ſaute, Marquis ?

Vous raiſonnez très-bien ſur le ſujet des circoncis. Ah, que les hommes ont le cœur dur ! On dit, vous avez des amis : oui, de beaux amis qui les bras croiſés vous diſent : En vérité je vous ſouhaite beaucoup de bonheur. — Mais je me noie, tendez-moi donc une corde. — Non, vous ne vous noyerez pas. — Si fait, je vais être ſubmergé à l'inſtant. — Oh ! nous eſpérons le contraire ; mais ſi cela arrivoit, ſoyez perſuadé que nous vous ferons une belle épitaphe.... Tenez, Marquis, voilà comme le monde eſt fait & les beaux complimens dont on m'accueille de tous les côtés. Il faut que l'heureux génie de notre empire, & plus que lui la fortune, ſoient nos alliés ; ajoutez-y nos bras, nos jambes, la vigilance, l'activité, la valeur & la perſévérance ; avec tout cela nous pourrons encore établir un équilibre dans cette balance dérangée, dont M. Pitt n'a pu trouver le centre de gravité. Tout cela me fait donner au diable quatre fois par jour ; enſuite j'en reviens à mon Gaſſendi, enſuite au troiſième livre de Lucrèce, ce qui fait dans mon ame un combat ſingulier d'ambition & de philoſophie.

Je ſuis ſi occupé du préſent, & de cent mille diſpoſitions à faire, qu'à peine je penſe à Sans-Souci ; je ne ſais ſi je le reverrai de ma

vie ; mais vous, mon cher Marquis, vous, dis-je, & la philoſophie, vous faites ma conſolation, mon aſile & ma gloire. Pour vous donner cependant des nouvelles qui puiſſent vous intéreſſer, je vous dirai que de ce côté-ci tout reſtera tranquille juſqu'au 15 du mois de juillet, & que ſi la fortune me rit peut-être entre-ci & ce temps, il ſe frappera un coup auquel nos ennemis s'attendent le moins. Vous apprendrez bientôt ce que c'eſt ; tout a été très-bien calculé, reſte à ſavoir ſi l'exécution y répondra. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embraſſe.

P. S. Pardon, mon cher Marquis, & de la mauvaiſe écriture & de la négligence du ſtyle ; mais quand un homme a le diable au corps, il n'écrit ni dans le goût élégiaque ni dans le goût attique.

LETTRE XCIX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 28 mars 1761.

SIRE,

JE prends la liberté d'envoyer à V. M. la lettre ſur Voltaire, dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre ; on m'avoit repris l'exemplaire qu'on m'avoit prêté, & je n'ai pu en avoir un chez les libraires qu'aujourd'hui.

On débite ici des nouvelles fâcheuſes ſur un échec

échec que doit avoir eu l'armée du prince Ferdinand ; mais j'eſpère qu'il n'y aura pas la moitié du mal que l'on dit. Si Caſſel n'étoit pas pris, cela ſeroit bien fâcheux. Pour réparer ces mauvaiſes nouvelles, on a la relation à Berlin de l'avantage remporté par le général Sybourg ſur l'armée de l'Empire ; cela conſole un peu de l'échec des alliés.

Voici un avis, Sire, que le zèle que j'ai pour V. M. m'oblige de lui donner. Tant que M. de Catt ſera auprès de vous, vous aurez un des plus honnêtes garçons qu'il y ait ; le ſecret le plus profond ſera gardé ſur vos occupations littéraires, & la curioſité du public & de bien des particuliers ne ſera point contentée, comme elle l'a été autrefois ; les pièces les plus ſecrètes que vous avez compoſées il y a quatre ou cinq ans, ſont entre les mains de cent perſonnes. M. de Catt, Sire, ignore, & ignorera éternellement la juſtice que je lui rends : mais j'ai des raiſons, plus eſſentielles peut-être que vous ne le penſez, pour vous donner cet avis, & vous pouvez bien croire que je ne vous parle pas de pareille choſe en étourdi & ſans fondement. Ne mettez jamais dans l'intérieur de votre appartement qu'un homme que vous ayez éprouvé.

J'eſpère que V. M. jouira d'une bonne ſanté, & qu'elle aura cette année ſur ſes ennemis tous les avantages que ſa fermeté, ſon courage & ſa

prudence méritent. Je ſuis toujours convaincu que tout ira bien à la fin, & que vous aurez la gloire, après avoir réſiſté à toute l'Europe, de faire une paix bonne & honorable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE C.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 1 avril 1761.

SIRE,

VOtre édition va toujours grand train, & vous pouvez être aſſuré que vous l'aurez vers le 12 de ce mois. Nous ſommes fort heureux d'avoir ici un exemplaire tel qu'il a été imprimé au château, car celui que vous nous avez envoyé de l'édition de Hollande, eſt plein de fautes & de mots tronqués. Vous l'avez lu à la hâte, & il vous eſt arrivé ce qui arrive à tous les auteurs ; c'eſt que ſachant à demi par cœur leurs ouvrages, ils s'apperçoivent moins que les autres des fautes d'impreſſion ; dès que nous en trouvons une, nous recourons à mon exemplaire & nous la corrigeons.

Je ne ſais, Sire, ſi vous ſavez que les miniſtres d'Amſterdam ont délibéré de prêcher contre votre ouvrage ; leur deſſein a été annoncé dans toutes les gazettes. Tout ce bruit, quelque ridicule qu'il ſoit, m'a fait réſoudre à changer

un seul mot dans l'Épître du maréchal Keith, car c'est celle contre laquelle on s'élève le plus. Voici le vers où se trouve ce mot :

Allez, lâches *chrétiens*, que les feux éternels, &c.

Il faut, Sire, absolument ôter ce mot de *chrétiens* ; c'est révolter toute l'Europe imbécille, & l'Europe éclairée n'en fait pas la centième partie. J'ai été fort embarrassé comment changer ce vers. J'ai d'abord voulu mettre : *Allez, lâches mortels* ; mais ce mot de *mortels* rime avec *éternels*, & cela fait une faute, parce que l'hémistiche ne doit pas rimer avec la fin du vers. Celui de *bigots* & de *dévots* est ignoble. Enfin j'ai mis le vers de cette manière :

Allez, mortels craintifs, que les feux éternels, &c.

J'aurois bien attendu la correction de V. M. ; mais elle ne pouvoit arriver à temps, & il m'auroit fallu suspendre l'édition. Si vous n'en êtes pas content, vous pouvez m'en envoyer une autre ; je ferai faire un carton ; c'est l'affaire d'une demi-heure ; mais je supplie V. M. d'ôter ce mot de *chrétiens*. Vous avez la probité, le courage, les lumières de Julien ; mais lorsqu'il traitoit les chrétiens de *lâches*, les trois quarts de l'Empire étoient encore païens, & il n'y a pas aujourd'hui un seul homme depuis Lisbonne jusqu'à Archangel, qui ne se dise chrétien. Si moi, qui ai l'honneur d'être le grand-vicaire de la secte de V. M., je trouve ce mot trop

dur, jugez quel effet il doit produire ſur l'eſprit d'un catholique & d'un zélé proteſtant. Je viens à votre Ode ſur les Germains. Foi d'épicurien, foi de philoſophe, enfin foi d'homme qui hait le menſonge, je n'ai jamais rien lu qui m'ait plu davantage. Vous avez fait des choſes charmantes, des choſes remplies de force & d'énergie, mais vous n'avez jamais rien écrit de mieux à mon ſentiment. J'ai relu votre ouvrage cinq fois, & cinq fois je l'ai trouvé admirable. Tous les défauts que je croirois pouvoir y appercevoir, ſont dans une ſeule ſtrophe qui commence par ce vers :

Ha ! ſi le ſang couloit comme au temps de vos pères, &c.

Ce vers eſt très-beau, & les trois qui le ſuivent le ſont auſſi, mais le cinquième fait un ſens louche :

De ces uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis, &c.

Il faut rapporter ce vers au premier, *Ha ! ſi le ſang couloit*, & la conſtruction le fait rapporter naturellement au vers qui le précède :

De votre liberté, de vos droits, de vos princes,
De ces uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis, &c.

Les quatre derniers vers de cette même ſtrophe me paroiſſent auſſi foibles, & ne terminent point le ſens des premiers vers. Pour la juſteſſe du diſcours, après un *ſi* il faut conclure par un *mais*. *Ha ! ſi le ſang couloit comme au temps de*

vos pères &c. Mais il n'eſt répandu que pour vos tyrans. On peut bien éviter le *mais* ; il faut cependant qu'il ſoit toujours ſous-entendu. Il y a encore un vers dans cette même ſtrophe : *Si vos puiſſans armemens...* Ces mots *puiſſans* & *armemens* riment enſemble & ſont un ſon diſgracieux. Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus ſévère a pu me fournir. Le reſte de votre Ode eſt admirable & à l'abri de toute cenſure, & j'oſe même dire de toute mauvaiſe chicane. Tout y eſt ſublime & cependant de la plus grande clarté ; tout y eſt hardi ; mais correct ; & la vivacité des penſées ne porte aucun préjudice à la juſteſſe des expreſſions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CI.

Du Roi.

Sans date du jour, avril 1761.

LE vers de l'Épître au maréchal Keith peut être corrigé ainſi ; alors il n'y a qu'un mot de changé.

Allez, lâches humains, que les feux éternels, &c.

Voici la ſtrophe que vous réprouvez, telle que je l'ai corrigée.

Ah ! ſi le ſang couloit comme au temps de vos pères,
Pour abaiſſer l'orgueil de ces rois ſanguinaires,
De ces uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis

De vos vaſtes États les plus riches provinces,
Rivaux toujours jaloux, éternels ennemis
De votre liberté, de vos droits, de vos princes;
Mais vos cruels armemens
Souillent vos bras parricides,
Guidés par les Euménides,
Du meurtre de vos parens.

Voilà, mon cher Marquis, tout ce que j'ai pu faire pour votre ſervice. A préſent le démon de la guerre chaſſe celui de la poéſie, & le nombre de meſures & d'arrangemens à prendre abſorbe preſque tout mon temps. Je vous rends graces des ſoins que vous prenez pour cette édition qui fait tant crier; j'eſpère que la nouvelle adoucira tant ſoit peu les eſprits; ſinon je m'en conſole, & je ne m'en pendrai pas de déſeſpoir. Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

LETTRE CII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 4 avril 1761.

SIRE,

JE ne dirai point à V. M. combien la nouvelle de la levée du ſiège de Caſſel m'a chagriné; elle jugera bien par elle-même de la peine que j'ai dû reſſentir; mais j'ai vu dans cette guerre tant d'événemens fâcheux heureuſement réparés, que je me flatte que celui-ci aura le même ſort. M. Gottskowsky eſt revenu de chez les Ruſſes, où il a eſſuyé des

peines & des riſques conſidérables ; il a penſé être arrêté pour ôtage, & c'eſt un des moindres déſagrémens qu'il ait eus, ayant penſé périr pluſieurs fois ; c'eſt véritablement un brave & bon citoyen. Il a fini l'affaire de la contribution, ſur laquelle je dois faire reſſouvenir de ce que j'écrivis il y a ſix mois à V. M. Si la contribution ſe lève comme celle qu'on a payée à Haddick, plus de dix mille ames quitteront Berlin, qui aimeront mieux aller chercher fortune que de payer une ſomme équivalente à celle qu'ils peuvent gagner dans deux ans. Je crains qu'aucun homme en place ne vous repréſente cette vérité, & le zèle que j'ai pour V. M. ne me permet pas de la lui diſſimuler. Je la ſupplie de me pardonner la liberté que je prends ; mais c'eſt que je vois ici le train que prennent les choſes, & combien de gens ont pris des arrangemens pour quitter ; ainſi je dois ne lui rien déguiſer. Il y a un moyen pour payer la contribution, ſans qu'elle ſoit à charge, ni à vous, ni à votre capitale ; & le projet que les négocians, qui ont avancé de grandes ſommes, ont formé, me paroît très-bon & très-facile. Enfin, Sire, vous en jugerez cent fois mieux que moi, & vous faites toujours les choſes pour le mieux. Le Ciel vous conſerve à vos ſujets & à vos fidèles ſerviteurs, & tout ira bien !

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 17 avril 1761.

SIRE,

NOus ne manquerons pas de faire mettre l'errata; mais la plupart des fautes avoient été déjà corrigées par des cartons, & vous ne trouverez ſur-tout plus celle de *pieds* pour *genoux*. Que voulez-vous que faſſe un pauvre correcteur avec ces miſérables imprimeurs? il corrige trois épreuves, il les rend correctes, & un compoſiteur qui tire la dernière épreuve brouille, renverſe les lettres; cela eſt déſeſpérant. Un garçon d'imprimerie s'aviſa de ſon autorité de corriger le mot *genoux* & de mettre celui de *pieds*, diſant à ſes camarades qu'il entendoit le françois, & qu'il ſavoit bien ce qu'il faiſoit. Pour empêcher de pareilles choſes, il faudroit qu'il fût permis à un correcteur de punir ces miſérables. On a commencé une ſeconde édition, la première ayant été achetée, avant d'être achevée, par ceux qui avoient arrêté d'avance des exemplaires : il y a déjà plus de la moitié de cette ſeconde édition de faite, & aucune des fautes de la première ne s'y trouvera.

J'ai fait chercher, Sire, depuis quatre jours les lettres de votre Chinois chez tous les li-

braires, & aucun ne les avoit; ils ne les connoiſſoient pas même; enfin hier un de mes amis m'en envoya un exemplaire comme une nouveauté, il faut apparemment qu'il ſoit parvenu aux libraires depuis que j'avois envoyé chez eux. Si vous voulez, Sire, me céder ces ſix lettres chinoiſes, je les troque contre ſix volumes des lettres juives. Vous avez parfaitement atteint le but que vous vous êtes propoſé, d'accabler non-ſeulement de ridicule, mais encore de honte le pape & la cour de Rome. Rien de ſuperflu dans votre ouvrage, mais rien d'oublié de tout ce qui pouvoit le rendre utile. La plaiſanterie, ſi j'oſe me ſervir d'une expreſſion des médecins, n'eſt que le véhicule qui ſert à faire avaler aux lecteurs catholiques les choſes fortes dont votre ouvrage eſt rempli, & qui, dépouillées des graces d'une ſpirituelle badinerie, auroient déplu à pluſieurs de vos lecteurs. Votre lettre ſur l'élection des papes eſt charmante. Celle ſur les prêtres faiſant deſcendre chacun un Dieu & le mangeant enſuite, ne l'eſt pas moins; mais la cérémonie de l'épée bénite eſt admirable. Qui vous a donc inſtruit de toutes ces cérémonies ridicules? Si je ne ſavois que le baron de Pœllnitz eſt à Magdebourg, je croirois qu'il vous a dévoilé tous les ſecrets de cette ſainte Mère-Égliſe dans laquelle il eſt entré pour la troiſième fois. La ſeule choſe que je trouve à redire à

votre ouvrage, c'eſt la façon dont il eſt imprimé. Vous vous plaignez des fautes de l'édition des *Poéſies diverſes*, & que devez-vous avoir dit lorſque vous avez vu les lettres de votre mandarin ? Vous ne devez point avoir la tendreſſe d'un père, ſi vos entrailles n'ont pas été émues de voir votre fils auſſi cruellement déchiré. On va faire à Berlin une nouvelle édition de cet ouvrage ; mais elle ſera bien plus correcte, ſur-tout pour la ponctuation.

Malgré tout ce que V. M. m'a fait la grace de m'écrire, je ſuis toujours prêt à parier que les François feront la paix vers la fin de juin, & voici, Sire, ſur quoi je me fonde. Il y a deux partis en France, l'un pour la paix, l'autre pour la guerre. Au moindre accident fâcheux qui arrivera, le parti de la paix va jeter les hauts cris ; le peuple, les parlemens, les négocians, tout ſe réunira pour élever la voix, & le parti pour la guerre ſera culbuté entiérement, ou du moins obligé de fléchir ; ſur-tout dans un gouvernement foible, où l'on ſouffre que le parlement de Toulouſe ait rendu un arrêt qui condamne à la mort quiconque oſera lever des impôts qui n'ont point été approuvés par le parlement. V. M. dira peut-être que mon ſentiment n'eſt fondé que ſur l'eſpérance que les François eſſuyeront un échec ; mais cette eſpérance eſt chez moi une

certitude. Je m'en rapporte au prince Ferdinand, à M. Pitt & aux flottes Angloises. Enfin, Sire, je fais des prophéties dont l'accompliſſement n'eſt pas fort éloigné, & je conſens que V. M. diſe que je ſuis incapable d'exalter mon ame & de pouvoir être jamais mis dans le nombre non-ſeulement des petits prophètes, mais même dans celui des faiſeurs d'almanachs, ſi je n'annonce pas la vérité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CIV.

Du Roi.

Sans date du jour, avril 1761.

J'Aimerois mieux vous parler de paix, mon cher Marquis, que de nos préparatifs de campagne; cependant pour ne vous point abuſer, je vous apprécie les choſes à leur juſte valeur. Trop d'indices & trop d'anecdotes me perſuadent que la reine de Hongrie ne veut point la paix. On vient de rompre de nouveau le cartel, malgré les engagemens ſolemnels qu'on avoit pris avec nous pour l'exécuter. Un trait auſſi fort que celui-là, un manque de foi auſſi évident, marque bien que la reine de Hongrie, réſolue à tenter le haſard de cette campagne, juge qu'il eſt de ſon intérêt de me priver de mes troupes priſonnières le plus long-temps

qu'elle pourra. Ce n'eſt pas ſur ce trait ſeul que je porte mon jugement ; il en eſt bien d'autres qui s'accordent à me découvrir ce myſtère d'iniquité. Laiſſez donc au peuple la flatteuſe eſpérance d'une prompte paix, & ſans vous y laiſſer entraîner, ne le détrompez pas. Je m'attends à peu près aux mêmes événemens qui nous arrivèrent l'année paſſée, ſans ſavoir ſi nous aurons le même bonheur. Un inſtant fatal peut renverſer l'édifice que nous avons ſoutenu juſqu'ici tant bien que mal par des travaux immenſes. Il en arrivera ce qu'il plaira au Ciel. J'entre dans cette campagne comme un homme ſe précipite dans les flots, la tête la première. Vouloir tout prévoir, c'eſt le moyen de devenir hypocondre ; ne penſer à rien, c'eſt ſe mettre par ſa faute dans le cas d'être pris au dépourvu. Je me dis à moi-même que tout le mal que l'on craint & tout le bien que l'on eſpère, n'arrivent jamais au pied de la lettre ; il faut beaucoup rabattre de l'un & de l'autre. D'ailleurs, avec le nombre d'ennemis que j'ai, il ne me reſte qu'à faire la guerre à l'œil, à agir du jour à la journée. En voilà aſſez pour la politique militaire.

Je paſſe à préſent au ſujet de votre lettre, où vous me parlez de la tragédie nouvelle de Voltaire. Je l'ai encore lue ; il y a des ſituations attendriſſantes dont il a tiré parti ; mais je ne me déclarerai certainement pas partiſan

de ſes vers croiſés ; je ne ſais quel effet ils produiſent à la déclamation ; à la lecture ils me ſemblent proſaïques, & dans quelques endroits, du ſtyle d'opéra. Cette pièce n'eſt pas bonne en général. L'expoſition eſt embrouillée, beaucoup de raiſonnemens inutiles, des caractères mal développés & mal annoncés, peu de vers ſententieux dignes d'être retenus, & dans plus d'un endroit un manque de vraiſemblance qui choque & révolte le lecteur. Je crois que ſi Voltaire vit encore quelque temps, il mettra toute ſon Hiſtoire univerſelle en madrigaux ou en épigrammes. Il y a, il eſt vrai, du radotage dans la pièce, mais convenez que c'eſt le radotage d'un grand homme ; il faut être juſte & rendre à ſon talent l'hommage qui lui eſt dû. J'ai vu une critique qu'un quidam fait de ſon Hiſtoire univerſelle. Je crois que l'auteur eſt janſéniſte ; il appuie beaucoup ſur la religion, & ſur des opinions indifférentes que Voltaire a ſoutenues. Ce morceau ſeroit paſſable d'ailleurs, ſi l'auteur n'y diſtilloit pas le fiel & l'amertume, & s'il avoit ménagé quelques expreſſions trop dures.

En vérité, mon cher Marquis, j'ai honte de la lettre que je vous écris. Moi qui dois penſer à me battre & à faire ma campagne, je vous fais l'analyſe des nouveaux ouvrages qui paroiſſent. Cela me fait ſouvenir d'un mot qu'une dame d'atour d'Anne d'Autriche dit à Louis XIII

qui enfiloit des perles : *Sire, vous ſavez tous les métiers, hors le vôtre.* Paſſez-moi ce petit trait d'érudition & l'ennui de ma longue lettre en faveur de l'amitié & de l'eſtime que je vous conſerverai toujours. Adieu.

LETTRE CV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 23 avril 1761.

SIRE,

LA dernière lettre de V. M. a ſoulagé la triſteſſe que m'avoient cauſée les deux avant-dernières, celle où V. M. me parloit de l'expédition de la Heſſe, & celle où elle m'apprenoit la rupture de l'échange. Quant à l'affaire de la Heſſe, je la regarde aujourd'hui, malgré le peu de réuſſite qu'elle a eu, comme très-utile, parce que je ne doute pas que la perte des magaſins, l'argent qu'il faut pour en former de nouveaux dans un pays entiérement ruiné & dévaſté, ne ſoit une des raiſons qui ont fait offrir la ſuſpenſion d'armes aux François, dans un temps où ils paroiſſoient avoir une ſi grande ſupériorité par leur nombre ſur le prince Ferdinand.

Quant à la rupture de l'échange des priſonniers, je dirai naturellement à V. M. que je m'y ſuis toujours attendu. L'hiſtoire des trois derniers ſiècles m'a appris à connoître la maiſon

d'Autriche. La baſe de ſon ſyſtême eſt établie ſur une fauſſeté dont elle a toujours fait uſage, même dans les occaſions où elle n'avoit pas beſoin d'y avoir recours. Je ſuis très-convaincu que l'on s'étoit flatté à Vienne que vous recruteriez vos armées avec moins d'ardeur, ſi vous comptiez ſur l'échange ; mais V. M. n'a pas été la dupe de ces mauvaiſes fineſſes, & je ſuis plus qu'aſſuré que les Autrichiens perdent autant qu'elle à la rupture de l'échange.

Voilà, Sire, tout le côté de Halberſtadt, de Magdebourg, de la nouvelle Marche tranquille, & qui n'aura rien à craindre pendant que vous ſerez occupé contre les ennemis qui vous reſtent. L'inaction des François eſt une choſe excellente, par elle-même aujourd'hui, & dans la ſuite par les effets qu'elle produira immanquablement. Après le pas que font les François d'offrir la paix aux Anglois, ils ne s'arrêteront pas dans leurs projets pour faire plaiſir aux Autrichiens, qui doivent être au déſeſpoir du commencement de la négociation avec les Anglois. Voilà la fin de la ligue de Cambray ; & j'ai toujours bien cru que cette guerre n'en auroit point d'autre.

Je conçois par la façon dont V. M. me fait la grace de me parler, qu'elle va inceſſamment ouvrir la campagne, & ſe couvrir de gloire, juſqu'à ce que ſes ennemis ſoient réduits au point d'être plus raiſonnables. Pendant, Sire, que

vous ferez des marches & des contre-marches ; que vous gagnerez des batailles, je traduirai Plutarque le mieux qu'il me ſera poſſible, pour vous l'offrir dans un françois qui vous paroiſſe plus ſupportable que celui d'Amiot. Je prendrai la liberté de me ſervir de votre copiſte ; je le logerai chez moi, où il ſera, pour me ſervir du vers de Regnard,

Alimenté, raſé, déſaltéré, porté.

Je compte paſſer cet été dans une maiſon de campagne à cinq milles de Berlin, & y travailler dans la plus grande tranquillité. Mon hôte s'eſt auſſi aviſé de vendre à Berlin la maiſon que j'habite, & puiſqu'il faut que je déloge, je ferai tranſporter tout de ſuite mes meubles à Potsdam ; & quant à moi, j'ai accepté l'offre qu'on m'a faite de me donner une maiſon de campagne entre Potsdam & Barnewitz, où je pourrai me promener & reſpirer un bon air. V. M. ne doit pas être inquiète ſur les lettres que j'aurai l'honneur de lui écrire. Voici, juſqu'à ce que j'aie le bonheur de la revoir, la dernière où je lui parlerai d'autre choſe que de littérature. Lorſque je partirai pour la campagne dans douze ou quinze jours, j'aurai l'honneur de le faire ſavoir à V. M. Elle pourra toujours m'adreſſer ſes lettres à Berlin, le maître des poſtes me les enverra à Barnewitz, dont je ne ſerai éloigné que d'un quart de mille.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

LETTRE CVI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 16 mai 1761.

SIRE,

J'Apprends par toutes les nouvelles publiques que V. M. eſt arrivée heureuſement en Siléſie, & qu'à ſon approche ſes ennemis ſe ſont retirés vers la Bohème. Je ne doute pas que vous ne faſſiez une campagne heureuſe & digne d'un héros tel que vous, dont la fortune rougiroit de ne pas couronner à la fin la conſtance & la valeur.

Les gazettes avoient dit que Voltaire avoit obtenu la liberté de retourner à Paris, mais cela ne s'eſt point confirmé. Si cette nouvelle avoit été vraie, ce rappel auroit été occaſionné par un bien mauvais livre. J'aimerois mieux être exilé juſqu'à la fin de ma vie, que d'avoir ſeulement l'idée d'en faire un pareil.

Je travaille à la traduction de Plutarque, & j'eſpère que j'en aurai fait une bonne partie avant le commencement de l'année prochaine. Je vous ai toujours préſent devant les yeux, & je me dis ſans ceſſe à moi-même en travaillant : *Prends garde à toi, & ſonge à ce que dira le Roi.*

Je pars demain pour la campagne. V. M. me fera toujours la grace d'adreſſer à Berlin

les lettres dont elle voudra m'honorer, & M. Jordan, maître des poſtes, me les fera remettre exactement.

J'eſpère que V. M. jouit d'une bonne ſanté. L'exercice & l'occupation diſſiperont les humeurs cauſées par la vie ſédentaire de cet hiver. Je ſuis bien réſolu de ſuivre le conſeil que me donne V. M. à ce ſujet; car je m'apperçois que j'ai plus ou moins de mal à l'eſtomac, ſelon le plus ou le moins d'exercice que je fais. N'allez pourtant pas me propoſer une compagnie dans un bataillon franc, à moins que vous ne faſſiez un concordat avec vos ennemis, par lequel on ne ſe battra qu'à onze heures du matin. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CVII.

Du Roi.

Sans date du jour, mai 1761

JE vous vois avec plaiſir à la campagne, mon cher Marquis; ſi vous y prenez quelqu'exercice, cela contribuera à votre ſanté, & vous y ſerez plus tranquille qu'à Berlin. Je vous rends graces de ce que vous n'oubliez pas la verſion de Plutarque, dont je vous avois prié de vous charger; c'eſt un ſervice important que vous rendez à la république des lettres, & à tous les amateurs de l'antiquité. Veuille le Ciel que la paix précède la fin de votre traduction! Je

crains bien qu'il n'en ſoit autrement. Je ſuis auſſi incrédule ſur les ſentimens pacifiques de certaines puiſſances que vous l'êtes ſur la ſainte Ampoule. Je prévois qu'il y aura encore des flots de ſang répandus, & que la fortune à laquelle toutes les puiſſances remettent leur ſort, en décidera ſouverainement. Chantez-lui quelqu'antienne, mon cher Marquis, dites-lui un bout de votre bréviaire, & tâchez, s'il ſe peut, de nous la rendre favorable; je lui promets une image d'or, à l'imitation de la petite ſtatue que les empereurs Romains conſervoient précieuſement dans la chapelle de leurs lares. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas, & ſoyez perſuadé de l'eſtime que j'ai pour vous.

LETTRE CVIII.

Du Marquis d'Argens.

Potsdam, ce 6 juin 1761.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur de recevoir une de vos lettres à Havelberg, & le lendemain une autre à Rathenow, & c'eſt de Potsdam que je réponds à V. M. Mes crampes d'eſtomac ſont devenues ſi fréquentes, que les médecins m'ont conſeillé de faire pendant dix ou douze jours un voyage pour me ſecouer, & de prendre enſuite les eaux pendant une quinzaine de jours. J'ai donc

été à Fehrbellin, delà à Kyritz, de Kyritz à Havelberg, de Havelberg à Rathenow, de Rathenow à Barnewitz, & de Barnewitz je ſuis revenu à Potsdam. Ces dix jours de voyage m'ont ſoulagé, & je ſerois obligé à V. M., ſi elle ne trouvoit point mauvais que je priſſe pendant quinze jours, c'eſt-à-dire, juſqu'au 22 de juin, des eaux à Sans-Souci, après quoi je retournerai à Berlin, ou bien, ſelon les événemens, je reſterai à Potsdam, juſqu'à ce que je puiſſe avoir le bonheur de revoir V. M. Je ne puis croire que ce temps heureux ſoit encore bien éloigné. Voilà M. de Buſſy à Londres & milord Stanley à Paris. Je penſe que ces négociateurs iront plus vîte que ceux du congrès d'Augsbourg. Toutes les gazettes ne parlent que de votre traité avec les Turcs, elles ajoutent même que vous aviez reçu dans votre camp un envoyé de la Porte Ottomane. Ce qui me fait douter de cette nouvelle, c'eſt que V. M. ne me dit pas un mot de cet ambaſſadeur Muſulman, quoique j'aie l'honneur d'être grand partiſan de ſaint Mahomet, & que j'aie viſité avec une dévotion exemplaire les ſept moſquées impériales de Conſtantinople. Si les ſerviteurs du prophète peuvent nous être utiles, je conſens de faire le voyage de la Mecque & de Médine; mais ſi les princes chrétiens vouloient être raiſonnables, j'aimerois encore mieux la paix que l'avantage de voir le tombeau de l'en-

voyé de Dieu, & de rapporter un morceau du tapis qui couvre le chameau, qui toutes les années porte un Alcoran à la Mecque.

Pondichéri doit être pris depuis la dernière bataille que les François ont perdue ſous les murs de cette ville. Belle-Isle eſt aux abois, la ville eſt priſe, il ne reſte plus que la citadelle qui ne peut être ſecourue. Tout cela doit avancer les négociations à Londres & à Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CIX.

Du Roi.

Kunzendorf, ce 7 juin 1761.

NOus voici encore, mon cher Marquis, dans la même ſituation qu'à notre arrivée. Ce profond calme pourra devenir le précurſeur d'une tempête violente; la fin de ce mois paroît l'annoncer. Je ſuis préparé à tout, à la bonne comme à la mauvaiſe fortune. Chantez un petit hymne à cette fortune dont nous avons beſoin d'être protégés. La reine de Hongrie eſt acharnée à la guerre; j'ai ſervi cinq ans de plaſtron aux traits de la cour de Vienne & à la barbarie de ſes troupes & de ſes alliés. Il eſt dur de ſouffrir toujours, & je ſens que la vengeance peut être un plaiſir divin, comme le diſent les Italiens; il ne s'agit que d'en ſaiſir

le moment. Ma philoſophie reçoit de ſi rudes aſſauts, qu'il y a des momens où elle s'échappe. On canoniſeroit quiconque, après avoir été outragé comme je le ſuis, auroit aſſez d'empire ſur lui-même pour pardonner à ſes ennemis ſans diſſimulation. Pour moi, qui cède ma place à qui la voudra dans la légende, je vous confeſſe que ma foible vertu ne ſauroit atteindre à cet état de perfection, & que je mourrois content ſi je pouvois me venger en partie du mal que j'ai ſouffert. Il en ſera ce qu'il plaira à mon bon ange, au haſard, ou à la fortune; je ſuis, en attendant ce que le ſort ordonnera, tranquille & ſolitaire; je réfléchis (puiſqu'il le faut) ſur l'avenir; je lis & je m'occupe en ſilence.

Il y a ici des prophètes dont l'un veut la paix, l'autre des batailles; le troiſième nous renvoie pour la paix à l'an 1763. Il faut bien que l'un ou l'autre ait raiſon; après l'événement on criera au miracle. Ces prophètes ſont comme les calendriers où les aſtronomes annoncent de la pluie, du ſoleil, du vent, du beau temps, le chaud & le froid, pour contenter la ſuperſtition du peuple. Je ne ſais ſi vos François feront la paix ou s'ils continueront la guerre; je ſuis comme un docteur, je ne ſais rien, ſinon que je ſouhaiterois fort de me revoir avec vous dans notre petite retraite, loin des crimes, des cabales, des ſot-

tiſes héroïques des ſots, & du tumulte d'une vie trop agitée, qu'on trouve dans ma place & dans la cohue du grand monde. Adieu, mon cher Marquis, n'oubliez pas ceux qui combattent pour vous, & ſoyez perſuadé de ma parfaite amitié.

LETTRE CX.

Du Roi.

Sans date du jour, juin 1761.

JE vous tiens parole, mon cher Marquis, je vous communique toute chaude la bonne nouvelle que je viens de recevoir. Notre ami le Kan eſt en marche pour Jaſſy, à la tête de cent mille Tartares ; il m'envoie un ſecours de vingt-ſix mille hommes ; les Turcs ſont en pleine marche pour Andrinople. J'ai été aſſez heureux pour concilier leurs intérêts avec ceux des Ruſſes, & pour armer ces deux puiſſances contre la maiſon d'Autriche. L'ouvrage n'étoit pas facile, & il a fallu concilier, comme on a pu, des intérêts très-différens pour les amener à ce point de réunion où les voilà ; c'eſt un paroli au même à ce que Kaunitz m'a fait, & ſi la Providence y conſent, je pourrai rendre à mes ennemis tout le mal qu'ils m'ont fait & m'ont voulu faire. Ne vous étonnez donc plus de mon inaction, & ſoyez ſûr que dès que ma machine ſera montée, j'agirai plus en un

mois que je n'ai pu dans aucune année les campagnes précédentes. C'eſt un grand événement, & qui doit laiſſer à la poſtérité, au moins pour un demi-ſiècle, des veſtiges de cette guerre obſtinée & cruelle. Réjouiſſez-vous, mon cher; déſormais vous ne pouvez avoir que de bonnes nouvelles de nos armées; juillet & août ſeront les mois de nos plus grands progrès; tous les pas que nous ferons nous achemineront à la paix, & à la félicité de notre pauvre nation. Je commence à me flatter que je trouverai du baume pour nos plaies, ou de l'onguent pour la brûlure, comme vous voudrez. Adieu, mon cher Marquis; on n'eſt pas en état de mander ſouvent des nouvelles de cette importance; je vous les donne avec plaiſir, perſuadé comme je le ſuis de la part que vous prenez à ce qui me regarde & à la proſpérité du pays que je gouverne. Je vous embraſſe, & je me flatte ſérieuſement de vous revoir à Sans-Souci. Adieu.

LETTRE CXI.

Du Marquis d'Argens.

Potsdam, ce 20 juin 1761.

SIRE,

JE remercie infiniment V. M. de ce qu'elle a la bonté de permettre que je prenne les eaux pendant une quinzaine de jours à Sans-Souci;

mais comment a-t-elle pu croire que cet endroit me feroit plus penſer à elle qu'un autre ? Par-tout où je ſuis, Sire, vous êtes toujours préſent à ma mémoire, & vos bienfaits qui me ſuivent par-tout, ma reconnoiſſance qui les égale, ne ceſſent de me rappeller ſans ceſſe tout ce que je vous dois.

Je compte d'être le premier de juillet à Berlin & d'y apprendre tous les jours quelque bonne nouvelle. Je ne doute pas que la fortune ne ſe déclare à la fin entiérement pour vous : vos lumières & votre fermeté la détermineront pour la bonne cauſe.

J'ai appris, Sire, avec une joie inexprimable la ſignature & la concluſion de votre traité avec les bons & braves Muſulmans ; mais ſi ces dignes enfans du grand prophète veulent agir ſérieuſement, je ne vois plus de doute dans la ſupériorité que vous aurez ſur vos ennemis, & ſur-tout ſi la paix ſe fait entre les François & les Anglois. Apparemment ces derniers ne ſe démentiront pas pour la première fois de leur vie & ne feront pas une paix honteuſe & nuiſible à leurs alliés. Car les Anglois des deux dernières guerres ne ſont pas ceux du règne de la reine Anne, & ils ſe ſont piqués, à ce qu'il me paroît, depuis vingt ans, de réparer le blâme de leur prompte ſéparation avant l'affaire de Denain. Quant aux Turcs, Sire, il faut que j'avoue à V. M. que

je ne puis concilier ce qu'elle me dit de ſon traité & de la continuation de la guerre ; car, ou ils agiront, ou ils n'agiront pas : s'ils agiſſent, quelle ſupériorité n'acquerrez-vous pas ? & s'ils n'agiſſent pas, je ne vois pas les avantages de votre traité pour le temps préſent, & c'eſt pourtant le grand article que ce temps préſent.

Enfin au milieu de ce nuage obſcur de politique qu'il n'eſt pas permis à mes foibles yeux de percer ; je fais ſans ceſſe des vœux pour vous revoir tranquille, heureux & jouiſſant d'une paix ſtable & honorable. Que ne pouvez-vous vous débarraſſer de tant de ſoins, venir vivre tranquillement au ſein des arts & des lettres à Sans-Souci ! Cette charmante demeure devient toujours plus agréable & plus magnifique. Je vais deux fois par jour admirer le plus beau morceau d'architecture après ſaint Pierre de Rome ; l'œil eſt toujours frappé d'un nouveau plaiſir en conſidérant ce ſuperbe édifice. La colonnade eſt auſſi près d'être achevée ; elle auroit ſurpris les anciens Romains, ſi elle avoit été placée dans les jardins d'Auguſte. Puiſſe la paix, Sire, vous procurer bientôt le plaiſir de voir toutes ces beautés !

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXII.

Du Roi.

Ce 2 de juillet 1761.

J'Ai achevé de lire votre Gaſſendi, mon cher Marquis, & je vous rends compte de l'impreſſion qu'il a faite ſur moi. Je trouve ſa partie phyſique, en tant qu'elle regarde la formation des corps, les unités dont la matière eſt compoſée, en tant qu'il éclaire le ſyſtême d'Épicure, je la trouve très-bonne : j'avoue qu'on peut lui faire bien des difficultés ſur ſes atomes crochus, ronds, pointus, &c. cependant s'il y a des corps primordiaux, comme on n'en ſauroit douter, il faut bien que leur genre & leur eſpèce diffère, pour que leur diverſe compoſition ou arrangement puiſſe donner l'être aux quatre élémens, & aux productions infinies de la nature : il faut encore que ces élémens de la matière ſoient impénétrables, durs & à l'abri de toutes les atteintes de la deſtruction, comme Épicure & Gaſſendi le ſoutiennent. Ainſi voilà ſûrement des vérités qu'ils ont pénétrées, malgré le voile preſqu'impénétrable qui les cache à notre curioſité. Je trouve des choſes fort inſtructives dans ſon Traité de Phyſique ſur les hommes, les plantes, les animaux & les pierres, ſur la génération & ſur la corruption des êtres

animés. Épicure & lui ont été obligés d'admettre le vide, pour que le mouvement fût poſſible. Il parle encore de l'attraction, de la lumière, comme s'il avoit deviné les vérités que les calculs étonnans de Newton ont démontrées. Je vous avoue que je ne ſuis pas auſſi content de ſon aſtronomie que du reſte; quoiqu'il ne s'en explique pas, il paroît pencher pour le ſyſtême de Ptolomée, & n'oſer recevoir celui de Copernic qu'avec la diſpenſe du pape. Sa morale eſt ſans contredit la partie la plus foible de ſon ouvrage; je n'y ai trouvé de bon. que ce qui regarde la prudence de ceux qui gouvernent des états: le reſte de l'ouvrage ſent trop ſon recteur qui diviſe, ſubdiviſe, définit des mots, & emploie beaucoup de paroles pour dire peu de choſe. L'article de la liberté eſt le plus foible de tous; il ſemble qu'il ſe ſoit hâté dans ce ſeptième volume de finir ſon ouvrage. Il ſe peut que Bernier, ſon traducteur & ſon abréviateur, ne l'ait pas bien ſervi. C'eſt donc à vous, qui pouvez puiſer à la ſource, à m'apprendre ſi ces fautes que je lui reproche appartiennent au philoſophe ou au voyageur. Voilà, mon cher Marquis, une grande lecture d'achevée. Je me ſuis preſſé de finir, de crainte que ce Laudon, qui n'eſt aſſurément pas philoſophe, n'interrompît groſſiérement mes études. J'ai choiſi à préſent des lectures que je puis abandonner ſans regret.

A propos de ces lectures, on dit que Voltaire a fait un ſecond tome à Candide. Je vous prie de charger le petit Beauſobre de me l'envoyer. J'ai reçu aujourd'hui des melons de Sans-Souci, & je me ſuis écrié en les voyant: O trop heureux melons! vous avez joui de la vue du Marquis qui m'eſt interdite. Comment prend-il ſes eaux? lui font-elles du bien? eſt-il gai? ſe promène-t-il? prend-il de l'exercice? A cela le melon ne m'a pas répondu un mot. Pour le punir de ſon ſilence, je l'ai mangé à votre ſanté. Après juillet, août, ſeptembre & octobre, j'eſpère de vous écrire, non ſur le ſujet de la philoſophie ſpéculative, mais ſur la pratique. Adieu, mon cher Marquis. Calfeutrez bien votre corps, pour qu'il parvienne à la durée des atomes de Gaſſendi, & qu'il ſoit à l'abri des maladies, des infirmités & des ſecouſſes qui menacent notre fragile machine. Philoſophez tranquillement; prouvez ſouvent à Babet que votre vigueur n'admet point de vide dans la nature, & ſoyez perſuadé de mon amitié.

Grand ſcrutateur de la nature,
Malgré ſon ſtyle & ſon latin,
Gaſſendi demeure incertain
Entre monſieur Moyſe & ſon maître Épicure.
D'un ſyſtême boiteux je ſuis le ſerviteur;
Sans vérité point de ſcience.
Si d'un pas aſſuré, ferme & plein de vigueur,
Il ſe guide par l'évidence;

L'autre pas chancelant & vacillant de peur,
S'appuie inſenſément, par excès de prudence,
Sur les béquilles de l'erreur.

LETTRE CXIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 2 juillet 1761.

SIRE,

A La fin le voilà pris ce Pondichéri, attaqué, bloqué depuis plus de deux ans, & l'on en a reçu la nouvelle à Paris dans le même temps que celle de la victoire du prince Ferdinand. On aſſure que la flotte Angloiſe eſt partie pour une nouvelle expédition. Si tout cela n'accélère pas les négociations de M. de Buffy à Londres, il faut regarder toutes les règles de la prudence & du bon ſens comme entiérement abandonnées par le miniſtère François. Que les théologiens viennent après cela nous faire des contes des ſoins que prend la Providence pour placer à la tête des états des gens éclairés. Quand j'examine la conduite des François, j'ai toujours envie de faire un ouvrage intitulé: *Du mépris de Dieu pour la créature.* Quelle déſolation ne doit-il pas y avoir à Paris, où tant de gens ſont totalement ruinés par la perte de Pondichéri, & cela par le caprice de quelques particuliers, qui s'étoient perſuadés d'avoir trouvé le plus beau & le plus ſublime ſyſtême politique?

Que diroit Louis XIV, s'il revenoit dans ce monde, qu'il vît la France beaucoup plus accablée d'impôts qu'elle ne l'étoit dans les dernières années de la malheureuſe guerre pour la ſucceſſion à la couronne d'Eſpagne ? qu'il apprît que toutes les Indes occidentales & orientales ſont perdues ; que toutes les colonies Françoiſes ſur les côtes de l'Afrique ſont encore entre les mains des Anglois ; que plus de cent cinquante mille hommes ſont péris en Allemagne ou par le fer ou par les maladies, & que tout cela eſt arrivé pour rendre plus puiſſante la maiſon d'Autriche ? Quel que fût l'étonnement de Louis, il augmenteroit encore bien plus, quand il apprendroit que tous ces événemens ont été cauſés par les conſeils d'une petite caillette de la rue Saint-Denis, & ſous la direction d'un mauvais poëte ſorti du ſéminaire de St-Sulpice.

Les nouvelles que V. M. m'a fait la grace de m'écrire, m'ont cauſé un plaiſir infini. Je vois qu'elle jouit d'une parfaite ſanté, & quant aux ſuites de la guerre, je n'en ſerai jamais inquiet, dès que je ſaurai que vous pouvez agir à la tête de vos armées. Je ſuis très-perſuadé que vos ennemis ſeront à la fin forcés de vous accorder une paix bonne & honorable, & que tous leurs vains efforts n'auront ſervi qu'à donner un nouvel éclat à votre gloire & à immortaliſer votre conſtance & votre fermeté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXIV.

Du Roi.

Au camp du Pulzen, ce 9 juillet 1761.

VOtre lettre, mon cher Marquis, me fourniroit matière à un gros commentaire philoſophique. Il faudroit donc examiner l'étendue de la raiſon humaine, les nuages qui l'obſcurciſſent & les illuſions qui lui font erreur. J'aurois à citer quantité d'exemples que l'hiſtoire fournit des faux raiſonnemens & de la mauvaiſe dialectique de ceux qui gouvernent les états, & on trouveroit, ſi l'on y prenoit bien garde, que la façon différente d'enviſager les objets, les préjugés, les paſſions, quelquefois un excès de raffinement, pervertiſſent ce bon ſens naturel qui ſemble le partage de tous les hommes, au point que les uns rejettent avec mépris ce que les autres déſirent avec chaleur. Vous n'avez qu'à donner de l'étendue à ces réflexions, & les appliquer à ce que vous m'écrivez, pour deviner tout ce que je pourrois vous dire ſur ce ſujet.

Je ſuis fâché que vous n'ayez pas continué à prendre tranquillement vos eaux à Sans-Souci. Quoique votre inquiétude ſoit une marque de la part que vous prenez à ma ſituation, je crains qu'elle ne vous faſſe tort, ſans

que

que cette inquiétude change en rien la ſuite des événemens de cette campagne, que le docteur Panglos vous dira néceſſaires dans le meilleur des mondes poſſibles. Nous touchons au moment où le nœud de la pièce va ſe débrouiller & où tout entrera en action. Souvenez-vous des vers de Lucrèce, ce poëte philoſophe :

Heureux qui, retiré dans le temple du ſage,
Voit tranquille à ſes pieds la tempête & l'orage, &c.

Vous ſavez le reſte. C'eſt l'affaire de cent dix jours juſqu'au mois de novembre ; il faut les paſſer avec fermeté & avec une héroïque indifférence. Reliſez Épictète & les Réflexions de Marc-Antoine ; ce ſont des toniques pour les fibres relâchées de l'ame.

J'ai pris ici toutes les meſures que j'ai jugées propres pour me bien défendre. M. Kaunitz ſe prépare à me livrer des aſſauts redoublés. Je vois ſans frayeur tout ce qui ſe prépare, bien réſolu de périr ou de ſauver ma patrie. Si nous ne ſommes pas maîtres des événemens, du moins ſoyons-le de notre ame, & ne déshonorons pas la dignité de notre eſpèce par un lâche attachement à ce monde, qu'il faut pourtant quitter un jour. Vous me trouvez un peu ſtoïque, Marquis ; mais il faut avoir dans ſon arſenal des armes de toute trempe, pour s'en ſervir ſelon l'occaſion. Si j'étois avec

vous à Sans-Souci, je me livrerois aux agrémens de votre converſation ; ma philoſophie ſeroit plus douce & mes réflexions moins noires. Dans la tempête il faut que le pilote & les matelots travaillent ; il leur eſt permis de rire & de ſe repoſer quand ils ſont dans le port.

Je vous ai écrit ce que je penſe de votre compatriote Gaſſendi ; j'y trouve beaucoup de choſes ſupérieures à ſon ſiècle ; je n'y condamne que le projet de combiner Jeſus-Chriſt avec Épicure. Gaſſendi étoit théologien ; ou c'étoit une ſuite des préjugés de ſon éducation, ou c'étoit la peur de l'inquiſition qui lui firent imaginer ce bizarre concordat : on voit même qu'il n'a pas le courage de juſtifier le grand Galilée. Bayle a étendu tous les argumens que Gaſſendi avoit énoncés, & il me ſemble que ce premier l'emporte en qualité de dialecticien par ſa dextérité à manier les matières, & par la juſteſſe de ſon eſprit à pouſſer les conſéquences des principes plus loin qu'aucun philoſophe ne les ait pouſſées avant & après lui. Je n'ai point vu cet ouvrage de Gaſſendi ſur Deſcartes, dont vous me parlez ; je n'ai de ce philoſophe que ce que Bernier en a traduit. Je conçois qu'on a un beau champ, s'il s'agit de réfuter les tourbillons, le plein, la matière rameuſe, & les idées innées. Puiſſent les projets de campagne de mes ennemis être auſſi ridicules que le ſyſtême de Deſcartes ! puiſſé-je les

réfuter auſſi facilement à grands argumens, non *in barbara*, mais *de facto!* J'en reviens toujours à mes moutons, mon cher Marquis, & je vous avoue que malgré tous les bons raiſonnemens de Gaſſendi, ce Laudon, cet Odonel, & ces gens qui me perſécutent, m'ont ſouvent cauſé des diſtractions dont je n'ai pas été maître. Ne m'oubliez point, mon cher Marquis; écrivez-moi tant que les chemins ſeront libres, & ſoyez perſuadé de toute l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

LETTRE CXV.

Du Roi.

Du camp d'Ottmachan, ce 25 juillet 1761.

JE vous remercie, mon cher Marquis, des éclairciſſemens que vous me donnez ſur les opinions de Gaſſendi. Je m'étois bien douté qu'un eſprit auſſi conſéquent ne donneroit pas dans de certains préjugés, que j'ai d'abord mis ſur le compte de Bernier. C'eſt bien dommage que nous n'ayons pas une traduction fidelle & complète des œuvres de ce philoſophe. Moi, pauvre ignorant, j'y perds le plus; vous autres, vous liſez le latin, le grec, l'hébreu, &c. pendant que je ne ſais qu'un peu de françois; & quand celui-là me manque, je demeure plongé dans la plus craſſe ignorance,

Cependant je vous en crois plus ſur la philoſophie que ſur vos prophéties politiques. Il eſt très-vrai qu'en jugeant par les apparences, il ſemble que la paix avec l'Angleterre & la France doive être une ſuite de la victoire du prince Ferdinand; cependant rien n'eſt moins certain, & je ne crois ces ſortes de choſes qu'après que l'événement les a réaliſées. Vous me demandez ſans doute des nouvelles de ce qui ſe paſſe ici, & je comprends bien qu'un citadin de Berlin doit être curieux de ſavoir comment nous guerroyons en Siléſie ? Je puis vous ſatisfaire en peu de mots: Laudon a, le 20, débouché des montagnes, & s'eſt avancé vers Munſterberg; j'ai marché le 21 à Nimptſch, le 22 j'ai paſſé à Munſterberg à ſa barbe, & je ſuis venu ici pour m'oppoſer à la jonction qu'il projette avec les Ruſſes. Ceux-ci ſont à Namslau; j'ai des corps qui les obſervent; ainſi de quelque côté qu'ils veuillent tourner, j'eſpère de pouvoir les prévenir. Toute cette affaire doit ſe décider dans peu de jours; vous ſerez inſtruit de tout, & je ne manquerai pas de vous articuler les faits avec la plus grande vérité. Je vous en dirois davantage; mais le courier qui eſt chargé de dépêches importantes, eſt ſur le point de partir; ce qui m'oblige à vous aſſurer ſimplement de mon amitié & de mon eſtime. Adieu.

LETTRE CXVI.

Du Roi.

Strehlen, ce 8 août 1761.

NOus ne faiſons juſqu'ici que des mouvemens, mon cher Marquis. Nous avons eu beaucoup de petits avantages dont je ne vous parle pas, parce qu'ils ſont indignes de votre attention. Les Ruſſes pillent ſelon leur coutume en Siléſie de l'autre côté de l'Oder. Laudon dort à Wartha, & nous ne faiſons pas grand'choſe. Que votre imagination n'aille pas trop vîte. Vous allez dire : On ſera ſans doute ſur le point de convenir d'un armiſtice. Rien moins que cela. Je vous aſſure qu'il y a moins d'apparence à préſent que jamais de toute ſuſpenſion entre les parties belligérantes, ſoit François & Anglois, ſoit Pruſſiens & Autrichiens, ſoit Suédois, cercles, &c. Ces nouvelles pourront déconcerter votre politique. Cependant la victoire du prince Ferdinand, la priſe de Pondicheri & des Antilles n'a amolli en rien l'eſprit belliqueux de la cour de Verſailles. Notre campagne traînera ſelon les apparences, & il eſt à croire qu'elle ne deviendra ſérieuſe que vers l'automne. Faites des vœux à la fortune, pour qu'elle nous ſeconde. Ce ſera l'épée & non la plume qui amenera les choſes à la pacification générale. L'épuiſement d'argent fera ce que la raiſon

& l'humanité auroient dû faire. Le combat finira faute de combattans ; enfin on verra du nouveau, & je crois preſque qu'il faudra faire encore une campagne, outre celle que nous avons commencée. Je vous donne matière à d'amples conjectures. Je voudrois vous fournir des nouvelles plus agréables ; prenez-les telles qu'elles conviennent au temps qui court ; travaillez tranquillement ſur Plutarque, & ſoyez un peu moins pareſſeux à me donner de vos nouvelles. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe.

LETTRE CXVII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 29 août 1761.

SIRE,

JE vois par la dernière lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire V. M., que malgré les embarras dont elle doit être accablée, elle jouit d'une bonne ſanté. C'eſt-là, Sire, pour moi le point principal, parce que je ſuis convaincu que tant qu'elle pourra agir, tous les projets de ſes ennemis s'en iront en fumée : s'ils ont ſur vous la ſupériorité du nombre, vous avez celle des lumières & de la bravoure de vos troupes. C'eſt ainſi qu'Annibal battit tant de fois les Romains avec des armées qui étoient bien inférieures aux leurs.

Depuis la priſe de Pondichéri, les finances ſont dans un ſi pitoyable état en France, qu'ils ont ſupprimé les jetons de l'académie Françoiſe. Cela a produit un nombre de petites pièces très-plaiſantes, dont Paris a d'abord été inondé; il y en a une où l'on dit que l'académie doit députer deux orateurs pour aller haranguer les ambaſſadeurs de Ruſſie & de Suède, & les prier de rendre aux enfans d'Apollon, ſur les ſubſides que la France paie à leur ſouverain, ce qui fait le principal produit de leurs travaux littéraires, ſi utiles pour tous ceux qui veulent faire des complimens. Je ne comprends pas comment un ſi grand dérangement dans les finances peut s'accorder avec le ſyſtême guerrier de la cour de Verſailles. Que fait la flotte Angloiſe? elle devroit être déjà partie. Permettez, Sire, qu'à l'exemple d'un grand miniſtre (d'Argenſon la bête) je place ici un vieux proverbe: *Il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud.* Si tant eſt qu'il y ait en Angleterre quelqu'apparence d'entamer une fois ſérieuſement les négociations, rien n'eſt capable de leur donner plus de poids qu'une ſeconde entrepriſe comme celle de Belle-Isle. Toutes les gazettes nous annoncent de la part de cette flotte une nouvelle expédition ſecrète; cependant nous voilà au mois de ſeptembre, & elle eſt toujours dans le port. J'eſpère que cette expédition ſecrète ne le ſera pas autant que celle de l'année paſſée,

qui devoit ſe faire approchant dans le même temps, & dont perſonne n'a jamais rien appris. V. M. ſaura mieux que moi pluſieurs petits avantages que le prince Ferdinand & le prince votre neveu remportent tous les jours ; ainſi je ne lui en parlerai pas.

M. Joyard, votre maître-d'hôtel, ne ſachant comment s'adreſſer à V. M., eſt venu chez moi me prier de lui marquer qu'il avoit encore quelques biens à Lyon qu'il voudroit aller prendre, pour les joindre à ceux qu'il a ici de l'héritage de Pesne ſon beau-père. C'eſt un congé de ſix mois qu'il lui faudroit pour terminer entiérement ſes affaires ; & comme il trouve à la foire de Leipſick des occaſions favorables pour ſon voyage, il auroit une obligation infinie à V. M., ſi elle daignoit lui en accorder la permiſſion. V. M. le connoît depuis près de vingt-huit ans, & elle ſait bien qu'il n'eſt pas capable de prolonger d'un jour ſon voyage au-delà du temps que V. M. voudra bien lui accorder.

Vous ſavez ſans doute, Sire, que l'on a défendu aux jéſuites en France d'avoir des écoliers, & qu'il leur eſt interdit de recevoir aucun novice ; cela fait beaucoup de bruit. C'eſt ainſi que les Grecs, dans la décadence de l'empire d'Orient, diſputoient ſur des queſtions théologiques dans le temps qu'on leur enlevoit l'Égypte & l'Arménie. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 12 octobre 1761.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur d'écrire à V. M. par la voie du commandant de Glogau. Je ne ſais ſi elle aura reçu ma lettre. Je lui aurois écrit de nouveau, ſi je n'avois voulu être certain auparavant d'une nouvelle à laquelle je ne pouvois ajouter foi. Lorſque j'ai ſu qu'elle étoit véritable, je me ſuis dit à moi-même ce que je voudrois que vous vous diſſiez pour vous conſoler; c'eſt que, quelque génie que vous ayez, vous n'êtes pas un dieu, & qu'après avoir agi avec toute la prudence humaine, vous ne pouvez ni empêcher, ni prévoir des choſes qui paroiſſent abſolument impoſſibles. Voilà, Sire, ce qui vous regarde perſonnellement dans la perte de Schweidnitz; mais comment une garniſon a-t-elle pu être forcée dans deux heures de temps, dans une ville qui médiocrement défendue, doit tenir trois ſemaines de tranchée ouverte? Je ne condamne perſonne, parce que je ne ſuis inſtruit que par des bruits publics & par le rapport de pluſieurs ſoldats de la garniſon de Schweidnitz, qui ont trouvé le moyen de ſe ſauver, & qui ſont venus à Berlin. Mais quand je penſe qu'avec deux bataillons de mi-

lice nous avons tenu cinq jours à Berlin contre plus de trente mille hommes & ſoutenu deux aſſauts, & qu'enſuite de cela je vois Dresde pris ſans tirer un coup de canon, douze mille hommes ſe rendant priſonniers à Maxen, & le général Wunſch qui avoit percé, obligé de retourner ſur ſes pas par l'ordre de ſon général, Schweidnitz enlevé dans deux heures, Glatz pris dans quatre, je ne trouve plus ſi extraordinaire la façon dont les Anglois ont agi avec l'amiral Bing. Je le répète encore, je ne juge perſonne, parce que j'ignore la cauſe des événemens; mais celui de Schweidnitz eſt ſi extraordinaire, qu'il eſt impoſſible que tous vos véritables ſerviteurs n'en ſoient outrés de douleur. Je ſuis perſuadé, Sire, que vous ne tarderez pas à réparer ce fâcheux accident; mais il eſt bien mortifiant que vous ſoyez occupé toutes les campagnes à réparer des fautes où vous n'avez point de part.

Les affaires vont fort bien dans la Poméranie, & la jonction du général Platen avec le duc de Wurtemberg n'a pas coûté trente hommes, pas un ſeul chariot de bagage ni de vivres. Voilà ce qui s'appelle un homme que ce Platen! Les Autrichiens qui étoient à Halle ſe ſont retirés cul par-deſſus tête à l'approche du brave général Seidlitz, qui a donné deux fois les étrivières cet été à l'armée de l'Empire. Je ne dis rien à V. M. du prince Henri, qui

s'eſt conduit, pendant le temps que vous étiez entouré, avec la prudence de M. de Turenne, & qui nous a toujours fait aſſurer à Berlin que nous n'avions rien à craindre.

Les François ſe ſont préſentés de nouveau devant Wolfenbuttel, & ils bombardent cette place ; ils ont fait en Oſt-Friſe des cruautés & des exactions cent fois pires que celles des Coſaques. Le prince Ferdinand a détaché un corps pour les chaſſer du pays de Brunſwick. Les Anglois ayant rappellé leur miniſtre de Paris, agiront apparemment avec leur flotte, qui a reſté tranquillement toute la campagne dans les ports de Yarmouth & de Plimouth. Il faut convenir que les François ſe ſont bien moqués des Anglois avec leurs prétendues négociations ; ils leur ont fait perdre tous les fruits qu'ils auroient pu retirer pendant la campagne de leurs forces maritimes. Cette conduite déſeſpère tous les partiſans de la bonne cauſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXIX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 23 octobre 1761.

SIRE,

JE crois que V. M. aura reçu deux lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis le commencement de ce mois, une par la voie du commandant de Glogau, & l'autre par la poſte ordinaire. Comme je n'ai aucune nouvelle de V. M., je ſuis dans une grande inquiétude que ſa ſanté ne ſoit altérée par les fatigues & par cette mauvaiſe ſaiſon. Les François ont été chaſſés & battus devant Brunſwick, ils en ont levé le ſiège, & ont abandonné tout de ſuite Wolfenbuttel. Cette fuite leur coûte autour de douze cents hommes tués ou priſonniers. C'eſt ce que vous ſaurez depuis longtemps. Les Ruſſes marchent en Pologne du côté de Dantzick; ils ont fait une triſte figure cette année-ci, & vous les avez peints à merveille dans les deux charmantes pièces que vous m'avez envoyées (*a*) : ils étoient réduits à une ſi grande misère dans les derniers temps auprès de Colberg, que leurs Coſaques venoient de-

(*a*) Voyez ci-devant tome VIII, les deux Épîtres adreſſées au Marquis, pag. 6 & ſuiv

mander du pain pour l'amour de Dieu à nos poſtes avancés.

M. de Vereliſt, qui a eu le malheur de perdre ſon fils unique, a demandé aux États-Généraux la permiſſion d'aller en Hollande pour quelques mois. Il m'a prié d'écrire à V. M. qu'il paſſeroit par Magdebourg, pour prendre par la voie de M. le comte de Finck les ordres dont elle voudroit le charger. Il ſeroit déjà parti depuis près de trois ſemaines ; mais l'utilité dont il pouvoit être à Berlin, s'il étoit arrivé quelqu'accident, l'a déterminé à différer ſon voyage, & il ſéjournera encore ici juſque vers le temps des quartiers d'hiver. Je ne ſaurois, lorſque je parle de ce miniſtre à V. M., lui en dire aſſez de bien ; c'eſt le plus galant homme qu'il y ait au monde, & chaque moment le rend plus cher & plus reſpectable aux citoyens de Berlin.

Je ſouhaiterois pouvoir dans le temps préſent vous voir plus tranquille ; mais je ſens bien que la campagne n'eſt pas encore finie en Siléſie, & qu'il n'y aura que la rigueur de la ſaiſon qui éloignera les armées. J'en reviens, Sire, à mon refrein ordinaire ; conſervez votre ſanté & tout ira bien à la fin, malgré la fureur & l'acharnement de vos ennemis. Je vous répète ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire dans ma dernière lettre, vous n'êtes pas un dieu, & il falloit l'être pour prévenir l'aventure de

Schweidnitz ; d'ailleurs votre campagne eſt admirable, & l'armée Ruſſe eſt auſſi délabrée que ſi elle avoit perdu la plus grande bataille ; le reſte ſe réparera, & votre génie m'en eſt le garant. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXX.

Du Roi.

Sans date du jour, octobre 1761.

LA Diſcorde vint auprès d'Amate & lui empoiſonna le cœur ; elle s'éveilla furieuſe contre Énée.

Vous voyez bien qu'il ne ſuffit pas de ſe battre, & qu'il eſt plus difficile de réduire de méchantes femmes que des hommes vaillans. Je déſire autant la paix que mes ennemis ont d'éloignement pour elle, & ſi nous faiſons des efforts, il faut l'attribuer à la néceſſité.

Vous pourrez vous amuſer encore cette année-ci par les gazettes, non de ce qui ſe paſſe ſur la montagne de l'Apallache & de la querelle des Morlaques, mais de ce qui décidera de la liberté ou de l'eſclavage de l'Europe, qu'un nouveau triumvirat veut ſubjuguer. Si j'en avois le choix, j'aimerois mieux me trouver dans le parterre, que de repréſenter ſur le théâtre ; mais puiſque le ſort en eſt jeté, il en faut tenter l'aventure.

Heureux qui, retiré dans le temple du ſage, &c.

Je ſuis, &c.

LETTRE CXXI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 3 novembre 1761.

SIRE,

JE ſuis bien éloigné de croire que les événemens particuliers n'influent pas infiniment ſur le général des affaires; mais depuis le commencement de cette guerre, j'ai adopté une maxime du Télémaque de M. de Fénélon, pour en faire la baſe & le fondement de ma façon de penſer. *Avant que les accidens fâcheux arrivent*, dit Mentor, *il faut tout mettre en œuvre pour les prévenir; quand ils ſont arrivés, il ne reſte plus qu'à les mépriſer.* Ce qui m'a fortifié dans cette façon de penſer, c'eſt que j'ai toujours vu que nos plus grands revers ont été ſuivis des plus heureux événemens. Tant que vous pourrez agir, j'aurai toujours bonne eſpérance, & s'il ne vous reſtoit que dix hommes & de la ſanté, je ne perdrois point l'eſpoir de voir à la fin échouer les projets des ennemis.

On a été à Berlin dans la plus grande ſurpriſe, lorſqu'on a appris l'aventure arrivée à des officiers Autrichiens, priſonniers à Magdebourg, dont on a découvert les conſpirations; cela eſt épouvantable. Comment eſt-ce que des

officiers qui ont donné leur parole d'honneur, peuvent y manquer auſſi indignement? Enfin, ſi tout ce que les lettres qui nous viennent de Magdebourg diſent, eſt bien véritable, il y a de quoi faire de ſérieuſes réflexions ſur la police & ſur la garde qu'on doit établir dans cette ville.

L'armée de M. de Soubiſe eſt enfin entrée en quartier d'hiver. Il a renvoyé en France cinquante-cinq eſcadrons & vingt-deux bataillons. On arme dans les ports de France pour agir contre l'Angleterre, & l'on parle encore de la conſtruction des bateaux plats; tout cela me paroîtroit encore plus plat que les bateaux, ſi M. P... avoit voulu reſter dans ſa place. En attendant, les Anglois vont démolir Belle-Isle de fond en comble, pour pouvoir ſe ſervir de la groſſe garniſon qu'ils ſont obligés d'y tenir; toutes les gazettes de Londres aſſurent cette nouvelle. Je ne ſais ce que fait Voltaire; il a publié une lettre pour prouver qu'il étoit très-bon chrétien & qu'il alloit exactement à la Meſſe. Cet homme mourra comme il a vécu, agité de mille projets chimériques; ſon dernier ouvrage ſur la Ruſſie eſt entiérement tombé.

A propos d'ouvrage; j'ai diſcontinué depuis plus de deux mois ma traduction de Plutarque, que je reprendrai bientôt, & j'ai employé ce temps à traduire le plus ancien philoſophe Grec qui nous reſte, appellé *Ocellus Lucanus*;

Lucanus ; il a fait un ouvrage ſur la néceſſité de l'éternité du monde ; il vivoit long-temps avant Socrate, Platon, Ariſtote, &c. Son ouvrage eſt court, mais excellent : j'y ai joint, ſous le prétexte d'éclaircir le texte, pluſieurs diſſertations qui ne feront pas rire les ennemis des philoſophes. Ce qui m'a engagé à faire cet ouvrage, que j'aurai l'honneur d'envoyer à V. M. imprimé, dans ſept ou huit jours, c'eſt la mauvaiſe humeur où pluſieurs fanatiques m'ont mis depuis quelque temps ; il n'y a pas de mois qui n'ait vu paroître cette année quelque libelle contre les philoſophes ; entr'autres il y en a un intitulé : *L'Anti-Sans-Souci*, qui eſt un gros volume digne d'être ſorti de la plume d'un fiacre. Je voudrois bien que vos ennemis militaires fuſſent auſſi mépriſables que vos ennemis littéraires ; leur grand cheval de bataille c'eſt l'ouvrage de La Mettrie ; mais loin de vouloir le ſoutenir, lorſque je ſuis venu à cet article, j'ai pris le parti de prouver que La Mettrie n'avoit jamais parlé ni penſé comme les philoſophes, mais qu'en beaucoup de choſes il avoit donné dans les mêmes travers que les théologiens, & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que je le prouve ſans replique. Au reſte j'ai tâché d'écrire mon livre avec le plus de décence qu'il m'a été poſſible, & j'eſpère que tout homme qui ne ſera pas bête ou fanatique, ne pourra s'empêcher de convenir qu'on peut

ſuivre les ſentimens d'Épicure & être un très-galant homme & fort utile à la ſociété. Je demande d'avance à V. M. un peu d'indulgence pour mon ouvrage, & je la prie de vouloir excuſer les fautes qu'elle y trouvera en faveur du zèle qui m'a fait défendre la bonne cauſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 12 novembre 1761.

SIRE,

JE prends la liberté d'envoyer à V. M. le livre dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre. Que le grec & le latin que V. M. verra dans cet ouvrage, ne la dégoûtent pas; je lui dirai que cela ne doit point embarraſſer ceux qui n'entendent pas ces langues; tous les paſſages cités ſont fidellement traduits, & le ſens eſt toujours lié indépendamment des citations grecques & latines. On peut lire cet ouvrage en françois, ſans trouver aucune interruption, & avec la même facilité que s'il n'y avoit ni grec ni latin.

J'ai tâché de prouver, & de prouver invinciblement dans cet ouvrage, que la morale des véritables philoſophes épicuriens eſt infiniment meilleure que celle des théologiens; que toutes

je ſouffre ou que je languis, je répète ces vers :

Quoi ! vous ne voyez pas qu'ici-bas la ſouffrance,
Sans connoître de rang, de roture ou naiſſance,
Atteint un criminel, ainſi qu'un innocent ?
Chacun s'y voit ſujet, & nul n'en eſt exempt.

Je puis aſſurer V. M. qu'à mon gré & ſelon mon frêle jugement, je n'ai pas vu un de ſes ouvrages où il y ait plus de force & plus de correction que dans ce dernier. J'ai réſolu de l'apprendre par cœur, car c'eſt un véritable ſecours dans tous les événemens de la vie.

Je penſe bien, ainſi que V. M., que tous ces anciens philoſophes Grecs ont été de très-mauvais phyſiciens ; mais voulant donner, dans les diſſertations que j'ai jointes à ma traduction, une idée des différentes opinions des philoſophes, en montrant la foibleſſe des anciens, je relève la pénétration des modernes. Ocellus avoit peu de raiſon de croire la tranſmutation des élémens ; mais les épicuriens parmi les philoſophes anciens nièrent cette prétendue tranſmutation, & Boerhaave en prouve de nos jours l'impoſſibilité par les plus curieuſes expériences chymiques ; cela fait le ſujet de la note où j'examine le ſentiment d'Ocellus, de l'opinion duquel je ne ſuis preſque jamais. V. M. verra que j'ai préciſément dit dans la diſſertation ſur l'éternité du monde ce qu'elle auroit ſouhaité qu'Ocellus eût dit. Si V. M. me fait la grace de lire mes diſſertations, elle verra que je n'ai pas fait la ſauce pour le poiſſon, mais que

j'ai cuit le poiſſon pour avoir le prétexte de faire la ſauce. Paſſez-moi, Sire, ce mauvais proverbe, parce qu'il explique bien l'idée que j'ai eue en traduiſant Ocellus.

Voici des temps qui me font trembler pour la ſanté de V. M. Votre dernière lettre a un peu calmé mon inquiétude, car le bruit s'étoit répandu à Berlin que vous aviez la goutte. J'eſpère que vous prendrez des précautions qui vous en garantiront pour tout l'hiver.

J'ai vu les préſens que vous envoyez à la Porte Ottomane. On ne peut rien faire de plus riche, de plus ſuperbe, & en même temps de plus galant. Si cela produit un bon effet, je ne regrette point les ſommes que peuvent coûter ces préſens, qui ſûrement ſont plus conſidérables que ceux que la France donne dans cent ans. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXIV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 8 décembre 1762.

SIRE,

LE conte que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer eſt bien écrit & bien verſifié (*a*); mais il ne manque encore qu'une corde au violon, & l'habile artiſte à qui il appartient, en

(*a*) Voyez ci-devant tome VIII, page 42.

jouera encore parfaitement & ne ſouffrira pas qu'on coupe les autres; c'eſt de quoi je ſuis très-aſſuré; & ce n'eſt pas ſa faute ſi l'on a coupé la première.

Vos changemens dans le Stoïcien (*a*) ſont plutôt des variantes que des corrections; car il y a des premiers vers que j'aime bien autant que les autres; enfin les uns & les autres ſont fort bons.

J'ai trouvé deux endroits dans les changemens qui ne me paroiſſent pas corrects.

J'ai vu George et Auguſte, et le Czar, prince atroce.

J'ai vu George et Auguſte, &c. il y a là une eſpèce d'hiatus; *George et* va fort bien, mais *et Auguſte*, malgré le *t* qui ne ſe prononce pas dans le mot, forme une eſpèce d'hiatus; c'eſt là le défaut condamné par Boileau:

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne ſoit dans ſon chemin d'une voyelle heurtée.

Enfin, Sire, vous êtes maître en Jéruſalem. Ce n'eſt pas à un petit ſcribe comme moi à condamner le grand-maître du temple, à qui tous les myſtères du ſanctuaire ſont connus; mais il me ſemble que ce vers devroit être changé; voici l'autre endroit où je trouve à redire: il ne s'agit point de poéſie, mais de la conſtruction grammaticale:

(*a*) Voyez cette pièce, corrigée par le Roi, ci-devant tome VIII, page 24.

Quoi ! ne voyez-vous point qu'ici-bas la fortune
Reſpecte ni vertu, ni pouvoir, ni naiſſance.

il faut abſolument *Ne reſpecte ni vertu*, &c. la ſuppreſſion de *ne* eſt une trop grande licence.

Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus auſtère a pu me faire découvrir dans votre Stoïcien, qui, ſelon mon foible jugement, eſt la meilleure choſe que vous ayez faite, parmi tant d'excellentes que vous avez produites.

Il eſt arrivé ici une affaire dont le récit vous amuſera peut-être : Porporini a été accuſé par une fille de lui avoir fait un enfant ; il a été condamné en juſtice à payer à cette fille cent écus & à nourrir l'enfant dont il a été déclaré le père. Bien loin que Porporini aît appellé à un autre tribunal de ce jugement, il a d'abord payé les cent écus, a reconnu être le père de cet enfant, qu'il a pris & qu'il fait élever chez lui, & a été remercier ſes juges de ce qu'ils avoient eu la bonté de réparer le dommage que lui avoient fait les chirurgiens de Veniſe. Cette aventure fait rire toute la ville. Je n'ai pas encore vu Porporini, mais je l'ai fait prier de paſſer aujourd'hui chez moi. On dit qu'il eſt dans la joie de ſon cœur d'être déclaré père aux yeux de tout l'univers.

J'ai prié, Sire, le commandant d'envoyer en chiffre à V. M. une lettre qu'un homme, porté de la meilleure volonté, m'a écrite. J'aurois mandé à V. M. tout de ſuite l'original de

cette lettre ; mais comme il me paroît que les poſtes ne ſont pas extrêmement ſûres, j'ai mieux aimé prendre la voie du commandant. Si V. M. ne croit pas avoir beſoin de l'offre que fait l'auteur de cette lettre, elle verra cependant qu'il y a des gens qui lui ſont véritablement affectionnés, & cette perſonne eſt digne de louange à cet égard. Quoique je ſois aſſuré que V. M. n'a aucun beſoin de l'offre de cet homme, je penſe qu'elle fera fort bien de l'en faire remercier gracieuſement par le commandant ; car l'on ne ſait pas ce qui peut arriver dans les années prochaines, & la perſonne dont je parle à V. M. s'eſt conduite cet été dans une ou deux ſituations qui paroiſſoient délicates, avec l'approbation & à la grande ſatisfaction de tous les citoyens, & ſur-tout de quelques-uns des plus utiles à l'état. V. M. aime la vérité, & ne trouve pas mauvais que les gens qu'elle connoît lui être dévoués de cœur & d'ame, lui parlent ſincérement. Ainſi, Sire, je ſais que V. M. ne déſapprouvera pas que je prenne la liberté de lui dire naturellement ce que je penſe à ce ſujet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 29 décembre 1761.

SIRE,

J'Aurois eu l'honneur d'écrire il y a dix jours à V. M.; mais j'ai cru que je n'aurois jamais plus ce bonheur. J'ai eu une inflammation cauſée par mes maudites crampes, & l'on a cru pendant trois jours que j'étois hors de toute eſpérance. A la fin, après quatre ſaignées, une boiſſon d'eau de quinquina pour éviter la gangrène, & une légère médecine quand le mal a été calmé, je ſuis hors d'affaire pour cette fois.

J'avois regardé comme un conte ce que l'on débitoit ſur l'action affreuſe de Warkotſch & du prêtre catholique (*a*); mais quand j'ai vu la citation de ces deux miſérables dans les gazettes, que j'ai appris qu'ils avoient été arrêtés tous les deux, & qu'on les avoit laiſſé échapper, je me ſuis écrié : O Fréderic! comment êtes-vous ſervi, pendant que vous ſervez ſi bien vos ſujets & la patrie!

Gottskowsky eſt venu chez moi me parler

(*a*) Voyez le détail de cette perfidie atroce dans la *Nouvelle Vie de Fréderic II*, *par M. l'abbé Denina*, pag. 183 & ſuiv. édition gr. in-8vo. d'Amſterdam, 1789.

de ſon affaire. Il eſt fort triſte, parce que ſon crédit paroît ſouffrir beaucoup de l'aventure qui lui eſt arrivée. Il m'avoit prié de vous écrire à ce ſujet, mais ma maladie eſt venue pendant ce temps. Il me paroît par les raiſons qu'il m'a dites qu'il eſt innocent & qu'il étoit véritablement dans la bonne foi. Il m'a témoigné que cette affaire l'obligeroit par le dérangement qu'elle lui cauſe d'abandonner une partie de ſes fabriques : je lui ai dit de bien ſe garder de le faire, avant qu'il eût de V. M. une réponſe ; il m'a promis qu'il ne prendroit aucun arrangement juſqu'alors.

Les Anglois, par les manœuvres qu'ils font, trouveront le ſecret avec trois cent ſoixante vaiſſeaux de guerre de laiſſer ſortir huit miſérables vaiſſeaux & ſix frégates du port de Breſt, qui les empêcheront de prendre la Martinique : il faut qu'il y ait un démon déchaîné des enfers qui ſe mêle de toutes ces affaires. Le ſeul chagrin que j'avois, ſi j'étois mort il y a dix jours, c'étoit de ne plus vous revoir, & ma conſolation étoit de quitter un monde auſſi abominable & auſſi inſenſé. J'en dirois davantage, mais la foibleſſe dont je ſuis encore m'en empêche.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 30 décembre 1761.

SIRE,

LA foibleſſe m'empêcha d'écrire, dans la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous envoyer, bien des choſes dont je ne puis croire qu'elle ſoit véritablement inſtruite. La douleur où je ſuis de voir comment vous êtes ſervi, me rend la vie à charge. Vous connoiſſez, Sire, mon zèle pour vous; jugez donc de l'amertume dont mon cœur eſt rempli, quand je ſuis convaincu & que je vois de mes yeux que toutes les ſottiſes qui nous ont fait perdre Colberg & la moitié de la Poméranie viennent, ou des brouilleries, ou des mauvaiſes manœuvres, des gens en qui nous avions ici toute notre eſpérance. Si vous aviez envoyé, Sire, en Poméranie une de vos bottes, ou que votre frère le prince Henri eût envoyé une des ſiennes pour commander, nous aurions encore Colberg. L'un va au ſecours de l'autre & lui mène douze mille hommes ſans convoi, qu'il pouvoit prendre très-aiſément avant que Butturlin fût arrivé en Poméranie; il s'enſuit de cela, que le lendemain arrivé à Colberg, il eſt obligé de repartir avec ſon corps, pour aller chercher à manger; il ſe laiſſe couper, perd chemin fai-

ſant le corps de Knobloch, & eſt cauſe que ce général eſt fait priſonnier. L'autre, qui étoit reſté devant Colberg, fait encore pis; il abandonne ſes retranchemens ſans les détruire, pour faciliter à Romanzow le moyen de s'y placer; il laiſſe les priſonniers Ruſſes dans Colberg, pour achever d'y conſumer les proviſions; il perd deux mille hommes dans des attaques inutiles, & enfin, pour couronner l'œuvre, il ſe laiſſe enlever à Stargard trois eſcadrons & les timbales du régiment. Je ne dis à V. M. que ce que tous les officiers & ſoldats du corps qui eſt ici, publient hautement. Malgré les fatigues énormes que ces gens ont eſſuyées, ils ſont tous pleins de bonne volonté; ce n'eſt pas le courage qui leur manque, ni le zèle pour le ſervice de V. M. Ho! que vous avez bien eu raiſon, Sire, de m'écrire pluſieurs fois dans vos lettres que ce ne ſeroient pas les bras qui nous manqueroient, mais les têtes! Jamais prédiction malheureuſement plus véritable. Mais enfin, Sire, tout cela peut ſe réparer. Le grand article c'eſt la ſanté de V. M. Voici qu'elle va avoir un peu de repos. On m'a dit que vous aviez eu une groſſe fluxion dans la tête. Avec la fatigue énorme que vous avez eſſuyée, comment cela peut-il être autrement? J'eſpère que la chaleur & la tranquillité auront guéri cette douleur. Donnez-moi pour l'amour de Dieu des nouvelles de votre ſanté. Quant à

moi, je commence à me remettre un peu, & eu égard à la douleur dont mon cœur eſt pénétré, je ne me porte que trop bien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVII.

Du Roi.

Sans date du jour, janvier 1762.

JE ne ſuis encore ni mort ni enterré, mon cher Marquis, ma fièvre m'a quitté, & je ſuis à préſent tout comme un autre. Votre imagination vous repréſente l'avenir avec un pinceau flatteur; mais la mienne, moins vive & moins riante, ne me montre qu'embarras, peines, difficultés, dangers & malheurs qui nous menacent. J'ai à la vérité reçu des nouvelles de Solime; mais l'affaire n'eſt pas finie; on me nourrit de belles eſpérances, & il me faut des effets; cependant vers le 10 je dois recevoir un courier qui nous apportera Moyſe & les prophètes. Tout va bien en Ruſſie; je ne puis avoir de là-bas des nouvelles poſitives que le 16 ou le 18 de ce mois. Attendons donc, mon cher Marquis; patience; car tout ceci eſt pour moi une école de patience, où ma vivacité s'eſt éteinte. Je ne vaux plus rien qu'à végéter, l'huile de ma lampe s'eſt uſée avant le lumignon, tout au plus ſerois-je bon

à faire un chartreux. Voyez après cela à quelle ſauce vous me mettrez, ſi la paix ſe fait jamais; à broyer les couleurs pour la Marquiſe, ou à copier des notes pour votre viole de gambe. Enfin tranquilliſez-vous, mon cher; que ma ſanté ne vous inquiète plus, & mandez-moi les nouvelles que vous pourrez, ſur-tout les littéraires. Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

LETTRE CXXVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 19 janvier 1762.

SIRE,

JE viens de recevoir dans ce moment les deux pièces que V. M. m'a fait la grace de m'envoyer (*a*); elles ſont parfaitement écrites; je les ai d'abord lues deux fois de ſuite, & j'ai trouvé deux vers qui ne ſont pas défectueux, mais dont l'un me paroît foible, & l'autre contient un terme dont un Romain n'a jamais pu ſe ſervir, car il n'a été inventé que dans le premier ſiècle du chriſtianiſme. Le premier de ces vers eſt dans Othon & le ſecond dans Caton.

Au moins à cette fois je puis vous être utile.

Au moins à cette fois me paroît proſaïque;

(*a*) Voyez ci-devant tome VIII, le *Diſcours de l'Empereur Othon à ſes amis*, & celui *de Caton d'Utique à ſon fils*, tels que le Roi les a corrigés; l'un page 33, & l'autre page 37.

d'ailleurs il ſeroit plus correct de dire *au moins cette fois je puis vous être utile*, mais le vers ne s'y trouveroit pas; cela eſt très-aiſé à changer. Quant au ſecond vers, il eſt très-beau:

Oui, glorieux martyr de Rome & de ſes loix....

Mais le mot de martyr ne fut jamais connu de Caton: c'eſt un terme né dans les perſécutions que ſouffrirent les chrétiens. On peut bien s'en ſervir aujourd'hui, parce que l'uſage l'a établi; ainſi l'on dira, il eſt le martyr de la dureté d'un tel, il eſt le martyr de ſon entêtement, &c. mais dans la bouche de Caton, ce mot ne me paroît pas bien placé, ſur-tout quand c'eſt Caton qui parle, & qui parle à d'autres Romains. Voilà, Sire, ce que la critique la plus ſévère a pu me fournir ſur deux pièces véritablement excellentes, & très-bien verſifiées.

Je viens, Sire, à ce que V. M. me fait la grace de me dire au ſujet de mes prédictions de Leipſick: elles ont été très-vraies, car vous aviez fait la plus belle campagne qu'on pût faire. Mais à-coup-ſûr, ni moi, ni qui que ce ſoit dans le monde, ne prévoira qu'un homme laiſſe emporter une place défendue par trois mille hommes dans une heure de temps. Car enfin, je ſuppoſe qu'il eût été attaqué dans les formes, & qu'ayant huit mille hommes de garniſon, il en eût perdu cinq à la défenſe de ſes ouvrages extérieurs, ne mériteroit-il pas d'être

puni,

puni, ſi ayant encore trois mille hommes il rendoit ſa place avant que la brêche fût faite au corps de la place? Et que n'a-t-il défendu ce même corps de la place, s'il étoit trop foible pour garder ſes ouvrages extérieurs? Non, cela eſt inconcevable, qu'un homme ſe laiſſe forcer derrière un rempart flanqué de baſtions, avec un bon foſſé en avant de ce même rempart. Voilà, Sire, ce que ſûrement je n'avois pas prévu & que je ne prévoirai jamais.

V. M. me parle du commiſſariat de la Poméranie; elle doit être cent fois mieux inſtruite que moi, ainſi je n'ai rien à dire; mais ce commiſſariat n'étoit pas en dernier lieu dans le Mecklenbourg à Malchin. Si j'avois moins de zèle pour V. M., tout cela m'affligeroit moins; mais je meurs de douleur quand je vois que les ſoins, que les fatigues que vous prenez, que les bonnes & glorieuſes choſes que vous faites, ſont détruites, ou par les étourderies, ou par le peu d'expérience des autres. Dans tous mes chagrins je n'ai qu'une conſolation, c'eſt de ſavoir que vous vous portez bien; pour la crainte des ennemis, je n'en ai aucune, & je reſte toujours dans la parfaite conviction qu'après tant d'événemens fâcheux, il faut à la fin qu'il arrive quelque coup heureux qui remette toutes les affaires dans un bon état.

Voilà la guerre déclarée entre les Anglois & les Eſpagnols; j'en ſuis bien-aiſe, & je crois

avoir de bonnes raiſons pour cela. Les Anglois n'ont plus de paix particulière à faire, & Dieu ſait à la longue ce qu'ils auroient pu conclure, ſéduits par les ceſſions que leur offroient les François ; d'ailleurs avec deux cents vaiſſeaux ils ſont reſtés les bras croiſés toute la campagne paſſée, & ſe ſont laiſſés duper & amuſer par le miniſtère de Verſailles, qui cherchoit à faire ſon traité avec les Eſpagnols. Je crois qu'ils penſeront différemment aujourd'hui. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que vous leur devenez actuellement pour le moins auſſi néceſſaire qu'ils vous le ſont, & cela par cent mille raiſons que V. M. connoît ſans doute cent fois mieux que moi.

V. M. vit ſolitairement, je n'en doute pas ; mais certainement ſi elle reſſemble à un chartreux, je puis bien dire que je ſuis un père de la Trappe. Il y a au pied de la lettre huit mois que je ne ſuis pas ſorti une ſeule fois de mon appartement. Heureuſement je ſuis fort bien logé, & j'étourdis mon chagrin à force de lire les gazettes angloiſes que je me fais traduire, & des livres grecs que j'étudie pour pouvoir les entendre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXIX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 12 janvier 1762.

SIRE,

VOtre dernière lettre a augmenté mon inquiétude ; & les embarras dont je vous vois pour ainſi dire accablé, me font craindre qu'à la fin votre ſanté ne s'altère entiérement ; mais la nouvelle que vous aurez reçue ſans doute peu d'heures après que vous avez écrit la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, vous aura convaincu que la fortune changera à la fin ſes rigueurs, & qu'elle vous favoriſera avec autant de gloire qu'elle l'a fait autrefois. Enfin voilà dans l'empire de Pluton quelqu'un qui n'en reviendra plus pour augmenter le feu de la diſcorde. Cette nouvelle nous a tous ſurpris d'autant plus qu'aucun de nous ne s'y attendoit ; on l'avoit débitée tant de fois fauſſement, qu'on croyoit quand on l'apprit ici que c'étoit un conte.

Le général Seidlitz a fait deux mille priſonniers dans la dernière affaire qu'il a eue avec l'armée de l'Empire ; cela vaut mieux que des priſonniers Autrichiens, puiſque c'eſt preſqu'autant de recrues que de priſonniers.

Il y avoit long-temps que je ſoupçonnois les

horreurs & les perfidies dont me parle V. M.; mais enfin, quand les maux qu'on a voulu nous faire n'ont pas eu lieu, il faut ne s'en affliger qu'autant qu'on auroit à les craindre pour l'avenir, & je vois les choſes dans une ſituation où il eſt impoſſible que la mauvaiſe volonté de certaines gens puiſſe avoir lieu, du moins pour le préſent.

J'ai fait une grande marque à mon almanach au jour que V. M. m'a fait la grace de m'annoncer, & que je ne penſois pas encore ſi prochain. J'ai eu l'honneur de le dire ſouvent à V. M.; tout ira bien à la fin, pourvu qu'elle jouiſſe d'une bonne ſanté & qu'elle puiſſe agir.

V. M. ſaura ſans doute que les François doivent avoir remis le 6 de décembre Port-Mahon entre les mains des Eſpagnols. S'il leur prenoit fantaiſie aujourd'hui de faire la paix, qu'auroient-ils à donner en échange aux Anglois? Je ne vois aucun moyen pour eux d'en venir à un accommodement, que la guerre n'ait ou augmenté leurs pertes ou amélioré leur état préſent.

On a découvert que l'envoyé de Danemarck ſavoit trois jours plus tôt la mort de l'impératrice de Ruſſie, que l'on ne l'a appriſe par tous les couriers qui ſont arrivés ici, dont le premier ne vint que le mardi matin; & le dimanche auparavant, l'envoyé dit à quelques perſonnes: Il eſt mort une des principales têtes couronnées

de l'Europe. On eut beau le preſſer, il ne voulut pas s'expliquer davantage.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXX.

Du Roi.

Sans date du jour, janvier 1762.

IL eſt vrai, mon cher Marquis, que tous les événemens favorables ou fâcheux ſe ſuccèdent alternativement. Nous en avons eu tant de malheureux, de cruels & d'affreux, qu'il falloit bien que quelqu'autre choſe vînt y apporter quelqu'adouciſſement. Cependant reſte à voir juſqu'où nous pourrons porter nos eſpérances. J'ai été ſi malheureux dans toute cette guerre & par la plume & par l'épée, que cela m'a donné une grande méfiance dans toutes les occaſions, de ſorte que je n'en crois plus que mes oreilles & mes yeux uniquement. Je pourrois compoſer un grand chapitre des façons différentes dont les politiques s'égarent dans leurs conjectures, où les exemples ne me manqueroient pas, & cela pour s'être laiſſé emporter par leur imagination, & avoir précipité leur jugement. Voilà ce qui me rend retenu & circonſpect. O que l'expérience eſt une belle choſe ! Moi qui étois étourdi dans ma jeuneſſe comme un jeune cheval qui bondit ſans frein dans une prairie, me voilà devenu

lent comme le vieux Neſtor ; mais auſſi ſuis-je griſon, rongé de chagrin, accablé d'infirmités, & bon en un mot à être jeté aux chiens.

Votre nouvelle de Port-Mahon eſt fauſſe, mon cher, de même que celle des 2,000 priſonniers du général Seidlitz. Je ne m'étonne point de ces bruits de ville ; nous en avons ici également. Quand on remonte à leur ſource, on les perd comme les origines des grandes maiſons. C'eſt à préſent le moment pour les forgeurs de contes & les fabricateurs de nouvelles : pourvu qu'il n'y entre ni géant ni féerie, tout le reſte peut être croyable, & bien peu de particuliers ſauront débrouiller la vérité traveſtie en paſſant par tant de bouches. Vous m'avez toujours exhorté à me bien porter ; le moyen, mon cher, quand on eſt houſpillé comme je le ſuis ? Des oiſeaux qu'on abandonne aux caprices des enfans, des toupies fouettées par des marmots, ne ſont pas plus agités & plus maltraités que je ne l'ai été juſqu'ici par trois ennemies acharnées.

Adieu, mon cher ; dès que j'aurai quelque nouvelle adouciſſante, conſolante & reſtaurante, je ne manquerai pas de vous la communiquer en gros ; mais ſi le contraire arrive, je vous le dirai de même. Puiſſé-je vous donner bientôt de bonnes nouvelles ! Adieu encore. Ne m'oubliez pas.

LETTRE CXXXI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 2 février 1762.

SIRE,

VOtre Majeſté peut bien penſer quelle doit avoir été ma joie en recevant ſa lettre : c'eſt le jour le plus heureux de ma vie. J'ai toujours été perſuadé qu'à la fin tous les projets de vos ennemis s'en iroient en fumée ; mais je craignois qu'avant qu'il n'arrivât quelqu'événement déciſif, vous ne ſuccombaſſiez ſous les fatigues que vous avez eſſuyées depuis ſix ans. Enfin, après un orage épouvantable le calme eſt revenu, & je connois trop l'étendue de vos lumières, pour ne pas être aſſuré que vous profiterez autant qu'il vous ſera poſſible du tour heureux que prennent les affaires. Vous devriez bien par pitié me donner encore quelque bonne nouvelle. J'ai déjà relu, ſans exagération, depuis ſix heures trente fois votre lettre, & avant que la journée finiſſe, je la relirai bien encore autant de fois. Mais il me ſemble que vous ne m'avez dit que la moitié des choſes heureuſes qui ſont arrivées. Vous m'avez traité comme un malade qui par ſa foibleſſe ne peut pas encore ſoutenir tout-à-fait le grand jour. Dans le fond vous n'avez pas mal agi pour ma pauvre cervelle, car encore un degré de plus de plaiſir, je n'aurois

pas répondu d'elle. Oh ! ſi j'avois à préſent le bonheur d'être auprès de V. M., que je lui dirois de choſes ! Il s'en préſente tant à mon eſprit, que je crois que je pourrois en faire un gros volume in-folio. Je voudrois bien vous en écrire ici quelques-unes, mais j'attends pour cela votre première lettre. J'ai encore beſoin d'un élixir qui achève de rétablir entiérement mes forces. Je reſſemble à ces malades, qui ayant été long-temps entre la vie & la mort, ont peine à ſe perſuader qu'ils n'ont plus de rechûte à craindre. J'attends donc encore une ou deux lignes de V. M., pour me livrer entiérement à cette joie vive, qui nous fait goûter dans ce monde terreſtre, les plaiſirs que les dévots ſe promettent dans le céleſte. Il dépend donc, Sire, de V. M. de me mettre au rang des bienheureux, & de me canoniſer tout vivant, choſe que tous les papes du monde ne ſauroient faire. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 12 février 1762.

SIRE,

J'Attends la première lettre de V. M. comme les Juifs attendent le Meſſie, & à vous dire le vrai, j'ai grand beſoin d'un peu de conſolation;

le bâtiment croule de tous côtés, je ſuis toujours incommodé depuis ma dernière maladie, & ſi je n'étais pas un peu mon pauvre corps, il tombera bientôt par terre. J'aurois beſoin de faire des remèdes, mais pour qu'ils agiſſent il faut un peu de gaieté. J'eſpère que la première lettre de V. M. m'en donnera beaucoup.

Les Autrichiens affectent de répandre dans preſque tous les papiers publics que vous penſez à faire la paix avec eux. J'ai lu dans les articles de Vienne qu'ils ont envoyé un nouvel ambaſſadeur où vous envoyez ce que j'ai vu il y a trois mois à Berlin. Je penſe qu'ils ne font courir tous ces bruits que pour faire accroire à certaines gens que vous ne les aſſiſterez pas s'ils viennent à ſe déclarer, & que vous avez offert de vous accommoder avec la cour de Vienne. Je me défie de tout après ce que j'ai vu.

Les directeurs de l'académie ſont venus chez moi, pour me charger de prier V. M. de vouloir bien permettre qu'un de leurs membres, c'eſt M. Sulzer, excellent citoyen, & Suiſſe de nation, puiſſe faire un voyage de deux ou trois mois chez lui, pour y régler quelques affaires domeſtiques. Ce M. Sulzer eſt après M. Euler ce qu'il y a de mieux aujourd'hui dans l'académie ; il eſt grand littérateur & bon géomètre. Ajoutez à cela qu'il n'a pas un ſou de penſion de l'académie ; il s'eſt pourtant ſagement ſou-

mis au réglement que nous avons fait à l'académie, que pendant la guerre aucun académicien ne pourra s'éloigner ſans une permiſſion de V. M. Je prie V. M. de me répondre un mot ſur cet article ; car nous ferions une perte irréparable, ſi cet homme, qui n'a point de penſion, diſoit qu'il ne veut plus être membre ordinaire. En vous écrivant tout ce long détail, j'ai la fièvre, & ma lettre eſt bien digne d'un homme qui ne jouit que de la moitié des facultés de ſon ame. Je voudrois pouvoir, s'il m'étoit poſſible, vous parler un peu de littérature ; mais dans le moment préſent j'en raiſonnerois comme un homme qui n'a pas le ſens commun. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 16 février 1762.

SIRE,

VOus faites des miracles auſſi grands que ceux du Meſſie. Votre lettre a produit ſur moi le même effet que les paroles du Seigneur ſur le paralytique : *Prends ton lit, vas-t-en & marche.* J'étois couché avec une fluxion accompagnée d'un peu de fièvre ; je me ſuis habillé, j'ai ſauté, cabriolé comme un chevreuil dans ma chambre, & je me porte à merveille : pas la moindre

douleur de corps, pas la moindre inquiétude d'eſprit. En vérité vous êtes tout-à-la-fois le plus grand roi & le plus grand apothicaire de l'Europe ; vos poudres & vos émulſions valent mieux que tous les remèdes de la pharmacie ancienne & moderne.

Si la diverſion dont V. M. me fait l'honneur de me parler arrive, la fortune réparera bien dans trois mois de temps tout le mal qu'elle a fait pendant ſix ans ; ſi elle n'a pas lieu, la paix avec les Ruſſes & les Suédois eſt un ſi grand bien, qu'elle nous fera ſupporter patiemment le défaut de ce ſecours, dont je ſens bien toute l'utilité. Ce qui me donne bonne eſpérance pour la diverſion, c'eſt que les Autrichiens commencent à la craindre ſérieuſement, & je le vois clairement par leur affectation à faire mettre dans les papiers publics que vous ſongez à conclure la paix avec eux : je ſuis convaincu qu'ils veulent ſe ſervir du ſtratagême d'une paix prochaine, pour éviter la diverſion.

L'envoyé de Danemarck, grand prophète de malheur dans nos temps de chagrins, fait une aſſez triſte mine : il s'eſt efforcé de répandre par-tout qu'il n'étoit point queſtion de paix entre les Ruſſes & les Pruſſiens ; & quand il a vu arriver les priſonniers de Magdebourg, il a ſoutenu hautement à tous nos miniſtres d'état, que c'étoit un ſimple échange de priſonniers, qui n'étoit que dans le genre de celui que vous

aviez fait faire par le général Willich. Nos bons Berlinois ont été assez simples pour le croire, & les pauvres gens étoient tous affligés. Le comte de Reuss vint chez moi tout consterné me raconter les discours du Danois. J'avois reçu une heure auparavant la lettre de V. M., & je l'assurai, sans entrer dans aucun détail, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tous les discours du ministre de Danemarck, & que je lui garantissois que nous aurions sûrement la paix avec les Russes & les Suédois. La joie est revenue dans le cœur de tous nos Berlinois. Votre nom passe en bénédiction de bouche en bouche ; & vous devez vous bien porter, car depuis vingt-quatre heures l'on a bu plus de cinquante barriques de vin dans Berlin à votre santé. Les officiers Russes qui ont passé ici, ont marqué la plus grande joie d'être amis des Prussiens ; ils ont été régalés magnifiquement pendant trois jours dans plusieurs maisons, où l'on a largement bu à votre santé & à celle de l'empereur Pierre III, que Dieu bénisse & fasse prospérer ! Puissent tous ses ennemis, ainsi que les vôtres, mourir de dépit & de honte de voir leur odieuse cabale détruite dans un moment, & puissent-ils encore essuyer autant de chagrins qu'ils en ont fait essuyer à tant d'honnêtes gens ! Ce que je dis-là n'est pas trop d'un philosophe, mais il n'y a philosophie qui tienne. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXIV.

Du Roi.

Sans date du jour, février 1762.

JE vois par votre lettre du 16, mon cher Marquis, que vous avez à préſent exactement ſaiſi la ſituation où ſont nos affaires. Vous comprenez tout à merveille, & vous voyez que votre miniſtre de Danemarck n'eſt qu'un ſot. Nous avons actuellement ici un Ruſſe, le même qui, comme courier, a paſſé par Berlin; je ſuis très-content de lui, & à moins que tous les principes du raiſonnement humain ne ſoient des abſurdités, il faut que nous faſſions la paix avec les Ruſſes & les Suédois, encore avant l'ouverture de la campagne. Quant à ce qui eſt relatif à d'autres eſpérances, je n'en pourrai avoir des nouvelles certaines que vers le commencement du mois prochain; cela nous ſeroit bien dû, car depuis ſix ans, dans quelle amertume & dans quelle douleur n'avons-nous pas paſſé la vie? Il faut de l'onguent pour la brûlure; croyez-moi, cela eſt néceſſaire & bon. Je ſuis bien-aiſe de vous avoir guéri; ce ſera ce que j'aurai fait de mieux dans ma vie en politique; je ſouhaite que cette lettre-ci vous ſerve de nouveau confortatif, & qu'elle achève de vous tranquilliſer.

Je vous envoie pour vous divertir une fable que je me ſuis aviſé de faire ; elle ſera bientôt ſuivie d'une autre. Je n'ai pas l'eſprit aſſez tranquille pour faire des ouvrages ſérieux ; je m'amuſe aux fables. Ah ! mon cher Marquis, quand ſerai-je hors de cette maudite galère ? Je vous avoue que pilote politique & général héros de romans ſont les plus fichus métiers qu'on puiſſe faire en ce bas monde. Épicure avoit raiſon, ſon ſage ne devoit jamais ſe mêler des affaires publiques. Peut-être ferions-nous mieux ſi nous choiſiſſions notre place dans le monde ; mais le deſtin fait tout, il nous jette dans un emploi, & puis il faut s'y tenir. Écrivez-moi ſi l'on eſt bien-aiſe à Berlin ; & ſoyez perſuadé que je vous aime toujours. Adieu.

LETTRE CXXXV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 1 mars 1762.

SIRE,

VOus me demandez ſi l'on eſt bien-aiſe à Berlin ? On y eſt dans la plus grande joie. Les gens riches donnent des fêtes, ceux dont la fortune eſt médiocre régalent leurs familles, par-tout on vous donne mille bénédictions ainſi qu'à l'empereur de Ruſſie, & vous devez vivre tous les deux trois cents ans, ſi les vœux que

l'on fait le verre à la main ſont exaucés. Toutes les gazettes étrangères parlent, comme d'une choſe arrêtée & finie, de l'union entre la Pruſſe & la Ruſſie; ainſi tout le Brandebourg participe à la joie de Berlin, & l'on n'eſt pas moins content, à ce qu'aſſurent toutes les lettres qui viennent ici, dans les autres villes que dans la capitale. Quant à moi, V. M. peut être aſſurée que ſi la diverſion en queſtion a lieu dans le mois de mars, ma pauvre cervelle n'y tiendra pas : j'ai été deux jours à mettre aux petites-maiſons à force de gaieté. Je ſuis fort le ſerviteur de la philoſophie; mais il eſt des ſituations où Héraclite lui-même diroit avec Horace qu'il eſt doux d'extravaguer.

Je penſe bien comme V. M. qu'il nous faut de l'onguent pour la brûlure & que cela eſt très-bon. C'eſt le moyen d'ôter aux mal-intentionnés les moyens de nous rebrûler une ſeconde fois. V. M. penſe toujours bien, & dans cette occaſion admirablement bien.

La fable que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer eſt charmante (*a*), & écrite avec cette élégante ſimplicité qui convient à ce genre de poëme.

La nouvelle de la ceſſion de Port-Mahon aux Eſpagnols par les François, que je mandai il y a quelque temps à V. M., & qu'elle regarda alors comme un conte, ſe vérifie : la

(*a*) Voyez ci-devant tome VIII, page 50, les deux Chiens & l'Homme.

France retirera trois millions de piaſtres de cette ceſſion.

J'avois cru juſqu'à préſent que je n'aurois jamais ſouhaité de vieillir ; mais je me ſuis trompé ſur ce ſujet comme ſur tant d'autres : je voudrois être plus âgé de ſix ſemaines.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXVI.

Du Roi.

Breslau, ce 6 mars 1762.

LA joie des habitans de Berlin que vous me décrivez, mon cher Marquis, s'eſt communiquée à mon ame, & j'ai ſenti un avant-goût de la ſenſation que j'éprouverai quand la paix générale ſera faite. Nos nouvelles de Pétersbourg ſont telles que nous les pouvons ſouhaiter ; il ſe pourroit même au moment préſent que la paix y fût ſignée. Je n'ai pas encore toutes les nouvelles d'un certain lieu ; mais je ſais que les troupes marchent & qu'on a une grande peur à Vienne. J'ai tout lieu d'eſpérer que je réuſſirai. Dès que j'en ſerai plus ſûr, je vous communiquerai la ſatisfaction que ce bon événement me cauſera. Enfin, mon cher Marquis, les nuages orageux ſe diſſipent, & nous pouvons eſpérer de revoir un beau jour ſerein, brillant des rayons éclatans du ſoleil. Je vous envoie

voie un conte que j'ai fait ; j'étois plein en le compoſant de la lecture de Boſſuet & de ſes impertinentes variations, où toutes les rêveries myſtiques de l'école ſont expliquées. Fâché contre ces abſurdités, je fis une fable pour me venger de ceux qui paſſent leur vie à débiter ces ſottiſes. La grotte obſcure de l'orient eſt le ſujet de l'Allégorie, & le tout eſt aſſez clair pour n'avoir pas beſoin de commentaire. Réjouiſſez-vous, mon cher Marquis, & ſoyez tranquille & bien portant. Le courage me revient avec l'eſpérance, & j'eſpère encore avant de mourir de vous revoir à Sans-Souci, où nous philoſopherons tranquillement & ſans être *in periculo mortis*. Adieu, mon cher. Dieu vous béniſſe !

LETTRE CXXXVII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 9 mars 1762.

SIRE,

LEs nouvelles que V. M. m'a fait la grace de m'écrire ſont admirables, & je ne doute pas qu'inceſſamment vous n'en receviez qui accompliront toutes vos eſpérances. L'on n'eſt pas ſeulement joyeux à Berlin d'être débarraſſé de notre plus dangereux ennemi, mais l'on eſt charmé de voir que l'on pourra rendre à nos deux principaux antagoniſtes tout le mal qu'ils vouloient nous faire, & celui qu'ils nous ont

fait. Ce ſont de bonnes gens que vos citoyens de Berlin, & qui méritent bien l'amitié que vous leur témoignez. On ſe prépare ici à des fêtes dont je vous enverrai le récit, pour vous amuſer, dès que le ſimple armiſtice ou la ſuſpenſion d'armes aura été ſignée à Stargard. Jugez ce que l'on fera à la ſignature de la paix avec la Ruſſie; car on eſt ſi outré contre les Autrichiens & les François, qu'on ſe ſoucie fort peu d'avoir la paix avec eux.

Votre conte eſt charmant, ingénieux, léger (*a*); pas un vers, pas un mot, pas une ſyllabe à changer. L'idée en eſt nouvelle, l'application très-juſte. J'ai l'honneur de le répéter à V. M.; ce petit ouvrage eſt charmant, vous y avez répandu toute la gaieté dont votre eſprit doit ſe reſſentir dans l'heureuſe ſituation des affaires.

Je ſouhaite que la diverſion ait lieu, cela acheveroit de punir vos ennemis de leur audace effrénée & à laquelle ils comptoient ne mettre point de bornes; mais ces ſuperbes Autrichiens & ces fiers François commencent à ne plus avoir d'avantages réels que dans les gazettes de Hollande, dont ils ont acheté tous les gazetiers. Il y avoit dans celle du 29 février, & dans celle du 2, un démenti formel, qu'il y eût aucune négociation, encore moins

(*a*) Voyez ci-devant tome VIII, la pièce intitulée: *Allégorie*, page 55.

aucun armiſtice entre la Pruſſe & la Ruſſie. J'attends la première lettre de V. M., où elle daigne m'apprendre ſi je puis régaler ces meſſieurs d'un petit ouvrage intitulé : *Lettre d'un Baron Weſtphalien à un Bourgeois d'Amſterdam ?* Il y a aſſez long-temps que je ſuis excédé des rodomontades autrichiennes & des gaſconnades françoiſes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 23 mars 1762.

SIRE,

VOtre Majeſté aura ſans doute reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire en réponſe à ſa lettre du 6 de ce mois ; ainſi je ne lui redirai point ici combien j'ai trouvé ingénieux & d'un goût charmant ſon petit ouvrage en vers. Les grandes & bonnes occupations que vous avez actuellement, doivent emporter même vos momens ordinaires de loiſir. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous mander deux choſes fort plaiſantes, dont vous ſaurez peut-être déjà la première. Le roi de France a nommé au moment de la naiſſance un bâtard qu'il a eu d'une demoiſelle de Ramon, duc de Vendôme, & prince légitimé du ſang. On prétend que ſi cette maîtreſſe avoit accouché

à Verſailles, la Pompadour étoit renvoyée ſur le champ, & que M. de Richelieu avoit arrangé cette affaire le mieux qu'il avoit pu pour la faire réuſſir. Cette nouvelle vient de l'ambaſſadeur de Hollande, à qui celui de Paris l'a écrite.

L'autre aventure fait beaucoup de bruit à Verſailles. Le jour que le maréchal de Broglio fut exilé, on jouoit à Paris, à la comédie françoiſe, *Tancrède* de Voltaire; il y a dans la ſcène cinquième ou ſixième du premier acte, des vers dont le ſens & les paroles diſent à peu près: *Tancrède eſt un héros; malgré la cabale qui le fait exiler, le peuple l'aime & connoît ſon mérite.* Soit que l'actrice eût en vue d'appliquer cet endroit à M. de Broglio, ou qu'elle cherchât à les bien déclamer, ces vers firent un grand effet ſur tout le parterre, qui les appliqua à M. de Broglio; on frappa des mains avec excès, & força l'actrice à les répéter pluſieurs fois. La cour a ordonné au lieutenant-général de police de pourſuivre cette affaire. L'actrice a été obligée de prêter ſerment qu'elle n'avoit ſongé à autre choſe qu'à bien jouer ſon rôle, & l'on a arrêté une ſoixantaine des applaudiſſans, contre leſquels on inſtruit un procès en forme. Y a-t-il rien de plus ridicule, ſi ce n'eſt les arrêts des parlemens pour chaſſer les Jéſuites & ceux du conſeil pour les protéger? Cela occupe plus Paris

que la Martinique, où toutes les gazettes assurent que les Anglois, après avoir été repoussés deux fois, ont enfin débarqué douze mille hommes de troupes réglées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXIX.

Du Roi.

Breslau, sans date du jour, mars 1762.

VOtre lettre, mon cher Marquis, m'a trouvé avec la fièvre; c'est une récidive d'une fièvre épidémique qui court ici la ville, & dont Catt pourra vous faire la description. Vos deux nouvelles de Paris ont bien le caractère de la frivolité, déesse de ce pays. Cependant je ne crois pas que madame Ramon, accouchant à Versailles, auroit fait chasser la Pompadour, parce que le roi de France est un homme d'habitude, & qu'il a placé sa confiance dans cette femme-là, qui depuis sept ou huit ans gouverne son royaume à sa satisfaction: & quand même cette malheureuse seroit chassée, ne pensez pas que j'y gagnasse grand'chose. Il s'est formé dans ce pays-là une faction saxonne qui me seroit également contraire. Quelle petitesse de la cour de faire le procès à des poliſſons qui ont applaudi à ces vers de Tancrède! En vérité, tout cela est bien misérable, de même que ce con-

traſte du conſeil & du parlement pour & contre les Jéſuites. Mais, mon cher Marquis, ma tête eſt ſi foible, que je ne puis vous en dire davantage, ſinon que l'empereur de Ruſſie eſt un homme divin, auquel je dois ériger des autels. Adieu, mon cher Marquis. Je n'en puis plus.

LETTRE CXL.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 26 mars 1762.

SIRE,

J'Ai eu la douce ſatisfaction de pouvoir parler pendant deux heures de ſuite de V. M. avec M. de Catt, qui a bien voulu contenter ma curioſité & répondre à toutes mes queſtions. Combien de fois ne vous ai-je pas plaint ! Mais j'en revenois toujours à dire : Enfin, graces au Ciel, tous ces maux ſont paſſés, & il ne nous reſte que des ſujets de joie. M. de Catt m'a dit qu'il avoit rencontré auprès de Breslau M. le comte de Hordt ; ainſi vous aurez encore appris bien des nouvelles qui vous auront inſtruit de choſes ſatisfaiſantes.

J'ai lu avec un plaiſir infini votre réponſe à M. d'Alembert ; il n'y a rien qui doive ni qui puiſſe le fâcher, c'eſt une plaiſanterie ingénieuſe ſans fiel & ſans aigreur. Mais en vérité & les géomètres & d'Alembert & l'académie fran-

çoiſe, tous ces gens-là deviennent des fous. Qu'eſt-ce donc que cet eſprit philoſophique ſi vanté, qui conduit à préférer le Taſſe à Virgile, & à débiter d'un air important & déciſif tant de paradoxes ? Voilà comme, du temps de Sénèque & de Lucain, le goût du ſiècle d'Auguſte commença à péricliter.

M. de Catt va paſſer trois jours à Wittenberg, pour parler à ſon compatriote, qui l'a prié de faire la moitié du chemin de Berlin à Leipſick, étant preſſé de retourner en Suiſſe. Je félicite V. M. d'avoir une perſonne qui lui eſt auſſi véritablement attachée que M. de Catt: elle ſe reſſouviendra de ce que j'eus l'honneur de lui écrire à ſon ſujet l'année paſſée au mois d'avril. J'avois appris bien des choſes que j'ai encore plus éclaircies dans la ſuite, qui me prouvoient combien il étoit eſſentiel que V. M. n'eût dans l'intérieur de ſes appartemens, & pour dépoſitaire de ſes papiers, que des gens d'une probité connue, & qui vous fuſſent entiérement dévoués. V. M. m'a fait la grace de m'écrire qu'elle permettoit que je priſſe les eaux à Sans-Souci. Je profiterai de cette grace, ſi elle veut bien le permettre, vers la fin du mois prochain, pour remettre entiérement ma ſanté, & pour faire ma cour à V. M., lorſque j'aurai le bonheur de la revoir, avec une aſſiduité qui répare le chagrin que m'a donné ſon abſence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 29 mars 1762.

SIRE,

JE réponds à la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, dans le moment où je la reçois. L'homme n'eſt pas fait pour être heureux long-temps. J'étois tranquille, joyeux depuis quatre jours, & voilà que l'incertitude où je ſuis ſur l'état de votre ſanté me cauſe mille inquiétudes. J'eſpère pourtant que votre maladie n'aura point de ſuites, & que ces fièvres épidémiques qui ſont à Breslau, ſont comme celles que nous avons ici à Berlin, où preſque tout le monde a été malade depuis une quinzaine de jours ; mais ces maladies, même les plus opiniâtres, n'ont guère duré que ſept ou huit jours.

Ce que V. M. me fait l'honneur de me mander au ſujet de l'empereur de Ruſſie, me fait un double plaiſir. Le premier, c'eſt que ſi vous êtes incommodé du corps, vous devez avoir l'eſprit content, & cela contribuera pour beaucoup au rétabliſſement de votre ſanté. Le ſecond, c'eſt que j'eſpère que l'amitié que ce grand prince vous témoigne avec tant de raiſon, en vous uniſſant tous les deux d'intérêts,

comme de ſentimens d'affection, conduira enfin ces troubles à leur fin & nous amenera la paix. Quand pourrai-je donc avoir le plaiſir de vous voir tranquille?

V. M. doit juger de l'inquiétude où je ſuis. Je la prie inſtamment, ſi elle n'a pas le temps de m'écrire un mot, dans les occupations dont je vois qu'elle doit être accablée, de me faire ſavoir par un des domeſtiques de ſa chambre l'état de ſa ſanté. Je vous jure que je ne vivrai pas juſqu'à ce que je reçoive de vos nouvelles.

Vous devez, Sire, avoir été bien content du prince de Pruſſe; tout le monde qui l'a vu à Magdebourg en dit ici mille biens. Vous faites toujours de très-bonnes choſes, mais celle de l'avoir fait venir auprès de vous eſt excellente, par cent & cent mille raiſons. Il profitera plus aujourd'hui dans un jour, qu'il n'auroit fait dans ſix mois à Magdebourg. Je demande encore en grace à V. M. des nouvelles de ſa ſanté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 3 avril 1762.

SIRE,

VOtre dernière lettre, dans laquelle vous me faites la grace de m'apprendre que vous n'avez plus de fievre, a achevé de me tranquilliser; car M de Catt étant allé à Wittenberg pour voir son parent, je ne savois ce que c'étoit que cette fièvre, & il me venoit sans cesse les idées les plus triſtes, en pensant à celles qui avoient régné à Breslau l'hiver que j'y étois. Heureusement le comte de Hordt, qui partit deux jours après la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire, dit ici que vous n'aviez eu qu'une fièvre de rhume. Ce fut le comte de Reuſs qui me donna cette bonne nouvelle, & vint exprès chez moi; je l'aimois beaucoup auparavant, parce que c'eſt un bon & excellent citoyen, qui vous eſt dévoué de cœur & d'ame; mais je l'aime encore davantage aujourd'hui, & s'il m'avoit donné cent mille écus, il ne m'auroit pas fait le quart du plaiſir qu'il me fit.

Voilà la Martinique priſe. Outre les avantages ineſtimables de cette conquête, les ſuites en ſont des plus utiles. Trente-quatre vaiſſeaux de guerre qui ſe trouvent tout-à-coup en état

d'agir contre les Eſpagnols, & une armée de 16,000 hommes de troupes réglées ; ce qui vaut une armée de 80,000 en Europe. Outre ce premier avantage, en voici un ſecond auſſi conſidérable. Un tremblement de terre vient de détruire une partie de Carthagène en Amérique ; les remparts & les fortifications ſont preſque tout à bas, & les deux forts de Sainte-Marguerite qui défendoient l'entrée du port, entiérement détruits ; il n'y a rien de plus certain que cette nouvelle, le détail de ce déſaſtre eſt dans toutes les gazettes. Voilà Pondichéri & le Cap-Breton des Eſpagnols détruits, ſans qu'il en ait coûté la moindre peine aux Anglois.

Je ne vois ni noir ni blanc. Je ne vois pas noir, parce que nous avons tous nos derrières libres, que nous pouvons employer cette campagne contre les Autrichiens l'armée que nous avions contre les Ruſſes, & le corps que nous oppoſions aux Suédois ; car d'ailleurs vous aurez pu vous appercevoir par mes lettres que je n'ai jamais fait que très-peu de fond ſur les gens que j'ai fréquentés avec M. d'Andreſel ; ainſi n'ayant jamais fondé ſur eux la moindre eſpérance, ils n'entrent pour rien dans ma façon de penſer. Je ne vois pas entiérement blanc, parce que je ſais que la plus grande prudence d'un général peut être rendue inutile par la bêtiſe ou par la lâcheté des ſubalternes ; & malheureuſement je n'ai que trop d'exemples de

cette vérité. Mais j'eſpère en vos lumières, en vos talens ſupérieurs ; & vous ſuppléerez à ce qui pourroit manquer. Vous me direz : Si le prince Ferdinand étoit battu ? Pourquoi le fera-t-il, puiſqu'il a toujours battu ſes ennemis juſqu'à préſent ? Mais ſi le prince Henri avoit quelque déſavantage ? Pourquoi étant plus fort qu'il n'a jamais été, n'agira-t-il pas auſſi bien qu'il a fait juſqu'à préſent ? Mais enfin ſi l'empereur de Ruſſie venoit à mourir ? Pourquoi mourra-t-il ? il eſt jeune, il ſe porte bien, & nous ne ſommes plus dans le ſiècle de la Médicis. Mais ſi moi, roi de Pruſſe, j'étois battu ?... Si cela arrive jamais, je conſens que l'on me coupe la tête. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLIII.

Du Roi.

Ce 8 avril 1762.

VOus êtes gai & de bonne humeur, mon cher Marquis, & ce ne ſera pas moi qui voudrois vous affliger par mes rêves mélancoliques. D'ailleurs penſer triſtement ou gaiement ne fait rien aux choſes ; elles vont leur train, & l'événement bon ou mauvais, il faut enſuite le recevoir, & dévorer ſon chagrin, ſi la fortune nous eſt contraire. Je ſuis à préſent dans les négociations par-deſſus les yeux ; tout va à ſouhait à

Pétersbourg, & j'oſe vous dire que ce pays, dont vous n'eſpérez rien, remplira ce que j'en attends, mais un mois plus tard que je ne l'aurois déſiré. Sur la fin de mai il y aura un beau ſabbat dans cette pauvre Europe, & ce ſera de cette façon-là que nous trouverons la fin de cette déteſtable guerre. Je relis à préſent l'Hiſtoire de Fleury, dont je m'accommode très-bien; cela tiendra bon juſqu'au mois de juillet; c'eſt une pièce de réſiſtance qui fournit des alimens pour une demi-campagne. Je ne vous en dis pas davantage à préſent, mon cher Marquis. J'attends de grandes nouvelles, que je vous enverrai toutes chaudes, dès que je les aurai reçues. Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

LETTRE CXLIV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 11 avril 1762.

SIRE,

LA lettre de V. M. a fait hauſſer mes eſpérances de dix degrés. Elle me parle de ma gaieté. Quelque grand qu'elle ſoit, je la trouve encore fort modeſte, & je regarde comme un miracle que ma pauvre tête ne ſe ſoit pas totalement démontée depuis le mois de février. Mais ſi ce dont vous me parlez au ſujet des gens que j'ai vus autrefois avec M. d'Andreſel

a lieu, je ne réponds plus de rien, & je ſerai peut-être obligé de me faire mettre une trentaine d'épingles dans le derrière, pour déterminer les eſprits vitaux vers les parties baſſes, & les empêcher de ſe porter avec trop de rapidité au cerveau. Plaiſanterie à part. Si jamais j'apprends que les mouvemens que vous attendez ont été effectués, je ne réponds pas que la joie ne faſſe en moi quelque révolution trop grande. Je ſens trop la conſéquence d'un événement tel que celui que vous eſpérez, j'en vois trop bien les ſuites heureuſes, pour être véritablement tranquille juſqu'au moment que je le ſaurai arrivé. Permettez-moi, Sire, de vous citer ce vers d'un de nos meilleurs poëtes :

Je le ſouhaite trop pour le croire ſans peine.

Mais je vois tant de choſes bonnes d'un autre côté, que j'attends avec patience celle que je ſouhaite le plus aujourd'hui.

Vous ſavez ſans doute, Sire, que les Anglois ont pris à la Martinique trente-ſix vaiſſeaux corſaires des plus conſidérables qu'euſſent les François ; la perte de cette isle leur coûte d'un ſeul article trente millions de livres. On embarquoit pour la France toutes les années de la Martinique cent mille caiſſes de ſucre, à ſix cents livres la caiſſe : cela fait ſoixante millions de livres de ſucre. Mettez la livre de ſucre à dix ſous, qui font la valeur de trois de nos anciens gros ; vous trouverez, ſans grand calcul, que

cela fait trente millions de livres, par conſéquent le double de ce que peut rendre l'électorat de Hanovre dans la plus floriſſante paix. Il eſt vrai que ce ſont les ſujets du roi de France & non pas lui qui perdent ces ſommes conſidérables ; mais la plaie n'en eſt pas moins grande pour le royaume, & elle ſaignera longtemps.

On dit ici que vous faites mettre en ordre le château de Charlottenbourg. Si V. M. ſe rappelle les jolies tapiſſeries de papier pour les chambres des officiers & des dames que je lui fis voir à Leipſick, & qu'elle veuille en employer quelques-unes, vu le bon marché, une chambre ne coûtant guère que quarante écus monnoie courante, l'entrepreneur de la fabrique de Rheinsberg, qui eſt un gentilhomme du prince Henri, & qui eſt venu me prier de le recommander à V. M., lui enverra tous les plus beaux échantillons.

M. de Catt ſe porte mieux ; il a trouvé ici un chirurgien fort habile, qui l'a déjà très-ſoulagé, & qui lui promet de le mettre en état dans une douzaine de jours d'aller rejoindre V. M. & de faire la campagne ſans incommodité, pourvu qu'il veuille ſe ménager un peu, & ne plus être auſſi mauvais écuyer que ſaint Paul de chrétienne mémoire.

On dit dans tous les papiers publics que la flotte qui a pris la Martinique va rendre une

viſite aux Eſpagnols à la Havane & leur emprunter à coups de canon quelques millions de piaſtres. Ainſi ſoit-il !

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 23 avril 1762.

SIRE,

JE me doutois bien, par certaines choſes que j'avois lues dans les papiers publics, des mauvaiſes manœuvres qu'on faiſoit dans une cour, où depuis le changement de miniſtère la foibleſſe paroît avoir ſuccédé à la fermeté, malgré les avantages ineſpérés que la fortune ſemble vouloir donner à des gens qui en ſavent ſi mal profiter. J'eſpère que ſi les anciens ſujets de Mithridate ſe mettent en mouvement, tout ira à merveille, & que vous pourrez laiſſer faire à ceux qui ſe conduiſent contre toutes les règles de la politique autant de ſottiſes qu'ils voudront, ſans qu'elles vous portent préjudice. J'attends donc avec une impatience infinie la confirmation des nouvelles des anciens ennemis de Pompée. J'ai beaucoup plus de foi en leurs promeſſes qu'en celles des gens que j'ai vus autrefois avec M. d'Andreſel.

J'ai prié M. de Catt, qui aura l'honneur de

de rendre ma lettre à V. M., de lui dire une choſe qui peut lui être utile, & que je crois ne devoir pas confier au papier, parce qu'on ne ſait ce qui peut arriver à un voyageur. Le même M. de Catt, avec qui j'ai eu la conſolation de m'entretenir tous les jours de V. M., pourra lui dire le genre de vie que j'ai mené depuis dix mois.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLVI.

Du Marquis d'Argens.

Sans date du jour, avril 1762.

SIRE,

J'Avois oublié de remettre à M. de Catt les deux pièces de M. d'Alembert que V. M. m'avoit fait la grace de me communiquer. J'ai l'honneur de les lui renvoyer : il y a dans tout cela du bon, du ſingulier & du mauvais. Il eſt fâcheux qu'au beau génie du ſiècle de Louis XIV ſuccède un eſprit de paradoxe, qui tôt ou tard ruinera le bon goût, & détruira à la fin le bon ſens.

V. M. travaille donc ſur les Pères de l'Égliſe ? J'avois eu l'honneur de lui dire pluſieurs fois qu'il ne manquoit plus à ſes lectures qu'une douzaine de tomes in-folio, après quoi elle pourroit diſputer avec Dom Calmet & tous les Bénédictins de l'univers.

Je parcours l'Écriture, & les remarques que je fais doivent ſervir aux notes que je fais ſur Timée de Locres, dont j'ai traduit les ouvrages, qui n'ont jamais paru en langue vulgaire. C'eſt un fou de la première claſſe que ce Timée de Locres, pas un mot de bon ſens dans ſes ouvrages; mais ſa philoſophie a ſervi de baſe à celle des Pythagoriciens & des premiers Chrétiens, & cela me fournit de bonnes diſſertations.

J'ai quitté V. M. balbutiant le grec, & je la reverrai le ſachant comme les Dacier & les Saumaiſe. C'eſt aux chagrins que j'ai eſſuyés depuis dix-huit mois que je ſuis redevable de la connoiſſance d'une langue qui ſert à mon amuſement. Il falloit que je mouruſſe de douleur, ou que j'occupaſſe mon eſprit, pour le diſtraire des chagrins que lui cauſoit cette maudite guerre. Soyez perſuadé, Sire, qu'après vous, perſonne n'a été plus ſenſible aux malheurs que nous avons eſſuyés quelquefois. J'étois accablé par deux mortelles inquiétudes; la première regardoit le ſort de tout l'état; mais la ſeconde, qui étoit bien plus conſidérable, tomboit ſur votre perſonne. Enfin, graces au Ciel, voilà toutes nos inquiétudes finies, & j'eſpère dans peu de mois avoir le plaiſir de voir V. M. tranquille & heureuſe dans le ſein de la paix, goûtant un doux repos que ſes veilles & ſes fatigues ont bien mérité.

J'attends aujourd'hui ou demain une lettre de V. M. Je ſuis dans la ferme eſpérance que j'y trouverai la confirmation des bonnes nouvelles que V.M. m'a fait la grace de me mander, & qui m'ont cauſé une joie qui m'a rendu entiérement la ſanté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLVII.

Du Roi.

Breslau, ce 29 avril 1762.

JE commençois à languir comme une fleur qui n'a pas été arroſée de long-temps, lorſque Catt m'a rendu votre lettre. Cette divine roſée m'a ranimé & m'a donné une nouvelle vie. Il eſt plaiſant, mon cher Marquis, que vous travailliez ſur le nouveau Teſtament & moi ſur les Pères de l'Égliſe. Quel démon nous a fourni ces idées? Dites-moi par quel concert notre eſprit s'eſt-il dirigé en même temps ſur ces matières? Je crois que nous n'en ſavons rien ni l'un ni l'autre. Je vous avoue que je m'étonne de l'égarement extrême de l'eſprit humain toutes les fois que je relis ces diſputes ſur des dogmes & des myſtères. Cependant je ne vous dis rien que ce que vous ſavez déjà, & je vois d'ici à votre air que vous voulez de bonnes nouvelles. Je me trouve aſſez heureux pour vous ſervir comme

vous le désirez. Du côté de la Russie, j'attends le courier avec le traité de paix & l'alliance de la part de la Suède. Les médiateurs crèvent tous les chevaux de poste, pour arriver, & signer tout de suite la paix. Ce n'est pas encore tout, le successeur de Mithridate se met actuellement en campagne & m'envoie un grand secours, & ces peuples que le soleil regarde en naissant, sont en mouvement également : les traités sont faits, tout est arrangé, de sorte que nous pouvons compter sur l'accomplissement de mes espérances. Ce sont des nouvelles qui se sont fait attendre ; mais elles sont si bonnes, qu'on peut leur pardonner leur lenteur.

J'espère donc à présent avec fondement que l'année présente fera la clôture de nos travaux. Catt m'a parlé du pauvre comte Gotter comme d'un homme à l'agonie. Hélas ! je ne retrouverai à Berlin que des murailles & vous, mon cher Marquis ; plus de connoissance, personne, & moi j'aurai survécu à toute cette malheureuse génération. J'ai quelqu'affaire qui m'empêche de continuer. Je vous en dirai davantage dès que j'aurai du loisir. Adieu, mon cher, mon bon, mon unique Marquis. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXLVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 3 mai 1762.

SIRE,

VOtre Majeſté aura pu juger d'avance de la joie que j'aurois en recevant la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai été d'autant plus charmé, que connoiſſant tout le bien qui pouvoit arriver de l'Orient, je n'avois jamais été perſuadé que ce bonheur nous arrivât. C'eſt à préſent, Sire, qu'il faut ſonger à conſerver votre ſanté, pour achever de conduire toutes les choſes à leurs perfections, & venir enſuite ſe tranquilliſer à Sans-Souci, & ſe refaire de toutes les fatigues énormes que vous avez eſſuyées depuis ſix ans ſans relâche.

Je n'ai aucune nouvelle littéraire à faire ſavoir à V. M., mais deux qui prouvent que les méchans ſont quelquefois punis, s'ils ne le ſont pas toujours. La Pompadour a perdu un œil, & l'autre aura bientôt le même ſort; cette femme aura le deſtin d'Œdipe; c'eſt toujours quelque choſe pour prouver la Providence, quoiqu'il faudroit qu'elle eût le ſort de Cartouche pour faire un argument convaincant.

Les Jéſuites vont être entiérement détruits en France; leurs colléges ſont déjà fermés &

leurs biens donnés en partie aux régens qui ſeront chargés de l'inſtruction des jeunes gens. Voilà un événement auquel toute l'Europe ne s'eſt pas attendue. J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. une eſtampe qu'on a gravée à Paris, très-mal exécutée, mais dont l'idée eſt aſſez ingénieuſe : tous les ordres de moines ſont dans un crible, que le premier préſident remue, & tous les Jéſuites tombent des trous du crible comme l'ordure du froment qui repréſente les autres ordres & qui reſtent dans le crible, ainſi que le bled y demeure lorſqu'on le nettoie.

La lettre de V. M. m'a donné un ſi grand courage, que voyant que tant de différentes nations vont ouvrir leurs campagnes, je vais auſſi faire l'ouverture de la mienne ; & puiſque V. M. a eu la complaiſance de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci, je ſortirai de mon étui, dont je n'ai pas bougé depuis dix mois, & j'irai annoncer aux nymphes & aux dieux de la Havel qu'ils reverront bientôt V. M. ſur leurs bords heureux. Puiſſe ce jour arriver au plus tôt ! J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLIX.

Du Roi.

Breslau, ce 8 mai 1762.

VOus m'avez fourni, mon cher Marquis, le meilleur ragoût du monde pour ma table; j'y ai produit votre eſtampe des Jéſuites; tout le monde a dit ſon mot ſur ce ſujet, & nous avons ri, ce qui n'eſt pas ordinaire dans ma maiſon depuis les tribulations que nous avons ſouffertes. Les François ſont de plaiſans fous; j'aime des ennemis qui donnent occaſion de rire, & je hais mes Autrichiens rébarbatifs, bouffis d'orgueil & d'impertinence, qui ne ſont bons qu'à faire bâiller, ou à inſulter les malheureux. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre aujourd'hui; j'attends mes couriers d'une heure à l'autre. Vous trouvez peut-être que depuis quelques mois j'attends toujours des couriers; cela eſt vrai; cependant ils arriveront à la fin, & il n'y aura que notre impatience qui aura ſouffert de ces délais: ce n'eſt pas une affaire; on y gagne plutôt en ſoumettant ſon inquiétude naturelle à un petit cours de patience qui nous fait avancer dans la morale pratique & dans l'étude de la ſageſſe. Je raſſemble actuellement l'armée & je mets la dernière main aux préparatifs de cette campagne. Veuille le Ciel qu'elle

ſoit heureuſe & la dernière de celles que j'aurai à faire !

Je ſuis bien-aiſe que vous alliez à Sans-Souci ; mon imagination ſaura où vous trouver ; je vous ſuivrai dans la maiſon & dans les allées du jardin juſqu'au parc ; je dirai : A préſent le Marquis joue de la viole, à cette heure il commente le nouveau Teſtament grec, le voilà répétant avec Babet des leçons de tendreſſe, dans cette allée il fait des projets de politique, & revoyant mes appartemens il ſe reſſouvient de moi. Enſuite j'aurai un petit dialogue en idée avec vous ; mais quelque nouvelle de Daun viendra à la traverſe diſſiper cette illuſion agréable, & autant en emporte le vent. Ma ſituation n'eſt pas encore à l'abri de certains nuages qui obſcurciſſent de temps à autre la ſérénité de quelques rayons qui me luiſent ; cela m'inquiéteroit beaucoup, ſi je n'avois vu par l'expérience que tout le mal que l'on craint n'arrive pas. Le trouble va devenir général dans toute l'Europe, & je m'imagine que quand toutes les cervelles ſe ſeront détraquées juſqu'au dernier point, la raiſon alors leur reviendra tout-d'un-coup, comme à des gens attaqués de la fièvre chaude, qui après un long accès de frénéſie tombent dans un ſommeil profond & recouvrent leurs ſens au réveil. Que cet heureux moment ſe fait long-temps attendre, & qu'il en coûte pour que l'Europe en travail

accouche de cette paix tant désirée !.. Soit en paix, soit en guerre, heureux ou malheureux, absent ou présent, vous me retrouverez toujours le même, c'est-à-dire, vous aimant & vous estimant comme j'ai toujours fait. Adieu, mon cher Marquis, & bon soir, je vais me coucher.

LETTRE CL.

Du Marquis d'Argens.

Potsdam, ce 18 mai 1762.

SIRE,

ME voici arrivé depuis hier dans le délicieux séjour de Sans-Souci, & j'y apprends aujourd'hui par une lettre qu'on m'écrit de Berlin que vous avez battu le corps du général Beck, & fait huit bataillons prisonniers. Vous traitez aussi mal les Autrichiens en Silésie que le prince Henri en Saxe. Voilà un bon commencement de campagne, & si les choses qui, selon ce que je conjecture, doivent arriver au commencement du mois prochain, ont lieu, je ne doute pas que vous ne revoyiez avant la fin de cette année les bords heureux de la Havel, & que vous ne veniez voir les superbes choses que vous avez fait faire à Sans-Souci & que je considère toujours avec une nouvelle admiration. Tout est ici dans le plus bel ordre du monde.

Battez donc, pour l'amour de Dieu, ces maudits Autrichiens le plus ſouvent que vous pourrez, pour que tous vos ſujets aient à la fin le plaiſir de vous voir heureux & content après tant de traverſes.

J'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M. les Métaphyſiques chimères de d'Alembert ſur la poéſie & ſur l'hiſtoire. Peut-on, avec autant d'eſprit & de géométrie qu'en a cet homme, être auſſi peu conſéquent ? Je crois qu'à la fin nos meilleurs écrivains diront comme le père Canet : Point de raiſon, Monſeigneur, que cela eſt ſage, point de raiſon !

Voilà V. M. au milieu des fatigues & des dangers. Que je ſerai content lorſque je l'en verrai délivrée ! Quant à moi, inutile fardeau de la terre, je paſſe ma vie à ſouhaiter la paix, à étudier des choſes peu agréables, & à apprendre des mots.

Les Jéſuites ſont renvoyés de la cour de France, leurs colléges entiérement ſupprimés, leurs novices renvoyés ; & l'on parle de leur exil total du royaume comme d'une choſe qui doit arriver au mois d'août. Je croirois volontiers que le miniſtère a découvert quelques manœuvres de ces honnêtes gens qui ſont inconnues au public & qu'on veut garder dans le ſilence. Il eſt certain que deux jours après l'aſſaſſinat du roi, deux Jéſuites furent mis à la Baſtille, & l'on n'a plus ſu ce qu'ils étoient devenus. Ajoutez

à cela que lorſque Damiens vint à Paris, il ſortoit de chez les Jéſuites d'Arras. Que ferez-vous à la paix de tous ces inſectes venimeux ? Les princes catholiques vous donnent un bel exemple.

Je ne vous dis tout ceci, Sire, que pour vous faire penſer à l'aventure qui vous eſt arrivée la campagne dernière. Je ne comprends pas pourquoi l'on n'a pas déjà condamné & puni en effigie ce miſérable Warkotſch. Votre trop grande douceur me fait ſouvent enrager : les méchans ont beſoin d'être contenus par la crainte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLI.

Du Marquis d'Argens.

Potsdam, ce 24 mai 1762.

SIRE,

J'Ai l'honneur de répondre à V. M. dans le moment même que je reçois ſa lettre : elle doit juger du plaiſir qu'elle m'a cauſé. Non-ſeulement nous voyons actuellement le port après une horrible tempête, mais nous entrons dans ce port, où nous oublierons bientôt tous les maux paſſés. On m'écrit de Berlin que la joie y a été exceſſive ; le courier y eſt arrivé à dix heures du ſoir, & toute la nuit le peuple a été dans

les rues & les maiſons éclairées aux fenêtres. On n'a pas moins été joyeux à Potsdam ; mais on le ſeroit encore plus, ſi on avoit le bonheur de vous y voir. Je me flatte que cet hiver la guerre ſera finie. L'alliance avec la Ruſſie vaut toutes les alliances des peuples circoncis & incirconcis ; avec ce ſeul ſecours, je regarde la paix comme aſſurée avant quatre mois ; & ſi certaines gens tiennent leurs promeſſes & ſe mettent en mouvement, il eſt impoſſible que vous ne ſoyez pas à Sans-Souci avant le mois de ſeptembre. La reine de Hongrie, à ce que diſent des lettres de Vienne qui viennent de très-bonne main, paſſe la moitié de ſa vie depuis quelque temps à prier la Vierge, & l'autre à pleurer. Je ſouhaite, pour la punir des maux que ſon ambition a faits depuis ſept ans au genre-humain, qu'elle ait le ſort des ſœurs de Phaëton, & qu'elle ſe fonde en eau.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLII.

Du Roi.

Bettlern, ce 25 mai 1762.

JE me félicite, mon cher Marquis, de ce que Sans-Souci peut vous ſervir de demeure agréable pendant les beaux jours du printemps, & s'il ne dépendoit que de moi, tous les évé-

nemens ſe ſeroient déjà arrangés de façon que je pourrois vous y joindre ; cependant il faut encore ajouter la campagne qui va s'ouvrir aux ſix précédentes, ſoit que le nombre de ſept qui paſſe pour myſtique chez les péripatéticiens & les moines, doive être rempli, & qu'il ſoit dit de toute éternité dans le livre des deſtinées, que nous n'aurons la paix qu'après ſept campagnes, il faut que nous en paſſions par-là. Mon frère a bien débuté en Saxe ; mais je ne ſais quels contes on fait ſur notre chapitre. Nous cantonnons encore ; il n'y a que quelques partis de houſards en campagne, & ni Daun, ni Beck, ni tous les autres Autrichiens ne ſont attaquables juſqu'à préſent. Notre campagne ne peut commencer au plus tôt qu'au 20 juin ; juſqu'à ce temps ne vous attendez pas de notre part à des coups d'éclat.

J'ai déjà penſé aux moines de Siléſie ; dès que j'ai appris qu'on les chaſſoit de France, j'ai fait mon petit projet en conſéquence, & j'attends à avoir nettoyé le pays d'Autrichiens, pour pouvoir y faire ce qui me plaît. Vous comprenez donc, mon cher Marquis, qu'il faut attendre que la poire ſoit mûre pour la cueillir. Quelle différence de revoir Sans-Souci à préſent, après y avoir demeuré avant la guerre ! de comparer l'état de proſpérité où nous étions alors avec notre misère préſente, la bonne ſociété qui s'y raſſembloit avec la ſolitude, ou la

mauvaiſe compagnie qui nous reſte! Tout cela, mon cher Marquis, m'afflige, & me rend triſte & rêveur.

Je ſuis fort de votre ſentiment au ſujet de d'Alembert; il vaut mieux ne point écrire que de dire des paradoxes ou des pauvretés. Blaiſe Paſcal, Newton & cet homme-ci, tous trois les plus grands géomètres de l'Europe, ont dit force ſottiſes, l'un dans ſes Apophthegmes moraux, l'autre dans ſon Commentaire ſur l'Apocalypſe, & celui-ci ſur la poéſie & l'hiſtoire. La géométrie pourroit donc bien ne pas rendre l'eſprit auſſi juſte qu'on le lui attribue. Le préjugé favorable à la géométrie en avoit fait un axiome; ce n'eſt pas même un problême après les trois grands géomètres que je viens de citer, & qui ont tous trois ſi pitoyablement raiſonné. Tenons-nous-en, mon cher Marquis, aux arts d'agrément. La perfection n'eſt point faite pour nous; on a quelqu'indulgence pour les écarts d'un poëte, on les met ſur le compte de ſon imagination; mais on ne pardonne rien au géomètre, il doit être exact & vrai. Pour moi, qui ſens qu'on ne ſauroit l'être toujours, je m'attache plus fortement que jamais aux agrémens de la poéſie & à toutes les parties des études qui peuvent orner & éclairer l'eſprit; ce ſeront les hochets de ma vieilleſſe avec leſquels je m'amuſerai juſqu'à ce que ma lampe s'éteigne. Ces études, mon cher Marquis,

adouciſſent l'eſprit & font que l'âpreté de la vengeance, la dureté des punitions, & enfin tout ce que le gouvernement ſouverain a de ſévère, ſe tempère par un mêlange de philoſophie & d'indulgence, néceſſaire quand on gouverne des hommes qui ne ſont pas parfaits, & qu'on ne l'eſt pas ſoi-même.

Enfin, mon cher Marquis, ſoit âge, ſoit réflexion, ſoit raiſon, je regarde tous les événemens de la vie humaine avec beaucoup plus d'indifférence qu'autrefois. Quand il y a des choſes qu'il faut faire pour le bien de l'état, j'y mets encore quelque vigueur; mais, entre nous ſoit dit, ce n'eſt plus ce feu impétueux de ma jeuneſſe, ni cet enthouſiaſme qui me poſſédoit autrefois. Il eſt temps que la guerre finiſſe, car mes homélies baiſſent, & bientôt mes auditeurs ſe moqueront de moi. Adieu, mon cher Marquis; je ſouhaite de vous donner d'agréables nouvelles; vous aurez dans peu celle de la paix avec les Suédois; pour les autres, vous ne les aurez qu'à la fin de juin. Aimez-moi toujours, & ſouvenez-vous d'un philoſophe militaire, plus errant que dom Quichotte & tous les chevaliers de la Calprenède.

LETTRE CLIII.

Du Marquis d'Argens.

Potsdam, ce 2 juin 1762.

SIRE,

SI vos couriers ſe ſont fait autant attendre que le Meſſie, ils ont produit de plus grands effets; il fallut au Meſſie & à ſes diſciples quatre ſiècles pour amener au chriſtianiſme un empereur Romain, & il ne vous faudra que quatre mois pour ramener à la raiſon une impératrice. C'eſt bien un autre miracle de rendre une femme raiſonnable que de baptiſer un prince qui cherchoit à ſe faire un parti parmi les chrétiens qui pût le garantir de ſes ennemis. Si je n'avois pas été prévenu depuis quelque temps, les deux dernières lettres que j'ai reçues de V. M. auroient bien pu produire ſur moi le même effet que la joie de la paix a cauſé ſur la tête d'un des principaux miniſtres de Berlin; le pauvre homme en eſt devenu fou le jour du *Te Deum*; il a fait mettre dans toutes nos gazettes qu'il prêcheroit le lendemain en vers, & il a fait véritablement ſon ſermon, où toute la ville eſt accourue. Ses confrères ſont fort ſcandaliſés, & ne parlent de rien moins que de ſuſpendre le prédicateur poëte. Si vous continuez de m'écrire d'auſſi bonnes nouvelles,

ne

ne soyez donc pas étonné, Sire, si l'on vous écrit que j'ai fait un discours en *lingua franca*, qui est le provençal *algérianisé*, à l'académie des sciences. En vérité, à la lecture de vos dernières lettres, j'ai été pendant plus d'une heure comme un homme pétrifié & que la joie rend entiérement stupide. Il faut, comme le dit fort bien V. M., avoir senti l'état où nous étions il y a six mois, pour connoître tout le bon & le merveilleux de celui où nous sommes aujourd'hui.

J'ai eu la satisfaction d'être le premier qui ait célébré votre union avec l'empereur de Russie, ce brave & digne prince, que le Ciel le comble de toutes ses faveurs!.. Dès que j'eus reçu la lettre de V. M., je priai à dîner les bourg-mestres & plusieurs des bons bourgeois de Berlin; j'empruntai de la maison-de-ville deux petits canons de quatre livres de balle, dont les bourgeois se servent dans leurs fêtes; je les fis conduire sur le chemin au pied de la colonnade de Sans-Souci, & depuis midi jusqu'à sept heures du soir que dura le dîné nous tirâmes 80 coups de canon, en buvant à votre santé & à celle de l'empereur votre bon allié. Hier dimanche les bourgeois firent à Potsdam de grandes réjouissances; je les ai pourtant prévenus de trois jours.

Je voudrois être plus vieux d'un mois; cependant je trouve qu'il n'est pas gracieux de

vieillir ; mais je ſens tout le plaiſir que j'aurai dans les mois de juillet, d'août & de ſeptembre. Quoique je ſouhaite la paix avec la plus grande impatience, je ſerois pourtant fâché de la voir conclure avant que vous n'ayez reçu de la reine de Hongrie une bonne bouteille de baume, qu'elle eſt obligée de vous donner pour guérir toutes les cicatrices qui pourroient reſter aux bleſſures qu'elle nous a faites.

Permettez que je vous diſe une petite parabole : Un honnête homme traverſoit une certaine forêt ; trois brigands l'attaquèrent, lui firent pluſieurs bleſſures, & non contens de lui voler ſon argent, ils vouloient encore le tuer. Il arrive pendant ce temps deux braves gens qui volent au ſecours de l'honnête-homme, & ſe ſaiſiſſent des larrons. Un des défenſeurs du voyageur lui dit : Croyez-moi, tuons vos ennemis. Si nous les laiſſons aller, avant d'arriver à la fin de votre courſe vous avez encore une autre forêt à paſſer ; ces gens-là iront de nouveau vous y dreſſer des embûches. Le voyageur crut le conſeil de ceux qui l'avoient garanti : les brigands furent exterminés, & il acheva ſa route en ſûreté... Ce n'eſt rien d'avoir culbuté par terre ſon ennemi, ſi l'on ne prend des précautions pour qu'il ne puiſſe plus nous attaquer en ſe relevant.

Je termine ici mon ſtyle oriental, & j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLIV.

Du Roi.

Ce 8 juin 1762.

VOus plaiſantez, mon cher Marquis, dans votre lettre ſur mes couriers. Le malheur eſt que tout ne va pas auſſi vîte que je le voudrois. Voilà la paix des Ruſſes, qui eſt à la vérité un événement très-avantageux, mais qui m'a dérangé d'un autre côté dans ma négociation à Conſtantinople. Il faut bien des choſes pour mettre tant de têtes ſous un bonnet, principalement pour concilier des intérêts auſſi différens. On négocie, le temps ſe paſſe, & nous ne ſortons point d'embarras. Les Tartares marchent ni plus ni moins. C'eſt toujours cent mille hommes, & il faut eſpérer qu'en les mettant en jeu, les autres ſuivront.

Votre parabole eſt admirable. Il faut des moyens pour la pratiquer. La grande difficulté eſt d'abattre cette puiſſance; le reſte ſera aiſé. On va vîte en ſpéculation, mon cher Marquis, & lentement en beſogne, parce qu'on rencontre cent empêchemens dans ſon chemin. Je m'abandonne à la deſtinée qui mène le monde à ſon gré : les politiques & les guerriers ne ſont que des marionnettes de la Providence; inſtrumens néceſſaires d'une main inviſible, nous agiſſons ſans ſavoir ce que nous faiſons;

ſouvent le produit de nos ſoins eſt le rebours de ce que nous eſpérions. Je laiſſe donc aller les choſes comme il plaît à Dieu, travaillant dans l'obſcurité & profitant des conjonctures favorables lorſqu'elles ſe préſentent. Czernichef eſt en marche pour nous joindre. Notre campagne ne commencera que vers la fin de ce mois, mais alors il y aura beau bruit dans cette pauvre Siléſie. Enfin, mon cher Marquis, ma beſogne eſt dure & difficile, & l'on ne ſauroit dire encore poſitivement comment tout ceci tournera. Faites des vœux pour nous, & n'oubliez pas un pauvre diable qui ſe démène étrangement dans ſon harnois, qui mène la vie d'un damné, & qui malgré tout cela vous aime & vous eſtime ſincérement. Adieu.

LETTRE CLV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ſans date du jour, juin 1762.

SIRE,

IL s'en faut bien que je plaiſante ſur vos couriers, ils ont apporté de trop bonnes nouvelles. Je veux que les Turcs ne faſſent aucun mouvement cette année ; la ſituation des affaires me paroît cependant admirable. Je ne ſuis pas M. Euler ; mais je ſais pourtant aſſez calculer pour voir que ſoixante mille Ruſſes & vingt mille

Suédois font quatre-vingt mille ennemis de moins ; que vingt-cinq mille hommes que nous avions contre les Ruſſes, cinq mille contre les Suédois, font trente mille hommes, auxquels vingt mille Ruſſes réunis, forment une armée de cinquante mille hommes, qui peuvent agir cette année contre les Autrichiens. Quant aux Turcs, je n'y ai jamais compté, parce que j'avois vu & lu une lettre écrite le 20 d'avril de Conſtantinople, par un miniſtre très-bon pruſſien, à un autre miniſtre auſſi pruſſien que moi, c'eſt tout dire, qui l'aſſuroit que tout étoit tranquille à Conſtantinople, & que les Turcs ne marcheroient point cette année : mais pourvu qu'à leur place les cent mille Tartares qui ſont en marche, achèvent de tenir leurs promeſſes, je ne vois pas la reine fort à ſon aiſe. Je conviens que ſi les Turcs avoient marché, cela finiſſoit l'affaire dans deux mois ; mais ſi cent mille Tartares entrent en Hongrie, il faudra bien que les Autrichiens détachent pour le moins un corps de vingt mille hommes. Dès que j'apprendrai que ce détachement a lieu, je jugerai de la certitude de la promeſſe des Tartares, & j'en tirerai un augure certain pour la paix au mois de novembre ou de décembre.

S'il faut en croire les papiers anglois, & ſur-tout le *Monitor*, la ſageſſe de Salomon ne règne pas dans les conſeils d'état à Londres. Il paroît contre le favoritiſme du comte Bute

des pièces bien fortes & bien énergiques. La harangue de M. Pitt au parlement eſt digne de Démoſthènes, & avec tout cela, voilà le duc de Newcaſtle, qui après avoir ſervi quarante-cinq ans la maiſon de Hanovre, & avoir mangé cinq cent mille livres ſterlings pour ſon ſervice, eſt obligé de demander ſa démiſſion; il a généreuſement refuſé ſix mille livres ſterlings de penſion qu'on lui a offertes. Que diroit à tout cela le bon roi votre oncle, s'il revenoit au monde, & à bien d'autres choſes que je n'oſe confier au papier, mais que V. M. devine aiſément? Si l'événement arrivé en Ruſſie ne montroit pas le peu de fondement de tous les projets humains, ce qui ſe paſſe en Angleterre en feroit une excellente preuve.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLVI.

Du Roi.

Ce 19 juin 1762.

SI j'entrois avec vous dans le détail, mon cher Marquis, ſur ce qui s'eſt paſſé en Orient, vous trouveriez peut-être que j'avois raiſon de croire qu'il arriveroit de bonnes choſes là-bas. Certainement tout n'eſt pas déſeſpéré, & il me reſte des lueurs favorables. Le Tartare doit être en pleine marche, & pour lui je me flatte au

moins qu'il me donnera une vingtaine de milliers d'auxiliaires. A Conſtantinople, il y a une rebellion parmi les janiſſaires ; ils en veulent au grand-viſir : au départ de ma lettre, la huitième partie de la ville étoit déjà en cendres, & l'incendie duroit encore. Vous avez bien raiſon de dire que nos raiſonnemens ſur l'avenir & tout ce qui eſt conjecture politique n'eſt que frivolité. Qui peut en mieux parler que moi, qui me vois agité depuis ſix ans de toutes les tempêtes politiques de l'Europe, toujours près de faire naufrage, conſervé juſqu'ici comme par miracle, & néanmoins toujours dans de nouvelles ſortes de dangers ? Tout ce qui ſe paſſe en Ruſſie n'a pu être prévu par le comte de Kaunitz ; tout ce qui s'eſt paſſé en Angleterre & dont vous ignorez ce qu'il y a de plus odieux, n'a pas dû entrer dans mes combinaiſons. De tout cela il réſulte que l'on fait le métier de dupe quand on gouverne des états dans des temps d'agitations & de troubles. C'eſt ce qui me dégoûte ſur-tout de ce travail ingrat & infructueux, & qui me ramène plus que jamais à l'amour des lettres, que l'on peut cultiver en ſilence & dans le ſein de la paix. Un homme de lettres opère ſur quelque choſe de certain ; au-lieu qu'un politique n'a preſqu'aucune donnée.

Les Ruſſes nous joindront le 30 ; leur arrivée terminera notre inaction. Je tenterai de-

rechef les grandes aventures, au riſque de ce qui pourra en réſulter. Voici le ſeptième acte de cette tragédie ; la pièce eſt trop longue ; l'empereur de Ruſſie y a fait la péripétie ; il faut que je travaille au dénouement pour la terminer le moins mal que poſſible. Une multitude d'arrangemens préalables m'occupent à préſent ; il faut tout diſpoſer & tout prévoir autant que cela ſe peut ; ajoutez à cela la vivacité des négociations qui ſe font à préſent, & vous jugerez facilement des ſoins, des embarras & du travail qu'il m'en coûte, & du poids que mes pauvres épaules portent. Enfin, mon cher Marquis, nous touchons aux événemens qui vont décider de cette campagne & de toute cette guerre ; il faut ſe réſigner à les attendre patiemment, puiſque la moindre partie de ce qui doit arriver, dépend de nous. Adieu, mon cher. Vivez en paix, écrivez-moi ſouvent, & comptez ſur mon amitié.

LETTRE CLVII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 28 juin 1762.

SIRE,

OSerois-je demander à V. M. ce que font nos bons amis les Tartares ? Je voudrois bien qu'ils fuſſent déjà en Hongrie.

Les Danois ont fait ce que nous aurions dû faire ; ils ont emprunté à coups de canon un million d'écus des Hambourgeois ; j'en ſuis fâché, parce que ce ſont les Danois qui ont cet argent ; mais d'ailleurs le peuple eſt en général Autrichien à Hambourg. Je me réjouis de voir les villes impériales qui ſont dévouées ſans raiſon à la cour de Vienne, punies par cette même cour, qui tire parti de tout.

Je ne doute pas que la bataille que les François viennent de perdre en Allemagne, n'augmente le crédit de M. Pitt dans le parlement ; il y avoit prédit de la façon la plus aſſurée, dans ſa harangue, ce que le prince de Brunſwick vient d'accomplir.

Tout le monde dit ici que vous avez en Siléſie la plus belle armée de l'Europe. Puiſſe-t-elle répondre aux eſpérances de ſon roi qui la commande, & montrer par ſa valeur qu'elle eſt digne de ſon chef !

Je remercie infiniment V. M. de la bonté qu'elle a eue de me permettre de reſter ſix ſemaines à Sans-Souci. Je retourne à Berlin dans quatre jours, pour être à portée de recevoir plus promptement des nouvelles de la ſanté & des victoires de V. M.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLVIII.

Du Roi.

Bunzelwitz, ce 4 juillet 1762.

JE n'ai point, mon cher Marquis, de ce beau papier orné de contours élégans qui donne tant de graces aux lettres de vos compatriotes, ſans quoi je m'en ſervirois pour vous répondre. Vous voudrez donc bien que je vous mande ſur ce papier-ci tout ſimplement ce qui ſe paſſe. Vous nous retrouvez dans ce camp où nous fûmes ſi long-temps l'année paſſée ; nous allons actuellement entrer dans les montagnes, pour tourner le maréchal Daun, & l'obliger de rentrer en Bohème. Je ne ſais juſqu'à quel point nous réuſſirons ; cependant il n'y a rien autre choſe à faire. C'eſt une grande entrepriſe que celle de débuſquer un habile général de toutes les poſitions avantageuſes qu'il a priſes d'avance. La fortune y fera ſans doute beaucoup ; mais qui peut ſe fier à cette volage ?

Vous me demandez des nouvelles du Tartare. On me mande qu'il va m'envoyer tout à préſent des troupes ; la lettre eſt du 11 juin. Cette diverſion aura lieu plus tard que je ne l'avois eſpéré ; mais elle fera toujours effet. Notre paix & notre alliance avec la Ruſſie, admirables d'un côté, ont cauſé d'un autre quelqu'altération dans les bonnes diſpoſitions où

étoient les Orientaux ; reſte à ſavoir ſi nos ennemis n'en profiteront pas. Toute la politique, mon cher Marquis, eſt appuyée ſur un pivot mobile, & l'on ne peut compter ſur rien avec certitude ; c'eſt ce qui m'en dégoûte prodigieuſement. Les calamités des années paſſées, la ruine de la plupart des provinces, jointe à toutes ſortes de malheurs qui me ſont arrivés, m'ont rendu plus philoſophe ou plus indifférent ſur toutes les choſes humaines que Socrate ne pouvoit l'être : je parviendrai bientôt à une inquiétude parfaite. Il eſt temps, mon cher Marquis, que cette guerre finiſſe ; je ne vaux plus rien, mon feu s'éteint, mes forces m'abandonnent, je ne fais plus que végéter ; avec cela on peut encore ſervir d'ornement à la laure d'un cénobite, mais on n'eſt plus propre au monde.

Le prince Ferdinand a remporté un avantage conſidérable ſur les François ; j'en ſuis bien-aiſe. J'aurois déſiré que l'affaire eût été plus déciſive ; 4,000 hommes de 80,000, reſte 76,000 ; c'eſt plus qu'il n'en faut pour le prince Ferdinand, qui n'en a que 50,000 au plus à leur oppoſer ; mais cela lui fait gagner du temps, & cet échec décourage un Soubiſe, un des plus médiocres généraux qu'aient eu les François. Mon pauvre margrave Charles eſt mort ; j'en ſuis ſenſiblement affligé, c'étoit bien le plus honnête homme du monde. Il faut que nous allions tous là-bas le rejoindre ; un peu plus tôt,

un peu plus tard, c'eſt la même choſe. Adieu, mon cher Marquis. Écrivez-moi quelquefois, & ſoyez perſuadé de mon amitié.

LETTRE CLIX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 14 juillet 1762.

SIRE,

UNe fluxion ſur un œil, qui a été aſſez forte, ne m'a pas permis d'écrire plus tôt à V. M. Elle vient d'exécuter, ſans perdre un ſeul homme, par les plus belles manœuvres qu'elle a faites, ce qui paroiſſoit ne pouvoir avoir lieu qu'après une ou deux batailles. Vous voilà donc maître de toutes les montagnes de la Siléſie & des paſſages dans la Bohème? Je ſouhaiterois y voir toute votre armée rendre aux Autrichiens le mal qu'ils nous ont fait, & forcer enfin ces hommes inſenſés à finir une guerre qui fait depuis ſept ans le malheur de l'Europe, & que le ſeul orgueil autrichien & la folie françoiſe entretiennent & fomentent avec tant de fureur.

On dit ici comme une choſe ſûre que l'empereur de Ruſſie vient de prendre le commandement de ſon armée. Si mes déſirs étoient accomplis par la Providence, ce bon & digne prince ne ſeroit venu en Allemagne qu'à la paix générale. Tout le bonheur & toute la tranquil-

lité de l'Europe réſident ſur ſa perſonne &c. : V. M. ſent tout ce que contient cet &c.

J'ai vu ici le miniſtre Ruſſe qui vient d'arriver ; c'eſt, à ce qu'il me paroît, un homme très-ſage, très-attaché à ſon maître, & entiérement dépouillé du ridicule myſtérieux de la plus grande partie des politiques & de bien des miniſtres. Je ſuis convaincu que V. M. ſera contente de celui-ci, s'il a jamais l'honneur de la voir.

Quand aurons-nous donc, Sire, le plaiſir & le bonheur de vous voir ici ? Jamais le Meſſie ne fut attendu avec plus d'impatience, & jamais ſon arrivée ne fut auſſi néceſſaire aux Juifs, que la vôtre ne peut l'être. Mais je ſens, ainſi que tous les gens raiſonnables, qu'il faut prendre patience, & ſonger qu'après avoir obligé vos ennemis à faire la paix, vous rétablirez bientôt ce que votre abſence peut avoir dérangé. Le proverbe le plus vrai, Sire, c'eſt celui que, quand le chat n'y eſt pas, les rats danſent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLX.

Du Roi.

Sans date du jour, juillet 1762.

NOs affaires, mon cher Marquis, commençoient à prendre un train assez honnête, quand tout-à-coup je me vois dérangé par un de ces événemens politiques que l'on ne peut prévoir ni empêcher; vous l'apprendrez de reste. La paix que j'ai faite avec la Russie subsistera; mais l'alliance s'en va à-vau-l'eau. Les troupes retournent toutes en Russie, & me voici réduit à moi-même. Cependant nous avons encore frotté deux détachemens d'Autrichiens; il faut voir si cela pourra nous mener à quelque chose de solide; j'en doute, & me voilà de nouveau dans une situation gênante, difficile & délicate. Je suis la toupie de la fortune, elle se moque de moi. Nous avons pris aujourd'hui mille hommes & quatorze canons; cela ne décide de rien, & tout ce qui ne décide pas; augmente mon embarras. Je crois bien que beaucoup de choses vont de travers à Berlin & autre part. Mais que voulez-vous que je vous dise? Le destin qui mène tout est plus fort que moi, je suis obligé de lui obéir. J'ai le chagrin dans le cœur, mon embarras est des plus grands, mais que faire? Prendre patience. Si je vous écris

aujourd'hui une ſotte lettre, prenez-vous-en à la politique ; j'en ſuis ſi las, que ſi une fois je pouvois trouver la fin de cette malheureuſe guerre, je crois que je renoncerois au monde.

Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

LETTRE CLXI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 27 juillet 1762.

SIRE,

LOrſque j'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière lettre, je ſavois depuis quatre jours l'événement arrivé en Ruſſie. Comment eſt-il poſſible qu'on n'ait pu ni le prévoir ni l'empêcher, dans le temps que tout ſembloit ſe réunir pour montrer qu'on devoit s'y attendre ? La façon dont penſoient les Ruſſes qui paſſoient par Berlin, les diſcours du miniſtre de Ruſſie à La Haye, les lettres qui venoient de Pétersbourg, tout cela préſageoit ce triſte événement. Il y a ſix ſemaines qu'un miniſtre étranger à la cour de Ruſſie écrivit ici à un miniſtre bien intentionné pour vos intérêts tout ce qui eſt arrivé ; il lui prédiſoit qu'on verroit bientôt, ſi l'on n'y prenoit garde, ce qui n'a été que trop effectué. Ayant vu cette lettre, je conſeillai à ce miniſtre de parler au comte de Finck, & il l'avertit de ce qu'on lui mandoit. Malheureuſement cet

avis n'a ſervi de rien. Si V. M. ſe rappelle ma dernière lettre, elle verra actuellement que les craintes que je lui témoignai & que j'exprimai à mots couverts, n'étoient que trop bien fondées. Dieu veuille que celles que j'ai ſur la continuation de la paix ſoient fauſſes ! Vous me dites, Sire, que toutes les troupes Ruſſes retourneront en Ruſſie, je le ſouhaite ; mais M. de Saldern, Envoyé du Holſtein, homme dévoué à V. M., me dit encore hier qu'il n'en croyoit rien ; les paquets qui arrivent de la Pruſſe ſont cachetés avec les armes ruſſiennes, & le manifeſte que la cour de Pétersbourg a fait publier pour reprendre poſſeſſion de ce pays, a jeté ici tout le monde dans la conſternation. Comment, Sire, pouvez-vous vous réſoudre à laiſſer Stettin dans un état à ne pas réſiſter à un coup de main ? Trois bataillons de moins dans votre armée & deux bataillons dans celle du prince Henri font-ils donc le ſort de ces armées ? Mais ils le font de la principale & même de la ſeule ville qui aſſure Berlin & tout le Brandebourg. Excuſez-moi, Sire, ſi je prends la liberté de vous dire ce que je penſe à ce ſujet. C'eſt un véritable zèle qui me fait parler. Plût-à-Dieu que je puſſe voir V. M. tranquille, heureuſe, & mourir une heure après ! Je ſacrifierois peu de choſe ; car la vie me devient à charge, & je ſuis las d'être dans un monde gouverné par une aveugle fortune,

&

& habité par des hommes plus méchans que les animaux les plus féroces. Le prince Ferdinand a remporté un avantage ſur les François, dont V. M. aura déjà reçu la nouvelle. Mon affliction eſt ſi grande, qu'à peine ai-je été ſenſible à cet événement; il n'y a plus que la conſervation de V. M. qui puiſſe m'affecter, & l'eſpoir de vous voir ſurmonter à la fin les caprices d'une fortune bizarre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXII.

Du Roi.

Sans date du jour, juillet 1762.

VOs appréhenſions, mon cher Marquis, ſont mal fondées; nous n'avons rien à craindre de la Ruſſie; toutes les troupes s'en vont en Moſcovie. Quant à cette révolution, je l'ai appréhendée; j'ai même averti l'empereur de prendre ſes meſures; mais ſa ſécurité a été trop grande; il ſe fâchoit quand on lui parloit de précautions, & j'ai encore la lettre qu'il m'a écrite en réponſe aux avis que je lui avois donnés. Son malheur vient de ce qu'il a voulu prendre certains biens au clergé; les prêtres ont tramé la révolution, qui s'eſt exécutée tout de ſuite. Ce prince, poſſédant toutes les qualités du cœur qu'on

peut désirer, n'avoit pas autant de prudence, & il en faut beaucoup pour gouverner cette nation. On m'annonce aujourd'hui qu'il est mort de la colique.

Vous avez, mon cher Marquis, tout lieu d'être tranquille pour Berlin, non pour nous, car nous avons une besogne également difficile & hasardeuse à entreprendre; mais ni plus ni moins il faut en passer par-là. Demandez pour nous l'assistance de la fortune; tout se fait avec son secours & rien sans elle. Je suis bien de votre avis sur ce que vous dites de la vanité des choses humaines & de la méchanceté des hommes; je ne vous ai dit autre chose; c'est ce qui me dégoûte du monde & qui me fait désirer la fin de cette funeste guerre, pour pouvoir achever quelque part ma vie en paix. Vous voyez l'instabilité des projets des hommes: la révolution de Russie vous a frappé plus vivement que d'autres événemens dont j'ai été témoin; mais comptez que durant ces sept campagnes que je fais, je n'ai vu autre chose que des espérances renversées, des malheurs inopinés, enfin tout ce que la bizarrerie des jeux & des caprices du hasard a pu produire. Après cette expérience, mon cher Marquis, il est permis, quand on a cinquante ans, de ne vouloir plus servir de jouet à la fortune, de renoncer à l'ambition, à toutes les folies qui ne font que trop d'illusion à une jeunesse sans expérience,

& aux préjugés que le grand monde nourrit & perpétue. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embraſſe.

LETTRE CLXIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 9 août 1762.

SIRE,

VOus avez ramené la tranquillité dans mon ame, & mon chagrin a fait place à l'eſpérance de vous voir encore heureux & tranquille, avant que je quitte le ſéjour de cette planète, pour aller trouver Épicure dans quelqu'un de ſes mondes qu'il a le premier établis en philoſophie, & que Deſcartes lui a volés : ce n'eſt pas-là un grand crime, & je paſſerois volontiers aux célèbres géomètres de ſe piller les uns les autres, pourvu qu'ils conſervaſſent le ſens commun lorſqu'ils ne calculent pas. Il n'y a rien, Sire, de plus charmant que l'Épître que vous avez eu la bonté de me faire envoyer par M. de Catt (*a*). Que vous plaiſantez à propos, & que vous peignez bien ces calculateurs exacts, ennemis éternels du goût & deſtructeurs de l'imagination !

Dans les cerveaux brûlés, jadis la fable éclose
Créa tous les dieux vains de la métamorphoſe,

(*a*) Voyez ci-devant tome VIII, pag. 53, la pièce intitulée : *Facétie du ſieur d'Alembert.*

Improprement donna le nom de Jupiter
Aux régions des cieux occupés par l'éther ;
Par Vénus déſigna la féconde nature,
Bacchus étoit le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclaſte armez-vous de rigueur,
Extirpez & ces dieux & leur aimable erreur,
Et rejetant le ſens qu'offre l'allégorie,
Vous la remplacerez par la géométrie.
Au-lieu de nous conter comment le dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans ſes roſeaux,
Philoſophe ſolide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux font quatre.
O l'excellent ſecret de plaire & de charmer !

Si V. M. veut troquer ces quinze vers contre un gros volume *in-douze* auquel je travaille aſſidument depuis un an, & que je compte d'avoir l'honneur de lui envoyer dans peu de temps, je ſerai fort content de vous donner le travail de douze mois pour celui d'une heure de temps, & je croirai avoir gagné encore cent pour cent à ce troc. Il y a un vers dans votre Épître qu'il faut abſolument changer :

Ne lui dépeignez point le *martyr* qui vous preſſe ;

il faut abſolument

Ne lui dépeignez point le *martyre* qui vous preſſe ;

alors le vers n'y eſt plus. Voilà la ſeule choſe que j'ai trouvée à redire dans votre charmante Épître.

J'ai vu la promiſe de M. de Catt ; elle m'a paru très-aimable, elle eſt fort jolie, & tout le monde dit beaucoup de bien de ſon caractère.

Ce n'eſt pas pour un homme de lettres une petite affaire que d'avoir une bonne femme. Je ſerois mort dix fois ou devenu fou depuis trois ans, ſi je n'avois pas été aſſez heureux pour avoir la mienne. On doit dire des femmes ce qu'Éſope diſoit de la langue : Il n'y a rien de meilleur, & rien de plus mauvais.

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la feuille d'une gazette d'Utrecht, dans laquelle il y a un article concernant les anciens ſujets de Mithridate. Je ſerois bien fâché qu'il fût véritable, & je ne m'étonnerois plus, s'il l'étoit, de voir que ce dont V. M. m'avoit fait la grace de me parler n'a point encore eu lieu.

On aſſure que V. M. fait aſſiéger Schweidnitz. Lorſque vous l'aurez pris, envoyez-nous donc des poſtillons, pour réjouir un peu les bons Berlinois, & ne faites pas comme la dernière fois que vous le reprîtes, où vous ne daignâtes pas nous envoyer une ſimple eſtaffette. Nous avons tant eu de chagrin, il eſt bien juſte que nous ayons un peu de plaiſir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXIV.

Du Roi.

Sans date du jour, août 1762.

VOtre lettre m'a trouvé, mon cher Marquis, dans les travaux de l'enfantement ; je dois accoucher de Schweidnitz ; je ſuis obligé de la couvrir de tous côtés contre ce Daun qui fait rôder une douzaine de ſes ſubdélégués pour faire échouer notre entrepriſe. Cela m'oblige à une attention perpétuelle ſur les mouvemens de l'ennemi, & ſur les nouvelles que je tâche de me procurer. Vous pouvez juger par-là que ma pauvre tête n'eſt guère poétique. Ce vers que vous reprenez ſera corrigé ſans faute ; c'eſt un rien ; mais je demande du délai juſqu'à la fin de notre ſiège, qui d'ailleurs va bien juſqu'ici. Je n'ai, je vous jure, aucune vanité, & je donne tant de part au haſard & aux troupes dans la réuſſite de mes entrepriſes, que je n'ai point la manie des poſtillons ; cependant s'il vous en faut pour vous réjouir, il y en aura ſans faute. Les gazetiers vous ont menti ſelon leur noble coutume. Cette nouvelle a été miſe par la cour de Varſovie dans les papiers publics, pour tranquilliſer la nation ſur la marche du Kan, qui friſe leurs frontières. Je ne vous dirai rien pour cette fois du Pont ni de l'empire d'Orient. Je

ſuis ſi las d'annoncer l'avenir, que je ne veux plus vous écrire que des faits ; donnez-vous donc encore un peu de patience. Je borne à préſent toute mon attention à l'opération que j'ai entrepriſe ; il y a, je vous aſſure, de quoi donner de l'occupation à un jeune-homme ; mais quelle vie pour un pauvre vieillard, uſé & caſſé comme moi, dont la mémoire diminue, & qui voit dépérir ſes ſens & la force de ſon eſprit ! Il y a un temps pour tout dans notre vie. A mon âge, mon cher Marquis, des livres, de la converſation, un bon fauteuil & du feu, voilà tout ce qui me reſte, & peu de momens après, le tombeau. Adieu, mon cher Marquis, vivez heureux & tranquille, & ne m'oubliez pas.

LETTRE CLXV.

Du Roi.

Péterswalde, ce 13 août 1762.

L'Art conjectural eſt borné, mon cher Marquis, & le ſera tant que le monde durera. Prendre ſon parti galamment & laiſſer aller les choſes comme elles vont, c'eſt ſans doute l'unique parti ſage qui nous reſte à prendre. Vous conviendrez à préſent que je vous ai dit vrai en réfutant les appréhenſions que des bruits populaires avoient accréditées. Nous avons

été si long-temps à l'école de l'adversité, que le public est crédule sur les malheurs que la crainte faisoit prévoir. Ni tout le mal qu'on appréhende, ni tout le bien qu'on espère, n'arrive pas cependant. Je vous annoncerai, pour vous restaurer, que mon entreprise sur Schweidnitz va jusqu'ici à merveille; il nous faut encore onze jours heureux, & cette épreuve sera remplie. Je vous donnerois encore nombre de bonnes nouvelles, mais j'attends que votre crédulité se tourne du côté des événemens heureux pour vous les annoncer J'attends donc ce que vous m'écrirez, pour vous servir en conséquence de vos desirs. Adieu, mon cher Marquis, je suis fatigué, & mon âge me rend l'exercice plus rude que par le passé. Écrivez-moi donc, & ne doutez point de mon amitié.

LETTRE CLXVI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 19 août 1762.

SIRE,

JE me hâte d'avoir l'honneur de faire mon compliment à V. M. sur l'avantage considérable & très-utile qu'elle vient de remporter sur les généraux Lascy, Beck & Odonel. J'espère que cela hâtera bientôt l'arrivée des postillons, dont vous voulez bien avoir la complaisance de régaler

les bons Berlinois. Si la priſe de Schweidnitz nous procure la paix à la fin de la campagne, ou pendant le cours de l'hiver, elle vaudra la priſe d'un royaume entier. Après ſept ans d'une guerre affreuſe, ne ſeroit-il pas temps que la paix réparât tant de maux, & que le barbare acharnement de vos ennemis ceſsât, & ne tentât pas davantage d'inutiles efforts, qui ne ſervent qu'à entretenir une horrible confuſion & un cruel déſordre dans toute l'Europe.

On parle beaucoup de la paix entre la France & l'Angleterre. Si cette paix peut occaſionner celle de toutes les puiſſances belligérantes, je la ſouhaite; mais ſi elle ne produit pas cet effet, je ne vois pas qu'elle puiſſe nous être de grande utilité, ſur-tout ſi elle a lieu comme l'inſinuent les papiers publics. V. M. doit ſavoir mieux que perſonne ce qui ſe paſſe à ce ſujet; ainſi, comme je la vois contente, je ſuis tranquille ſur tous les bruits qui courent.

Toutes les fois que vous me parlez, Sire, de votre prétendue vieilleſſe, je cours ouvrir mon almanach, & j'y vois que j'ai neuf ans plus que vous, étant entré depuis un mois dans mes ſoixante-ans: je ferme tout doucement mon livre ſans dire mot, & je reſte fort confus qu'un homme qui a deux luſtres moins que moi ſe plaigne de ſa vieilleſſe. Si jamais vous étiez tranquille à Sans-Souci, vous rajeuniriez de dix ans, & moi de quinze: alors dans la joie & dans

la tranquillité, vous vivrez autant qu'Abraham, & moi que Jacob ; Sans-Souci ſera pour nous le climat de l'Arabie.

Nous attendons ici avec impatience quelques détails du dernier avantage que vous venez de remporter, dont nous n'avons reçu qu'une nouvelle en gros, mais qui a répandu une joie générale dans tout Berlin. Puiſſions-nous avoir bientôt le plaiſir de vous y voir arriver heureux, content, & jouiſſant d'une parfaite ſanté ! J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXVII.

Du Roi.

APRÈS L'AFFAIRE DE REICHENBACH.

Péterswalde, ce 19 août 1762.

HÉ bien ! voilà ces poſtillons,
Vous les voulez, je les envoie.
Puiſſent-ils de nos camps & de nos pavillons
Reconduire chez vous le plaiſir & la joie,
La vive & ſaillante gaîté,
Compagne de votre bel âge !
Puiſſe le récit non flatté
D'un aſſez léger avantage
Rétablir la ſérénité,
Le calme & la tranquillité
Dans votre ame abattue après un long orage !
Ces rapides couriers n'annoncent pas la fin
D'un pénible & vigoureux ſiège ;
Mais vous apprendrez d'eux, par quel coup le deſtin,

Dans certain combat clandeſtin,
Nous a ſu garantir du piège,
Que l'implacable Autrichien
Nous tendoit en mauvais chrétien.
Vraiment ce n'étoit pas la peine
Qu'avec tant d'appareil le peuple en fût inſtruit;
Jamais ni Condé ni Turenne
Pour ſi petits exploits ne firent ſi grand bruit.
Le politique, à l'ame hautaine,
Vous ſoutiendra qu'on eſt réduit
A nourrir d'eſpérance vaine
Le public aveuglé fait pour être ſéduit:
A Rome ainſi l'on vous le mène;
Du Canada juſqu'en Ukraine,
Qui ſait le tromper, le conduit.
Pour moi qui n'ai jamais reçu cet évangile,
Je ne prétends point par l'erreur
Abuſer lâchement, en ſcélérat habile,
La confiance & la candeur
D'un peuple frivole & facile.
Ah! faſſe d'un ciron qui veut un éléphant:
J'aime la vérité, le vrai ſeul eſt charmant.
Je ne veux point de bruit, de pompe ſolemnelle,
Pour immortaliſer le ſuccès d'un moment.
Ce ſujet, Marquis, me rappelle
Ce trait d'un Suiſſe goguenard:
Il mangeoit gras, c'étoit carême;
Un orage ſurvint avec un bruit extrême;
Certain dévot, maître cafard,
Au front ſournois, à l'œil hagard,
Lui dit: Vous excitez la céleſte colère;
L'autre s'écrie en vieux ſoudard:
Grand Dieu, que de fracas! épargne ton tonnerre,
Ce n'eſt qu'une omelette au lard.

Mes vers vous expliquent mes penſées ſur les poſtillons que vous avez vus arriver à Berlin.

Il eſt bon de ſe réjouir d'un grand malheur que nous avons évité ; cependant, mon cher Marquis, il y a loin de ce point à une fortune entière ; & pour vous parler tout-à-fait naturellement, je crois que nous aurons encore une criſe avant la réduction de Schweidnitz. Il arrivera de tout ceci ce qu'il plaira au haſard, à la deſtinée, ou à la Providence ; car certainement tous les trois, ou l'un d'eux a plus de part aux événemens du monde que la prévoyance des hommes. Je vous laiſſe faire vos petites réflexions philoſophiques ſur cette matière obſcure & impénétrable ; ſi vous y faites quelque heureuſe découverte, vous me ferez plaiſir de me la communiquer. En attendant je vous prie, mon cher Marquis, de ne me point oublier.

LETTRE CLXVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 2 ſeptembre 1762.

SIRE,

J'Eſpère que dans le temps que V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, Schweidnitz ſera pris. Vous avez eu, Sire, la bonté de nous promettre des poſtillons. J'envoie à V. M. à mon tour un petit paquet dont j'eſpère qu'elle ſera contente ; il contient deux exemplaires d'une nouvelle édition de ſes

Poéſies diverſes, d'un format très-commode pour porter à la poche. On ne peut d'ailleurs rien voir de plus élégant que cette édition, & l'on ne ſauroit en faire une plus belle à Londres, ni à Paris. La moitié de cette édition part aujourd'hui pour Dantzick; les officiers Ruſſes en ont demandé neuf cents exemplaires. Vous avez l'art de gagner les cœurs des gens qui ont été vos plus grands ennemis.

M. de Beauſobre a pris ſoin de l'impreſſion nouvelle des *Poéſies diverſes*, & il s'en eſt acquitté avec tout le zèle poſſible. C'eſt un fort bon enfant; il trouveroit à la paix à s'établir, ſi vous jugiez à propos de le placer dans quelque poſte, quand vous ſerez tranquille & débarraſſé de tout ſoin. Votre gloire eſt immortelle, mais vous êtes trop bon philoſophe pour penſer que votre corps puiſſe jamais le devenir. Si ce jeune-homme avoit un jour le malheur de vous perdre, que deviendroit-il? S'il trouve une femme qui lui donne un certain bien, ſon ſort devient aſſuré; mais pour trouver cette femme, il faut un poſte, & pour avoir ce poſte, il faut attendre la paix. Dieu nous la donne! nous en avons tous beſoin. D'ailleurs je penſe bien, ainſi que V. M., qu'il la faut bonne, honorable & durable: j'aime mieux ſouffrir encore dix ans, s'il le faut, & tous les bons citoyens doivent penſer & penſent de même.

Voilà la Havane priſe par les Anglois, nombre de millions, pluſieurs vaiſſeaux de guerre. Les Eſpagnols n'étoient-ils pas poſſédés du diable d'aller ſe déclarer uniquement pour ſe faire écraſer, & pour rendre la paix plus difficile?

V. M. peut juger de l'inquiétude où nous ſommes, & de l'impatience que nous avons d'apprendre le ſort de Schweidnitz. C'eſt aujourd'hui le ſecond de ſeptembre. Je ne puis croire que les aſſiégés reſtent encore long-temps à capituler, s'ils ne l'ont pas déjà fait.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXIX.

Du Roi.

Péterswalde, ce 6 ſeptembre 1762.

VOus êtes ſans contredit le plus galant des marquis, de m'envoyer de ſi beaux livres, ſi bien dorés & reliés; il n'y manque, mon cher, que l'étoffe, qui eſt mince & qui ne vaut pas la couverture; mais enfin je vous remercie de la bonté que vous avez de penſer à moi. Je félicite le libraire de trouver à débiter ſon édition en Ruſſie; ce ne ſera probablement qu'en ce pays-là que je pourrai paſſer pour bon poëte François. Vous avez peut-être cru m'envoyer ma récompenſe pour mon ſiège de Schweidnitz;

vous vous êtes trompé, mon cher; je ſuis auſſi mal-adroit à prendre des places qu'à faire des vers. Un certain Griboval, qui ne ſe mouche pas du pied, & dix mille Autrichiens nous ont arrêtés juſqu'à préſent. Cependant je dois vous dire que le commandant & ſa garniſon ſont à l'agonie; on leur donnera inceſſamment le Viatique. Nous ſommes à la paliſſade, & une mine qui jouera dans quatre jours, ouvrira la contreſcarpe & fera brèche à l'enveloppe; ce qui mettra fin à cette difficile opération. Ces gens ſavent qu'on les veut priſonniers de guerre; c'eſt pourquoi ils attendent juſqu'au dernier moment; je vous avoue qu'ils n'ont pas tort.

J'ai vu à ma grande édification que M. de Beauſobre penſe à perpétuer ſon illuſtre maiſon, ſelon le commandement de Dieu à nos premiers pères : *Soyez féconds & multipliez.* J'attends patiemment la paix & la confidence qu'il me veut faire de ſa paſſion & de ſes projets, réſigné à tout ce que le haſard ordonnera de lui & de nous tant que nous ſommes. Cette paix, mon cher Marquis, me paroît devoir arriver aſſurément. Comment?.. C'eſt une énigme plus obſcure que celle que le ſphinx propoſa aux Thébains. La politique préſente de l'Europe eſt un labyrinthe où l'on s'égare; j'y fais quelques pas, puis je me décourage & je me recommande au ſaint haſard, patron des fous & des étourdis. S'il eſt ſûr que les Anglois

aient pris la Havane, ils feront leur paix ſéparée avec l'Eſpagne & la France. Voilà où cela aboutira, & pour nous, nous guerroyerons avec cette reine obſtinée, juſqu'à ce que ſa bourſe ſe trouve à ſec, & alors elle ſera la princeſſe la plus pacifique de l'Europe. Voilà, mon cher Marquis, comme ces grands princes ſont faits, dévorés d'ambition en faiſant les hypocrites & les pacifiques. Cependant la reine s'eſt découverte durant le cours de cette guerre, & je ne crois pas qu'on l'en croie ſur ſa parole, ſi elle s'aviſe de vouloir jeter de la poudre aux yeux du public.

Je trouve le petit Beauſobre plus ſenſé; il veut repeupler le monde que cette guerre a preſque détruit, & je trouve très-ſage à tout homme de lettres de penſer à la multiplication; car il vaut mieux faire un enfant qu'un mauvais livre. Pour moi, je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je prépare les poſtillons que je me flatte de vous dépêcher bientôt, pour vous annoncer l'heureux événement qui me paroît preſque ſûr dès aujourd'hui. Enſuite de nouveaux embarras ſe préſenteront; mais n'y penſons pas à préſent, & levons les difficultés à meſure qu'elles ſe montrent, ſans trop nous inquiéter de l'avenir. Cela eſt philoſophique, mon cher Marquis. Vous voyez les progrès que je fais; mais aſſurément tout autre que moi, qui ſe ſeroit trouvé ces ſept campagnes le jouet du haſard

&

& l'opprobre des puiſſances prépondérantes, ſeroit devenu un Marc-Aurèle. C'eſt le philoſophe par force ; mais enfin il eſt toujours bon de l'être de quelque manière qu'on le devienne. Adieu, mon cher, mon divin Marquis. Soyez tranquille, & attendez paiſiblement ce qu'ordonnera de nous ce je ne ſais quoi, qui ſe moque des projets des hommes & arrange tout d'une façon inattendue. Mes complimens à la bonne Babet.

LETTRE CLXX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 21 ſeptembre 1762.

SIRE,

J'Aurois eu l'honneur de répondre depuis pluſieurs jours à la dernière lettre que V. M. m'a fait la grace de m'écrire ; mais j'ai été malade pendant deux ſemaines ; il y en avoit plus de ſix que je me ſentois déjà incommodé. Heureuſement un vomiſſement des plus violens que la nature m'a procuré ſans le ſecours d'aucun remède, m'a tiré d'affaire. Mon mal venoit d'une bile recuite, qui ſéjournoit dans le corps & me cauſoit des crampes très-douloureuſes. Je puis appeller juſtement ma maladie, la maladie de la révolution de Ruſſie. Il eſt ſurprenant qu'ayant ſupporté avec aſſez de fermeté

tous les événemens fâcheux qui nous ſont arrivés pendant cette guerre, toute ma philoſophie ſe ſoit évanouie à la première nouvelle de cette révolution. Enfin les choſes ont tourné heureuſement, il n'y faut plus penſer. Mon inquiétude aujourd'hui roule ſur Schweidnitz, & je ne ſaurois me perſuader qu'il ne ſoit pas pris, lorſque V. M. recevra ma lettre. Elle a bien raiſon de dire que M. de Griboval ne ſe mouche pas du pied. Comment cet homme ſe défend-il pendant deux mois dans une place qui nous a été enlevée dans deux heures? Mon médecin m'ordonne depuis le matin juſqu'au ſoir de ne pas me mettre en colère; mais quel eſt l'ange du Ciel qui puiſſe ſonger à la manière dont vous avez été ſervi quelquefois dans cette guerre, ſans jurer plus que Belzébuth & toute la ſuite infernale. Je vois nombre de ſouverains, buvant, mangeant, dormant & ne faiſant rien de mieux, ſervis avec le plus grand zèle; & vous, bataillant, ſouffrant le chaud & le froid, partageant toutes les fatigues de vos ſoldats, & ne faiſant guère meilleure chère qu'eux pendant toute la campagne. Votre plus grande occupation eſt de réparer les fautes de ceux que vous comblez de biens. Je n'en dis pas davantage à ce ſujet, car je ne veux pas reprendre la fièvre, & je ne puis y penſer de ſang-froid.

V. M. me fait trop de grace & trop d'honneur de ſe ſouvenir de ma femme; je lui ai

l'obligation dans bien des occaſions de m'avoir rappellé à la raiſon, & elle a plus fait que toute ma philoſophie, qui m'auroit ſouvent ſervi de peu, ſi les conſeils de l'amitié ne lui avoient pas prêté une nouvelle force.

Je ſerois bien obligé à V. M. ſi elle vouloit bien permettre que j'allaſſe boire douze bouteilles d'eau de Spa à Sans-Souci. On m'a ordonné de faire un peu d'exercice, pour redonner, s'il eſt poſſible, par le moyen de ces eaux, un peu de force à mon eſtomac & à mes inteſtins. Je penſe que le meilleur confortatif pour moi, après celui d'apprendre que V. M. jouit d'une bonne ſanté, ſera la nouvelle de la priſe de Schweidnitz; je l'attends avec la plus grande impatience, & je me flatte qu'il faut enfin que ce maudit commandant capitule, eût-il dans ſa place ſaint Jean Népomucène & tous les ſaints Autrichiens. Troies fut bien priſe malgré Neptune & Apollon; ces dieux d'Homère ne valoient-ils pas mieux que tous ceux que font les papes?

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXI.

Du Roi.

Bœgendorf, ce 26 ſeptembre 1762.

JE vous dois ſans doute bien des excuſes, mon cher Marquis, de vous avoir annoncé avec trop de préſomption la fin de notre ſiège au 12 de ce mois. Nous y ſommes encore, les mines nous ont beaucoup arrêtés. A préſent nous ſommes maîtres du chemin couvert, & comme voilà le plus grand obſtacle levé, je me flatte que le reſte ira plus vîte. Il nous faut employer ſix ſemaines à reprendre une place que nous avons perdue en deux heures. Cela ne fait pas l'éloge de notre habileté ou de notre courage. Je ſuis venu ici moi-même pour preſſer autant qu'il eſt poſſible nos travaux & hâter l'ouvrage. Je ne veux plus être prophète, ni vous annoncer le jour de la réduction; mais je crois que cela pourra durer encore quelques jours. Le génie de Griboval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. Ce ſont des chicanes toujours renaiſſantes qu'il nous fait de toutes les façons. Enfin, mon cher, je ſuis obligé de faire ici le métier d'ingénieur & de mineur; il faut bien que nous réuſſiſſions à la fin. Nous faiſons à préſent une mine pour faire ſauter l'enveloppe; j'en attends

l'effet ; après quoi nous donnerons l'assaut au fort que nous attaquons, & ce sera probablement ce qui réduira le commandant à capituler. Ce point-ci applani, il en reste encore bien d'autres pour parvenir à la paix. N'y pensons pas ; levons les difficultés les unes après les autres. Songeons à ce qu'il faut faire aujourd'hui, & demain nous penserons à ce que les conjonctures différentes exigeront de mesures de notre part. Voilà, mon cher Marquis, où nous en sommes logés pour le moment présent. Supportez avec patience notre mal-adresse & notre ignorance. Votre poule en prospérera davantage & en deviendra plus grasse, & ce qui se fait attendre fait plus de plaisir que ce qui est obtenu facilement. Voilà tout ce que je puis vous dire de nouveau, car rien n'est plus vieux ni plus durable que l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

LETTRE CLXXII.

Du Roi.

Bœgendorf, ce 27 septembre 1762.

JE voudrois pouvoir vous dire, mon cher Marquis, que Schweidnitz est pris, mais il ne l'est pas encore. La chicane des mines nous a arrêtés quatre semaines. Nous sommes à présent aux palissades. Hier l'ennemi fit sauter une

mine qui nous a détruit un logement ; toute cette journée a été employée à le rétablir. Enfin il faut avoir patience, car ce Griboval ſe défend comme il doit. Comptez, mon cher, que la garniſon au commencement du ſiège a été de 11,000 hommes. Zaſtrow n'en avoit que 3,000. Cela ne le diſculpe pas tout-à-fait ; cependant il eſt certain que trois ſont preſque le quart de onze, & que ces gens-ci ſont bien mieux en état de ſe défendre que lui. Vous avez pris la colique de la révolution arrivée en Ruſſie ; c'eſt que tout ce qui me touche, vous affecte vivement. Cependant, s'il ſe peut, témoignez moi votre amitié en vous portant bien. Prenez les eaux à Sans-Souci & comme vous le jugerez convenable ; je ſouhaite de tout mon cœur qu'elles rétabliſſent votre ſanté. Pour moi je ſuis ſi fait aux revers & aux contre-temps, & je deviens ſi indifférent ſur tous les événemens de ce monde, que les choſes qui m'auroient fait autrefois les plus profondes impreſſions, gliſſent à préſent légérement ſur mon eſprit. Je puis vous l'aſſurer, mon cher Marquis, j'ai réellement fait quelques progrès dans la pratique de la philoſophie. Je deviens vieux, je touche aux bornes de mes jours, & mon ame ſe détache inſenſiblement de la figure du monde qui paſſe & que j'abandonnerai bientôt. La ſituation de l'hiver paſſé, la révolution de Ruſſie, la perfidie des Anglois, que de ſujets

de devenir raiſonnable ſi l'on y réfléchit! & qui voudroit toute ſa vie s'encanailler dans ce pire des mondes poſſibles? Je ne vous cite que quelques cauſes de dégoût; mais j'en ai tant eu durant cette guerre, que la ſenſibilité de mon ame eſt épuiſée, & qu'il s'eſt formé un calus d'indifférence & d'inſenſibilité qui ne me rend preſque bon à rien.

Nous n'avons ici ni Neptune, ni Apollon contre nous, mais un Griboval, 8,000 hommes encore, & des mineurs qui exercent bien notre patience; il n'y a point de belle Hélène dans Schweidnitz, mais il nous manque un Achille, dont je ferois plus de cas que de S. Népomucène, S. Denis ou S. Nicolas, ſi je l'avois. Nous pouſſons néanmoins tous les ouvrages autant que la prudence le permet. Et autant que j'en puis juger, je ne crois pas que depuis le commencement du ſiège il y ait eu ſix jours de perdus, & dans quel ſiège n'y en a-t-il pas? Nous ne perdons du moins pas notre temps à haranguer comme vos bavards de Grecs, ni à nous mettre en oraiſon comme les croiſés devant Jéruſalem & devant Damiette; mais Schweidnitz ſe prendra, je n'en ſuis pas embarraſſé; cela fait, il reſte encore une dure beſogne, où je vois un brouillard impénétrable, qui empêche ma vue de découvrir les objets & les contingens futurs. Ste Hedwige ne m'éclaire point; quoique ma céleſte parente, j'en tire

peu de ſecours. Auſſi j'abandonne l'avenir à la deſtinée, & je végète en attendant l'événement. Je vous écris naturellement comme je penſe. Cela vous ennuiera un peu; cependant croyez qu'il y a du ſoulagement à décharger ſon cœur; ayez quelqu'égard à la ſituation où je ſuis. Adieu, mon cher Marquis, je n'en dirai pas davantage pour cette fois, & je finis en vous aſſurant de toute mon amitié.

LETTRE CLXXIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 5 octobre 1762.

SIRE,

JE commence par remercier V. M. de la grace qu'elle m'a faite de me permettre d'aller à Sans-Souci. Le mauvais temps qui a commencé depuis pluſieurs jours & ma ſanté toujours languiſſante me tiennent à Berlin malgré moi.

J'ai repris courage, puiſque V. M. m'aſſure qu'elle prendra Schweidnitz, & qu'elle n'en eſt pas embarraſſée. Vous demandez un Achille pour prendre cette ville. Et ne l'êtes-vous pas? Ce n'eſt pas cela qui vous manque; c'eſt un ingénieur auſſi bon que ce Griboval, dont V. M. fait l'éloge avec tant d'impartialité. Le génie, cette partie eſſentielle de la guerre ſi cultivée en France, a malheureuſement été négligée

en Pruſſe. Le feu roi n'en faiſoit aucun cas, vous étiez trop éclairé pour ne pas en connoître la néceſſité ; mais il eſt des abus auxquels il faut bien du temps pour remédier. Le ſiège de Schweidnitz eſt un exemple qu'un habile ingénieur eſt quelquefois plus eſſentiel & plus néceſſaire que dix officiers généraux. C'eſt Vauban ſeul qui, par les places qu'il avoit ſi bien fortifiées, a ſauvé la France dans la guerre de la ſucceſſion. Les alliés gagnoient une bataille, & perdoient le reſte de la campagne à prendre une ville qui leur donnoit deux lieues de terrein.

Je m'attends à tout de la part du miniſtère Anglois. Dès que Pitt eut quitté, je prévis tout ce qui arrive, & j'eus l'honneur de l'écrire à V. M. & de lui communiquer mes craintes. Cependant il me reſte encore quelqu'eſpérance, qu'une paix auſſi honteuſe pour les Anglois, qui manquent tout-à-la-fois à leurs alliés & à eux-mêmes, n'aura pas lieu. Le gros de la nation eſt dans la plus grande indignation de voir les conquêtes qui ont coûté tant de ſang rendues ſans raiſon, & la bonne foi de l'Angleterre perdue auprès de tous les princes qui pourroient être tentés de s'allier avec elle. Après l'exemple de la paix d'Utrecht & de celle-ci, ſi elle a lieu, qui pourra jamais ſe fier aux Anglois? Enfin, quoi qu'il en arrive, prenons Schweidnitz, & nous verrons enſuite comment les choſes iront. Toute l'Europe a les yeux ſur ce ſiège,

& ſa fin peut arranger les choſes d'une manière bien différente, ſelon qu'elle ſera heureuſe ou malheureuſe ; je ne doute point qu'elle ne tourne à nos ſouhaits, & qu'avant la mauvaiſe ſaiſon, cette difficile expédition ne ſoit enfin terminée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXIV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 14 octobre 1762.

SIRE,

LEs voilà donc arrivés ces poſtillons reçus avec tant de plaiſir. Au premier coup de leurs cornets, ma poularde & mon dindon ont été occis, & nous les mangeons ce ſoir, en buvant de grandes raſades de vin à la ſanté de V. M. J'avois auſſi certain jambon dans un garde-manger, deſtiné à la même fête, qui ſera un grand ornement ſur la table, entourée de nos principaux académiciens, qui ſont de très-bons citoyens, qui aiment plus votre gloire, & votre mémoire immortelle, que celle de tous les philoſophes paſſés, préſens & futurs.

Vous nous avez tous réjouis ; & moi en vous envoyant un nouvel ouvrage que j'ai fait, je crains bien de vous ennuyer (*a*) ; je me ſuis cependant efforcé de le faire le moins mauvais que j'ai pu ; je l'ai travaillé aſſidument pendant un

(*a*) C'eſt Timée de Locres.

an de ſuite. V. M. y reconnoîtra aiſément les différentes ſituations de mon ame. J'ai fait les diſſertations ſur les trois premiers chapitres pendant nos perplexités ; celles ſur le quatrième & les premières du cinquième, lors du règne de Pierre III ; & la fin de mon livre, après la révolution. Mon but a été de détruire à jamais la ſuperſtition, à laquelle on a donné le nom de religion. Diſſertations ſur les hermaphrodites & ſur les tribades ; les rabbins prétendent qu'Adam étoit hermaphrodite, & que Dieu lui créa deux femmes ; hiſtoire de ces deux femmes. Diſſertation ſur la muſique françoiſe & italienne ; ſur les poëmes épiques ; ſur Cicéron ; Voltaire amplement critiqué ſur tous ces ſujets ; réflexions ſur ce prétendu ſiècle philoſophique. Toutes ces dernières diſſertations ont été faites pendant notre alliance avec Pierre III. Voici celles qui ont été compoſées après ſa mort : les plus grands maux qui ont accablé l'univers depuis deux mille ans ont été cauſés par les prêtres ; ils ont aſſaſſiné les rois & les empereurs ; les pères de l'Égliſe ont été les premiers promoteurs du dogme, qu'il eſt permis aux ſujets de ſe révolter & de tuer leurs princes ; ils ont corrompu l'hiſtoire. Conſtantin & Clovis, les deux premiers princes chrétiens, ont été plus méchans que les Néron & les Caligula ; l'empereur Julien, le modèle des bons princes, a été fauſſement dénigré par tous les

pères de l'Égliſe. Après avoir lu cet extrait de mon ouvrage, V. M. me demandera ſans doute comment j'ai été aſſez hardi pour écrire la vérité avec tant de liberté ; quand elle aura achevé la lecture de mon ouvrage, elle conviendra que je me ſuis conduit de manière, que le dévot le plus outré ne ſauroit m'attaquer. J'oſe dire que la manière dont j'ai attaqué la ſuperſtition eſt nouvelle & judicieuſe. L'idée que j'ai eue eſt peut-être la ſeule choſe paſſable qu'il y ait dans mon ouvrage. Plût-au-Ciel qu'il y eût le quart de l'eſprit qu'il y a dans vos jolis vers ſur Schweidnitz ! (*a*)

A préſent que Schweidnitz eſt pris, je prendrai la liberté de vous rappeller un petit traité que V. M. avoit bien voulu faire avec moi, mais qui n'a pu être exécuté par l'oppoſition qu'y mirent les Autrichiens, que je donne tous de bon cœur au diable. Il y a deux certains payſages de M. Harper qui m'avoient été promis par Fréderic-le-Grand, ſi je reſtois trois ſemaines ſans être malade ; j'en avois déjà paſſé deux, jouiſſant de la ſanté d'un Hercule, & voilà que la troiſième, Fréderic part de Potsdam, pour aller en Saxe changer ſon nom de grand en celui de très-grand : & moi, je vois les payſages, gagnés de plus de la moitié, s'en aller en fumée, comme les projets des Saxons.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 96, l'Épître au Marquis, ſur la priſe de Schweidnitz.

Aujourd'hui donc que vous avez pris Schweidnitz, ce qui ſelon moi n'eſt pas une des moins bonnes choſes que vous ayez faites, vous devriez bien en conſcience me payer mes deux ſemaines de ſanté, & m'ordonner dans votre première lettre de prendre les deux tableaux qui ſont par terre, faiſant triſte figure; au-lieu que dans ma chambre je les mettrai dans un quadre; ils réjouiront mon eſprit dans les momens d'hypocondrie, & je dirai à tous ceux qui me viendront voir: Regardez, voilà deux tableaux que le Roi m'a donné: il me falloit encore huit jours pour qu'ils fuſſent totalement & de droit à moi; mais le Roi ne fait pas comme ces vilains Autrichiens, qui violent tant qu'ils peuvent les capitulations; il a écrit de ſa main dans ſa dernière lettre: *Accordé*, & il auroit pu cependant, ſans manquer à ſa parole, mettre: *Refuſé*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXV.

Du Roi.

Sans date du jour, octobre 1762.

JE voudrois pouvoir vous donner tous les jours, mon cher Marquis, des nouvelles agréables. Pour à préſent il n'y a rien, ſinon que la Suède va inceſſamment faire la paix, comme je compte de recevoir le 20 la concluſion de

celle que nous avons faite avec la Ruſſie ; ce ſera auſſi vers ce temps que je recevrai des nouvelles de cet endroit, où vous avez été avec M. d'Androſel ; j'en ai reçu des contrées qu'anciennement gouvernoit Mithridate, qui me font le plus grand plaiſir ; la différence qu'il y a, c'eſt que le bien arrivera un mois plus tard. Malgré tant d'apparences favorables vous ne ſauriez croire combien j'ai de chagrins qui me viennent d'endroits, dont je ne devois certainement pas en attendre. Enfin je crois être prédeſtiné ſur mes vieux jours à voir exercer ma patience de toutes les façons. Seigneur, ta volonté ſoit faite ! Eh bien ! Marquis, je deviendrai patient, & voilà tout ; le compte fait, ce ſera moi qui y gagnerai. Daun & preſque toute l'armée Autrichienne va venir ici contre moi ; il y aura bien de la beſogne, & ſans une bonne diverſion j'aurai de la peine à terminer la guerre. Adieu, mon bon Marquis, aimez-moi toujours un peu, & ſoyez perſuadé de mon eſtime.

LETTRE CLXXVI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ſans date du jour, octobre 1762.

SIRE,

VOtre Majeſté a trop de complaiſance en approuvant le foible ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer (*a*). Si quelque choſe peut mériter de V. M. un peu d'indulgence en ſa faveur, c'eſt l'intention que j'ai eue en le compoſant. Vous aurez pu vous appercevoir en le parcourant que le fanatiſme auquel des hommes aveuglés ont donné le nom de religion, y eſt toujours attaqué, ſoit directement, ſoit indirectement. Voilà ce qui peut faire lire mon livre avec quelque plaiſir à des gens raiſonnables. Mais d'ailleurs qu'eſt-ce qu'un ouvrage d'érudition à côté d'un ouvrage d'eſprit & d'imagination? c'eſt un peſant & tardif chameau marchant à côté d'un genêt d'Eſpagne. Une ſeule de vos épîtres contient plus de penſées & de traits ingénieux que trois volumes in-folio de Scaliger. Je compare la première à un écrin qui dans ſa petiteſſe contient un million en diamans, & les ſeconds à un gros coffre où l'on a enfermé pêle-mêle des pièces

(*a*) Voyez ci-devant tome VIII, page 70, l'Épître au Marquis, ſur l'envoi qu'il avoit fait de ſon Timée de Locres au Roi.

de toile, de draps & quelques autres marchandiſes, bonnes à la vérité dans ce qu'elles ſont, mais du prix le plus modique eu égard aux diamans.

Que V. M. me permette de la remercier des deux tableaux qu'elle m'a fait la grace de m'accorder avec tant de bonté. Ce ſont deux pièces que vous fîtes peindre autrefois par le fils de Harper, lorſqu'il lui falloit quelqu'argent pour aller à Rome. Vous n'avez jamais jugé à propos de les placer, & ils étoient par terre dans la chambre qui touche celle qu'occupoit le prince Ferdinand de Brunſwick; vous les aviez réellement deſtinés à me les donner, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire; ils ſont ſuperbes pour mon cabinet, & ils étoient véritablement trop médiocres pour aucun de vos appartemens; ſans quoi je ne vous aurois pas rappellé la plaiſanterie que vous aviez faite ſur ce qu'il falloit que je fiſſe pour les avoir.

V. M. ne doit pas douter de la joie que j'aurai à la revoir; c'eſt la choſe que je déſire le plus dans la vie. Ainſi, quelque foible que ſoit ma miſérable ſanté; ayant preſque toujours des diarrhées qui me rendent d'une foibleſſe extrême, & que tout l'art des médecins ne peut entiérement rétablir, je penſe que s'il eſt queſtion de faire un voyage de dix-huit ou vingt milles, ce que je puis exécuter dans quatre jours, j'aurois aſſez de force pour le ſoutenir;

ſoutenir ; mais s'il faut que j'aille juſqu'à Breslau, ce que je ne ſaurois faire dans moins de neuf ou dix jours, dans la foibleſſe où je ſuis, je crains bien qu'il ne m'arrive ce qui m'eſt déjà arrivé dans le dernier voyage que j'ai fait, & que je n'entreprenne inutilement ce que je ne pourrois pas finir ; & ce ſeroit un bien grand embarras, ſi j'allois reſter malade dans quelqu'endroit également éloigné de Berlin & de Breslau : dans l'état où je ſuis aujourd'hui, c'eſt un bien grand voyage pour moi que celui de quatre-vingts lieues au milieu de l'hiver.

Il s'en faut bien, Sire, que j'aie oublié la traduction de Plutarque ; j'en ai déjà fait un quart ; mais cet ouvrage fait un gros volume in-folio, & il faut plus d'un jour pour en venir à bout. Vous me direz ſans doute : Mais pourquoi avez-vous traduit d'autres ouvrages ? Premiérement, Sire, les deux ouvrages que j'ai traduits, ne font pas enſemble la valeur de vingt pages de Plutarque, & cela ne m'a coûté que fort peu de temps. Quant aux diſſertations que j'y ai jointes, deux raiſons m'ont obligé de les faire : j'ai compoſé celles ſur *Ocellus* pour répondre indirectement à trente libelles qu'on publioit en Allemagne & en France contre les philoſophes, & cela pour en revenir toujours à celui de Sans-Souci & à ceux qu'il honoroit de ſes bontés. J'ai compoſé les diſſertations ſur

Timée de Locres, pour répandre ſur ce monde, le plus déteſtable des poſſibles, une partie de la bile que nos ennemis me faiſoient faire, & pour vilipender toute cette prêtraille qui ſe réjouiſſoit de nos infortunes; c'étoit la ſeule conſolation que j'avois dans ces temps malheureux. Je confiois mon chagrin au papier; c'étoit toujours un ſoulagement. Mon ame étoit trop abſorbée dans ces penſées pour s'occuper uniquement de celles d'un autre, & c'eſt pourtant une choſe à laquelle un traducteur eſt néceſſairement obligé. Aujourd'hui, dans un temps plus calme, je reprendrai ma traduction de Plutarque; j'en ferai imprimer deux volumes toutes les années; & dans trois ans l'ouvrage ſera entiérement fait. Dieu ſait ſi je vivrai aſſez pour le finir; en tout cas il ſe trouvera quelqu'un après moi qui traduira ce que je n'aurai pas achevé; & le libraire ayant imprimé les premiers volumes, ſera bien obligé pour ſon intérêt de faire finir les derniers. Il y a des diſſertations dans ce Plutarque bien belles, mais il y en a auſſi de bien foibles. Je ferai comme les généraux qui ne croient pas reſter long-temps dans un pays & qui s'emparent de ce qu'il y a de mieux. Je mettrai dans les premiers volumes ce qu'il y a de meilleur, & je laiſſerai pour les derniers ce qui me paroît le moins bon. Si je n'ai pas la force d'achever mon ouvrage, je le publierai comme un choix des plus beaux traités de Plutarque.

V. M. aura eu quelques chagrins en dernier lieu de ce qui s'eſt paſſé en Saxe, mais dès que le ſecours conſidérable que vous y envoyez ſera arrivé, les affaires changeront bientôt de face. Il eſt aſſez ſingulier que les Autrichiens ayant eu le deſſein d'attaquer le prince Henri & de profiter de la grande ſupériorité qu'ils avoient ſur lui, aient attendu que vous euſſiez pris Schweidnitz, & que les neiges dans les montagnes de la Siléſie y rendiſſent une partie de vos troupes inutiles. Cette affaire, dont ils feront beaucoup de bruit, auroit été très-fâcheuſe pour nous, ſi elle s'étoit paſſée quinze jours avant la priſe de Schweidnitz, & ne ſera d'aucune utilité réelle aujourd'hui pour eux, puiſqu'il eſt ſûr qu'ils y ont perdu plus que nous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXVII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 31 octobre 1762.

SIRE,

J'Allois écrire à V. M. pour la remercier des bontés qu'elle m'a fait l'honneur de me témoigner dans ſa dernière lettre, lorſque j'apprends la victoire éclatante que le prince Henri, digne frère de Fréderic-le-Grand, vient de remporter ſur vos ennemis. Permettez-moi, Sire,

de vous faire à ce ſujet le plus ſincère & le plus agréable compliment, auquel j'eſpère faire ſuccéder bientôt celui que je vous écrirai ſur la priſe de Dreſde. Sans être grand calculateur, je vois vingt mille Autrichiens de moins dans quinze jours, dix mille pris dans Schweidnitz, ſix mille dans la bataille que le prince Henri vient de gagner, & quatre mille tués ou bleſſés ſur le champ de bataille. Je crois que vous ſerez pourtant content de cette campagne. La fortune n'eſt plus une déeſſe eſclave des caprices des Autrichiens; elle s'eſt affranchie du joug ſous lequel ils ſembloient l'avoir ſoumiſe. Que dira Bute & toute ſa clique, qui vouloit ſi lâchement nous abandonner?

J'aurois, Sire, encore bien des choſes à dire à V. M.; mais dans ce moment ma cuiſinière entre pour me demander ſi je ne donnerai pas ce ſoir une petite fête, & ce que je veux pour mon ſouper, ayant, dès que j'ai entendu les cornets des poſtillons, fait prier quelques-uns de nos académiciens à venir philoſophiquement célébrer la gloire du prince Henri & des armes pruſſiennes. Nous ne nous couronnerons point de roſes, parce qu'il n'y en a pas dans cette ſaiſon; nous ne boirons point de vin de Falerne, parce que nos marchands n'en vendent point; mais nous verſerons quelque bonne bouteille d'excellent pontac, qui ſeront bues en vous ſouhaitant, ainſi

qu'au prince Henri, toute ſorte de bonheur & de proſpérité : car pour de gloire, vous en regorgez tous les deux, & ce ſeroit vouloir porter de l'eau à la rivière.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXVIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ſans date du jour, novembre 1762.

SIRE,

L'On ne peut rien voir de plus naturel & de plus ſpirituel que les derniers vers que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer (*a*). On diroit que les manes de Chaulieu & de la Fare ſont ſortis des Champs-Élyſées, pour vous les dicter en commun. Si l'on pouvoit gronder les rois, je vous gronderois de tout mon cœur & bien fort, pour parler avec tant d'indifférence d'une production charmante, que Voltaire mettroit au nombre de ſes bonnes pièces fugitives. Je doute qu'il pût peindre aujourd'hui avec tant de force & tant de vérité, l'indignation que l'on reſſent en liſant l'hiſtoire des forfaits & des impoſtures, que de prétendus miniſtres de la religion ont perpétués de ſiècle en ſiècle, & qu'ils s'efforcent d'augmenter dans celui-ci.

(*a*) Voyez ci-devant tome VIII, pag. 70.

Je crains bien que quand vous viendrez à lire tout de ſuite mes diſſertations ſur Timée, vous ne perdiez le peu de bonne opinion que vous en avez conçue; enfin, j'eſpère que vous me ferez grace en faveur de la bonne volonté, & que vous pardonnerez à l'ouvrage par rapport au but de l'auteur. J'en ai eu plus d'un en écrivant mon livre, vous vous en appercevrez aiſément; mais les deux principaux ont été de détruire la ſuperſtition, & de venger dans la perſonne du vertueux Julien tant de rois & de grands hommes outragés par ceux à qui des imbécilles ont donné le nom de pères; ils étoient véritablement dignes d'être les pères de ceux qui les appelloient ainſi. J'ai cru devoir enſuite montrer le ridicule de cette philoſophie platonicienne ſur laquelle on a enté certains dogmes du chriſtianiſme, dont des tyrans ſans foi, tels que Conſtantin & Clovis, ſe ſervirent habilement pour parvenir à leurs deſſeins, & pour s'acquérir un parti qui favoriſât leur injuſte pouvoir. J'eſpère que j'ai prouvé tous ces faits évidemment par l'aveu des hiſtoriens les plus dévots: c'eſt, ſi je ne me trompe, avoir attaqué l'erreur juſque dans ſon dernier retranchement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXIX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 10 novembre 1762.

SIRE,

LA meilleure façon, ſelon mon petit jugement, c'eſt de faire marcher d'un pas égal la politique avec la guerre, c'eſt de continuer à battre vos ennemis & à les mener auſſi vertement que vous avez fait cette campagne. On répand dans ce moment la nouvelle comme certaine que les préliminaires ſont ſignés entre la France, l'Angleterre & l'Eſpagne; on dit même que le courier qui en porte la nouvelle à V. M., doit avoir paſſé le 5 de ce mois à Rotterdam. Si cela eſt vrai, quelque condamnable que ſoit la conduite de Bute, elle ne me ſurprend pas, parce que je l'ai prévue, dès que M. Pitt quitta le miniſtère. Une choſe me conſole, c'eſt que les armes étant journalières, après bien des victoires, le prince Ferdinand pouvoit perdre une bataille, & en ce cas nous aurions eu des François à Halberſtadt & tout le long de l'Elbe, & peut-être de plus grands embarras. Si tous les François s'en retournent, quand même ils remettroient Wéſel aux Autrichiens, c'eſt une épine de moins dans notre chemin. Je ne crains guère

les Autrichiens ſeuls, & le ſuccès de votre campagne eſt une preuve que mon ſentiment eſt fondé ſur l'expérience.

Vous me demandez, Sire, pourquoi depuis quelque temps je purge toujours, & la raiſon pourquoi mes boyaux ſont relâchés? C'eſt que je purge l'enlèvement de Schweidnitz dans deux heures, la priſe de Colberg & la malheureuſe fin de Pierre III. A chacun de ces événemens j'ai fait une maladie à tuer un cheval vigoureux. Jugez de l'effet que cela a produit ſur mon corps déjà affoibli. J'ai, Sire, cinquante-neuf ans; je ſuis né le 24 de juin, l'an quatre de ce ſiècle; & lorſque vous vous appellez vieux, jugez donc comment je dois me regarder. Cependant je ne doute pas, Sire, que je ne puiſſe faire le voyage de Leipſick, & même ſans aucun riſque; car je travaille ſérieuſement depuis quelques jours à me remettre, & quoique vous me traitiez de glouton, je vis auſſi ſobrement qu'un novice capucin. Avec ce régime & quelques remèdes fortifians, mon médecin m'a donné ſa parole que je ſerai remis pour le premier de décembre, qui eſt le jour que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire devoir être celui de mon départ: je me ſuis donc arrangé en conſéquence.

M. de Catt ſe maria hier. Il a eu le bon ſens de faire ſon mariage ſans cérémonie, & n'a prié que ſes plus proches parens. En vérité il

n'y a qu'une ſeule voix dans le public ſur ſa femme ; tout le monde en dit mille biens, & je crois qu'il ſera véritablement heureux. Je penſe qu'il n'y a rien en général de ſi mauvais que les femmes, mais lorſqu'on eſt aſſez heureux pour en avoir une bonne, c'eſt un grand bien pour un ſimple particulier, quelque philoſophe qu'il ſoit. Que ſerois-je devenu ſans les ſecours que j'ai trouvés dans la mienne depuis trois ans? il y a long-temps que je ſerois enterré. Le mal, à la vérité, ſeroit fort petit pour le public, mais grand pour moi, qui ai tant ſouhaité depuis deux ans de pouvoir encore avoir le bonheur de vous revoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXX.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 22 novembre 1762.

SIRE,

EN recevant la lettre de V. M. j'ai d'abord fait retentir le bruit de la hache ſur les chênes, j'ai fait allumer les forges de Vulcain, j'ai fait dépouiller de leurs peaux les habitans des forêts. Tout cela, dit proſaïquement, ſignifie que j'ai fait venir un pelletier, pour acheter une bonne peliſſe, un charron & un maréchal, pour refaire mon carroſſe à demi ruiné, & le mettre en état

de me conduire par les mauvais chemins ſans accident. J'attends donc les derniers ordres de V. M. & le chaſſeur qu'elle veut bien m'envoyer pour me guider dans ma route.

V. M. m'ayant permis dans les voyages que j'ai faits juſqu'à préſent de mener madame d'Argens, pour ſoigner ma dolente & vieille machine, qui n'eſt ni meilleure ni rajeunie depuis ces voyages, je ne ſais pas ce que je dois faire, puiſque j'ignore ſa volonté à ce ſujet. J'attendrai donc, pour prendre mes arrangemens ſur cet article, ce qu'il vous plaira de décider.

J'ai l'honneur, Sire, de vous remercier des porcelaines dont vous me parlez; mais je puis aſſurer V. M. que mon zèle pour elle reſſemble à l'amour de Dieu des janſéniſtes, qui ne l'aiment que pour lui ſeul; & quand même vous ne me témoigneriez pas toutes les bontés dont vous m'honorez, je n'en ſerois pas moins le plus zélé de vos ſujets & le plus grand de vos admirateurs, quoique tous les gens qui reſpectent les grandes vertus & les qualités héroïques ſoient de leur nombre. Et quel eſt l'homme raiſonnable qui, après ce qui s'eſt paſſé depuis ſept ans, puiſſe vous refuſer ſon admiration?

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXXI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 20 février 1763.

SIRE,

MOn premier ſoin, en arrivant à Berlin, doit être de remercier V. M. des bontés dont elle m'a honoré cet hiver à Leipſick : mais je ſais qu'elle hait autant les complimens qu'elle aime à faire le bien ; ainſi je ne lui exprimerai que foiblement les ſentimens de la reſpectueuſe reconnoiſſance dont je ſuis pénétré.

J'ai trouvé la ville de Berlin dans une joie qui ne peut être exprimée, mais qui cependant ſera encore augmentée lorſque vous y arriverez. La paix a répandu un air de gaieté ſur tous les viſages, & vous croirez, lorſque vous reverrez les bons Berlinois, qu'ils ſont tous des Sybarites enivrés de plaiſirs, & qu'ils n'ont jamais connu les chagrins, ſi fort ils ont oublié ceux que leur a cauſés la guerre.

V. M. ne m'accuſera plus de pareſſe ; j'ai fait le voyage de Leipſick à Berlin dans deux jours, pendant leſquels j'ai couru nuit & jour ſans ſortir de mon carroſſe. Je partis quatre heures après V. M., malade, ſouffrant des douleurs. A peine fus-je à une lieue de Leipſick que je me trouvai beaucoup mieux, & l'envie

de revoir notre ſainte terre de Brandebourg acheva de me guérir. Lorſque j'eus paſſé un certain petit ruiſſeau qu'on me dit ſéparer la Saxe du Brandebourg, je fis comme les Juifs quand ils arrivent à la vue de Jéruſalem, & je louai le Seigneur d'être dans le pays des élus, & des enfans de Dieu. En vérité, Sire, vous avez bien fait de faire la paix; grace à elle, j'eſpère que les plus longs voyages que je ferai le reſte de ma vie ſeront de Potsdam à Berlin. C'eſt à vous qui avez dompté l'Europe à la parcourir, ſi bon vous ſemble; pour moi je ſuis bien content de borner mes courſes à aller du château de Potsdam à celui de Sans-Souci. Je voudrois, Sire, vous y voir déjà jouir de la gloire immortelle que vous vous êtes acquiſe; mais après avoir pris patience ſept ans, je puis bien la prendre encore cinq ſemaines. Cependant, Sire, ce temps me paroîtra bien long, ainſi qu'à tous vos ſujets, qui n'aſpirent qu'au plaiſir de vous revoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXXII.

Du Roi.

Dahlen, ce 25 février 1763.

VOtre lettre, mon cher Marquis, achève de m'ôter les appréhenſions que j'avois pour votre ſanté. Vous étiez malade la veille de mon

départ; mais on m'avoit assuré que vous vous étiez mis en chemin le lendemain. Le grand ressort de l'air & l'exercice de la voiture vous ont guéri; ce qui prouve bien l'assertion de Boerhaave, que la santé est incompatible avec un entier repos. Je ne sais à quelle destination la nature nous a placés dans le monde. A en juger par notre santé, il paroîtroit qu'elle nous a faits plutôt pour devenir des postillons que des philosophes. J'ai été à Meissen depuis notre séparation. Nous avons reçu des lettres de Vienne qui disent que les préliminaires y ont causé une joie universelle, & que l'impératrice a pensé embrasser le porteur. Les ratifications arriveront demain ou après demain au plus tard. Selon mon petit calcul, je ne crois pas quitter la Saxe avant le 12 mars. Il me faut quinze jours pour achever mes affaires en Silésie, & selon une supputation arbitraire, je ne crois pas pouvoir être à Berlin avant le 29 du mois prochain.

Ce qu'il y a de bon à tout ceci, ce n'est pas moi, mon cher Marquis, c'est la paix; il est juste que les bons citoyens & le public s'en réjouissent. Pour moi, pauvre vieillard, je retourne dans une ville où je ne connois que les murailles, où je ne retrouve personne de mes connoissances, où un ouvrage immense m'attend, & où je laisserai dans peu mes vieux os dans un asile qui ne sera troublé, ni par la

guerre, ni par les calamités, ni par la ſcélérateſſe des hommes. Je ſuis ici dans une maiſon de campagne où je paſſe ma vie en retraite & avec mes occupations ordinaires ; il n'y a que le cher Marquis qui y manque ; mais j'eſpère de le revoir à Berlin. Promenez-vous donc quelquefois en voiture, mon cher ; faites ce ſacrifice à votre ſanté. Vos chevaux vous attendent à Potsdam ; ils y ſont déjà, & moi indigne je vous prie de ne me point oublier. Adieu. Mes complimens à Babet.

LETTRE CLXXXIII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 25 février 1763.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur d'écrire à V. M., le lendemain de mon arrivée à Berlin, la joie & la ſatisfaction que j'y avois trouvées parmi tous les habitans ; elles vont tous les jours en augmentant. On ne voit ici que feſtins, que bals chez les grands & que fêtes chez les petits. Au milieu de tous ces plaiſirs, je fais des vœux pour l'heureux retour de V. M. Je traduis Plutarque. J'envoie dix fois par jour ſavoir ſi les bateaux vont, & dix fois l'on m'annonce qu'ils ne navigueront pas de quinze jours ; ce qui me dérange fort pour le tranſport de mes

meubles ; car s'il faut que je les faſſe tranſporter par terre, il me faut pour le moins douze chariots, qui, à vingt écus par chariot, me coûteront deux cent quarante écus, au-lieu de vingt-cinq que je payerois pour un bateau, s'il plaiſoit au dieu des eaux de les faire dégeler.

Comment V. M. ſe plaît-elle dans ſon château de Dahlen? Je ne ſuis pas en peine que vous y trouviez de quoi remplir le peu de momens que les affaires de l'état & de l'armée vous laiſſeront, par la lecture des livres que vous y avez emportés, & je me figure que vous avez déjà achevé de parcourir toutes les rapines de Verrès touchant les médimnes de bled & les ſtatues des temples de la Sicile. A propos des médimnes de Verrès, j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que les ſcheffels de nos uſuriers baiſſent de prix tous les jours ; j'ai dit à tout le monde que l'intention de V. M. étoit de donner le bled à 22 gros, argent de Brandebourg, quand elle ſeroit de retour à Potsdam. Cela oblige encore les uſuriers à baiſſer le prix de leurs denrées, pour les vendre avant votre arrivée.

M. de Catt a été malade d'une colique très-forte ; il eſt actuellement entiérement remis, & je crois qu'il partira demain pour joindre V. M.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXXIV.

Du Roi.

Dahlen, ce 1 mars 1763.

ENfin voilà la paix faite tout de bon, mon cher Marquis; vous aurez cette fois à bonnes enſeignes des poſtillons & tout l'attirail qui les accompagne. Voilà, Dieu ſoit loué, l'époque de la fin de mes travaux militaires arrivée. Vous me demandez ce que je fais ici? J'entends haranguer Cicéron tous les jours, j'ai depuis long-temps achevé les Verrines, j'en ſuis à ſon diſcours *pro Murena*, outre cela j'ai achevé le Batteux. Ainſi vous voyez que je ne fais pas le pareſſeux. Pour vous, mon cher, ne vous impatientez pas, la rivière eſt déjà navigable, & vous aurez tout le temps de tranſporter vos meubles à Potsdam avant mon arrivée. Je reſterai ici ou à Torgau juſqu'au 13. Mon voyage de Siléſie m'occupera 15 ou 17 jours, de manière que je ne puis être à Berlin que le 31 de ce mois ou le 2 d'avril, car je ne veux pas arriver chez vous le premier du mois prochain; les facétieux ſe moqueroient de moi, & me diroient *poiſſon d'avril.* Si la paix fait plaiſir aux Berlinois, il n'en eſt pas de même ici des Saxons. A peine quittons-nous les villes, à peine les contrées ſont-elles évacuées,

cuées, qu'auſſi-tôt l'exécution ſaxonne y arrive : *Payez, payez, il faut de l'argent au roi de Pologne.* Le peuple ſent l'inhumanité de ces procédés ; il eſt dans la misère, & au-lieu de le ſoulager, on précipite ſa ruine. Voilà, mon cher, un tableau de la Saxe peint au naturel. Pour moi je regarde toutes ces exécutions en ſpectateur indifférent ; mais en qualité de coſmopolite je ne ſaurois les approuver.

Je travaille ici tout doucement à l'arrangement de l'intérieur des provinces ; le gros détail de l'armée eſt achevé. Les François ont ſigné leur paix cinq jours avant nous. Avouez que nous les avons ſuivis de près, & qu'on ne pouvoit guère conclure un auſſi grand ouvrage plus galamment que nous ne l'avons fait. Sa Majeſté Polonoiſe n'eſt pas encore guérie. Sa ſanté eſt chancelante. Son retour eſt enviſagé par les Saxons comme une calamité publique, comme un fléau plus cruel que celui de la guerre & de la famine ; mais que vous importe & à moi cette Saxe, ſon roi, ſon miniſtre & tout ce tripot ? J'aſpire à me tranquilliſer l'eſprit & à me débarraſſer un peu des affaires, pour me donner du bon temps & réfléchir dans le ſilence des paſſions ſur moi-même, pour me trouver renfermé dans l'intérieur de mon ame, & m'éloigner de toute repréſentation, qui, à vous dire vrai, me devient de jour en jour plus inſupportable. A propos, d'Alembert a

refuſé toutes les offres de la Ruſſie. J'applaudis fort à cette marque évidente de ſon déſintéreſſement, & je crois qu'il a pris un parti ſage, de ne point s'expoſer à la fortune vagabonde; mais *baſta* : cette corde eſt trop délicate pour la toucher.

Bon ſoir, mon cher Marquis; il eſt tard, j'ai demain encore bon nombre d'affaires à expédier, & j'eſpère recevoir durant mon ſéjour de Saxe quelques lettres de votre part. Adieu, mon cher Marquis, vivez content, ſoignez votre ſanté, & ne m'oubliez pas.

LETTRE CLXXXV.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 5 mars 1763.

SIRE,

ENfin je viens de le voir, ce héraut d'armes tant déſiré, paſſer ſous mes fenêtres, publiant la paix, ſuivi de quatre ou cinq mille perſonnes, dont les acclamations & les cris de joie m'ont paru plus touchans que la muſique la plus harmonieuſe. Vous êtes tendrement chéri de votre peuple, & vous le méritez; ce doit être un double plaiſir pour V. M.

Tandis que vous liſez Cicéron à Dahlen, j'emballe ici ſes ouvrages. Mes effets ont déjà commencé de partir pour Potsdam. J'éprouve

dans cette occaſion l'embarras des richeſſes ; je n'ai jamais cru avoir tant de biens ; mes meubles ne pourront point aller dans trois bateaux. En voyant tant de ballots & de caiſſes, je ſerois tenté de me figurer que j'ai été dans le commiſſariat de vos armées. J'ai encore une autre occupation, outre celle de mon déménagement ; c'eſt celle de préparer mon équipage pour aller à votre réception avec les bourgeois de Berlin. Je fais broder actuellement un habit bleu en or, qui eſt l'uniforme qu'ont pris les banquiers & les marchands. Ces meſſieurs-là jouent avec l'or & la broderie, & il faut bien que je faſſe comme eux, puiſqu'ils m'ont bien voulu recevoir dans leur compagnie. J'aurai le cheval du bon père Suarès, doux, tranquille & digne de porter un vieux philoſophe ; & je n'ai aucun danger à courir.

Je ne m'étonne pas de ce qu'a fait d'Alembert ; car j'ai eu l'honneur de dire très-ſouvent à V. M. que j'aimerois mieux être un bon bourgeois de la rue des Frères, qu'empereur de Ruſſie, & c'eſt une penſée dans laquelle je me confirme tous les jours. Je remercie bien V. M. des chevaux, & je m'en ſervirai à ſon honneur & gloire.

Il arrive ici tous les jours des nouvelles troupes. On dit que nous aurons demain les trois bataillons de Quintus Cécilius, qui vont être réformés, & placés dans d'autres régimens.

Je ne sais pas si la reine de Hongrie réformera ses troupes; mais je suis bien certain qu'elle diminuera sa parenté, & que le cousinage de la Pompadour sera traité à Vienne comme les bataillons francs à Berlin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXXVI.

Du Marquis d'Argens.

Berlin, ce 9 mars 1763.

SIRE,

J'Ai été dans le plus grand étonnement en recevant une lettre de votre saint évêque, qui me prie d'en faire parvenir une autre à V. M. J'ai d'abord voulu la renvoyer à l'évêque; mais j'ai réfléchi ensuite qu'il pourroit y avoir quelque chose dedans que V. M. seroit bien-aise de voir; je la lui envoie donc avec celle que j'ai reçue, & la copie de celle que j'ai écrite à l'évêque, la voici: » Monseigneur, j'ai fait » parvenir à S. M. la lettre que vous m'avez » fait l'honneur de m'envoyer pour lui remet- » tre; je souhaite qu'elle produise tout l'effet » que vous désirez, & que S. M. oubliant les » sujets de mécontentement qu'elle peut avoir » contre vous, elle se souvienne à cette occa- » sion qu'ayant surmonté tous ses ennemis, il » ne lui reste plus, pour mettre le comble à » sa gloire, que de pardonner généreusement,

» ainſi qu'elle l'a fait déjà pluſieurs fois. Quant » à ce que vous me dites, Monſeigneur, à la » fin de votre lettre, vous me permettrez de » vous répondre que je n'ai jamais exigé & » reçu des perſonnes à qui j'ai pu être de quel- » qu'utilité, d'autre reconnoiſſance que celle » de les exciter à ſervir fidellement S. M. & à » témoigner un véritable zèle pour le ſervice du » meilleur maître & du plus reſpectable prince » du monde. J'ai l'honneur d'être, &c. »

Je comptois, Sire, avoir l'honneur d'écrire aujourd'hui à V. M. quelques bagatelles qui pourront l'amuſer & que je lui écrirai demain; car il ne faut pas mêler le ſacré & le profane enſemble: *Non ſunt miſcenda ſacra profanis.* V. M. voit que je ſais ainſi qu'Algarotti citer du latin dans mes lettres, & qui plus eſt du latin de l'Évangile.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXXVII.

Du Roi.

Sans date du jour, mars 1763.

VOus voyagez, mon cher Marquis, avec poids & meſure; au-lieu que je cours le pays & me tranſporte çà & là comme notre dame la folle. Je crois bien que vous avez été à ma maiſon de Sans-Souci, & que vous en êtes re-

venu ; mais je parie bien que toute la journée a été employée à ce laborieux exercice. Je ne vous parle point de mes courses ; elles ont une double fin, le militaire & la finance, deux choses qui ne vous intéressent guère. J'ai recueilli, chemin faisant, des anecdotes du voyage qu'a fait l'empereur sur nos frontières, & je m'apperçois, mon cher, que les tableaux gagnent plus à être vus de loin qu'examinés de près. Nous autres princes, nous ne devons nous montrer que dans notre gloire, comme le Dieu de la Messe ; on élève un ciboire doré, tout le peuple adore, la Messe se dit, des instrumens harmonieux l'accompagnent, l'exemple de la multitude inspire une espèce de respect sombre & ténébreux : un *quidam* vient, examine toute cette cérémonie, prend le calice, & y trouve une pâte faite de pain azyme, & rit de la superstition du vulgaire. Voilà, mon cher, une fable morale dont vous pouvez faire votre profit. J'ai fait aujourd'hui quatre milles en voiture & quatre à cheval ; cela m'a un peu fatigué, & je finirai par l'apophthegme du roi Dagobert qui aimoit beaucoup ses chiens ; quand il falloit les quitter, il ne manquoit jamais de leur dire : *Il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare.* Adieu, mon cher Marquis, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

LETTRE CLXXXVIII.

Du Marquis d'Argens.

Strasbourg, ce 9 octobre 1764.

SIRE,

AVant de parler à V. M. de ma douloureuſe & triſte route, je commencerai par lui faire excuſe d'une étourderie dont je ne me ſuis apperçu qu'à Gœttingen. J'avois emporté à Berlin, dans le fond de mon coffre, les deux paquets de vos Réflexions ſur Charles XII, pour les remettre à M. Catt. J'oubliai ces paquets, & je ne m'apperçus qu'ils étoient dans mon coffre que pendant mon voyage; je les ai remis à Francfort au réſident de V. M., qui s'eſt chargé de les lui faire parvenir dans la plus grande ſûreté.

Je viens actuellement à ma route. La fatigue des mauvais chemins ayant apparemment ému & échauffé les mauvaiſes humeurs qu'une vie exceſſivement ſédentaire m'avoit fait amaſſer, je pris une eſpèce de dyſſenterie qui alloit juſqu'au ſang. En arrivant à Gœttingen, j'ai été obligé de reſter neuf jours dans cette ville, pour pouvoir être en état de continuer ma route; je n'ai jamais été ſi content d'avoir écrit mes derniers ouvrages dans le goût de meſſieurs les *us*; car j'ai été ſoigné avec grand ſoin par les plus habiles profeſſeurs de l'univerſité, qui

m'ont preſque tous rendu leur viſite, & traité de la manière du monde la plus polie. Enfin tant bien que mal ils m'ont mis en état de continuer ma route. Après cela moquez-vous du Grec. Pour moi, je dirai toujours dorénavant: *Vivent les Grecs & les profeſſeurs.* De Gœttingen j'allai à Caſſel, où j'arrivai ſi foible, que je n'eus aucune envie de voir le landgrave ni ſes tableaux; je vins avec grand'peine à Francfort avec la fièvre, & menacé de reprendre la dyſſenterie. Je voulus louer un appartement dans cette ville, pour me repoſer quelques jours; mais votre réſident me dit que je manquerois au reſpect que je devois à V. M., parce que les magiſtrats obligeoient les bourgeois qui logeoient des Pruſſiens d'en demander la permiſſion, ce qu'ils ne faiſoient à aucune autre nation; il ajouta qu'il falloit que je reſtaſſe au cabaret, ou que je partiſſe pour une autre ville. Je pris ma réſolution; car ma demeure pendant neuf jours dans une auberge à Gœttingen m'avoit coûté cent cinquante écus, ayant avec moi ſept perſonnes, en comptant trois domeſtiques. Enfin, Sire, je ſuis arrivé à Strasbourg moitié mort, & depuis quatre jours que j'y ſuis, voici le premier où j'ai aſſez de force pour avoir l'honneur de vous écrire. Je compte reſter ici encore une ſemaine pour me remettre un peu. Je n'ai plus que trente milles à faire en poſte; après cela je deſcends la Saone juſqu'à

Lyon, & le Rhône de Lyon à Arles ; me voilà à quatre milles d'Aix. J'ai bien pris la réſolution en retournant de ne plus faire les cent milles de Strasbourg à Berlin. Je retournerai par eau juſqu'à Auſone, à ſoixante lieues de Strasbourg. A Strasbourg je deſcendrai le Rhin juſqu'en Hollande, où je m'embarquerai pour Hambourg : dans le beau temps c'eſt un voyage de deux jours. Vous me direz que l'on peut ſe noyer. Je répondrai à cela, que tous ceux qui vont de Hambourg en Angleterre & en Hollande ne ſe noient pas. V. M. dira en liſant ma lettre qu'elle m'avoit prédit tout ce qui m'eſt arrivé. Je conviens qu'elle aura raiſon ; mais ſi j'avois à refaire mon voyage, je le ferois encore, parce qu'il étoit abſolument néceſſaire, & qu'il falloit aſſurer une fois pour toutes un état, un ſort & une demeure à madame d'Argens après ma mort, que l'âge & la foibleſſe de ma ſanté paroiſſent rendre aſſez prochaine.

C'eſt trop ennuyer V. M. de maladie & de mauvais chemins. J'ai appris à Gœttingen que preſque tous les anciens miniſtres, conſeillers, &c. Hanovriens qui avoient été protégés par le roi défunt, ont demandé leur congé & ſe ſont retirés. C'eſt milord Bute qui gouverne l'électorat, & tous les habitans de ce pays crient autant que les Anglois contre lui. En arrivant à Strasbourg j'ai trouvé ce que j'avois jugé qui ne pouvoit manquer d'arriver, c'eſt-à-dire,

miſſion. Il eſt venu à Éguilles, qui n'eſt qu'à une lieue de cette ville. Je ſuis avec lui & avec ma mère. Mes affaires ſont terminées à ma ſatisfaction. Les arrangemens que j'ai à prendre par rapport à une terre qu'on m'a cédée, ne me retiendront que juſqu'au mois d'avril; ainſi je compte avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds au commencement de l'été, ſi avant ce temps je ne vais pas faire la révérence au Père Éternel. A parler vrai, je donne fort volontiers la préférence ſur cet article à V. M. Je voudrois bien exécuter les ordres qu'elle me donne, de me défaire de toutes les maladies dont je ſuis affecté. J'ai communiqué votre intention à mon médecin, qui m'a conſeillé de lui écrire qu'elle eût la bonté d'ordonner qu'au-lieu de ſoixante-un ans, je n'en euſſe tout au plus que cinquante, & de m'envoyer de la prochaine foire de Leipſick un eſtomac tout neuf & bien conditionné, parce qu'en Provence on n'a pas le ſecret d'en donner de nouveaux à ceux qui en ont de vieux, & qui ne digèrent preſque plus. Je penſe, Sire, que quand vous badinez ſur les maux d'un pauvre philoſophe de ſoixante-un ans, cela eſt auſſi condamnable que ſi j'allois reprocher à un vieux militaire les coups de fuſil qu'il a reçus. Vous croyez donc qu'on étudie quarante ans ſans qu'il en coûte beaucoup à la ſanté? Vous me direz: Et moi j'étudie depuis trente ans, je gouverne un grand État, je

commande mes armées, je fais des guerres auſſi pénibles que glorieuſes, je me porte cependant très-bien. Il a vécu en Europe depuis Jules-Céſar & Marc-Aurèle un homme, qui égalant la gloire de ce premier empereur, la ſageſſe du ſecond, digéroit cependant fort bien ; donc tous les philoſophes doivent avoir un bon eſtomac : ce raiſonnement n'eſt pas concluant & pèche contre toutes les règles de la logique. Ainſi vous n'êtes pas en droit de prétendre que je doive bien me porter, parce que vous avez eſſuyé plus de fatigues dans un jour que je n'en ai eu pendant dix ans. En vérité, Sire, je ſuis bien fâché que la ſeule choſe ſur laquelle vous n'ayez pas raiſonné conſéquemment, ſoit ſur ma ſanté. Plût-à-Dieu que vous fuſſiez auſſi grand médecin que vous êtes grand roi ! Il y a long-temps que j'aurois la force d'Hercule ; vous auriez joint ce bienfait à tant d'autres, dont vous m'avez comblé, & dont je conſerverai le ſouvenir au-delà du tombeau, ſi nos ames connoiſſent après leur mort ce qui leur eſt arrivé pendant la vie : paſſez-moi ce petit trait de pyrrhoniſme, au milieu d'un pays où règne la foi de l'Égliſe, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Il me reſte de temps en temps quelques doutes, dont je vous demanderai la ſolution dans le palais philoſophique de Sans-Souci.

Le fils de Grégori, un de nos bons négo-

voyoit, me tira d'affaire, & me rendit assez de force pour me faire porter sur un brancard jusqu'à un bâteau couvert, qui me conduisit en descendant le Rhône à Avignon. Je comptois pouvoir regagner la Provence & me rendre chez moi, pour y trouver les secours nécessaires à l'état de ma santé ; mais il me fut impossible d'aller plus loin, parce que j'étois obligé de voyager par terre, & que j'étois trop foible, trop incommodé d'une diarrhée qui m'avoit pris lorsque la fièvre m'avoit quitté. Je restai donc à Avignon, & je vis par bonheur un très-bon & très-célèbre médecin, qui répara les fautes du premier, & qui m'a tiré d'affaire. Il me reste encore cependant une très-grande foiblesse, & je ne puis sortir de chez moi : mes jambes sont encore très-enflées ; car à force de quinquina & d'autres remèdes que m'avoit donnés le premier médecin pour m'arrêter la fièvre, il m'avoit causé un commencement d'hydropisie, dont cependant je n'ai plus rien à craindre aujourd'hui. Voilà, Sire, ce qui m'a empêché de m'acquitter de mon devoir, & d'écrire à V. M. Quoique je me flatte qu'elle connoît assez ma probité & ma droiture pour ne pas penser que je cherche à lui en imposer pour justifier mon retardement à me rendre à Potsdam ; cependant, Sire, pour ma propre satisfaction, & pour calmer la crainte où je suis de déplaire à V. M., j'ai l'honneur de lui envoyer

le

le certificat du médecin à qui je dois la vie; c'eſt un homme célèbre dans ſon art, un philoſophe aimable, ami ancien de milord Maréchal, à qui il écrit une lettre à mon ſujet. J'ai fait légaliſer ledit certificat par les premiers magiſtrats de la ville, parce que la ſeule choſe aujourd'hui qui puiſſe empêcher l'entier rétabliſſement de ma ſanté, c'eſt l'appréhenſion que V. M. ne me crût capable de chercher de vains prétextes pour prolonger mon voyage. Elle verra par le certificat que je lui envoie, que je ne puis me mettre en chemin que dans ſix ſemaines, & qu'il faudra voyager encore bien lentement. La ſaiſon alors ſera fort rigoureuſe, ſur-tout vers le milieu de mon voyage. Si V. M. vouloit m'accorder la permiſſion de reſter ici juſqu'au premier de mars, j'arriverois à Potsdam vers le milieu d'avril, & je ferois ce voyage d'autant plus commodément, que mon frère qui commande le régiment de Royal-Vaiſſeau, & dont le régiment eſt en garniſon à Maubeuge en Flandre, m'accompagneroit juſqu'à Bruxelles, & même juſqu'à Wéſel, étant en Provence actuellement en ſemeſtre & retournant au mois de mars à ſon régiment. Sur tout ce que je propoſe ici à V. M., je la ſupplie inſtamment de n'être pas fâchée; elle n'a qu'à ordonner, & dans quelqu'état que je ſois, je partirai, ſi elle le ſouhaite ſa lettre reçue, ſi elle daigne m'en honorer, ou ſur les ordres qu'elle me fera

donner. Je la prie, ſi elle me fait l'honneur de me répondre, de me faire remettre ſa lettre par la voie de M. Schutz, banquier à Berlin, qui me la fera remettre de banquier en banquier, ſans qu'elle paroiſſe à mon adreſſe; ſans cela elle court riſque d'être retenue au bureau de Paris, dès que mon nom paroîtra deſſus. La dernière lettre dont V. M. m'a honoré, qui me vint par la voie de Mrs. Girard & Michelet, a été fort bien juſqu'à Paris à M. Mettra; mais celui-ci me l'ayant adreſſée en droiture de Paris, elle a été retenue pendant trois mois, & je ne l'ai reçue que quatre jours après que j'étois en route pour Berlin; elle me fut renvoyée d'Aix, où elle ne faiſoit que d'arriver. Je ne paſſerai point à Paris, Sire, & qu'irois-je faire dans cette ville, où tous les eſprits ſont dans une agitation encore plus forte que celle qui trouble le cerveau des gazetiers? On m'a dit, Sire, que d'Alembert vient de faire un ouvrage qui lui attirera un jour bien des ennemis; je ne ſerai pas fâché s'il eſt perſécuté, pourvu que cela l'attire à Potsdam. On m'aſſure qu'il a penſé mourir dans le temps que j'étois fort malade; nous aurions été très-ſurpris tous les deux de nous voir tout-à-coup dans le ſéjour du grand Belzébuth, qui tient dans ſa puiſſance les Trajan & les Platon.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXCI.

Du Marquis d'Argens.

Ce 1 janvier 1766.

SIRE,

PErmettez qu'au commencement de cette année je ſouhaite à V. M. tout ce qu'elle peut déſirer. Je crois, Sire, que je ne puis faire de vœux dont l'accompliſſement lui ſoit plus avantageux que de demander au Ciel qu'elle jouiſſe d'une ſanté auſſi bonne que ſa gloire eſt grande. Vous auriez, Sire, la force d'Hercule, ainſi que vous avez acquis ſon immortalité ſur la terre ; car j'ai trop l'honneur de connoître V. M. pour penſer que vous vouliez vous brûler dans ce monde pour aller être immortel dans l'autre.

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. après la maladie qui m'avoit conduit aux portes du trépas & qui m'obligea de reſter à Montelimar en Dauphiné & de me faire tranſporter enſuite à Avignon, où j'ai été obligé de demeurer ſix ſemaines. Je me porte aujourd'hui fort bien, & je partirai le premier de mars pour arriver le plus tôt poſſible à Potsdam ; je compte d'y être vers le quinze d'avril. V. M. ne m'ayant pas fait l'honneur de me faire ſavoir ſes ordres, ayant pris la liberté de lui écrire d'Avignon, je

crains qu'elle ne ſoit fâchée contre moi ; mais je la ſupplie de conſidérer que la meilleure volonté ne peut réſiſter à une force ſupérieure. M. de Catt m'a mandé que V. M. avoit trouvé inutile que je lui euſſe envoyé des certificats. J'aurois ſouhaité, s'il avoit été poſſible, vous envoyer le vice-légat dans une lettre & tous les proto-notaires apoſtoliques qui ſont à Avignon ; car je n'ai jamais rien craint autant que de manquer dans la moindre choſe au reſpect que je dois aux ordres de V. M Mais enfin, Sire, vous me permettrez de répéter encore qu'à l'impoſſible nul n'eſt tenu, & je connois trop la juſtice de V. M. pour vouloir m'imputer une négligence qui n'a pas dépendu de moi.

Voici, Sire, les nouvelles que je ſais dans ma ſolitude. La ſanté du Dauphin eſt toujours déplorable ; ſa perte jetera les deux tiers du royaume dans la conſternation, l'autre tiers s'en réjouira dans le fond du cœur, ſans oſer le faire paroître : ce tiers eſt compoſé des janſéniſtes, dont il étoit l'ennemi déclaré.

D'Alembert eſt allé ſe fourrer dans les affaires des jéſuites & des janſéniſtes ; il a écrit un ouvrage ſur la deſtruction des jéſuites, dans lequel il les juſtifie quelquefois & les condamne ſouvent. Dans ce même ouvrage, les janſéniſtes ſont cruellement outragés & beaucoup plus que les jéſuites ; de ſorte que tous ces gens ſi oppoſés entr'eux ſe ſont réunis pour attaquer

d'Alembert. Ils ont dévoilé ſa naiſſance, ils ont critiqué ſes actions, enfin ils ont inondé la France de libelles dans leſquels il eſt traité ſans ménagement. Quelque philoſophe qu'on ſoit, cela déplaît, ſur-tout quand la philoſophie ne nous a pas dépouillés de l'amour-propre. En vérité un homme ſage ceſſe de l'être, lorſqu'il va ſe mêler de toutes ces querelles de prêtres & de moines; il faut être auſſi étourdi & auſſi pétulant que le ſont en général les François, pour entrer dans de pareilles diſputes. Corneille a dit des Romains :

Romains contre Romains, parens contre parens
Combattre follement pour le choix des tyrans.

L'on peut dire avec autant de vérité des François :

François contre François, parens contre parens
Combattre follement pour le choix des pédans.

J'ai écrit à d'Alembert, & je n'ai pas manqué de lui dire le paſſage de Molière, *que diable alloit-il faire dans cette galère ?* En vérité, Sire, outre les obligations que j'ai à V. M., j'en ai encore de très-grandes à tous les Allemands. C'eſt en vivant chez eux que je me ſuis dépouillé de cet eſprit turbulent qui ſemble inſéparable du génie françois. Qu'a de commun la philoſophie avec la bulle *Unigenitus*, & qu'importe à un diſciple de Bayle ou de Gaſſendi l'état des janſéniſtes ou des moliniſtes ? Que diroit on d'un homme ſage, ou qui voudroit paſſer pour l'être,

qui s'occuperoit du rang que doivent tenir les fous dans l'hôpital qu'ils habitent? Jansénistes, jésuites, calvinistes, luthériens, anabaptistes, quakers, tous ces gens-là ne sont-ce pas des fous pour un philosophe?

J'ai reçu une lettre il y a quelques jours de Voltaire, qui m'a envoyé ses ouvrages, & qui ne manque pas de me dire que lorsque je passerai à Lyon, il seroit honteux que le frère Isaac ne vint pas voir le frère Voltaire; qu'il vouloit, à l'exemple des hermites Antoine & Paul, recevoir ma bénédiction avant de mourir. Mais je ne passerai pas par Genève, si je n'en ai une permission expresse de V. M., & tous les hermites & pères du désert, sans l'ordre de V. M., ne pourront rien sur moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXCII.

Du Marquis d'Argens.

Équilles, ce 4 février 1766.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a quelques jours, pour avoir le bonheur de lui souhaiter une bonne année, sans inquiétude d'esprit & sans douleur de corps. Si jamais un grammairien commentoit ma lettre, il diroit que lorsqu'on écrit à un roi philosophe, ce

que l'on entend par les inquiétudes d'eſprit, ce ſont les intrigues des cours étrangères, parce que tous les événemens qui dépendent du ſage, ne lui donnent jamais aucun ſouci ; mais toute la ſageſſe du monde ne peut rien contre des accidens cauſés par la folie. Souhaiter donc à un roi tel que vous la tranquillité de l'eſprit, c'eſt ſouhaiter que le bon ſens règne cette année dans toutes les cours de l'Europe. Ainſi ſoit-il ! Celle de France vient de perdre un grand prince, qui aimoit le peuple & qui l'auroit rendu heureux, ſi cela avoit un jour dépendu de lui ; il eſt mort non-ſeulement comme un ſaint, ce qui pour nous philoſophes n'eſt pas grand'choſe ; mais avec la fermeté d'un héros. Peu de momens avant ſa mort il fit venir ſes trois enfans ; il dit au duc de Berry qui doit régner un jour, les choſes les plus nobles & les plus touchantes. Je crois que les janſéniſtes gagneront beaucoup moins à ſa mort qu'ils ne l'ont eſpéré. Le roi dans trois mois a détruit totalement deux parlemens, celui de Pau & celui de Rennes : l'on fait le procès criminel à ſept membres de ce dernier, qui ont pouſſé la licence juſqu'à écrire les lettres anonymes les plus inſolentes au roi. Un de ces criminels eut l'audace de dire un jour en paſſant dans la place où eſt la figure équeſtre du roi, autour de laquelle il y avoit pluſieurs perſonnes : *Meſſieurs, c'eſt contre cette ſtatue que nous défen-*

drons vos droits. La clémence dont on avoit uſé depuis dix ans envers toutes les inſultes que des bourgeois revêtus d'une charge qu'ils avoient achetée, faiſoient journellement à la majeſté & à l'autorité royale, les avoient enhardis à ne plus garder aucune bienſéance. Le parlement de Toulouſe avoit décrété le duc de Fitz-James, gouverneur du Languedoc, de priſe de corps; celui de Rouen avoit caſſé deux édits du conſeil du roi & défendu, ſous peine de la vie de les exécuter. Ces robins ſe croyoient des gens d'importance; ils viennent d'apprendre à leurs dépens que pour les anéantir, le roi n'a eu beſoin d'autres moyens que de le vouloir.

V. M. a-t-elle vu la nouvelle édition du Dictionnaire philoſophique de Voltaire? Il m'a mis, dans la préface comme auteur de l'article *Genèſe*. Il a été chercher dans mon Timée ce que j'ai dit ſur Moyſe & ſur le Pentateuque; il a ajouté à cela ſept ou huit bonnes impiétés. Ce qui l'a engagé à me faire ce tour, c'eſt que ſon livre a été mis par l'aſſemblée du clergé ſous l'anathême éternel, & pour diminuer la flétriſſure de cette condamnation, il a mis dans cette nouvelle édition le nom de pluſieurs perſonnes qu'il dit lui avoir envoyé les principaux articles de ſon Dictionnaire. Cet homme mourra comme il a vécu. Je viens de recevoir quatre exemplaires de ſon Dictionnaire, qu'il m'a envoyés en préſent. Je ne puis pas nier que

le fond de ſon article *Genèſe* ne ſoit de moi, puiſqu'il eſt extrait de mes notes ſur Timée; mais je ne lui ai rien envoyé, j'ai encore moins écrit quatre ou cinq impiétés très-plaiſantes, mais très-capables de faire crier les dévots & toute leur clique. Si V. M. ne trouve pas ce livre à Berlin, j'aurai l'honneur de lui en remettre un en arrivant; car elle aura auſſitôt cet exemplaire que celui qu'elle pourroit faire venir, étant fermement réſolu de partir à la fin du mois de février de ce pays, le temps y étant déjà aſſez beau. Je prie encore inſtamment V. M. de n'être pas fâchée ſi je ne ſuis pas arrivé au commencement de cet hiver; mais quelqu'envie que j'en aie eu, la choſe m'a été impoſſible, & après la cruelle maladie que j'avois faite, j'étois trop foible pour pouvoir entreprendre un long voyage dans la mauvaiſe ſaiſon.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXCIII.

Du Marquis d'Argens.

Éguilles, ce 20 mars 1766.

SIRE,

J'Aurai l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. avant la fin du mois d'avril; je pars d'ici dans trois jours pour Strasbourg en droiture; ma voiture eſt déjà arrêtée, & qui plus

fuſſe mort à Avignon, car j'ai bien fait une bonne proviſion pour les ſoupés philoſophiques de Sans-Souci ; j'ai en vieilliſſant ramaſſé de quoi ſuppléer à la perte de l'imagination, & au dépériſſement de l'eſprit ; & j'ai meublé ma mémoire de trente contes, pour dédommager mon ame de la peſanteur dont elle devient tous les jours, & du peu de vivacité qui lui reſte. Un autre que moi regretteroit d'avoir perdu ce peu d'imagination dont la nature l'avoit doué, & craindroit de paroître comme dépouillé de ce qui a pu le faire goûter dans le monde ; mais je ſais que V. M. ne fera point ſécher un figuier, parce qu'il ne porte plus que des feuilles, dans une ſaiſon où il ne peut avoir des fruits. Voilà, Sire, ce qui me raſſure.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXCIV.

Du Marquis d'Argens.

Potsdam, ce 14 décembre 1767.

SIRE,

J'Ai l'honneur d'envoyer à V. M. des vers qu'on débite ſous mon nom à Potsdam & à Berlin. Je voudrois les avoir faits ; parce qu'ils ſont excellens, dignes de Voltaire ou de vous ; & ſi vous n'y étiez pas loué, je croirois que vous en êtes l'auteur ; car je ne connois per-

ſonne dans ce pays capable d'en écrire de pareils. Si vous ne les trouvez pas bons, je dirai alors :

En vain contre le Cid un miniſtre ſe ligue, &c.

Vers au Roi de Pruſſe.

La mère de la mort, la vieilleſſe tremblante
A de ſes bras d'airain courbé mon foible corps ;
Et des maux qu'elle entraîne, une ſuite effrayante,
De mon ame immortelle attaque les reſſorts.
Je brave tes aſſauts, redoutable vieilleſſe ;
Je vis auprès d'un ſage, & je ne te crains pas :
Il te prêtera plus d'appas
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la jeuneſſe.
Coulez, mes derniers jours, ſans trouble & ſans terreur ;
Coulez près d'un héros, dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix le ſonge de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.
Ma raiſon, qu'il éclaire, en eſt plus intrépide ;
Mes pas par lui guidés en ſont plus affermis :
Tout mortel que Pallas couvre de ſon égide,
Ne craint pas les dieux ennemis.
Philoſophe des rois, que ma carrière eſt belle !
J'irai de ce palais, par un chemin de fleurs,
Aux Champs-Élyſiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ſes ſucceſſeurs ;
A Salluſte jaloux je lirai votre hiſtoire,
A Lycurgue vos loix, à Virgile vos vers :
Je ſurprendrai les morts, ils ne pourront m'en croire,
Nul d'eux n'a raſſemblé tant de talens divers.
Mais lorſque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits ;
Vivez, rendez heureux ceux qui vous ſont ſoumis,
Et n'allez que bien tard rejoindre vos modèles.

Le Marquis d'Argens.

Le poëte, Sire, qui place mon nom au-deſſous de ces vers, & qui me les attribue, me fait ſûrement bien de l'honneur ; mais il ſe trompe fort (quelqu'admirateur que je ſois de la gloire de V. M.), s'il croit que je ſuis preſſé d'en aller entretenir Marc-Aurèle :

Aſſez d'autres, Seigneur, s'acquitteront ſans moi
Sur ces funeſtes bords d'un ſi brillant emploi.

A propos, Sire, comme l'état naturel de l'homme eſt d'avoir toujours des rhumatiſmes, des crampes, des fièvres, & que perſonne ne remplit mieux cet état que moi ; la volonté de V. M. eſt-elle (ſi par haſard, en ſoignant ma ſanté, je venois contre l'ordre des choſes à me porter paſſablement) que j'aille à Berlin ? Je la ſupplie de me faire donner ſes ordres à ce ſujet par M. de Catt, pour que je puiſſe prendre alors quelques gouttes de plus, & quelques paquets de poudres, pour violer toutes les loix du meilleur monde poſſible, où l'on doit toujours avoir des courbatures. Je ne murmurerois pas contre ces loix, ſi je pouvois faire d'auſſi bons vers que ceux que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M., & que j'aimerois mieux avoir compoſés

Que ceux qu'a faits, fait, & fera
Monſieur le chevalier Ora.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXCV.

Du Marquis d'Argens.

Potsdam, ce 5 janvier 1763.

SIRE,

VOtre éloge du prince Henri m'a dégelé pendant une demi-heure, & votre éloquence a produit ſur moi ce que le poële le plus ardent n'a pu faire depuis trois ſemaines. Vous avez le feu de Démoſthènes, la noble véhémence de Bourdaloue, & vous tempérez cela, lorſque vous voulez, par les graces de Fléchier. Pourquoi avez-vous répété deux fois dans la même page une phraſe exprimant la même penſée & dite dans les mêmes termes ? Voici cette phraſe : *D'un enfant qui n'a laiſſé aucune trace de ſon exiſtence.* Si vous n'aviez pas commis cette légère inadvertance, vous auriez fait ce qui n'eſt pas réſervé à un mortel, un ouvrage ſans défaut. Les pages 8 & 9 de votre Diſcours valent mieux que le Dictionnaire de Suidas ; & j'aimerois mieux avoir écrit la page 20, que tous les livres de Scaliger. Quant à la page 27, elle eſt au-deſſus de mes louanges : c'eſt aux Bourdaloue, aux Patru, & aux autres maîtres de l'art d'en faire l'éloge.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXCVI.

Du Marquis d'Argens.

Potsdam, ce 5 février 1768.

SIRE,

PArmi les maux dont V. M. fait l'énumération dans les vers qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, elle a oublié le mal aux dents, & c'eſt préciſément celui qui m'a empêché de remercier plutôt V. M. de ſon Épître, dont les vers ſont très-bons (*a*). Je l'ai relue deux fois, & j'ai toujours admiré combien V. M. a l'art de peindre les choſes les plus ſimples avec une vérité qui les fait valoir: la deſcription du frieſel eſt admirable, on ne peut rendre plus noblement un détail qui paroît d'abord ſi commun. Le coup de patte que vous donnez en paſſant aux bigots, m'a fait bien rire d'un côté; car la douleur de ma dent m'empêchoit de remuer la mâchoire de l'autre. Enfin, Sire, tout hypocondre que me ſuppoſe V. M., j'ai trouvé votre ouvrage charmant; il n'y a que l'épithète de *fournois* que vous me donnez, qui m'a ſcandaliſé. Si vous aviez placé ce mot à la fin d'un vers, je n'aurois rien dit, je connois juſqu'où la néceſſité de la rime emporte quelquefois les meilleurs poëtes; mais m'appeller *four-*

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 104.

nois au milieu d'un vers, en vérité cela n'eſt guère chrétien.

Continuez, Sire, de faire de bons ouvrages, duſſiez-vous les écrire tous contre mes maladies, & moi de mon côté je continuerai de boire mes bouteilles de tiſane, pour ſoulager une poitrine qui ne vaut guère mieux que celle que Maupertuis humectoit d'eau des Barbades, & qu'il conduiſit bientôt par cette liqueur à la parfaite maturité. Quant à moi, je veux encore reſter verd, s'il eſt poſſible, pendant quelques années, parce que je n'ai point achevé de compiler tous les paſſages dont j'ai beſoin pour compoſer une douzaine de volumes *in-folio* qui pourront être d'une grande utilité à la poſtérité pour tous ceux qui auront la diarrhée. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXCVII.

Du Marquis d'Argens.

Berlin.

SIRE,

POur répondre aux queſtions que V. M. m'a fait la grace de me propoſer, j'aurai l'honneur de lui dire avec l'impartialité d'un Juif qui ne décide point entre Genève & Rome, & qui regarde d'un même œil le ſocinien & le catho-

lique : 1°. Que la Divinité du Fils de Dieu n'a point été crue dans les trois premiers siècles ; on a seulement regardé Jésus comme créature infiniment plus parfaite que les autres ; mais cependant bien inférieure à Dieu le Père, qui n'étoit, pour ainsi dire, celui de Jésus que par adoption. C'est ce que nous voyons clairement par le témoignage des plus grands pères de l'Église, qui ont vécu avant le concile de Nicée. Origène, qui naquit vers l'an 185, & qui fleurit au troisième siècle, dit dans son ouvrage contre Celse, que de son temps il y avoit quelques gens de la multitude qui croyoient que le Fils étoit égal au Père, & Dieu comme lui ; mais que ces gens étoient des ignorans. Aujourd'hui les docteurs catholiques tâchent de justifier Origène & donnent la torture à certains endroits de ses ouvrages ; mais cette conduite est pitoyable, & ne peut servir qu'à tromper quelques gens qui ne connoissent pas les écrits de ce père. S. Jérôme étoit de meilleure foi que les théologiens modernes ; car il accuse nettement Origène d'avoir avancé que le Fils en comparaison du Père étoit une petite lueur ; qu'il n'étoit pas la vérité, mais l'image de la vérité ; qu'il étoit visible, & le Père invisible. Le fameux M. Huet, évêque d'Avranches, est convenu dans ces derniers temps qu'Origène avoit dit clairement que le Fils en comparaison du Père n'étoit point la

bonté même, mais seulement l'image de la bonté.

Cette doctrine étoit celle des pères qui avoient précédé Origène. Aucun d'eux n'avoit fait Jésus égal à son Père. S. Justin, qui vivoit vers l'an 150, dit dans son Dialogue, pages 356 & 357, que le Père est invisible & le Fils visible, & que la grandeur du Fils n'approche point de celle du Père. Je pourrois, si je voulois, placer ici les autorités de dix autres pères de l'Église; mais je renvoie ceux qui seront curieux de les voir à l'ouvrage du père Petau (*a*). Ils verront dans le huitième chapitre du premier livre de cet auteur trois faits établis; le premier est, que la doctrine condamnée par le concile de Nicée dans la personne d'Arius ne lui étoit pas particulière, mais qu'elle avoit été commune à beaucoup d'écrivains qui l'avoient précédé. Le second est, que le dogme de la Divinité du Fils de Dieu n'étoit pas bien établi, ni expliqué, avant le concile de Nicée. Enfin le troisième est, que ce n'a été que par exagération qu'Alexandre, évêque d'Alexandrie, s'est plaint dans sa lettre rapportée par Théodoret, qu'Arius avoit inventé un dogme nouveau, & que personne n'avoit enseigné avant lui. Que peut-on demander de plus que cette confession d'un théologien catholique, & qui de plus est jésuite? Je

(*a*) Cet ouvrage est intitulé: *Petavii dogmata theologica.*

conviens que le père Petau fut dans la ſuite très-fâché de l'avoir faite ; il avoit d'abord eu pour but de repréſenter naïvement la doctrine des premiers ſiècles, & il n'avoit point déguiſé les opinions des pères, mais il ſentit bientôt que c'étoit apprendre au public une choſe qu'il devoit ignorer ; on cria contre lui, non-ſeulement en France, mais même en Angleterre, où pluſieurs théologiens proteſtans le maltraitèrent dans leurs écrits ; il fit donc une préface dans le but de détruire ce qu'il avoit établi auparavant ; il changea du blanc au noir ; il ſacrifia la réputation de bon critique à celle de théologien orthodoxe ; il fit amende honorable aux pères, & dit mille puérilités pour prouver leur orthodoxie ſur la Trinité.

2°. Ce fut au concile de Nicée que le Saint-Eſprit fut déclaré troiſième perſonne de la Trinité.

3°. Il n'y a aucun concile général qui ait établi l'infaillibilité du pape ; au contraire des conciles généraux ont quelquefois dépoſé des papes. La doctrine de l'infaillibilité du pape eſt ſeulement ſoutenue *publiquement* par tous les théologiens ultramontains, & le fut *ſourdement* en France par les jéſuites.

4°. Le dogme inſenſé de la transſubſtantiation a commencé à s'établir dans les écoles de théologie au onzième ſiècle, & a été confirmé par le concile de Trente, à l'occaſion de ce

qu'il avoit été rejeté par Luther & Calvin, comme une nouveauté ridicule.

5°. Le dogme du purgatoire eſt plus ancien que celui de la transſubſtantiation. On en trouve quelques légères traces dans les écrivains du ſixième & du ſeptième ſiècles ; il fut entiérement établi dans le huitième, les moines ayant trouvé dans ce dogme des richeſſes immenſes.

6°. Le mariage des prêtres n'a été aboli qu'au troiſième ſiècle ; avant ce temps il y avoit eu quelques conciles qui avoient voulu le défendre ; entr'autres ceux d'Elvire, de Tolède, de Valence, & d'Arles ; mais les canons de ces conciles n'avoient jamais été mis que très-foiblement en exécution, & l'on trouve dans les auteurs catholiques (car le témoignage des proteſtans ſeroit ſuſpect à ce ſujet) ; l'on trouve, dis-je, un million de preuves du mariage des prêtres & des évêques juſqu'au treizième ſiècle. Geraldus Cambrenſis, qui a vécu dans le douzième & le treizième ſiècles, dit dans le traité *De laudibus Walliæ*, inſéré dans l'*Anglia Sacra*, pag. 450, que les évêques étoient mariés dans le pays de Galles. S. Bernard, qui vivoit dans le douzième ſiècle, & dont je ne crois pas que les catholiques refuſent le témoignage, dit, en parlant de Malachie, ſon contemporain, ſon ami, dont il a écrit la vie, que les huit prélats qui avoient gouverné l'égliſe de Celſus, évêque auquel Malachie avoit ſuccédé, avoient tous

été mariés. On trouve dans l'Hiſtoire de Normandie, par le ſieur de Maſſeville, auteur catholique qui vivoit encore il y a trente ans, que Robert, fils de Richard, duc de Normandie, étant archevêque de Rouen, épouſa une perſonne de qualité, de laquelle il eut des enfans qu'il laiſſa riches du bien d'Égliſe. On lit dans les premiers volumes des Journaux des Savans, qu'un évêque de Normandie ayant voulu vers la fin du onzième ſiècle faire abolir dans un concile les mariages des prêtres fort fréquens dans ce temps-là, ils prirent des pierres pour le lapider. Dans l'égliſe grecque, les prêtres ſe ſont toujours mariés & ſe marient encore.

7°. Quant à l'article de la Vierge, ce n'eſt point un concile, mais pluſieurs théologiens qui auroient voulu la mettre pour la quatrième perſonne de la Trinité; c'eſt ce qu'on peut voir fort au long dans Bayle, en cherchant dans la table des matières le mot *Vierge*; je n'ai point actuellement la bonne édition du Dictionnaire de cet auteur, où ce fait eſt rapporté, & je ne puis placer ici les propres termes de ces théologiens.

Voilà, Sire, les éclairciſſemens que V. M. m'a fait l'honneur de me demander; j'ai un peu inſiſté ſur le premier, parce que je penſe que lorſqu'on veut avancer un ſyſtême qui détruit toutes les idées reçues, & qui ne va pas à moins qu'à prouver que la Divinité qu'on

adore, n'a point été regardée comme telle par ceux qui ont tranſmis la religion juſqu'à nous, & que nous conſidérons comme en étant les pères, il faut des preuves claires; une ſimple aſſertion n'eſt point du tout ſuffiſante pour un fait de cette importance... Puiſſe le Ciel donner à V. M. la longueur des jours de Méthuſalem, la force de David, & les richeſſes de Salomon! car pour la ſageſſe, vous en avez une meilleure doſe que la ſienne, & jamais les concubines ne vous feront offrir de l'encens à S. Ignace & à S. Chriſtophe, comme elles en firent offrir à Baal & aux idoles par ce roi ſi vanté en Iſraël.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE

DE LA MARQUISE D'ARGENS AU ROI.

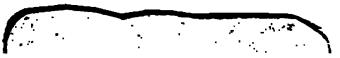
Éguilles, près d'Aix, ce 19 mars 1771.

SIRE,

DEpuis deux mois que j'ai perdu mon mari, on ne ceſſe de me recommander d'écrire par-tout qu'il eſt mort comme un ſaint, lorſque la vérité veut que je diſe ſimplement qu'il eſt mort comme un ſage. On a abuſé de ma douleur pour offuſquer ma raiſon, Sire; elle l'étoit au point, qu'il a fallu que je me fiſſe violence pour obéir aux ordres de V. M., qui me demandoit compte de la vérité. Je le lui ai rendu fidelle-

ment ; mais je crains d'avoir affoibli le tableau par le mêlange de couleurs étrangères ; j'ai perdu le flambeau qui m'éclairoit ſi bien ! C'eſt à la lumière de vos précieuſes lettres, Sire, que j'ai recouvré cette fermeté qui juſques-là m'avoit abandonnée. Permettez, Sire, que je répare le tort que des expreſſions trop ménagées ont pu faire à la mémoire de mon mari. Je puis dire de lui, Sire, avec l'éclat que demande la vérité, ce que V. M. dit du général de Goltz : Caton n'eſt pas mort avec plus de fermeté ; parlant comme Lucrèce, ſa ſeule inquiétude étoit l'arrivée de ſon frère, qu'il attendoit pour prendre ſes derniers arrangemens avec lui ; il a mépriſé les vaines terreurs de l'autre vie ; enfin il eſt mort en grand philoſophe. J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. qu'il s'entretenoit pendant ſa maladie des ouvrages des plus illuſtres philoſophes. L'abbé, comme homme d'Égliſe, vouloit ſouvent diſputer ſur ſes principes ; mais la politeſſe l'empêchoit de diſputer trop obſtinément contre un homme fort affoibli, & l'abbé cédoit par cette raiſon aux diſcours qui lui paroiſſoient peu orthodoxes. J'ai écrit à V. M. que la crainte de l'effet que feroit à mon mari l'avertiſſement qu'on vouloit lui donner de penſer à lui, étoit un des motifs que j'alléguai pour empêcher l'abbé d'approcher de ſon lit ; mon mari n'ignoroit pas que ſa fin s'approchoit, il me le diſoit tous les jours ;

mais je me ſervis de tous les moyens pour éviter à mon mari l'ennui qu'un pareil entretien pouvoit lui cauſer. Quand je l'ai quitté, Sire, il étoit hors d'état de voir, de parler & d'entendre; V. M. ne doit pas s'étonner que l'abbé, qui a aſſiſté à ſon dernier ſoupir, ſe trouva là à la minute; c'eſt un ami de ſes frères, qui logeoit chez la baronne à ſon paſſage à Toulon, où il eſt encore reſté quelques ſemaines après nous; il épioit ce triſte moment. Quel pays, Sire! On me dit, au dernier remède qu'on donna à mon cher Marquis, qu'il falloit abaiſſer les vapeurs de l'eſprit, *& ſauver l'ame, fût-ce aux dépens du corps.* Quel ſyſtême barbare! Un eſpoir plus humain m'y avoit ſeul déterminée, & j'attendois de ce remède ſon retour à la vie. Je vous demande humblement pardon, Sire, ſi j'ai importuné de nouveau V. M. des ſcrupules ridicules m'ont fait ménager la vérité dans ma première lettre; des ſcrupules légitimes m'ont dicté cette ſeconde, où j'ai cru devoir mieux vous obéir, Sire, & rendre à mon mari toute la juſtice qui lui eſt due. Comment ne ſeroit-on pas ébranlé dans un pays où l'on me dit que le plus grand ſervice que je puiſſe rendre aujourd'hui à mon mari eſt de brûler tout ce qui me reſte de ſes ouvrages, de mettre au feu quelques tableaux qu'il avoit apportés ici avec lui, comme ſi plus on brûle de choſes dans ce monde-ci, moins on eſt brûlé dans l'autre? La lecture de vos

divines lettres, Sire, m'a rendue à la raiſon, à mon exact devoir envers V. M. & envers mon mari; ma douleur m'avoit ôté ce que l'approche de la mort n'a pu lui ravir. Les deux derniers bons mots qu'il dit dans le dérangement même de l'imagination, montrent combien ſes ſentimens étoient ſolides; il avoit formé le plan d'un ouvrage qui n'étoit pas au-deſſous de ce qu'il avoit écrit de plus fort; il s'en occupa, du moins en eſprit, pendant tout le cours de ſa maladie; le ſort a trahi ſes projets. Il eſt trop heureux, ſi après ſa mort l'exacte vérité prouve à V. M. qu'il n'étoit pas indigne des bontés dont V. M. l'a honoré.

Je ſuis avec un très-profond reſpect, &c.